3me ANNÉE N° 44
20 Février 1936

ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.

Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS



MONSEIGNEUR
FISC

DÉCLARATION D'IMPÔTS

J. Touchet

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, Guy de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (X^e)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.





LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ

Je vous vois !

Vous êtes enfermé, la nuit venue, dans votre cabinet. La porte est close et vous avez décroché le récepteur du téléphone pour n'être pas dérangé. Vous avez sorti de vos tiroirs une demi-douzaine de petits carnets, vous avez consulté cette comptabilité obligatoire qui vous ferait bien rire si elle ne vous faisait pas pleurer. Vous allez faire ce qu'en des temps heureux vous n'étiez pas obligé de faire, votre inventaire, votre inventaire pour faire votre déclaration au fisc.

Et vous êtes bien de mon avis que c'est quelque chose d'affreux ?

De deux choses l'une : ou bien vous avez gagné beaucoup d'argent et cette obligation de faire votre bilan vous permet de constater que de tout l'argent que vous avez touché, il ne vous reste rien, sans que vous ayez vécu d'une façon extravagante, sans que vous ayez passé vos nuits devant le tapis vert, vos après-midis sur le turf, sans que vous ayez entretenu une danseuse, comme on disait au temps où l'on ne connaissait pas les stars.

Ou bien vous vous apercevez, en consultant vos registres que la plupart des clients qui vous appelaient désespérément quand ils éternuaient, ont oublié, dès qu'ils étaient guéris, le moindre témoignage de gratitude qu'ils pouvaient vous devoir, c'est-à-dire le prix de la visite ou de la consultation.

Si l'Etat se rendait compte des embêtements qu'il procure à tous les citoyens avec le système d'impôts qui pèse sur eux chaque jour plus lourdement, il ne chercherait pas les raisons d'une crise, inguérissable tant qu'un monsieur qui gagne vingt sous sera obligé de porter 40 centimes dans les caisses publiques.

Vous me direz aussi que ce n'est point cet article qui va vous arracher à votre marasme ; je le sais bien, mais je ne m'en excuse pas. Je ne m'en excuse pas, parce que si j'arrivais aujourd'hui, en agitant les grelots de la folie et en vous chantant que la vie est belle, vous me ficheriez à la porte en me déclarant que je suis le dernier des saligauds et que d'ailleurs si je montre une pareille humeur, c'est que le percepteur me fait cadeau de ce que je lui dois.

Que le ciel vous entende ! mais je vous jure que jusqu'à présent il ne vous a pas entendu.

Moi aussi, je fais des calculs ! c'est-à-dire que je tâche de ne rien oublier, puisque tous ceux qui me paient font des déclarations, aussi risqué-je, en omettant un demi-dollar dans mes comptes, d'entendre le rire sarcastique du contrôleur : « Il fraude ! il fraude ! » parce que j'aurai oublié cet avantage en nature du monsieur qui me demande un renseignement en m'envoyant pour la réponse une enveloppe affranchie.

■ ■ ■

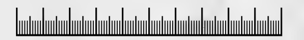


Je viens de passer quelques heures dans un studio et j'imaginais d'abord vivre dans un monde fixé dans des rêves cinématographiques.



Erreur qui ne fait pas compte !

Tous ceux que j'ai rencontrés autour des caméras ont les mêmes préoccupations que les



pauvres gens qui imaginent faussement qu'il suffit d'entrer dans un studio pour devenir milliardaire.

La star et la vamp qui paraissent ne se préoccuper que des sentiments passionnés ne sortent des



lampes que pour demander au metteur en scène :

— Dis donc Maurice, crois-tu que l'on sera payé samedi ?

Car les grands hommes et les petites femmes sont payés tous les huit jours et dès qu'ils ont touché les cachets d'une semaine ils ne pensent qu'à la semaine suivante qui, peut-être sera moins heureuse.

Et la figuration, plus ou moins intelligente, dont rêvent la fille de ma crémière et la bonne de ma teinturière ! si elles voyaient ces ambitieuses, le maigre cheptel qui attend chaque matin aux portes pour passer au choix du chef de la figuration ! Pauvres gosses qui supposent que le sort s'acharne contre elles parce qu'elles n'ont pas encore tourné un bout d'essai, comme on devrait leur montrer les studios comme ils sont pour les détourner de la tentation !

■ ■ ■

J'ai connu cependant à une époque un petit vieux marquis qui a bien failli se redorer.

Il avait été ruiné par les filles, disait-il, mais aussi par le jeu et une sottise qui lui était tout à fait personnelle. Mais il lui res-



tait du temps où il avait été riche, une excellente éducation, du savoir-vivre et une garde-robe qui lui permettait de se présenter n'importe où et n'importe quand dans le costume convenable.

Il allait à Joinville tous les jours, car tous ceux qui tournaient avaient toujours besoin de lui et le retenaient de la veille pour le lendemain.

— Dis donc, marquis, j'ai besoin d'un ambassadeur pour un déjeuner chez le ministre...

— Bon ! la jaquette ou la redingote ?...

— Mon vieux, c'est toi qui dois savoir...

— Pardon ! pardon ! tout dépend du ministre...

Il n'y avait pas une chasse à courre ou une battue sans lui et il donnait parfois des conseils discrets au metteur en scène.

— Les gardes doivent avoir la casquette à la main ; nous sommes chez un prince et non pas chez un ferblantier.

Un jour on le consulta au sujet d'un grand dîner.

— Hé, marquis ! viens nous arranger ça.

Le marquis organisa la fête avec une connaissance parfaite du protocole. Mais quand on eut répété trois fois la scène avant de la tourner, il ne se contint plus.

— Donnez-moi le rôle du maître d'hôtel, s'écria-



t-il. Celui-là a dû être tout au plus garçon chez Chartier.

Et ce fut dans le rôle du maître d'hôtel que le marquis montra toutes ses capacités. Ce qui prouve que Figaro a tort quand il affirme qu'aucun maître ne pourrait servir s'il devait posséder toutes les qualités d'un valet.

Le marquis est resté pendant trois ans à Joinville où il triomphait surtout dans les duels, les enterrements et les mariages. Il était incomparable quand il embrassait le marié ou quand il présentait des condoléances à la famille du défunt. Mais, un jour, un metteur en scène, d'une extraction plus que modeste et nouveau venu dans les studios, s'écria :

— Voyez-moi cette andouille qui n'est pas foutu de baiser la main d'une poule !

— Moi, monsieur, je sais ce qui se fait !

— Quoi ? Quoi ?

— Cette poule, comme vous dites, est une demoiselle dans le scénario ; or, vous devriez savoir qu'un homme du monde ne baise pas la main d'une

— Non, mais ! vous êtes malade ?
— Oh ! Mademoiselle, rien n'est plus sûr que ce que j'avance.

(Dessin inédit de Roubille.)



jeune fille. Je ne suis pas fâché de vous avoir dit cela.

Puis, il enfonça son chapeau, remit son manteau et ne tourna pas plus avant.

Rassurez-vous! il n'est pas mort de faim, il doit aller maintenant chaque matin à Epinay ou à Billancourt.

■ ■ ■

Je vais vous raconter une petite histoire bien parisienne à la condition que vous la gardiez tout à fait pour vous, à moins que...

Une jeune comédienne, très jolie, très connue a signé avec un directeur de théâtre pour qui, il y a six mois, elle brûlait de mille feux, un engagement de quelques années à des conditions discrètes qu'excuse à peine sa passion. Mais aujourd'hui que l'amour ne lie plus le directeur et sa pensionnaire et même qu'elle et lui s'exècrent, la charmante artiste voudrait reprendre sa liberté, mais lui qui veut l'embêter, refuse de déchirer le contrat qui vaut tout de même devant les tribunaux. Il n'y



a qu'une clause qui pourrait permettre à la comédienne de s'évader. Si elle était enceinte, elle reprendrait sa liberté de plein droit, ne pouvant jouer les ingénues avec un ventre un peu rondelet. Mais, comme on dit, l'esprit souffle où il veut. A l'époque où elle n'aurait voulu à aucun prix d'un enfant, plusieurs fois elle avait éprouvé des craintes sérieuses qui l'avaient poussée à commettre des imprudences pour les conjurer ; mais, aujourd'hui, elle fait tout ce qu'il faut pour être mère, et la nature taquine ne comble pas ses vœux. Elle a tout essayé sans succès et quand je dis tout, je pourrais même dire tous, car elle ne compte plus les gigolos a qui elle a demandé ce service et qui malheureusement ne sont pas arrivés à ses fins. Elle a même



essayé les pompiers de service du théâtre et le chef électricien, un père de famille nombreuse, qui avait fait ses preuves ; elle ne sait plus à qui se vouer et elle m'a dit :

— Il faudrait pourtant que cela en valut la peine, si je ne lui dois plus que quelques mois, j'aime autant faire une appendicite ! Mais je n'y comprends rien. Quand je ne voulais pas de petiot, j'ai failli en avoir. Maintenant que j'en veux un, rien à faire, même avec des reproducteurs que l'on pourrait garantir sur facture... Ah ! la la, ce môme-là, si jamais il vient, on pourra l'appeler Désiré et lui dire que l'on a tout fait pour ça. On m'a dit que les vétérinaires se servaient d'une seringue pour être sûr que l'étalon ne rate pas les poulinières. Vous ne savez pas si les médecins peuvent obtenir le même résultat ? Mais c'est tout de même malheureux si l'on n'a même pas dix secondes d'agrément

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.





BI-CITROL MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

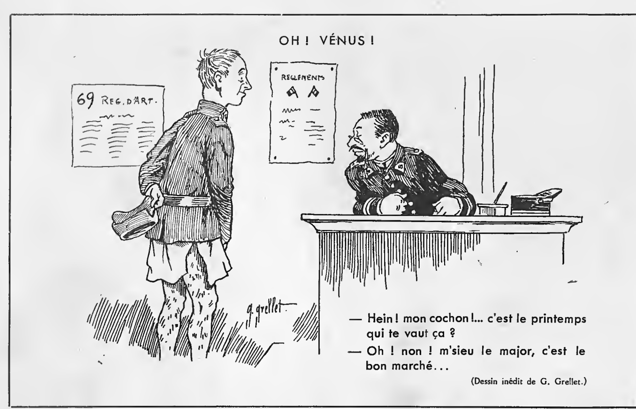
EUPEPTIQUE, ANTIVISQUEUX
CHOLAGOGUE, DÉCONGESTIF

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS XIXe

NOUVELLE ADRESSE: 23, RUE BALLU - PARIS (IXe)

Ridendo

OH ! VÉNUS !



— Hein ! mon cochon !... c'est le printemps qui te vaut ça ?

— Oh ! non ! m'sieu le major, c'est le bon marché...

(Dessin inédit de G. Grellet.)



NOS PAYSANS

LE DOCTEUR. — Moi, je n'ai rien fait... c'est la nature qui a tout fait.

— Je préfère cela... c'est elle que je paierai.

(Dessin inédit de Cho Saint Georges.)



UN FOU QUI SE TRAHIT

— Seuls les fous sont sûrs ; les sages doutent.

— Vous croyez que c'est vrai ?

— J'en suis sûr.

(Dessin inédit de Jo Paz.)

MOUCHOIRS

Par le Docteur Paul GUIDONI

●

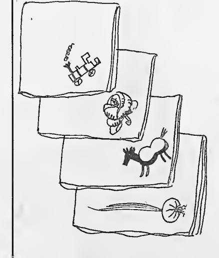


Mouchoirs, bouts de chiffons qu'on fourre dans les poches,
O vous, humbles copains des hommes enrhumés,
Quadrillés ou tachés, brodés ou parfumés,
Vous, qu'on sort si souvent quand les frimas approchent,

Vous êtes les meilleurs amis de notre nez !
Aussi bien des gros nez rougis par trop de cuites
Que des nez enfantins, ornés de stalactites,
Des nez fins et menus et des nez surmenés.

Votre rôle, pourtant, n'est-il que de moucher?
Cela serait, ma foi, et triste et monotone,
De faire résonner à l'instar d'un trombone
Un nez que l'on n'a pas toujours à déboucher !

Mais vous faites durer les instants de départ :
Sur le quai de la gare, à travers les portières
On vous agite, on frotte un pleur sur les paupières,
Et l'on vous fait rentrer, humides, au hangar.



S'il vous arrive aussi, sous le regard des cieux,
Quelquefois, de remplir le rôle de ces feuilles
Que pendant les beaux jours du mois de mai l'on cueille
Ce n'est que par hasard et c'est faute de mieux.

Et c'est faute de mieux, ce n'est que par hasard
Qu'on vous fait recueillir au seuil de certain temple,
Ce que doit recevoir un instrument plus ample
Monté sur quatre pieds, qu'on vend dans les bazars.

Tandis que vous sortez du milieu du veston
Ou glissez au-dessous d'une des deux manchettes
On dit que vous servez d'enseigne, d'étiquette
A certains jeunes gens marchant à reculons,



Celui qui vous nommait aspirants de narine
Supprimait froidement vos autres fonctions,
Il semblait ignorer les mouchoirs d'instruction
Qu'ont adoptés gaiement l'armée et la marine.

Il semblait ignorer que vous êtes foulards,
Valises, sacs à main, couvre-nuques, chaussettes,
Qu'un de vos coins noués contient de la galette,
Ou vous fait souvenir de n'arriver trop tard.

D'ailleurs, n'est-ce pas vous que l'on étend sur l'herbe
Pour s'asseoir sans salir, ô malheureux mouchoirs,
Jupes ou pantalons? N'êtes-vous pas crachoirs?
Ne préservez-vous pas des postillons en gerbe?

C'est vous que l'on ramasse avec empressement
Quand vous tombez aux pieds d'une gente personne,
Et vous comptez parmi les cadeaux que se donnent
Les pâles amoureux et les fougueux amants.

Malgré tous vos métiers, certaines gens ignorent
Vos services nombreux et si vous existez.
Et le fait d'ignorer en quoi vous consistez
Fait qu'en vous méprisant ces gens-là vous abhorrent.

Le coude est le mouchoir des mioches morveux.
Et les gueux, imitant les races primitives,
En ont un qui ne va jamais à la lessive :
Car le pouce et l'index sont le mouchoir des gueux.

Docteur Paul GUIDONI.



INTRAVEINEUSE

— Vous ne trouvez pas, Docteur, que cette enfant est le sosie de la petite Shirley Temple ?
— Peut-être, Madame, mais un sosie qui a besoin de Mercure... (Dessin inédit de Marcel Prangey.)



— Le Docteur est un bon fusil.
— Dites plutôt que c'est un drôle de pistolet.

(Dessin inédit de Hautot.)



INTUITION

— Je crois qu'ils attendent un bébé.

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



— Mais, où diable a-t-il contracte cette déplorable manie de renifler constamment ?

— Faut vous dire, docteur, que le petit travaille dans une fabrique d'aspirateurs. (Dessin inédit de H. Valmy.)

— Docteur je suis foutu...

— Farceur, va !... vous voulez rigoler ?...

(Dessin inédit de Luc By.)

La Leçon de Morale

par Paul REBOUX





Elle était bien jolie, Mme Lucien Galland !

Des yeux très grands, très bleus, bordés de fort longs cils; un nez régulier, dont la ligne se prolongeait à droite et à gauche par des sourcils harmonieux; des narines qui se relevaient par le milieu d'une façon particulièrement aguichante; une bouche aux lèvres rondes et lisses, ouverte sur des dents parfaites; un aimable ovale; des cheveux que les personnes ordinaires jugeaient d'un blond naturel, mais que son mari savait bien n'être que d'un ton obtenu, car il avait des raisons sérieuses de connaître que sa femme avait été, dans sa jeunesse naïve, et demeurait encore, au mystère d'elle-même, brune.

Ajoutez à cela un long col qui donnait de la grâce à la ligne des épaules un peu tombantes; une poitrine dont les rondeurs agréablement écartées se seraient inscrites chacune dans le bol de l'esthétique grecque.

Complétez par un torse lisse, deux jambes fines et droites, et une chair d'un caractère exceptionnel. Il est des femmes dont la peau robuste plie sous le doigt, mais n'incline pas aux caresses. Il en est d'autres d'une complexion médiocrement attirante. Il en est enfin — et c'était le cas de Martine Galland — dont le grain d'épiderme est si lisse que passer la main sur cette chair parfaitement unie, fraîche et souple, suffit pour disposer à l'amour les personnes les plus rebelles aux stimulations.

***

Pourtant, entre Lucien et Martine, persistait un sujet constant de querelles.

Cette jeune sotte jugeait sans doute que sa personne était insuffisamment séduisante.

Elle s'oignait la figure d'une pommade blanche, aggravée par une poudre ocreuse. Elle se teignait les pommettes de deux taches ingénues, comme en ont sur leurs joues les poupées à bon marché.

En dépit de tous ses efforts, Lucien n'avait jamais pu arriver à la persuader que se farder ainsi, c'était s'enlaidir.

Il avait supplié les amies de Martine d'intervenir auprès d'elle. Mais les amies, comme il arrive à beaucoup de petites bourgeoises françaises, recouraient, elles aussi, aux offices des fabricants de permanentes, des marchands de blanc, de pourpre et de noir.

Que de fois, au réveil, quand Martine offrait aux regards un visage pur, lavé, parfait, il s'était extasié sur le charme de ses traits ingénus !

Martine, à ce moment-là, éprouvait une sorte de honte. Il lui semblait que, lorsqu'elle n'était pas fardée, elle était comme nue. Une sorte de pudeur l'animait et lui faisait rechercher la pénombre, tant qu'elle ne s'était pas couvert la figure d'une couche de tout ce qu'une femme emploie, sur le conseil des fabricants de beauté, pour devenir un de ces êtres standard, un de ces types moyens fabriqués à la chaîne, un de ces masques esthétiques dont les stars de cinéma donnent l'exemple, et que les plus honnêtes femmes n'hésitent pas à s'accrocher par-dessus leur figure naturelle.

***

Un jour, Lucien Galland eut une idée.

Il lui fallait à tout prix obtenir que Martine se défigurât moins. Il la savait soucieuse de respectabilité. Il n'ignorait point que le plus injurieux qualificatif était pour elle celui qui indique une irrégularité de conduite. Il avait acquis par expérience la certitude que Martine était la plus honnête des femmes, tenait à cette honnêteté, s'en orgueillissait, et n'aurait point souffert qu'on la lui contestât.

Aussi entreprit-il d'attaquer son épouse à ce point faible, et de la mettre en présence d'un fait incontestable, dont l'enseignement, pensait-il, pourrait être décisif.

C'est pourquoi, avec une feinte maladresse, à déjeuner, il laissa échapper ces mots :

— Je t'ai fait souvent des reproches, ma chérie, à propos de la façon que tu as de te peindre le visage à la manière de Jézabel...

Elle l'interrompit :

— Oui, oui, je sais, mon ami... Inutile de recommencer ton antienne... Je connais tes arguments... Tu voudrais que j'eusse une figure de servante d'auberge, rincée d'eau claire... Ote-toi de l'esprit cette ambition-là... C'est inutile... Tu perds ton temps...

— Mais c'est — reprit-il — que j'ai à te conter une histoire...

— Et quelle histoire? fit-elle, en prenant des œufs brouillés.

— Une histoire dont j'ai été moi-même le héros... Quant à l'héroïne, je serais fort en peine de t'en dire la nature...

— Comment, l'héroïne? Tu as eu une histoire avec une femme?

Lucien sourit amicalement.

— Oh ! c'est une histoire bien innocente... Et ma conscience est en repos...

— Raconte-la moi donc un peu, cette histoire-là !

Tandis que Martine détachait d'un os de côtelette la noix succulente, Lucien commença :

— Eh bien, c'est dans le métro, l'autre jour, qu'elle s'est passée...

— Tu prends le métro, à présent ?

— Oui — dit-il gentiment. J'use habituellement de taxis. Mais comme tu as eu très envie, ces jours-ci, de cette fourrure d'astrakan blanc, il m'a bien fallu réaliser quelques économies pour pouvoir te l'offrir...

Il marqua un point. Martine se servait des pommes de terre sautées sans rien dire.

— Donc, dans le métro — poursuivit Lucien — je me suis trouvé, par hasard, en face d'une femme, en vérité, ravissante...

— Une femme ?

— Tu vas voir, ma chérie... Je t'assure que cette histoire peut t'être racontée...

— Alors, j'écoute...

— Cette femme — reprit-il — avait un visage d'une forme en vérité parfaite... Tu connais Joan Crawford ?

— Oui... Ta bien-aimée possédait alors, sans doute, elle aussi, cette espèce de grosse bouche charnue qui...

— Oui — reprit Lucien — je t'accorde que Joan Crawford a une grosse bouche charnue... Mais elle a aussi un nez d'une forme exquise, et des yeux délicieusement expressifs...

— Peuh ! des yeux fabriqués à force de kohol, de mascaro et de crayon traçant des sourcils artificiels...

— Justement ! dit Lucien. Nous sommes en plein dans la question... Aussi est-ce à cause de ce kohol, de ce mascaro, de ces sourcils artificiels, du rose des joues, du rouge massivement étalé sur les lèvres, que je me suis cru autorisé à regarder cette femme bien en face, puisque l'état de son visage marquait qu'elle avait l'intention de ne pas passer inaperçue...

Il épiait ce que dirait Martine. Elle se sentait fautive. Elle demeura muette.

— C'est pourquoi, dit Lucien, depuis le *Louvre* jusqu'à *Marbeuf*, assis en face de cette jeune personne, je suis demeuré silencieux, sans tout de même considérer que je commettais une indiscrétion en la regardant autant qu'elle espérait être regardée...

Il se hâta de préciser :

— Je ne me serais pas permis de la dévisager de la sorte si sa figure ne m'y avait, en quelque manière, invité...

Martine conservait le silence. Il jugea que la leçon portait, et insista :

— Que veux-tu ? Si je m'étais trouvé en présence d'une personne de bonne éducation, tout juste un peu poudrée, un peu rougie, selon l'usage des femmes du monde, je n'aurais pas osé lever les yeux sur elle...

Il épiait du regard Martine. Aucune réaction.

— Mais tu comprends, ma chérie, puisqu'elle était si visiblement fardée, je me trouvais autorisé à me montrer... non pas entreprenant, tu penses bien... mais tout de même attentif... Elle a laissé tomber son sac. Je l'ai ramassé. C'était une manière d'entrer en liaison avec elle...

Martine ne disait toujours rien.

— Elle a demandé à son voisin si l'on avait passé la station *Champs-Elysées*... Le voisin était un vieux monsieur dur d'oreille qui remuait les lèvres comme un lapin, et qui était incapable de répondre. Il m'a semblé que je pouvais m'enhardir jusqu'à fournir le renseignement qu'elle souhaitait...

Il épiait Martine du regard.

Mutisme absolu.

— Je lui ai donné alors, porsuivit Lucien, toute la documentation qui convenait sur le trajet *Louvre-Maillot*... Elle désirait descendre à *George-V*. Je l'ai avertie au moment où le métro allait s'arrêter à cette station-là... Comme je devais, moi-même, descendre à cette hauteur des *Champs-Elysées*, je suis sorti avec elle. De nouveau, je l'ai trouvée dans l'embarras, et, de nouveau, il m'a été permis de lui conseiller le meilleur itinéraire... J'ai fait quelques pas à son côté... Et...

Il craignit d'être allé trop loin, et prit ses précautions.

— Tu penses bien que je n'avais aucune espèce d'intention, de quelque nature qu'elle fût... Mais j'ai voulu me rendre compte... Une simple curiosité... Bref, je lui ai posé quelques questions touchant l'emploi de son temps durant cet après-midi là... Et j'ai même... par simple investigation scientifique... hasardé la proposition de lui offrir, au Fouquet, un porto...

Martine, la figure immobile, ne l'interrompit pas.

— Alors, ma chérie, reprit Lucien, tout heureux de voir qu'il avait pu aller jusqu'au bout de cette fable, alors, tu n'imagines pas comme cette femme est entrée en fureur... Quoi ! J'osais lui offrir un porto ! Elle répliqua avec véhémence que je venais de l'insulter, que je l'avais prise pour ce qu'elle n'était pas, que j'était un coureur, un dégoûtant... Bref, elle m'a couvert de sottises... Par bonheur, l'endroit où nous nous trouvions était presque désert.. Et j'ai encaissé tout seul les invectives qui m'étaient destinées...

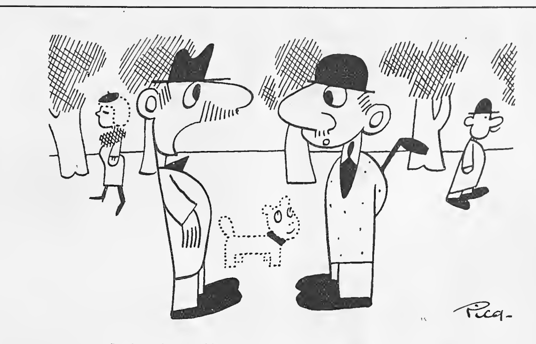
Il regarda sa femme. Elle était pareille à une statue. Aucune expression ne paraissait sur son visage ; alors, enhardi, il poursuivit :

— Si je t'ai fait part de cette aventure, mon petit, c'est pour te montrer à quels risques on s'expose quand on se farde la figure... Si ma voisine de métro n'avait pas eu tant de rouge, tant de noir, jamais je n'aurais osé lui adresser la parole... Mais c'est bien parce qu'elle avait cette habitude que tu t'obstines à conserver, que j'ai cru pouvoir prendre la liberté de la questionner de la sorte... C'est un peu une leçon de morale que j'ai voulu te donner en te rapportant cette anecdote, Et...

Brusquement, Martine, d'une voix coupante, dit à son mari :

— Alors, c'est comme ça que tu parles aux femmes dans le métro, toi !

— Mais oui, avoua Lucien, bon garçon. J'ai parlé à celle-là parce qu'elle avait du rouge, du noir, du...



— Bonjour docteur ! Vous allez bien ? Comment va votre femme ?
— Très bien, merci ! Et vous ? Comment vont vos hémorroïdes ?

(Dessin inédit de Picq.)



— Mon cher Monsieur, je vous conseille la prudence...
— Plus bas, docteur, plus bas, ma femme écoute.

(Dessin inédit de Jacobi.)



A SAINTE ANNE

— Ah ! cher docteur étais-je bête l'autre jour de croire que j'étais le Négus alors qu'en réalité je ne suis que l'ange de la paix.

(Dessin inédit de Cha Saint Georges.)

D'un ton où la colère était en puissance, elle reprit :

— C'est comme ça que tu offres du porto aux femmes que tu rencontres dans le métro pour la première fois, sans leur avoir été présenté !

— Je viens de t'expliquer, mon petit...

— C'est comme ça que tu fais le joli cœur et l'avantageux ?

Et l'orage éclata :

— Ma mère m'avait bien dit de me méfier des hommes tels que toi ! Comment, misérable, tu as osé m'offenser de la sorte, moi, ta femme !... Tu as osé me mettre au rang des malheureuses épouses bafouées !... Tu as osé...

Ce fut une scène dramatique. Martine, dont les pleurs délayaient le rimmel, évoquait le souvenir de sa pure enfance, les serments qu'elle avait accueillis avec une déplorable confiance. Elle exprimait violemment le peu de vocation qu'elle avait pour le martyre. Elle invectiva contre son époux en le bombardant de tous les termes déplaisants et déshonorants qu'elle pouvait découvrir.

Lucien, ahuri, n'osait plus parler. Il recevait cette averse de paroles. Chaque fois qu'il avançait la main pour tâcher d'obtenir quelque répit et de fournir une explication, Martine, avec une recrudescence de fureur, l'accablait davantage.

Enfin, désespéré d'avoir troublé à ce point la paix de son ménage, il fut obligé de ruser.

— Ecoute, mon petit, j'ai eu des torts...

— Des torts ! Il appelle cela des torts... Dis que tu as brisé ma vie !

— Mais non, ma chérie... Comprends-moi...

— Je n'ai plus, maintenant, qu'à retourner chez ma mère !

— Martine, je t'en prie...

Il fut obligé, pour déssécher le torrent de ses larmes, de faire serment qu'il offrirait prochainement à sa femme un bijou, dont elle avait grande envie et que, jusque-là, il lui avait raisonnablement refusé.

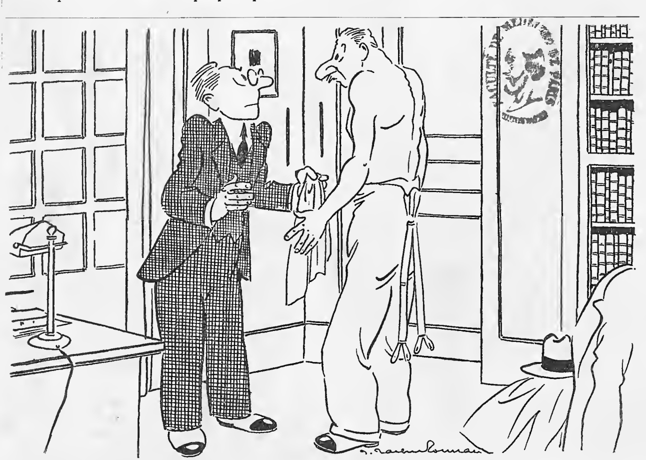
Alors, seulement, Martine, qui essuyait ses larmes en les retroussant, pour que le noir ne vînt pas se mêler au rouge des joues, consentit à ne plus prendre des allures de victime pathétique.

Et Lucien se promit de ne plus chercher des arguments pour blâmer les femmes qui se fardent.

La guerre qu'il avait entreprise était comme toutes les guerres modernes.

Elle avait causé la déconfiture de l'agresseur.

Paul REBOUX.

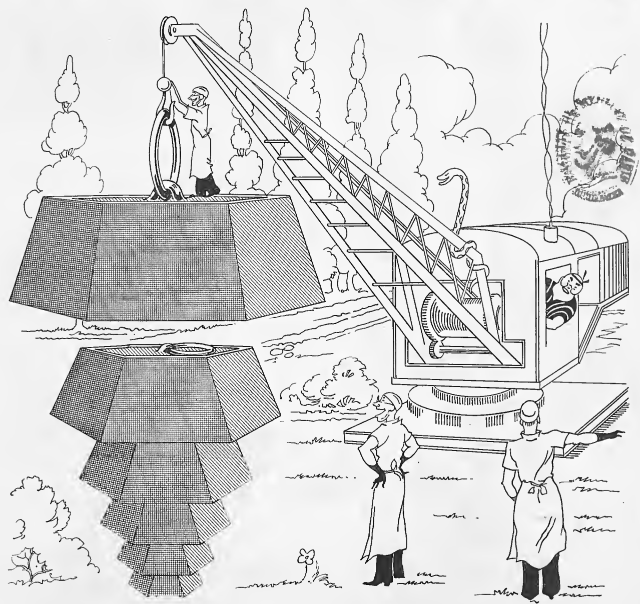


CONSULTATION

— Je ne vois rien... vous êtes en parfoit étot... pourquoi êtes-vous venu me voir ?...

— Porce que por suite de lo crise, mon commerce est poralysé !... (Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

BIOTRIGON



Augmente le poids
et la résistance physique

LABORATOIRES JACQUES LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS

Ridendo

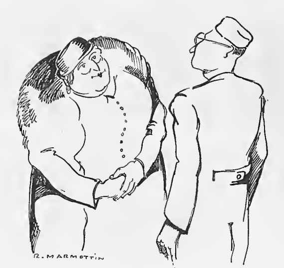


UN PETIT DISTRAIT

— Comment vous n'êtes pas le docteur ?

— Non monsieur, vous êtes dans le salon d'attente !

(Dessin inédit de Jacobi.)



CHIRURGIE ESTHÉTIQUE

— J'espère, docteur, que vous me ferez une réduction de 10 % ?

— Sur mes honoraires ?

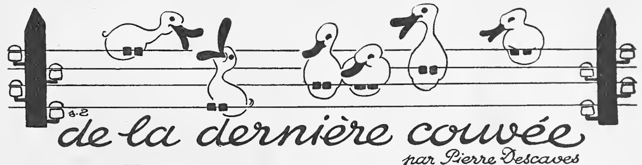
— Non... sur moi-même.

(Dessin inédit de R. Marmottin.)

— Je crains que vous ne passiez une mauvaise nuit.

— Moi aussi, docteur, c'est ma femme qui me veille.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



(Illustrations de TITA.)

UNE HISTOIRE DE BATEAUX

Nos médecins parisiens imiteront-ils un de leurs confrères londoniens?

Celui-ci a organisé dernièrement une clinique flottante. C'est-à-dire qu'il a aménagé une péniche, à quai, au bord de la Tamise, et qu'il y traite



spécialement les maladies contagieuses! Ses cures donnent, paraît-il, des résultats surprenants!

Le docteur Mo..., qui rapportait cette nouvelle, dans un cercle médical, rencontra peu de succès.

Et le professeur He... Bo... eut le mot de la fin en disant :

— Ça ne durera pas, ton histoire de péniche... ça me rappelle... le chaland qui passe!

■ ■ ■

LE DOCTEUR IMPOSÉ

Cette jeune vamp américaine, arrivée récemment à Paris, est accompagnée d'une secrétaire et d'un docteur. Cela fait bien dans les journaux!

Pour fêter la jolie L... Vel..., une grande firme cinématographique avait organisé un grand dîner. Mais elle avait invité, seule, la grande vedette.

On fait des objections. On discute...

— Mais enfin, s'exclame la vedette agacée, le docteur..., c'est mon mari!...

Comme dut faire l'autre : « Fallait le dire! »

■ ■ ■

HUMOUR, HUMOUR QUAND TU NOUS TIENS!

Le docteur Pa..., le célèbre médecin légiste, a forcément l'humour un peu macabre.

La dernière histoire qu'il conte s'apparente bien à ce genre d'humour un peu spécial, cher aux carabins.

C'est un condamné à mort. A l'heure de la toilette, le procureur s'approche de lui :

— Avez-vous un dernier désir à exprimer?

— Oui, fait l'homme. Je voudrais apprendre l'anglais.

■ ■ ■

LE « RÉGIME »... PARLEMENTAIRE

Cet éminent homme politique — un de nos derniers grands orateurs — a un vigoureux tempérament de polémiste.

Mais peu nombreux sont ceux qui tiennent à discourir avec lui, dans le coin d'une porte.

A tort ou à raison, on assure, au Palais-Bourbon, que M. F... B... a l'haleine un peu forte.

Et à ce propos, on peut citer ce mot très rosse du docteur Cam..., un des députés-médecins de la 15e et finissante législature :

— On sait bien que F... B... a eu quelques cadavres dans son passé!... Mais pourquoi les a-t-il mangés?

■ ■ ■

LA PETITE BÊTE

L'excellent docteur de Bois... possède dans sa villa de Passy une immense volière, dans laquelle se trouve — circonstance imprévue — un seul petit oiseau; en l'occurence un canari de très haut prix.

Au cours d'un dîner auquel les de Bois... assistaient, on parla beaucoup de l'oiseau phénomène, acquis à prix d'or, paraît-il, à un maharajah. Puis on parla d'autres choses...

A peine était-on au salon que la maîtresse de maison s'exclama, sans penser à mal :

— J'espère que le docteur ne tardera pas à vous montrer son petit oiseau...

Il y eut un léger froid...







RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

AZERAD

Deux étudiants, la veille d'un examen, passent en revue les membres du jury.

— Que penses-tu d'Azerad? demande l'un.

— Azerad? répond l'autre... Il n'y a pas plus railleur. On lit la moquerie dans ses yeux!

Une dame, après avoir conduit son enfant au docteur Azerad, murmure, en descendant l'escalier :

— Comme il a l'air triste!

Il faudrait s'entendre...

A la rigueur, les deux expressions peuvent très bien se fondre pour composer une seule physionomie. Mais, si nous ne sommes pas de l'avis de la cliente, car le docteur Azerad n'a point le visage chagrin, nous n'inclinons guère à partager l'opinion de l'étudiant, car nous ne sommes pas, ici, en présence d'un moqueur.

D'un enjoué, plutôt. Et qu'est-ce que l'enjouement, sinon un vêtement de l'esprit, chaud et léger, doublé d'une philosophie parfois morose, en sorte que l'envers ne vaut pas l'endroit. Figaro se pressait de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer... Peut-être le docteur Azerad sourit-il avec un soupçon de mélancolie, optimiste et sceptique, moitié moitié, *bitter sweet*, croyant que tout est possible et que rien n'est probable.

Supposez l'avènement d'un néo-romantisme où la fidélité à la science exacte n'empêcherait ni la ferveur, ni la foi. Eh bien, le docteur Azerad y trouverait son air respirable. Le jour que le Grand Barman s'avisa de confectionner le « cocktail Azerad », il dut forcer la dose de rêve au préjudice de l'esprit pratique. Qui sait même s'il ne se trompa pas de flacon et, pour faire un médecin, s'il ne versa pas dans le shaker un peu trop de musique!

...A propos, vous ne connaîtriez pas un violoncelliste?

Le docteur Azerad vous le dira comme moi, c'est toujours le violoncelle qui manque. On trouve un pianiste, un altiste — le violoniste, lui, est tout trouvé, c'est le docteur Azerad — mais le violoncelliste, *rara avis*. Et voilà le quatuor incomplet, et interrompues les bonnes séances de musique de chambre en compagnie de Haydn, de Mozart, de Schumann...

— Docteur, supposez que je sois l'enchanteur Merlin et que je vous dise : Formez trois souhaits, dont un seul sera réalisé.

— C'est bien embarrassant! dit le docteur Azerad, soudain pensif.

« Trois souhaits à choisir? Mon Dieu... je me suis voué à l'endocrinologie ; je serais heureux d'y laisser un peu de mon effort, une trace de labeur... Oui, voilà le premier de mes souhaits.

« Ensuite... Ah! ensuite, j'ai une famille, des enfants. Orienter la destinée de ces jeunes êtres, les armer contre les rigueurs du sort, les rendre invulnérables, c'est encore un souhait grandiose qui a droit, lui aussi, au premier rang.

« Et puis... Et puis diriger un orchestre!

« Dominer la masse polyphonique, réduire ou déchaîner l'ouragan sonore, quel vertige! Faire naître, ici, la longue rumeur des cordes, là, solliciter l'allégresse des cuivres... Vraiment, on doit avoir la sensation d'être un Dieu disciplinant le Chaos.

— Docteur, Merlin attend que votre choix s'arrête sur l'un des trois souhaits...

Dans le regard du docteur Azerad, l'enjouement reparaît, la gravité se dissipe. Il répond, à peu près :

— Gardons-nous des réalisations souvent décevantes, tenons-nous en à l'espérance qui exalte et fortifie. Ma préférence est une femme voilée ; je l'aime ainsi... Adieu, Monsieur l'enchanteur!

Ridendo

DOCTEUR AZERAD

(Dessin inédit de J.-J. Pillois.)





— Et dire mon pauvre chou-chou qu'il y a cinquante ans, moi aussi je levais la patte sur les planches.

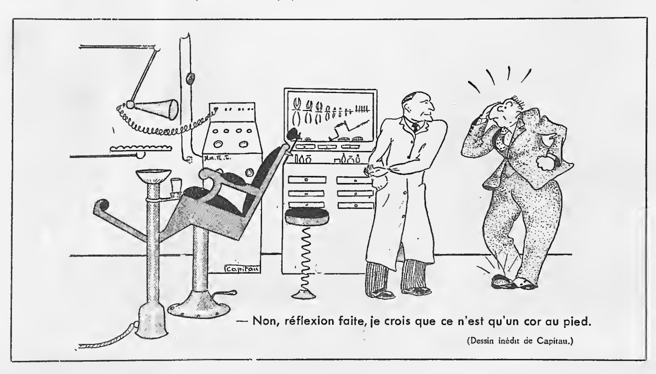
(Dessin inédit de Bospla.)



SPLEEN

...Je me souviens des jours anciens, et je pleure !...

(Dessin inédit de Bospla.)



— Non, réflexion faite, je crois que ce n'est qu'un cor au pied.

(Dessin inédit de Capitau.)

LA PREUVE PRÉ-NUPTIALE

par JODELLE

Le marquis et la marquise de Hardy-Fiston avaient une fille, Charlotte. Et comme Charlotte avait déjà sensiblement dépassé sa vingtième année, ses nobles parents — la fleur du faubourg aristocratique de Castel-Pibrac, en Périgord — décidèrent de marier cette suave pucelle, dont la beauté eût été accomplie si sa bouche avait été moins grande et ses yeux moins petits.

Mais il ne s'agissait point d'admettre tout de go dans la famille de Hardy-Fiston le premier postulant venu. Outre qu'un gentilhomme seul pouvait briguer la faveur de conduire Charlotte à l'autel, le marquis et la marquise avaient des idées fort précises quant aux avantages physiques de leur gendre futur. Et c'était le marquis qui avait, à ce propos, catéchisé sa digne moitié :

— Depuis quatre cents ans qu'il y a des Hardy-Fiston, lui avait-il maintes fois répété, notre race n'a cessé de fournir à la France des gaillards bien bâtis et des femmes robustes. Cela tient au soin que nous avons mis, de père en fils, à étudier longuement et minutieusement nos alliances avant que de les contracter. Nous ferons donc, s'il vous plaît, madame mon épouse, comme firent nos devanciers; nous n'aurons garde de donner un mari à Charlotte sans nous assurer qu'il est en tous points digne de l'être, c'est-à-dire solide, bien campé, sain d'esprit et de corps... et normalement conformé pour nous pourvoir en descendance. Je présume que vous m'approuvez?

— Vous parlez d'or, avait répliqué la marquise, mais vous aurez quelque difficulté, je le crains, à obtenir cette dernière garantie. Je ne vois guère que le témoignage d'un médecin qui puisse...

— Un médecin ! s'était exclamé le marquis; où diantre avez-vous pris qu'un médecin s'entende à ces choses de noblesse ! Foin des médecins et de leur médecine ! Je prétends acquérir par mes propres yeux la preuve que mon gendre — lorsque nous l'aurons choisi — est congrument armé pour la bataille amoureuse. De la sorte, je serai certain qu'il fera le bonheur de Charlotte et que nos petits-enfants seront bien construits.

Puis, le marquis avait ajouté :

— D'ailleurs, ma chère, vous assisterez vous-même à cet examen préliminaire. Si une tare échappait à ma vue, vous sauriez m'en faire la remarque opportune.

— Tout cela me semble bien peu praticable ! avait soupiré la marquise.

— Peu praticable? Et pourquoi, je vous prie? La dot de notre fille n'est-elle pas assez belle pour vaincre toutes les hésitations?

Le principe de l'union décidé, on se mit en quête aux fins de dénicher l'oiseau rare, recherche malaisée si le marquis n'avait eu en son vieil ami, le chevalier de Puissec, un auxiliaire singulièrement actif. A Castel-Pibrac, on chuchotait bien un peu sur l'amitié du chevalier et du marquis;



la chronique médisante laissait bien entendre que la marquise — demeurée fort avenante — n'avait plus rien à refuser à Puissec... Mais sans doute, n'étaient-ce là que propos malveillants et calomnie pure !

Il lui confia donc la mission de trouver un fiancé pour Charlotte; incontinent, le chevalier se mit en campagne et, huit jours plus tard, le marquis le voyait arriver tout frétillant.

— J'ai ce qu'il te faut, lui dit-il, un jeune homme charmant, de bonne noblesse, un peu timide, mais tout à fait sympathique. Il se nomme Gaétan des Rallonges. Quel jour veux-tu que je te le présente ?

— Le plus tôt sera le mieux, répondit le marquis, mais, un instant : ce candidat te paraît-il en bonne santé ?

— Excellente ! il se porte comme un charme !

— Est-il grand, bien bâti, bien charpenté ?

— Pas très grand, non... mais quelle importance ?...

— Enorme, mon ami, considérable ! nous voulons un gendre d'attaque, un puissant producteur de rejetons. Ainsi, dis-le bien à M. des Rallonges : je ne lui accorderai la main de Charlotte qu'après l'avoir, en présence de la marquise, examiné dans le plus simple appareil !

Qui fit la grimace ? Ce fut le chevalier. En effet, le jeune Gaétan des Rallonges n'avait rien d'un hercule. Or, le chevalier attachait une grosse importance à son admission, pour la raison qu'il avait eu le bon esprit de se faire délivrer, par le naïf des Rallonges, un bon de commission sur la dot de Charlotte. De toute nécessité, il fallait triompher de l'épreuve.

— Ecoute, dit-il au marquis, je ne puis décemment demander à M. des Rallonges de s'exhiber tout nu devant la marquise et toi. C'est trop délicat et trop vexant, que diable ! Mais, au fond, que désires-tu ? Avoir la certitude que Gaétan est nanti de tout ce qui est nécessaire à la virilité ? Eh bien, voici ce que je propose : Gaétan se placera derrière un paravent percé d'un trou par lequel il vous fera voir ses... titres de noblesse. De cette manière, vos regards, à la marquise et à toi, ne le forceront point à rougir de confusion !

D'abord, le marquis refusa, mais le chevalier déploya tant d'insistance et d'adresse que ce père si scrupuleux finit par se soumettre.

Le chevalier courut retrouver Gaétan, lui expliqua la nécessité d'une formalité dont il rejeta tout le ridicule sur ce vieux toqué de marquis et, finalement, fit accepter au jeune homme cette présentation singulière.

Cependant, le chevalier n'était pas tranquille. L'aspect débile de son protégé lui donnait quelque inquiétude quant à l'ampleur de ses moyens.



Le jour de l'audience, le marquis et la marquise s'installèrent gravement dans des fauteuils, face au paravent derrière lequel Gaëtan préparait sa... démonstration. Le chevalier de Puissec — pour l'encourager au dernier moment — s'était fait un devoir de ne le point quitter. Mais lorsqu'il le vit si délicat et si menu, dans cette circonstance si grave dont dépendaient, à lui, Gaétan, son bonheur, à lui, Puissec, sa commission, il n'hésita pas. Mettant un doigt sur ses lèvres et le repoussant à l'écart, il vint lui-même, en homme sûr de sa valeur, placer à l'orifice du paravent le témoignage que l'entêté marquis avait exigé.

Et déjà celui-ci, admiratif, allait-il applaudir, lorsque la marquise s'écria :

— Allons, allons chevalier, restez tranquille ! Ce n'est pas le moment de plaisanter !

JODELLE.

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

— Alors ?... c'est bien ce que je craignais, Docteur ?

— Oui !... mais prenez quelques soins de toilette à l'huile minérale ; il n'y a pas d'exemples que les Anglais n'apparaissent pas, là où il y a du pétrole !

(Légende de Toulemonde.) (Dessin de G. Grellet.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LE TOUBIB IMPROVISÉ

— Je me trouvais alors en Algérie, dit Bichard, le vieux colonial, où je dirigeais une usine de distribution électrique. Mon bureau donnait sur la place principale de B..., où se tenait le marché, et les indigènes avaient pris l'habitude de venir faire de l'hydraulique naturelle contre le mur où s'ouvraient mes fenêtres... Cela dégageait une odeur qui m'incommodait terriblement...

Cette tradition provoqua mes protestations. Je passai des objurgations aux taloches, voire aux coups de bâton, sans résultat appréciable. J'avais affaire à des Arabes d'un entêtement sournois, qui se faisaient un malin plaisir de m'échauffer la bile.

C'est alors que je résolus d'enlever par la ruse ce que je ne pouvais obtenir autrement.

Je fis sceller au mur, à l'endroit visé, des pivots de porcelaine, qui supportèrent une belle plaque de tôle peinte en gris ardoise.

— Tiens, tiens, se dirent les Bicots, ravis et railleurs, il capitule...

Ils admirèrent que je poussasse la complaisance jusqu'à faire placer sur mon mur un dispositif qu'ils assimilaient à une de ces installations qui commémorent le nom d'un empereur romain, et ils s'en donnèrent à cœur joie.

Je les laissai triompher pendant quelque temps, et, un jour de marché, brusquement, par un fil dissimulé derrière la plaque, je fis passer un fort courant électrique.



GOUTER DE LA PUCELLE

Pocher un beau poulet, en prélever tout le blanc. Effiler celui-ci, et non le piler, en fibres aussi fines que possible.

Faire bouillir cette masse dans un litre et demi de lait, à tout petit feu, en tournant très lentement, jusqu'à consistance d'une béchamelle épaisse. Cela donne une crème onctueuse.

Sucrez-la, parfumez-la à l'eau de rose, étalez-la dans un compotier et servez froid.

On passe de la cannelle en poudre aux convives.

Le premier Bicot qui se présenta devant mon mur tomba les quatre fers en l'air dans sa gandourah en poussant des cris d'orfraie. Le second connut un sort analogue. Et ce fut ainsi une bonne partie de la journée.

Désormais, mon mur fut déserté. Les Arabes passaient à dix mètres de lui et le regardaient avec une sorte de terreur. Quant à moi, j'étais considéré comme un être doué d'un pouvoir surnaturel, un sorcier, un diable.

C'était pourtant bien simple : ma plaque de tôle était surchargée d'une électricité qui ne demandait qu'à fuir par une issue favorable. Cette issue, elle la trouvait dans la mobile trajectoire, éminemment bonne conductrice, qui reliait le Bicot à la plaque. Mon bonhomme recevait, dans un endroit sensible, une décharge qui lui ôtait toute envie de recommencer.

Je ne pensais plus à cet incident quand on vint m'annoncer, comme je prenais mon repas du soir, qu'un vieil Arabe bien vêtu, accompagné d'une jeune négresse, demandait à me parler.

Il portait une noble barbe blanche et s'enveloppait d'un burnous de laine fine. Il me salua cérémonieusement et m'expliqua que placé, par la rigueur de l'âge, dans une quasi impossibilité de sacrifier à Vénus, il avait retrouvé une sorte de jeunesse grâce à la commotion qu'il avait subie devant ma plaque de tôle.

— Toi, grand toubib ! s'écriait-il, toi, grand toubib ! Toi, aimé de Mahomet !

J'étais un diable pour les autres, un dieu pour celui-ci.

Il ne savait comment me remercier de son heureuse métamorphose. Et, pour me marquer sa gratitude, il m'apportait une des perles de son harem, une jeune vierge de la tribu des Radadas, dont il me vanta l'impeccable plastique.

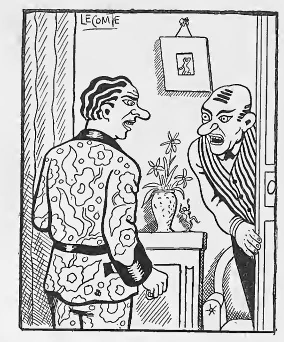
Je ne crus pas devoir refuser ce cadeau vraiment royal. Cette petite Fathma, qui n'avait que quinze ans, était une merveille de grâce nerveuse et de souplesse musclée... Elle agrémenta fort confortablement la fin de mon séjour, et, quand je quittai l'Algérie, je la laissai à mon successeur, qui lui fit des enfants et qui, je crois bien, l'épousa... D'ailleurs, elle faisait aussi bien la cuisine que l'amour... Ses couscous étaient magnifiques... Elle était, comme toutes les filles du Nord-Africain, particulièrement calée sur les sucreries et les pâtisseries, et je me souviens d'un certain entremets, qu'elle appelait *Goûter de la pucelle*, et qu'elle ne confectionnait que dans les grandes occasions, qui était une merveille... En voici la recette...



— Oui, Théodule ! le docteur m'a dit que j'étais enceinte...

— Et nous qui venons d'acheter une voiture à deux places.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



— Monsieur, c'est le tailleur !

— Vous ne lui avez pas dit que j'avais la grippe ?..

— Si, mais il dit que ça lui est égal. Il l'a aussi !

(Dessin inédit de Lecomte.)

— N'y va pas, c'est elle qui m'a f... la coqueluche !!

(Dessin inédit de J. Bray.)

Collaborez, amis lecteurs !

SANG-FROID D'OPÉRATEUR

Le premier couteau d'une petite ville de province, enfant du pays, opère un de ses anciens camarades d'école d'une banale hernie sous rachianesthésie. Au milieu de l'opération, l'opéré ému sans doute par de vieux souvenirs, engage une conversation avec son ami :

« Tout de même, Pierrot, qui aurait cru quand nous usions nos culottes sur les mêmes bancs, qu'un jour tu tiendrais ma vie entre tes mains... »

— « ..... »

— « Te rappelles-tu que tu étais toujours le dernier, et pourtant te voilà un grand chirurgien... »

— « ..... »

— « Qui aurait pu penser, quand tu étais toujours puni, qu'un jour tu serais ce que tu es devenu ».

(Les internes commencent à rigoler doucement).

— « Et dire que de nous tous, tu étais le plus c.....n... »

Alors le chirurgien :

— « Ma sœur, anesthésie générale ! ! ! »

Dr R. I.



JONAS

Madame la ministresse est une copieuse, très copieuse mémère, de qui les ans n'ont point assouvi la généreuse ardeur au « déduit ». A ce titre, elle est justement redoutée des attachés de son mari, qui évitent soigneusement tout tête-à-tête, si j'ose dire, avec la Patronne.

L'un d'eux, le dernier venu, s'y était pourtant laissé prendre. Au bout d'un quart d'heure d'aparté, on le voit sortir du salon les vêtements en désordre, les yeux hagards encore horrifiés d'une affreuse vision...

Eh, eh, gouaille un camarade, Joseph ?...

Non, non, répond l'autre en s'esquivant, Jonas !

Dr. J. B.

TRAITEMENT SYMPTOMATIQUE

L'hiver dernier, étant souffrant, j'ai été remplacé par un jeune interne d'un petit hôpital de grande banlieue.

Un soir, appel d'urgence.

Un enfant est tombé de voiture, me dit-il, en rentrant ; pas bien grave.

— Et vous avez prescrit ?...

— De la peptone.

— ? ? ?

— Eh bien oui, en tombant il a reçu un choc !

Dr. G. HOULNICK.



EN VISITE CHEZ LA MÈRE MACHIN

Une vieille cliente me fait appeler tout dernièrement pour une consultation urgente :

— Eh bien, mère Machin, ça ne va donc pas !

— Ah ! monsieur le docteur, je suis bien ennuyée, car je souffre pour uriner et je pense que c'est la prostate !

Dr. A. FLOQUET.



PIRON

... « Piron qui ne fut rien
Pas même académicien »...

avait comme chacun sait beaucoup d'esprit et du meilleur, encore qu'il fût parfois un peu... gaulois.

Il se promenait un jour dans les bois avec une sémillante marquise qui le harcelait pour obtenir au moins un quatrain.

Excédé, Piron détacha une branchette de sapin et, l'offrant à sa belle voisine :

« Si Dieu, dans sa bonté divine,
Eût fait cet arbre féminin
Au lieu de vous offrir un morceau de sapin
Piron vous offrirait un morceau de... »

Dr. J. B.



LE DOIGTIER DE CAOUTCHOUC

— Tiens ! vous vous mettez ça au doigt, vous !

(Dessin inédit de Pavis.)

UNE HISTOIRE DE PAJOT

Pajot, le célèbre accoucheur, avait de nombreuses histoires dans son sac, telle celle des femmes enceintes à Madagascar :

« Lorsque ces femmes accouchent, prétend M. Pajot, elles disent à leurs maris si elles ont eu affaire à d'autres hommes ; nomment ceux-ci et déclarent toutes les circonstances, et ces femmes sont si persuadées que si elles en omettaient quelqu'une elles mourraient en travail d'enfant, qu'il n'en est aucune qui, dans cet état, ne fasse sa confession. Celles qui meurent en travail sans avoir rien révélé, coupables ou non, sont déshonorées dans la mémoire des autres femmes. »

Et il terminait par ce trait :



« Ne fût-ce que pour le repos des familles et surtout celui des maris, la galanterie française n'admettra jamais une pareille loi. Nous en avons une bien opposée, c'est celle qui dit : Pater ille est quem nuptiae demonstrant. »

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



3e ANNÉE. No 45

NUMÉRO SPÉCIAL DE PRINTEMPS

5 Mars 1936



MALADIES ÉRUPTIVES

J. Touchet

Rideno

Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr **J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION-ADMINISTRATION-PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



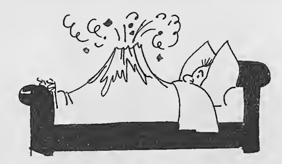
LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Les maladies éruptives dont il me serait bien inutile de vous donner la liste officielle et d'ailleurs incomplète ont ceci d'excellent, c'est qu'elles ne trompent pas leur monde ; au moment où elles paraissent après une incubation quelquefois



inquiétante et pénible, le médecin pousse soudain un cri de joie :

— Vive Dieu ! voici un joli cas de variole noire !

Les proches s'alarment, peut-être par affection, peut-être aussi par crainte de l'affection :

— Quoi, docteur ? vous avez l'air de vous réjouir ?

N'expliquez pas à ces indiscrets que c'est la meilleure des choses que de connaître la maladie que l'on a à soigner.

Et que c'est généralement la plus difficile.

Ainsi l'on ne procède pas par tâtonnements et l'on ne répond pas à un parent qui dit :

— Et les suppositoires, docteur ? cette petite phrase qui n'est que l'aveu d'une défaite :

— Si vous voulez..., on pourrait essayer !

■ ■ ■



Une maladie éruptive est une maladie qui fait sa publicité pour ne pas passer inaperçue. C'est comme qui dirait un lancement ; après quoi, elle s'atténue, elle disparaît et la plupart du temps il n'en reste rien, heureusement !

N'empêche que l'on l'a eue, ce qui devient un sujet de conversation et quelquefois une garantie.

Mais cependant, il faut noter qu'il existe certaines maladies éruptives dont on ne se vante pas, comme s'il y avait des maux plus ou moins nobles et comme s'il était plus honteux d'avoir reçu un coup de pied de Vénus qu'un coup de pied de cheval.

Est-ce que le fait de caresser une jolie fille mérite une punition aussi sévère ? Ceux qui l'affirmeraient ne sont que des jaloux odieux qui sont incapables de séduire une belle gosse.

■ ■ ■



Le bruit court qu'il faut avoir la rougeole quand on est tout petit, parce qu'il est plus dangereux de l'avoir quand on est plus âgé.

On confond sans doute avec une autre maladie ; il est en effet préférable d'avoir la petite vérole que la grande.

L'urticaire est une maladie éruptive qui se manifeste par d'affreuses démangeaisons. Je connais un monsieur qui est sujet à des poussées urticantes qui le rendent enragé. Mais cependant, il



conserve tout de même assez de sang-froid pour expliquer le coup :

— C'est l'urticaire, ce n'est pas la gale ! répète-t-il en s'arrachant la peau.



La gale a une bien fâcheuse réputation. Quoique Napoléon semble avoir voulu l'attraper pour la réhabiliter.

Et puisque nous parlons de la gale, je vais vous en raconter une bien bonne. Au temps heureux de notre jeunesse, un ami



attrapa une gale pommée pour avoir séduit une gentille petite môme qu'il avait rencontrée au Moulin de la Galette.

Celle-ci, après une nuit animée, disparut, nous n'avons plus à nous occuper d'elle. Mais mon ami commença de se gratter et vit enfin un médecin qui lui révéla l'étendue de la catastrophe et l'envoya se faire soigner à l'hôpital Saint-Louis. Mais le galeux, outre ses conquêtes du dimanche sur la Butte avait une petite amie qu'il voyait les autres jours et qui, quasi inévitablement devait commencer à se gratter. Il fallait la décider à aller elle aussi à Saint-Louis, pour éviter de contaminer tout un atelier de couturiers, sans parler de la clientèle. Mon ami lui raconta qu'il avait attrapé la gale en s'occupant de ses affaires, placier en apéritifs, il serrait des mains équivoques, enfin, il s'excusait de ce fâcheux contre-temps. Irma n'avait qu'à faire un paquet de ses petites affaires et s'en aller à l'hôpital où elle serait accueillie avec bienveillance. Ce qu'elle promit. Mon ami alla donc à Saint-Louis de son côté, persuadé que sa jeune amie y allait du sien. Il ne la vit pas de quelques jours et quand elle revint, il l'interrogea :

— Alors, tu es allée à Saint-Louis ?...



— Mais oui, j'y suis allée. Tu causes d'une barbe !

Et ils parlèrent d'autre chose.

Seulement quelques jours plus tard, mon ami fit ce que je n'ose appeler une rechute, et immédiatement, il comprit :

— Naturellement, tu n'es pas allée à Saint-Louis se précipita-t-il sur Irma, en écumant.

— Bien sûr que non, répondit-elle ingénument, et la preuve que ça ne sert à rien, c'est que tu l'as encore !

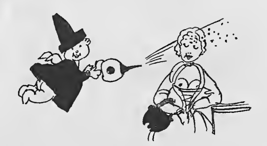
***

A quoi vous me direz que la gale n'est pas une maladie éruptive. Mais vous n'auriez pas voulu me voir garder pour moi cette histoire charmante.

■ ■ ■

Je ne sais pas si l'on peut considérer l'acné juvénile comme une maladie éruptive. Sur le moment, ceux qui en sont atteint, ont un peu honte. Ils imaginent provoquer le dégoût des personnes de leur entourage.

C'est après la cinquantaine que l'on regrette l'acné, non parce qu'elle est l'acné, mais parce qu'elle est juvénile.



Heureux temps où l'on bourgeonne ! Heureux temps où c'est une pustule sur le bout du nez qui annonce le retour du printemps.

J'ai connu une dame qui, en regardant une jeune fille boutonneuse, soupirait :

— Si seulement j'étais comme elle est...

— Pourquoi ?

— Parce que je sais si bien maintenant comment cela se soigne !

■ ■ ■

L'amour est aussi une maladie éruptive.

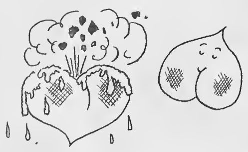
A éruption locale, si vous voulez, pour ce qui est des manifestations extérieures, mais pour les ravages internes, c'est de toutes les fièvres éruptives la plus dévastatrice. On n'a pas encore trouvé un traitement spécifique ? Il y a certes, une maladie, mais il y a surtout des malades. Pour certains, la satisfaction



— Avec tous ces sacrés boutons, on ne s'y retrouve plus !

(Dessin inédit de Carrizey.)

amène la guérison ; pour d'autres, au contraire, c'est le plaisir qui les mène au paroxysme. La volonté ne peut agir que sur les affections bénignes, mais c'est justement la disparition de la volonté qui marque que les malades sont plus profondément touchés.



Les manifestations extérieures se traitent par la diète, la fatigue et l'eau froide, mais les psychiâtres les plus éminents ne sont pas encore parvenus à réduire des malades, qui, comme dit à peu près la chanson, aiment leur mal et ne veulent pas en guérir.

■ ■ ■

On aurait tort de croire que l'amour n'est qu'une maladie de la tête et du cœur ; des conséquences peuvent s'étendre à tous les organes. L'amour peut faire mourir d'une balle de revolver dans le corps, il peut provoquer des brûlures de vitriol sur le visage, il peut provoquer des crises de jalousie fébriles, des rages démentes et conduire au gâtisme par voie d'abus et de conséquences.

L'amour est une maladie qui peut atteindre l'individu dès le sortir de l'enfance, l'éteindre en pleine maturité et conduire le vieillard à toutes les manifestations de la sénilité alors qu'il ne saurait plus espérer grand'chose des illusions que peut donner cette maladie.

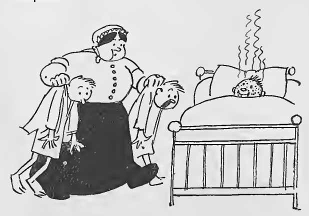


La vérité est que la guérison, sauf pour les cas désespérés, intervient généralement au moment où l'on s'y attend le moins, et le mal s'en va comme il est venu.

Il faut ajouter que ce mal prend d'autant plus d'importance que l'on en parle et qu'il inquiète. Il en est qui aiment comme ils mangent et ils boivent, considérant l'amour, à l'état bénin, comme une fonction naturelle. C'est cet état d'atténuation constante qui est le plus souhaitable, car il préserve des crises.

■ ■ ■

Je ne saurais parler ici des maladies conséquentes de l'amour, car, sans l'amour, elles peuvent être tout aussi contagieuses. Heureusement, et malgré une chanson qui fut célèbre à son époque, on peut être uni sans que ce soit par une affection, qui, en elle-même, n'ajoute rien de plus à la passion.



Le printemps est la saison de choix des maladies éruptives. Au moment où la nature paraît ressusciter, le sang bout et tout semble porter à la peau. Comme disait ma voisine de campagne :

« Une scarlatine à dix ans, ça vous retire toutes les saletés qu'on a dans le sang. Moi, j'ons tout eu, et tout et tout, ce qui ne m'empêche pas d'être encore là et de me porter gaillardement. Ce n'est pas comme mon pauvre défunt. Il lui a suffi d'un coup de soleil pour mourir d'une « erisypène », comme on dit. Moi, je m'ai toujours méfié ; quand un de mes enfants avait une maladie qui s'attrape, je prenais les cinq autres et je les collais tous dans le même lit pour m'en débarrasser d'un seul coup. Allez, marchez ! une épidémie qui se divise, elle est toujours moins forte ! »

***

Et dire que ce sera peut-être là une théorie fondamentale de la science de demain matin.

Robert DIEUDONNÉ.



— Comme vous rougissez Mademoiselle...! vous êtes timide...!

— Non, non !... vous en faites pas...! c'est ma scarlatine.

(Dessin inédit de Lep.)



LES JOLIS ENSEMBLES

— Je viens de lui acheter cette charmante robe à pois verts.... C'est d'un effet ravissant avec sa rougeole.

(Dessin inédit de Frick.)

Grand'père a la varicelle !

(Dessin inédit de Krama.)

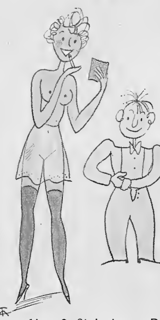


de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LE BON DIAGNOSTIC



Le docteur Del..., de l'Hôpital Pé..., mort récemment, aimait conter l'histoire suivante :

Un matin, à sa consultation, il voit arriver un jeune homme de sa connaissance. En faisant, nu, sa culture physique, le beau jeune homme avait constaté qu'il était atteint d'une rougeur anormale qui n'était certainement pas la rougeole.

Inquiet, il venait se renseigner. Il ajoutait qu'il faisait chaque jour... la causette intime avec une femme du monde — insoupçonnable au point de vue contagion. Alors?...

Alors ? fit le brave Del... après avoir examiné la rougeur, ce n'est rien...

— Comment rien ?

— Un peu de rouge de chez Guerlani, tout simplement, mon petit ami !

■ ■ ■

PROMOTION

Fort en gueule, tapageur, cet excellent publiciste recherche deux choses dans la vie : les honneurs et les petites femmes.

Une brillante carrière journalistique lui a valu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Ses amours répétées et variées lui ont valu quelques désagréments physiques.

Au dernier dîner des gastronomes, il arriva précisément avec, sur le côté du front, une sorte d'auréole rouge du plus fâcheux effet :

— Tiens, fit Curnonsky, le prince des gastronomes, voilà W... grand'croix..., grand'croix, par les femmes !

AMÉNITÉS

Ce célèbre critique musical a la dent dure. Il est craint et redouté dans les milieux où il exerce son magistère.

Et les chers confrères ne sont jamais en reste pour faire sur lui un mot mordant.

Sc... traînait depuis des mois certain petit bouton à la lèvre, ce qui eut le don d'exercer la verve médicale d'un compositeur à la mode.

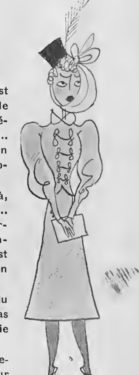
En effet, Vi... Sc... n'appelle plus, dans l'intimité, Sc... que « Bubon fondant ».

Le mot a fait le tour du Tout-Paris.

Ce qui prouve que le Tout-Paris n'a vraiment pas l'esprit de charité !

■ ■ ■

LA FONCTION CRÉE



Cette petite actrice connue est fort appétissante. Mais, dans le milieu du « Chatt » où elle fréquente, ce que l'on aime le plus... hum ! — ce sont ses lèvres un peu fortes, cette bouche voluptueuse.

Un long baiser de ces lèvres-là, cela chasse les plus noirs cafards... Elle sait embrasser comme personne, cette petite ; elle adore embrasser ; c'est sa spécialité. C'est sa passion, mieux sans doute... son apostolat.

Or, l'autre soir, à l'heure du dernier cocktail, ne voilà-t-il pas qu'elle arrive au « Chatt » nantie d'une magnifique fluxion.

— Tiens ! Enceinte ? fit simplement à la belle fille le docteur Boc... Rav...

DÉFINITION

Un mot du doyen Rous...

Au cours d'une soirée, un convive lui demandait :

— Voyons, Monsieur le Professeur, vous qui êtes « du bâtiment », pourquoi persiste-t-on à nommer certaines affections des « maladies honteuses »...?

— Je me le demande en effet ; c'est peut-être parce que ce sont celles où on a pris du plaisir en les attrapant.

■ ■ ■

LA TROGNE ET LE TROGNON

Cet éminent académicien, qu'on désigne communément comme fréquentant assidûment « la fleur des pois » eut l'autre semaine une crise, tout à fait imprévue, d'urticaire.

Le docteur Po..., consulté par l'Immortel, s'enquit donc du régime alimentaire de son client.

— Pas trop de dîners en ville, ces temps-ci, mon cher Maître?

— Si... et même chez la duchesse de Cara...-Ch..., j'ai mangé des fraises venant de je ne sais où... des fraises qu'il faut manger avec... avec... voyons, comment appelle-t-on cela? Mettons... le trognon...

Alors le brave docteur Po... :

— Croyez-moi, n'abusez pas du trognon !

Du coup, l'Immortel fit une de ces trognes !...

P. D.

FAMILLE NOMBREUSE

— Et n'oubliez pas ! pour les adultes, 3 cuillerées par jour...

— Bien Docteur, et pour les adultérins ?

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)


PRINTEMPS
QUAND LE MOIS DE MAI TENDRE ET MOU
CHATOUILLANT LA GUEULE-DE-LOUP
FAIT ÉPANOUIR SA COROLLE,
LA FESSE DU MÔME AU BERCEAU
ET L'ABDOMEN DU JOUVENCEAU
SE CONSTELLENT DE ROSÉOLE
DANS UN LOUABLE SENTIMENT
ON LA BAPTISE ÉLÉGAMMENT
"LA ROSÉOLE SAISONNIÈRE"
CE DOUX VOCABLE ÉVOCATEUR
FAIT SONGER À QUELQUE PRIMEUR
À L'INSTAR DU VEAU "JARDINIÈRE"
ET L'ON NE SAURAIT SANS MOTIFS
SOUHAITER À CES ÉRUPTIFS
D'AFFECTION PLUS SYMPATHIQUE
QUE TOUS CES PETITS RONDS POURPRÉS
TRUFFANT LEURS MEMBRES DIAPRÉS
SELON LA PLUS PURE ESTHÉTIQUE.
joseph hémard



VARICELLE

— Si tu veux trois semaines de vacances, t'as qu'à embrasser la Jeanne qu'a la varicelle.

(Dessin inédit de Bospla.)



— Qu'est-ce qui a bien pu ébrécher mon rasoir ?

— Ça ne peut être que moi, j'ai un clou !

(Dessin inédit de Picq.)



CANDEUR

— Docteur.... c'est pour une éruption de boutons... !

(Dessin inédit de Lep.)









PAR A. LICHTENBERGER

Vous connaissez Papouf, le numéro quatre de la tribu? Oui, le bon gros, blond et rose, les yeux bleus à fleur de tête, les lèvres rouges entr'ouvertes laissant briller les dents éclatantes.

Expansif et généreux, sentimental et tumultueux, sans relâche, il pouffe ou sanglote, le cœur sur la main, et la main tendue grande ouverte. Crédule et blagueur, et consciencieux aussi, et si optimiste ! Dès qu'il y a une tuile à recevoir ou un pantalon à déchirer, il est un peu là. Ses rhumes de cerveau sont monumentaux et ses indigestions titanesques.

Il a la passion des bêtes, d'où drames quotidiens. Il n'est de jour où le serin ne s'échappe de la cage, la grenouille du bocal; où dans la rue, quand il prétend le caresser, il ne se fasse mordre par son chien qui pourrait être enragé. Son chat a rempli la maison de tant d'ordures qu'il a fallu, le cœur bien gros, consentir à son expatriation, à la campagne, après d'ailleurs qu'il s'était vérifié qu'il y avait eu maldonne : le matou n'était plus qu'une chatte.

Il y a des gens qui n'ont jamais d'aventures. Papouf la provoque et la déchaîne. Il est incapable de garder vingt sous dans sa poche et ses mollets sans égratignure. Il aimante, stimule, la malice du destin fantasque.

Aussi, en cette fin d'année scolaire, où tout le monde flanche plus ou moins — maman a ses nerfs, les gosses traînent, papa déblatère à tous les repas sur la crise. Il y a vis-à-vis de Papouf une certaine méfiance. On compte les jours qui séparent encore des vacances. Pourvu qu'aucun accroc ne vienne retarder le bienheureux exode ! Un spectre, en particulier, hante les insomnies de maman : « Vous allez voir qu'un de ces monstres va me faire une rougeole. »

Il est certains maux trop redoutables pour les nommer. On n'évoque ni la diphtérie, ni la typhoïde. D'autre part, quand on régit un clan de six gosses les anicroches, calibre varicelle ou roséole ne comptent plus.

Dans le registre des maladies, la rougeole est intermédiaire entre la catastrophe et l'épisode négligeable ! Quelque chose comme un de ces Etats balkaniques, dont une révolution ne bouleverse pas le monde, mais qu'il s'agit de soigner pourtant afin que de proche en proche ne gagne la redoutable contagion.

En soi, une rougeole peut amener des embêtements sérieux, et si les six y passent à la queue-leu-leu, quel désastre ! Les vacances sont fichues.

Aussi depuis Pentecôte, maman vibre dans l'attente de la fâcheuse visiteuse. Quel coup ce matin ! Lili Gondrecourt est décidément prise, et elle jouait encore avec Madou il y a huit jours !

L'index maternel menaçant, pointe sur la fillette :

— Tu as entendu, Madou ! Si tu me fais ce coup-là, tu peux préparer ton derrière. Quelle fessée ! Tu ne t'en lèveras pas de quinze jours.

Mais Madou, du ton de celle à qui on ne la fait pas :

— D'abord, ça ne sera pas de ma faute, et puis tu sais bien que si quelqu'un prend la rougeole, ce sera Papouf.

Les orages qui pèsent sur les familles nombreuses sont présents à tous les esprits, et aussi le nom du bouc émissaire prédestiné à recevoir la foudre.

Tout cela étant acquis, il n'est pas surprenant que le vendredi 28 juin, quand Papouf s'est réveillé un peu fiévreux et les yeux vaguement larmoyants, maman se soit écriée :

— Petit malheureux, au moins ça n'est pas la r...

Avec philosophie, l'accusé a répondu :

— Et bien, si c'est ça, tu me donneras la fessée, hein? Et aussi Les Enfants du Capitaine Grant puisque je reste au lit.

Papouf n'a eu pour commencer que Les Enfants du Capitaine Grant, et puis la visite du brave docteur Berti. Il est reçu dans une atmosphère éplorée :

— Voyons, docteur, qu'allons-nous devenir? Si celui-là est pris, tous les autres vont suivre...

Médecin de famille éprouvé, accoutumé aux explosions de détresse de maman et sûr de la vaillance de ses réactions, le docteur, après examen, rend son oracle :

— Eh bien, voici : s'il s'agissait d'un autre, je dirais que ce n'est rien. Du moment que c'est Papouf, il faut compter avec les fatalités qui pèsent sur lui. Attendons à demain et si rien de précis se caractérise, filez le soir même avec toute la bande.

Papouf passe la journée dans son lit avec Jules Verne et un lot de découpages. De temps en temps, un délégué vient frapper à sa porte et l'informe de la chronique domestique : Titine a brûlé la tarte, Bilou a sali sa culotte, il y avait un bifteck avec des pommes de terre frites, Borotra a été battu à Wimbledon.

Le reclus manifeste pour ces nouvelles, l'intérêt qu'elles comportent. A la fin de l'après-midi, il est un peu las.

— Maintenant, laissez-moi dormir.

Il dort comme un sac de plomb, et au matin, s'il a bien les yeux un peu battus, presque plus de fièvre, pas de taches rouges et quand sa maman l'interviewe : « Comment te sens-tu ? » Il répond :

— Ceux que j'aime mieux dans l'histoire, c'est Lord Glenarvin et Paganel.

Grand-papa appelé en consultation (il est réputé quoique simple littérateur, pour la sûreté de son diagnostic), profère avec assurance :

— Ce ne sera rien du tout.

Et il allonge une pièce de quarante sous à titre d'encouragement au patient, pour fortifier sa résistance.

Par téléphone, le docteur confirme le verdict de la veille.

— Vous me dites 37° 5 ? ? Filez.

Alea jactea est.

Toute la journée, se déchaîne une activité fiévreuse. Par précaution, Papouf restera au lit jusqu'au départ, mais puisqu'aussi bien, tout le monde voyage ensemble, les visites sont autorisées.

Madou a le regard inquisiteur. Visant son frère, tout à coup la voilà qui questionne :

— Est-ce que tu ne crois pas que tu as deux ou trois petits boutons ?

Papouf murmure mollement :

— Oh ! Tu crois ?

Elle hoche la tête.

— Ecoute. Pour que maman ne soit pas fâchée, veux-tu que je prenne ma boîte à couleurs et que j'arrange ça ?

— C'est une idée !

Le visage de Papouf prend l'aspect d'un guerrier sioux ou d'une mosaïque byzantine.



A la gare d'Orsay, grand-papa est venu souhaiter bon voyage à la horde, empilée dans le compartiment.

Il s'extasie sur la bonne figure de ce brave Papouf, promet d'ici huit jours de rallier le bloc familial et d'emmener tout le monde pêcher la crevette.

Le train s'ébranle.

. . . .

Au premier matin, tirés les stores du compartiment s'échappe un cri d'horreur général.

La face bouffie de Papouf est couverte de rougeurs révélatrices. Ses yeux pleurent. Questionné, il avoue piteusement :

— J'ai un peu mal à la gorge.

Fourré dans son lit à peine arrivé à la ville, il a sur-le-champ la visite du praticien local.

— Une bonne rougeole... Oui, Madame. Bah ! Vous le soignerez mieux ici. Quant aux autres ?... Ah ! dame on verra !

Franchi le Rubicon, maman fait face à l'ennemi avec sa vigueur ordinaire. Sa tendresse entoure le petit bonhomme, le dorlote gentiment. Il se laisse faire avec docilité.

— As-tu envie de quelque chose ?

Papouf répond :

— J'aimerais avoir Mouzi (c'est le matou qui s'est décidé à devenir chatte) et puis Vingt-mille lieues sous les mers.

Après un moment de réflexion, il ajoute avec loyauté :

— Et puis, est-ce que tu ne crois pas qu'il faudrait renvoyer les quarante sous à grand-papa ?

Papouf a été autorisé à les conserver ainsi que son chat et le Jules Verne.

Toute la durée de sa maladie, il est attendrissant de bonne humeur. On se relaye à sa porte pour lui donner des nouvelles des premiers bains de mer, du jeu de croquet, du poulailler.

Quand on lui permet de se lever, il demeure sagement de longues heures le nez à la vitre pour guetter les allées et venues dans le jardin.

Enfin, arrive le jour bien heureux où il est rendu à la liberté.

Autour de la table, Hortense circule, versant dans les verres la tisane de champagne.

— A ta santé.

Et que dire des fatalités de la contagion ! Personne n'a rien attrapé, ni n'attrapera rien !



CHEZ LE REBOUTEUX (Dessin inédit de A. Vallée.)

— Alors, père Mathieu ! c'est-y qu'elle aurait des varices ?
— Peuh ! A son âge, c'est tout au plus quèques petites varicelles !

« Papouf ou le rougeoleux égoïste » l'a baptisé Tété, qui est l'homme d'esprit de la bande.

Après cet émoi, on a un été tout en soie.

A la fin des vacances, Papouf, petit athlète de brique et de bronze, nage comme un poisson, a gagné à la grande plage les championnats de poids et ne compte plus ses victoires sur les poulpes et les crabes. Ce n'est pas sans quelque orgueil que maman le toise.

— Allons, il passera un bon hiver.

Sans que néanmoins naturellement, il soit à l'abri d'une indigestion.

Trois jours après la rentrée, il dit un soir :

— Maman, j'ai le ventre dur !

— Hein ?... Hum !

Au téléphone :

— Je serais contente, mon cher docteur, que vous veniez le plus tôt possible.

Une appendicite aigüe est immédiatement diagnostiquée.

Papouf est opéré dans les trois heures. Il n'était que temps.

Le lendemain, à la clinique, quand papa est accouru :

— Eh bien, mon pauvre Papouf, ça va ?

— Ça va. Seulement, je trouve que c'est un peu souvent mon tour d'être malade. Si je veux quelque chose ?

— Oh ! oui, j'aimerais bien Michel Strogoff.

Et avec un bon sourire, Papouf ajoute :

— Et puis, tu sais, peut-être que tu pourrais acheter tout de suite, pour la prochaine fois, La Maison à vapeur, tu comprends, tu aurais peut-être une réduction.

André LICHTENBERGER.

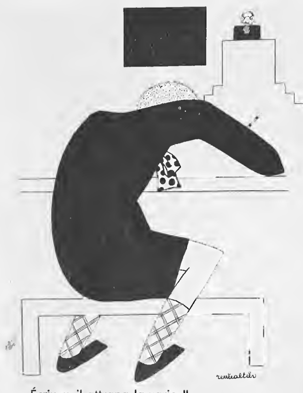
LA ROUGEOLE VA MIEUX

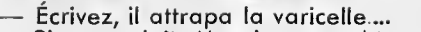
— Eh bien... comment va notre petite malade ?

— Mieux... beaucoup mieux, docteur, ça fait la troisième fois depuis ce matin qu'elle me traite de cocu !...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

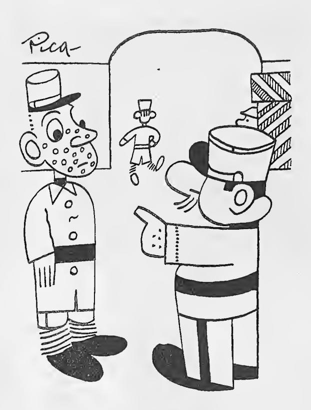






— Écrivez, il attrapa la varicelle....
— Si vous plaît, Monsieur, combien ça prend-il d'l?
— Non, écrivez il attrapa une maladie éruptive.

(Dessin inédit de René Altier.)



— Demi-tour.... Il vous manque un bouton !

(Dessin inédit de Picq.)

Au Temps de la Redingote

Bouillaud, professeur de clinique à la Charité, fut élu en 1842, membre de l'Assemblée Constituante par le Département de la Charente.

Guizot, ministre des Affaires étrangères, avait réuni au cours d'une réception un grand nombre de représentants, parmi lesquels se trouvaient M. Thiers et Bouillaud.

M. Thiers parlait de la fièvre jaune qui sévissait alors à Marseille, dont il était le mandataire à la Chambre. Apercevant le docteur, il le pria de lui expliquer ce que c'était que le terrible fléau. Bouillaud décrivit en quelques mots à son collègue cette horrible maladie.

Mais ses explications ne satisfirent nullement M. Thiers qui, se récriant :

— Mais j'ai étudié cette maladie, Monsieur, et je n'ai rien vu de tout ce que vous venez de me dire.

Bouillaud, fort étonné de cette réponse, rappela alors un détail historique à son collègue qui venait de publier les premiers volumes de l'Histoire du Consulat et de l'Empire.

— Vous, Monsieur Thiers, qui connaissez si bien l'histoire et qui l'écrivez encore mieux, vous souvenez-vous de ce fait :

« On raconte qu'Annibal, prisonnier chez Prusias, ayant entendu parler d'un nommé Fabius qui faisait des *leçons admirables* sur l'art de la guerre et la tactique militaire, ce conquérant voulut connaître ce Fabius ; l'histoire ajoute qu'Annibal, ayant entendu le rhéteur, ne put s'empêcher de s'écrier :

« Multos vidi delirare homines, sed nunquam magis quam Fabium. »

M. Thiers comprit et, en homme d'esprit, tendit en souriant la main au spirituel et mordant docteur.

Paul LABARTHE

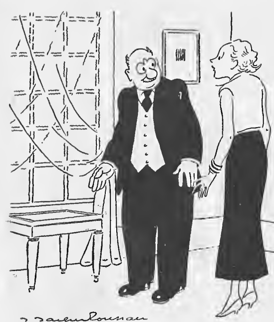
(Nos Médecins Contemporains) 1868.

FAUSSE ALERTE ou Les Traces écarlates.

— Ciel ! ma fille a la scarlatine !

— Que Monsieur se rassure : c'est le jour de Madame, alors toutes les amies de Madame ont embrassé notre cher trésor... (Dessin inédit de Varé.)





— Et votre aquarium ?...
— J'ai été obligé de m'en défaire, le Docteur m'a interdit le poisson à cause de mon urticaire...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



COULEURS

— Vous croyez que c'est la rougeole, Docteur ?
— Pourrais pas vous dire... j'suis daltonien.

(Dessin inédit de Lep.)

IL Y A UN CAS DE VARIOLE A LA CONSULTATION

(Dessin inédit de Krama.)



L'HUMOUR EN ÉRUPTION

CONTAGION



La petite dame du médecin, et Me Béchut, le notaire, entretiennent des rapports qui ne sont pas du ressort des notaires, mais quelquefois de la compétence des médecins. Ils ont fait du coin le plus intime de l'étude, entre les contrats de mariage et les constitutions d'hypothèques, le sanctuaire où ils célèbrent le culte de Vénus à l'insu, bien entendu, de leurs conjoints respectifs.

Quelques jours plus tard, un matin, Mme Béchut suit d'un pas rapide la Grand'Rue.

— Et où allez-vous donc si vite et de si bonne heure? dit une voix.

— Ah! docteur, c'est vous! Justement j'allais vous chercher. Figurez-vous que mon mari a la varicelle.

— La varicelle! Quelle coïncidence! s'exclame le docteur. Ma femme aussi...

Et d'ajouter naïvement :

— Vous savez, chère Madame, c'est très contagieux... surtout en période d'incubation.

■ ■ ■

NUANCES MARSEILLAISES

Olive, Marius et Titin, accoudés sur le zinc, au bar du Vieux-Port, évoquent avec éloquence les périls des mers lointaines, les mirages et les maléfices des contrées magiques: Tahiti, les îles de la Sonde, les îles Sous-le-Vent... On est là entre navigateurs, et l'on se jette au visage, avec de grandes voix pathétiques, des histoires de négresses, de tempêtes et de naufrages.

On évoque aussi toutes les maladies invraisemblables qui vous guettent là-bas, bien au-delà de Pomegue et de Ratoneau.

— Moi, dit Olive, quand j'étais dans l'Antarctique, j'ai eu le scorbut.

— Moi, dit Titin, j'ai eu la dengue.

— Et moi alors! clame Marius d'une voix de stentor à faire pâmer une poissonnière. Moi, j'ai eu le vomito negro. Mon arrière-grand-père, il est mort de la peste noire, au Sénégal; mon oncle César, de la fièvre jaune, en Indochine; ma pauvre sœur, d'un mal blanc qui lui a tourné les sangs; ma petite nièce qui a trois mois, peuchère, a la diarrhée verte. Et voilà maintenant mon petit qui s'est attrapé la rougeole!

Et avalant avec désespoir un reste de pastis :

— O funérailles! On pourra le dire, que nous en avons vu de toutes les couleurs dans la famille!

■ ■ ■

MOHAMMED CHERCHE UN FILON



C'est l'heure de la visite au Ne régiment de tirailleurs sénégalais.

Muni de son quart et de sa cuillère, pantoufles aux pieds, col de la capote relevé — ainsi que le veut le règlement — Mohammed, sombre fils du torride Sénégal, a pris place dans la file des postulants, une demi douzaine d'authentiques malades et autant de tire-au-flanc.

Présentement, Mohammed appartient à la deuxième catégorie : il souffre d'un peu de flemme, et le moment est propice pour la baptiser rougeole en raison de l'épidémie qui sévit en ville.

— Qu'est-ce que tu as, toi? demande le major.

Mohammed se met à geindre d'une voix lamentable :

— Moi y en avoir beaucoup rougeole!

A ces mots, le major à qui on ne la fait pas, sacrebleu! se dresse d'un bond :

— La rougeole! Non mais des fois, tu te fous de moi, mon garçon! Noir comme tu es! Faudra trouver un autre motif, pour te faire porter pâle!

■ ■ ■

VENGEANCE



Dans ce village de l'Allier, la tradition veut que les mères de famille administrent à leur progéniture des fessées aux orties... à même la peau.

Ce matin-là, précisément, le jeune Jules a préféré les douceurs de l'école buissonnière aux austères disciplines de la Laïque. Mais il n'a pas fait son choix avec

assez de discrétion, et la fatalité l'a livré aux orties impitoyables...

Après quoi, il a dû, bon gré, mal gré, prendre le chemin de la classe...

L'âme torturée par l'humiliation de ce châtiment vexatoire, et le derrière en feu, il va, méditant sa vengeance.

Aussi quand il arrive à l'école, c'est un Jules larmoyant qui se présente au maître.

— Qu'est-ce que tu as donc à pleurer? demande le magister.

— M'sieu, je crois que j'ai la rougeole, sanglote le finaud qui fait prestement glisser son pantalon et met en évidence ses symptômes.

— La rougeole! s'écrie le maître effaré. Veux-tu bien rentrer chez toi, et plus vite que çà! Tu vas contaminer toute ma classe!

■ ■ ■

LES BESTIOLES

Au fin fond d'un quartier populeux, le vieux docteur Z... est appelé au chevet d'un petit garçon. Depuis vingt ans qu'il exerce, il est habitué aux escaliers nauséabonds qui sentent le pipi, aux chambres sans air où flottent en permanence des relents de soupe aux choux et de gros rouge.

Pourtant, en entrant dans l'étroit logement dont une femme en haillons — cheveux gras et bas tirebouchonnés — vient de lui ouvrir la porte, il a peine à retenir un haut-le-cœur.

— Monsieur le docteur, dit la femme, c'est pour mon sixième.



« Monsieur le docteur » se dégante, s'approche du grabat où gît un vrai petit Poulbot.

— Alors, mon petit, ça ne va pas ?

— Non, M'sieu.

— Qu'est-ce que tu as? Tu souffres?

— Non, M'sieu.

— Voyons cela.

D'une main professionnellement sans dégoût, il soulève la couverture.

— Oh! vous savez, déclare la mère prise d'un scrupule tardif, faut pas vous émouvoir : j'ai pas eu le temps de le changer, ce môme... Allez, Totor, fais voir ton derrière au monsieur!

Totor écarte le pan de sa chemise crasseuse, et dénude une superbe constellation de rougeurs.

— Pour moi, voyez-vous, opine la maman, c'est la rougeole!...

Le bon docteur, silencieux, placide et imperturbable, ajuste ses lorgnons, examine longuement les érubescences soumises à son diagnostic, fait une moue tout à fait rassurante, et déclare avec indulgence :

— Je vois ce que c'est, ma brave femme : quelques puces seulement.

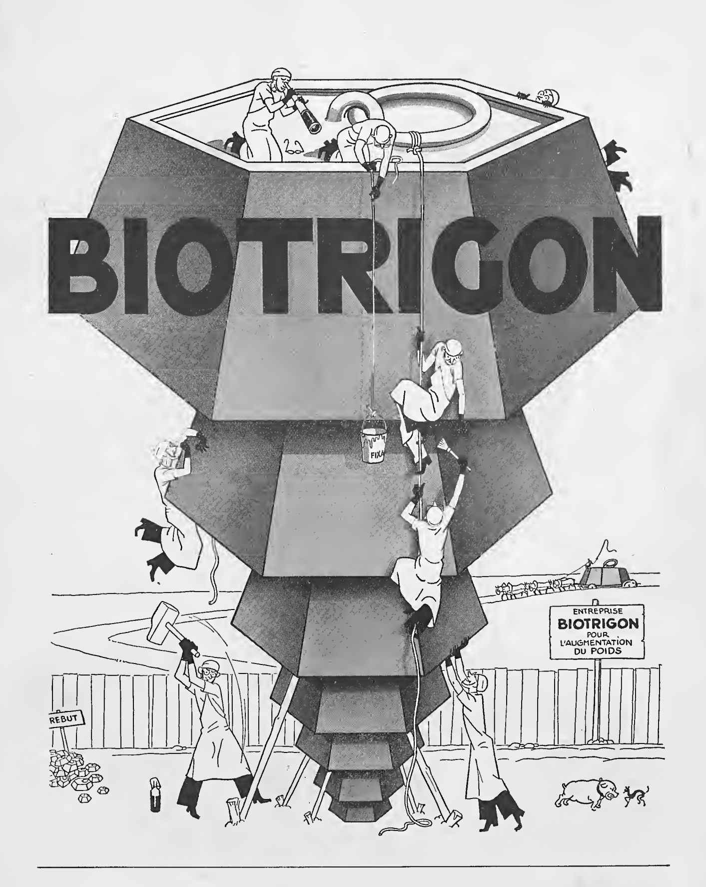


BONNES NOUVELLES

— Eh bien, Docteur, comment cela va-t-il ?

— A merveille, chère amie, j'ai en ce moment une rougeole qui fait une broncho-pneumonie, une scarlatine avec otite, une autre compliquée de néphrite aiguë, trois ou quatre roséoles saisonnières et une variole probable.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



LE NOVICE

— Oh ! chéri, vous me faites mal.
— ? ? ?
— C'est mon furoncle.

(Dessin inédit de Spence.)



FAKIRISME ET FURONCULOSE
OU LE MILLE ET UNIÈME CLOU

— Je crains bien, Alfred, de ne pouvoir faire mon numéro ce soir, ce clou me fait terriblement souffrir !

(Dessin inédit de Bospla.)

PROMISCUITÉ

— Vous ne craignez pas, Docteur, que la rougeole de l'un déteigne sur la jaunisse de l'autre !

(Dessin inédit de Schem.)

Scarlatine...

Par Louis-Charles ROYER.



L'exception confirme la règle. Je sais que les médecins ne sont jamais — au grand jamais — amoureux de leurs clientes.

Si Mme René Martin-Duval était devenue la maîtresse du docteur Robert Martin-Duval, c'est probablement parce que Robert et René étaient cousins.

Les dîners en famille, les soirées au cabaret, le cinéma en commun avaient rapproché ces deux âmes tendres et bien faites pour se comprendre.

— Ah ! si je t'avais rencontré avant René ! soupirait la jolie Josette.

Mais, voilà, on ne rencontre jamais le véritable premier — le seul — que lorsqu'il est déjà le second. Au moins.

Le jeune docteur se consolait de n'avoir pas été chargé sur ce corps délicat de l'opération initiale en lui prodiguant plusieurs fois par semaine des soins éclairés.

***

Le cabinet de consultation est un asile inviolable. Son décor sévère ne retenait pas les élans des deux amants.

Les appareils destinés à mesurer la tension, à ausculter le cœur eurent, à coup sûr — si le docteur s'en était servi au bon moment — fait connaître des observations intéressantes. Mais Robert ne s'en servait pas. Il était occupé ailleurs.

Le divan, où l'on étend les patients, s'étonnait bien de supporter un poids inattendu ; mais la porte dûment capitonnée, ne permettait pas aux clients, qui attendaient leur tour, d'ouïr des gémissements qu'ils auraient attribués à la brutalité du médecin.

Tout allait donc pour le mieux dans le plus confortable des ménages à trois et Josette, qui se portait comme un charme, pouvait se rendre, en toute quiétude à ses rendez-vous sous le couvert d'un fallacieux traitement qui intéressait ses bronches — ou du moins, le double globe satiné qui les recouvrait.

***

Hélas ! quand souffle le désir, on peut bien dire : Adieu, prudence...

Il advint, certain jour, que les baisers dont Robert couvrait le corps de sa maîtresse, furent particulièrement goulus et prolongés.

C'est très agréable, certes, sur le moment, autant pour celui qui donne que pour celle qui reçoit ; mais ça laisse des traces.

Le soir, Josette essaya bien de cacher le corps du délit à son mari ; elle fit la malade, se plaignit d'une violente migraine, exigea le repos, la solitude. Mais les coupables se vendent eux-mêmes par l'excès de leurs précautions. Josette en fit trop. Elle alarma sérieusement René.

— Il faut appeler mon cousin immédiatement, dit le mari en prenant dans sa main une petite menotte qui se cachait frileusement sous les draps.

La main, puis le bras sortirent de leur cachette. Une rougeur suspecte se montra au creux de l'épaule. René arracha les couvertures. Toute la poitrine était tavelée des mêmes taches.

— Tu as la scarlatine, cria-t-il.

Et il se précipita au téléphone.

Voilà Robert, à onze heures du soir, devant Josette toute nue, telle qu'elle était à quatre heures de l'après-midi. Mais maintenant, le mari est là, inquiet, peut-être soupçonneux...

Le docteur était très embêté; Josette elle, ne pouvait s'empêcher de trouver la scène comique entre les deux hommes, penchés sur cette chair, dont ils usaient l'un et l'autre, sans que ni l'un ni l'autre ne le sut; car une femme raconte toujours à son amant que son époux n'est plus guère pour elle qu'un camarade.

— Alors, dit René, c'est bien la scarlatine, n'est-ce pas?

— Ce n'est peut-être, fait le médecin, qu'une irritation passagère. Le diagnostic, au début, n'est pas toujours facile, il s'agit sans doute d'une dermatose et je ne suis pas spécialiste.

— Je vais en consulter un, fit aussitôt l'excellent mari. Tu en as un à me recommander?

Diable ! Voyez-vous un dermatologue mis en présence de tous ces suçons? Il n'y a plus à hésiter : Robert opine pour la scarlatine.

— Je n'en suis pas très sûr, ajouta-t-il cependant; nous verrons demain ou après-demain. Ta femme n'a pas beaucoup de fièvre, rien ne presse.

— Mais en attendant, il faut que Josette garde la chambre, le lit!

Josette allait répliquer; le docteur la regarda anxieusement. Il demandait pardon, ce regard, pour le mal commis; pour la claustration à laquelle il condamnait la pauvre petite femme.

— Assurément, dit-il, ce sera plus prudent.

***

Pendant trois jours, l'infortunée Josette resta cloîtrée et à la diète. Elle était ardente mais gourmande aussi. Elle demandait chaque midi, à la cuisinière, ce qu'il y avait au déjeuner et l'eau lui venait à la bouche.

Et, le soir, tandis que René restait auprès d'elle, gentiment, en caressant ses cheveux bouclés, elle pensait que cet imbécile de Robert la privait, non seulement des caresses adultères, mais de celles dont elle aurait pu légitimement jouir.

René, à tout prendre, n'était pas si mal que ça. Aussi jeune que Robert, plus fort, parce que plus sage — elle avait toujours eu dans l'idée que son amant ne s'en tenait pas à elle seule.

Il était là, contre elle, la robe de chambre ouverte sur sa mâle poitrine; ce n'est pas à la bouche, à ce moment, que l'eau lui venait.

***

Josette eut beaucoup de mal à passer l'éponge sur cet incident.

Passer l'éponge est le mot. Les bains les plus chauds, les plus prolongés ne faisaient pas pâlir les taches, — qui, au contraire, passaient du violet au vert, et du vert au noir.



Heureusement que René était le plus chaste des hommes et que sa jeunesse laborieuse, couronnée par un mariage précoce, l'avait toujours écarté de ces dames impudiques dont les bouches sont des ventouses.

***

Au printemps suivant, et pour de bon, cette fois, elle attrapa la scarlatine.

Mais René n'avait plus du tout confiance en Robert. Comme médecin s'entend. Il fit venir un autre docteur et lui raconta, dans tous ses détails, l'alerte de l'an passé.

L'autre comprit-il? Le fait est qu'il souriait avec malice. Josette était terriblement confuse. Jamais scarlatine n'avait été aussi rouge.

Lorsque la jeune femme fut enfin rétablie, la vie reprit son cours normal; mais Josette était à moitié guérie de son coupable amour.

René avait été vexé que Robert fasse appel à un autre que lui. Les deux hommes étaient en froid. Plus de parties ensemble; le feu de la passion n'avait plus d'occasion de se rallumer.

Et Robert, pendant cette longue et véritable maladie avait été si gentil!

Josette l'en récompensa et se mit à lui apprendre avec précaution, les jeux variés auxquels excellait son ex-amant.

Pas les suçons, par exemple.

***

Maintenant le ménage savoure les délices d'une seconde lune de miel. Moins de miel, peut-être, mais plus d'épices...

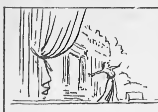
Il y a une justice immanente. Ce sera, si vous le voulez bien la moralité de cette immorale histoire.

Louis-Charles ROYER.

SCHem

...Marie, allez vite fermer le poulailler, le bacille de Koch vient de s'échapper.

(Dessin inédit de Schem.)



Souvenirs du médecin de service



C'est un directeur des Variétés, Nestor Roqueplan, qui a laissé la réputation d'un homme à l'esprit féroce.

Un auteur le poursuivait avec acharnement pour lui lire le manuscrit d'une pièce destinée à son théâtre.

Roqueplan l'évitait avec d'autant plus de soin que cet auteur bégayait d'une affreuse manière. A bout de stratagèmes, un jour pourtant, rendez-vous est pris pour la lecture.

Radieux, le néophyte se met alors à réciter ardemment les scènes que le directeur écoute d'un air distrait tout en fumant un cigare.

Quand ce fut fini le lecteur chercha dans les yeux de son juge l'impression qu'il avait produite.

— Eh bien ?

— Eh bien ! répondit l'autre, ça me va. Je trouve ça original, cette pièce où tout le monde bégaie... Oui, je la jouerai !

— Comment ? reprit l'auteur désillusionné, comment dites-vous ? Personne ne bégaie dans ma pièce. C'est moi qui bégaie.

— Ah, c'est vous, fait Roqueplan, sans se démonter. Il fallait le dire. En ce cas je n'en veux pas ; vous pouvez la remporter !

◘

Les directeurs ont du reste besoin de se défendre, ils seraient constamment sans cela aux prises avec les tapeurs de toute espèce que peut renfermer la fausse persienne.

Un directeur voit entrer un jour, dans son bureau, un de ses pensionnaires le visage décomposé et les yeux rouges.

— Qu'avez-vous ?

— Vous savez bien, Monsieur, mon pauvre petit Antoine... qui était si gentil... que vous aimiez tant ?

— Après, dit en hésitant, le directeur qui craint d'avoir deviné l'affreux malheur ?

— Il est mort de la scarlatine !

Et le désespoir du père éclate en sanglots.

Le directeur croit entendre cette phrase entrecoupée :

— Pas un sou pour le faire enterrer !

Les grandes douleurs ont une éloquence persuasive. Le patron prend cinq louis dans sa caisse et avec une affectueuse étreinte, les glisse dans la main du pauvre père.

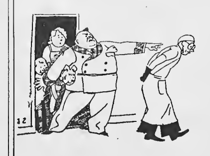
Le lendemain, arrivant beaucoup plus tôt que d'habitude dans les coulisses, le directeur se heurte contre un obstacle vivant.

C'était le même petit Antoine tant pleuré la veille.

Furieux d'avoir été roulé, le directeur se met dans une colère terrible et apostrophe le bambin :

— Petit misérable ! j'ai avancé de l'argent hier à ton père, pour tes obsèques... Veux-tu bien aller te faire enterrer !

Le Médecin de service.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " RIDENDO " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.



Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


113058
3e ANNÉE. N° 46
20 Mars 1936
MI-CARÊME
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin





DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION-ADMINISTRATION-PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)



par Robert DIEUDONNÉ



Quand on parle de la Mi-Carême à ceux qui ne l'ont pas connue, c'est comme si l'on évoquait la fête des fous ou le Sacre de Napoléon Ier.

C'était cependant une fête dans l'année, avec des jeux et des ris, ô Ridendo ! On



se lançait au nez des confetti, on pelotait les filles, on les enlaçait un peu brutalement peut-être, elles poussaient de grands cris pour avoir l'air... mais elles étaient ravies. La guerre a moins tué la Mi-Carême qu'une série de préfets de police pudibonds ; ceux-ci ont pris subitement la défense des demoiselles qui n'en demandaient pas tant.

Il ne reste plus de cette fête que le bal des Tantes, sauf le respect, où ces « messieurs-dames » si je puis m'exprimer ainsi, se rencontrent et se recensent sous les yeux plus ou moins amusés de curieux et surtout de curieuses qui viennent contempler leurs rivaux.

On dit que chacun prend son plaisir où il le trouve, mais vous êtes bien de mon avis, qu'il en est qui vont le chercher dans des endroits bien singuliers.

Si la police avait été vraiment désireuse de retrouver le marin douillet qui se vengea un peu bien cruellement des réflexes de Dufresne, elle n'aurait pas manqué de l'identifier parmi tant d'autres matelots plus ou moins rigolos, à la cicatrice d'un coup de dents mal placé.



Mais j'ai tort de dire qu'il ne reste de la Mi-Carême que le bal qui rassemble les invertis, il reste encore de cette fête l'idée que s'en font les dessinateurs, car les dessinateurs ont généralement des événements de l'année une idée fidèlement traditionnelle. Il existe le thème de Noël, le thème des Rois, celui des œufs et des cloches de Pâques, celui du brin de muguet, celui du quatorze juillet et celui, naturellement, du carnaval et de la Mi-Carême.

Dieu sait que je ne les blâme pas de conserver cette inspiration qui ne s'écarte pas de ce que le public attend d'eux. Il ferait beau voir qu'un novateur vous présentât un carnaval de gens lugubres sous des parapluies !

Le carnaval est fixé depuis Gavarni, il nous faut des faux-nez n'en fut-il plus au monde, à quoi nous avons ajouté voilà tout près de cinquante ans des confetti, et des serpentins, venus de l'Italie.

J'ai vu cette année un dessin qui représentait une femme avec un loup ; je voudrais bien connaître une jeune femme, une seule, qui possédât encore un loup. On n'intrigue plus : on se prend, on se donne, et hop ! et hop !

Ces quelques bals costumés qui se donnent en



dehors du monde n'attirent pas quatre chienlits et, dans la société, le bruit est venu jusqu'à moi qu'ils étaient généralement navrants.

Comme dit l'exquise Béatrice Bretty, devant la

télévision, « ce qui manquera toujours c'est l'ambiance ! »

Il faut croire que la mélancolie d'une époque assez trouble se faufile dans les réunions qui ont le

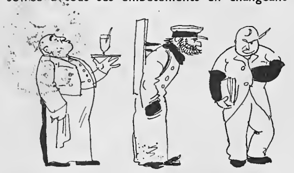


tort de s'annoncer d'avance comme de grandes rigolades.

J'assistais l'autre après-midi à la répétition d'une opérette que mettait en scène un spécialiste plein de talent, mais dont l'aspect physique ne déborde pas de gaîté. J'ai eu l'impression symbolique très nette de notre époque, en l'entendant dire d'une voix lugubre : « Soyez gais, messieurs, soyez gais ! » à quatre boys qui dansaient avec de pauvres gueules désespérées.

Et pourtant le plaisir que l'on peut prendre à se déguiser vient de cette idée que l'on a généralement de ne pas occuper la place que l'on mérite. En se déguisant c'est comme si l'on réparait une injustice. Y en a-t-il eu des empereurs romains qui se sont désencombrés d'une redingote dérisoire pour paraître en toge pourpre et laurés d'or ! Y en a-t-il des Henri IV méconnus et des Napoléon qui se révèlent ! Et des Dianes, ma chère ! et des Vénus et des princesses poudrées qui porteraient presque joyeusement leurs têtes au bourreau pour être encore plus d'époque.

Aujourd'hui bien rares sont ceux ou celles que leur sort satisfait. On s'arracherait peut-être une soirée à tous ses embêtements en changeant de



peau ; je veux dire en changeant de vêtements.

C'est le pire témoignage de découragement de ne pas essayer de réagir.

Vous allez me répondre qu'à votre âge et qu'en votre état, il va de votre dignité de ne pas faire les petits fous. Menteurs ! Ça ne m'étonnerait pas de vous rencontrer au mois de novembre au Bal de l'Internat, avec, sur votre dignité, tout juste un petit caleçon court, et encore !

■ ■ ■

La vérité sur le déséquilibre de notre époque, cet énervement, ce désarroi, c'est que nous ne savons pas ce que nous voulons.

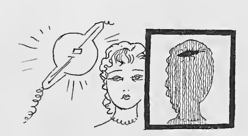
L'autre année une jeune femme a fait le tour de ses relations pour annoncer son prochain divorce.

— Pourquoi divorcez-vous ? lui demandait-on.

Elle répondit :

— Je n'en sais fichtre rien. Je n'ai pas de motifs impérieux pour quitter mon mari, mais je sens très bien que ça ne peut pas durer comme ça. Il faut que ça change, rien ne pourra être pis, je m'embête, je m'embête !

Son mari est du reste un homme charmant, ce qu'elle ne se faisait pas prier pour reconnaître.



Or, cette semaine, après avoir fait probablement une expérience discrète mais malheureuse, elle a refait le tour des mêmes relations pour leur annoncer qu'elle allait revivre avec son mari.

— Mais votre divorce est prononcé depuis deux mois.

— Aucune importance !

— Vous allez vous remarier ?

— Pourquoi faire ? Avec cette idée que nous pouvons reprendre notre liberté quand nous voulons, nous nous entendrons peut-être mieux. D'ailleurs je me suis aperçue d'une chose, c'est où que je sois, je m'embête autant.

— Pour vous changer les idées, lui ai-je dit, il vous aurait peut-être fallu un grand amour...

Propos éminemment romantique !

Elle protesta avec violence :

— Ah ! ne parlez pas de malheur !

— Ou bien un homme qui vous battrait ?

Elle me regarda avec une moue :

— Vous en seriez tout à fait incapable !

Comme s'il s'était agi de moi !

LES PRÉTENTIEUX

— Mon Dieu, Monsieur, votre femme est simplement enceinte ; ce qui m'ennuie c'est que le poumon est touché.

— Oh! Docteur!... vous me flattez.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)



Car naturellement, nous sommes tout prêts à donner des conseils : « Moi, à votre place... » ce qui est une formule qui me fait grincer des dents. On ne peut jamais se mettre à la place de quelqu'un. Mais sans aller si loin, il est d'un comique savoureux d'entendre un monsieur qui fait pour son compte toutes les sottises de la terre, donner, avec onction, des conseils à des amis qui ne lui en demandent pas.



Pour un monsieur quelconque, on peut toujours lui dire : « A votre place, si les pommes de terre frites me faisaient mal à l'estomac, je n'en mangerais pas ! » cela n'engage à rien, mais quand un monsieur dit à un écrivain ou à un auteur dramatique :

— Moi, à votre place, au lieu de les faire se tuer, je les aurais fait se réconcilier..., l'auteur peut toujours répondre : « C'est une excellente idée dont je profiterai pour une autre pièce ou un autre roman ! »

Mais ce qui me conduirait à l'exaspération et peut-être à l'assassinat, ce serait, si j'étais président du conseil, en allant m'asseoir incognito au Café du Commerce, d'entendre le quincaillier dire au patron du bazar : « Moi, mon cher, à sa place, j'aurais dissous les Chambres, et j'aurais laissé tomber les Anglais ! »

Ce n'est pas pour défendre le président du conseil quel qu'il soit, et Dieu sait qu'il y en a parfois qui ne sont pas extrêmement malins ! — mais quand on pense à la série d'embêtements dans lesquels ils se plongent délibérément, on se demande comment il peut y avoir des gens qui aient envie du pouvoir.

Tout ça pour pouvoir décorer un ami, nommer un juge, déplacer un préfet, être appelé M. le président par les huissiers et faire entrer son auto délibérément dans la cour de l'Elysée ?

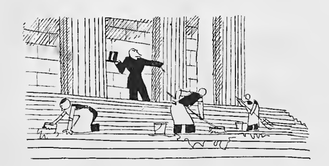
Et pourtant, il y a une chose que je peux bien dire qui est en contradiction avec tout ce que j'ai pu dire précédemment.

Si j'étais M. Bouisson...

Mais êtes-vous passés ces temps-ci devant le Palais-Bourbon ? Si vous y êtes passés, vous avez dû remarquer que les marches du temple étaient dégoûtamment couvertes de mousses et de moisissures et que la propriété de campagne la plus abandonnée ne donnerait pas une plus grande impression de saleté et de misère.

Tout de même, en plein Paris...

Donc, si j'étais M. Bouisson, je peux bien dire que je ferais nettoyer les marches.



Mais on va peut-être me répondre que cela ne regarde pas M. Bouisson. A quoi je réponds aussitôt: « Bon ! Si j'étais celui que cela regarde... »

A moins qu'on ne démolisse le Palais-Bourbon, ce qui serait encore une solution économique, à la veille des élections qui vont coûter si cher.

Robert DIEUDONNÉ.



NOUS RAPPELONS A NOS LECTEURS QUE " **RIDENDO** " EST UNE REVUE EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE AU CORPS MÉDICAL.

L'ENTRÉE DU SALON D'ATTENTE, COMME CELLE DU SALON FAMILIAL, LUI EST INTERDITE.





LE MÉDECIN DÉSENCHANTÉ

— C'est un embarras gastrique, mon bon monsieur... peu de chose si on le compare à l'encombrement de la carrière médicale.

(Dessin inédit de L. Kern.)



PROPOS SELECT...

— Comment vont les affaires ?

— Pas brillantes ; mais on arrive quand même à boucher les trous...

(Dessin inédit de Marcadé.)



— Docteur, je ne peux pas m'endormir le soir, et le matin, je ne peux pas me réveiller.

— Comment pouvez-vous ne pas vous réveiller le matin, si vous ne vous êtes pas endormi le soir ?

(Dessin inédit de Picq.)





Sorti seul, on est rentré deux...,
Pensif, arrondissant ses yeux,
Minet regarde l'étrangère...
Il observe, écoute, et voici
Qu'on parle d'un chat, noir aussi,
Et qui, pourtant, n'est pas son frère.

Où donc est-il cet inconnu?
Minet le cherche... Il est venu
Sans doute avec la dame brune...
Voici l'heure de s'en aller,
Pour deux chats rêveurs, miauler
Des sérénades à la Lune.

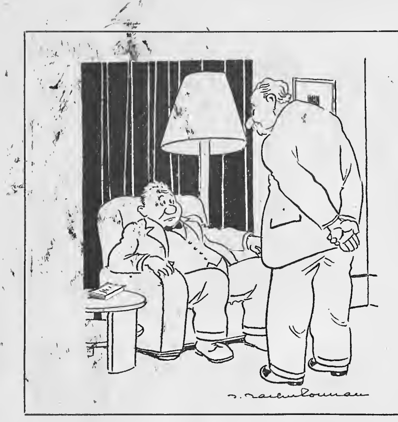


Côte à côte sur le divan,
Sans déployer le paravent,
Monsieur caresse sa conquête...
Et Minet inquiet et nerveux
Les entend qui parlent entre eux
Du chat noir que toujours il guette.

Elle et lui dorment... Et Minet
Fait le gros dos contre un chenet
Près de l'âtre où se meurt la flamme.
Il se demande avec ennui
Où dort l'autre chat noir, celui
Qu'avec elle apporta la dame.

Mais, soudain, cessant son ronron,
Il se glisse sous l'édredon
Puis, entre les draps, il s'ingère...
Peut-être là pourra-t-il voir
Cet étranger vêtu de noir
Qui lui ressemble comme un frère...

J. SANSTERRE.



— Eh bien ? Comment ça va-t-il ?

— Je ne sais plus !... Un docteur me dit qu'il faut que je marche à cause de ma graisse et l'autre me de ne pas bouger à cause de mon cœur.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



RAISON MAJEURE

— Mes chers auditeurs, l'émission va reprendre après les mictions.

(Dessin inédit de Lep.)



INQUIÉTUDE

— Je viens vous voir, Docteur, surtout ne le dites pas à maman... parce que ce matin, par hasard, oh! sans le vouloir, j'ai vu mon petit frère Jules et je pense que je suis pas normale, qu'y manque quelque chose.

(Dessin inédit de Capitau.)



Dame Nature sait ce qu'elle fait

PAR M. L. ARSANDAUX

(Illustrations de HAUTOT.)

Nous n'étions plus qu'à une journée à peine en vue du Havre.

Depuis le départ de Callao, la traversée avait été splendide et, ce soir-là, comme tous les autres, les passagers de l'*Arizona* étaient réunis sur les ponts du paquebot.

Manquait à l'appel une admirable Péruvienne, aux larges yeux, au teint d'olive et qui portait, dans la majesté de ses flancs, le signe d'une maternité très proche.

Soudain, provenant de sa cabine, un cri déchirant arrêta net les conversations.

Un autre cri, plus aigu encore, lui succéda, puis une plainte qui, peu à peu, s'éteignit.

— Eh bien, ça va être gai ! fit une douairière grincheuse, si elle braille comme ça toute la nuit !...

— Dommage, reprit un vieil Espagnol, que ça ne se passe pas comme dans la légende. Nous pourrions alors dormir tranquilles.

Tout le monde se tourna vers lui.

— Quelle légende ?

— Oh ! c'est une vieille, vieille histoire. Je la tiens de mon grand-père qui, le premier, dans la famille, vogua vers l'Amérique du Sud.

— Racontez ! Racontez !

L'Espagnol bourra sa pipe, l'alluma et, s'enfonçant commodément dans son rocking-chair :

— Un jour, prétend-on — toutes les femmes du Pérou se réunirent en un meeting monstre. Ah ! ce fut un beau vacarme ! « Nous en avons assez ! » glapissaient les plus enragées. « Oui, assez ! assez ! » reprenait la foule en chœur. « L'homme, lui, dans l'amour, ne trouve que son plaisir ! Chambardement ! Chambardement ! hurlaient les commères. Il faut que ça change ! Allons nous plaindre au Seigneur ! » Un hurrah délirant accueillit ces paroles : « En avant ! »



» A la porte du ciel, saint Pierre somnolait. Réveillé en sursaut il se dressa et, de ses bras grands étendus, barra l'entrée du paradis :

» — Qu'est-ce que vous voulez ?

» — Parler au Seigneur.

» — Quoi ? Est-ce que vous vous imaginez, par hasard, espèces de petites effrontées, qu'on arrive comme ça devant Lui ! Où est votre laissez-passer du purgatoire ? Et d'abord, êtes-vous mortes ? Vous ne m'en avez pas trop l'air... Enfin, je vais voir si vous pouvez entrer. Attendez-moi une minute.

» Il leur claqua la porte au nez, et s'en fut vers le Seigneur.

» Pendant ce temps, derrière leur porte, les femmes commençaient à s'ennuyer. La porte leur était interdite ? Pftt !... Elles entreraient par la fenêtre !

» Comme des troupes à l'assaut elles firent alors irruption dans la salle du conseil et, bousculant le vieux saint Pierre, se précipitèrent aux pieds de Dieu.

» — Seigneur ! Seigneur ! Ne nous abandonnez pas ! Depuis des trillions d'années, c'est toujours nous autres, pauvres femmes, qui souffrons pour mettre les enfants au monde ! Seigneur, ordonnez que cela cesse ! Un mot de vous, Seigneur, un seul pour que, à son tour, l'homme souffre à notre place !

» Armé de son trousseau de clés, saint Pierre tentait d'écarter toutes ces criardes.

» — Laisse, laisse, dit le Seigneur en riant. Tu n'en viendras jamais à bout ! Quel insupportable petit animal j'ai fabriqué là ! Voyez quelle audace ! Et tenace avec cela ! Pire que des mouches ! Si je ne leur donne pas raison, à toutes ces femelles, je n'arriverai jamais à m'en débarrasser !

» Il sourit donc à nouveau et levant la main dans un geste de paix :

» — Trêve de piailleries ! Allez ! Redescendez sur terre. Votre vœu est exaucé. Ecoutez-moi bien : la femme continuera à porter l'enfant en elle, mais, venu le moment où il doit naître, elle ne souffrira plus. Ce sera dorénavant, à partir de cette minute, le père qui endurera les douleurs de l'enfantement. Et maintenant déguerpissez au plus vite ! Vous me cassez les oreilles ! »

De nouveau, à cet instant, des plaintes jaillirent de la cabine de la Péruvienne.

Le vieil Espagnol tapa le fond de sa pipe vide contre le rebord de son rocking-chair, et :

— Malheureusement il y a une suite à l'histoire. Autrement cette femme-là ne piaulerait pas de la sorte.

— Nous demandons la suite !

— Soit. Redégringolées du ciel, vous devinez si les déléguées se dépêchèrent de répandre la bonne nouvelle, laissant tous les maris quinauds.

» Elle se hâtèrent particulièrement vers une jeune et fort jolie femme dont la délivrance était prévue pour le jour même.

» On s'empressa de l'allonger, tandis que, livide et tremblant, le pauvre mari, dans la pièce voisine, attendait avec effroi les premières douleurs.

» — Ah ! quelle sale blague ! Si j'avais su ! Quand on m'y reprendra !

» Claquant des dents, il se tenait le ventre à deux mains, mais, pour l'instant, se portait à merveille.

» — Ça, c'est drôle, remarquait la sage-femme, car l'événement ne saurait tarder.

» Souriante et calme, la future mère, sur son lit, devisait avec ses amies.

» — Mais lui, votre pauvre mari, s'attendrit l'une. Allons voir s'il ne souffre pas trop.

» Non, il ne souffrait toujours pas. Pas encore. Pas du tout.

» De plus en plus étrange, car voici la tête de l'enfant qui se présente.

» Pourtant, non, non, je vous dis, il a beau sonder ses reins, son ventre du haut en bas, de droite à gauche, le mari de la jeune femme ne ressent absolument rien. A part qu'il est à demi mort de peur, il irait même très bien.

» Déjà, il reprend confiance ; déjà, il esquisse un sourire quand, tout à coup, un hurlement affreux fend l'air, puis un gémissement sourd, mal réprimé, puis, à nouveau, un cri terrifiant, une plainte qui se meurt, puis encore un cri qui monte, qui monte, qui monte, qui ne finira jamais et qui, brusquement, s'arrête à l'instant précis où la sage-femme annonce fièrement :

» — C'est un garçon !

» Cependant que, toujours souriante et calme, la jeune mère, qui n'a rien senti, déclare :

» — J'en aurais bien six comme ça !

» Mais personne ne l'écoute. Une des commères, qui errait dans la maison, vient d'entrer brusquement dans la chambre. Elle est tout excitée. Elle parle vite et fort. Elle conclut, en levant les bras :

» — Quelle gaffe nous avons faite là !

» Là-dessus, les voilà toutes qui décampent et, la minute suivante, à nouveau, escaladent le ciel.

» — Seigneur ! Nous avons été inconséquentes, folles !... O Seigneur, de grâce, rétablissez les choses comme elles étaient autrefois !... Faites à nouveau que ce soit la femme, la femme seulement, mais non le père, qui souffre pour mettre un enfant au monde !

» — Vous ne savez pas ce que vous voulez, répondit le Seigneur. Les hommes vous appellent « girouettes ». Ils ont bien raison. Je veux bien, cette fois encore, acquiescer à votre demande. Mais que je ne vous revoie plus ! »

***

— Que s'était-il passé ? interrogea quelqu'un.

— Ceci : la jeune accouchée, dans son lit, n'avait pas souri longtemps. Lorsque la commère qui fouinait dans la maison est entrée dans la chambre, la sage-femme s'est enquise :

» — C'est le pauvre mari de madame qui a crié comme ça ?

» — Son mari ! Vous voulez rire ! Plût au ciel que ce fût son mari !... Mais non ! Son mari, il ne souffre pas plus qu'elle ! Hélas ! non. Ce n'est pas lui qu'on a entendu !

» — Qui donc alors ? ont, en même temps, demandé toutes les femmes.

» — Qui ?... Son cousin qui habite au-dessus, dans la maison.

» — Ah ! mon Dieu !... a fait la jeune mère. Dire que je l'avais oublié, celui-là ! »

M.-L. ARSANDAUX.



RÊVE D'AVENIR

— Nous nous marierons, nous ouvrirons un laboratoire et nous aurons beaucoup de fœtus.

(Dessin inédit de Chancel.)



FAÇON DE PARLER

— Je vois plusieurs enfants dans votre main gauche !

— Bizarre... J'suis droitier !

(Dessin inédit de Lep.)



LES GOUTS DIFFICILES

— Il me faudrait une plante carnivore... ce serait pour mettre dans une atmosphère microbienne !...

(Dessin inédit de Marmottin.)



COLLABOREZ....
AMIS LECTEURS

M. S... est un notable d'une petite ville de sous-préfecture : notable comme il en existe beaucoup dans notre pays d'autant plus cocus qu'ils sont plus cossus.

Un matin M. S... va trouver son médecin et ami le Dr C... et lui demande quelle pourrait être la cause des douleurs ressenties dans la plus noble partie de son être ; douleurs particulièrement cuisantes au moment des mictions. Le Dr C... connaissant bien son ami se permet de le blaguer en lui disant « Tu ne changeras jamais les cotillons, tu feras comme les champignons ». Ce à quoi M. S... indigné répondit : « Depuis un mois je suis sage (c'était presque un record) et n'ai eu des contacts amoureux qu'avec ma femme ». Le Dr C. prévoyant la « gaffe » qu'il venait de faire s'arrangea pour expliquer que c'était un petit échauffement, etc... donne un traitement et M. S. s'en fut mais pas trop satisfait des explications de son médecin.

Le lendemain coup de sonnette énergique, M. S... se présente au Dr C... la figure congestionnée, les cheveux en bataille, les yeux lançant des éclairs, le poing tendu : « Il me la paiera : le salaud, le cochon... il me la paiera ». Le Docteur prévoyant le drame conjugal essaie mais en vain de calmer son client et ami : « Tu as fait erreur. Les gens sont méchants, les mauvaises langues... » rien n'y fit. « Ah ! si je le tenais je l'étranglerais ». Le pauvre Docteur C... était dans tous ses états à l'idée qu'un gigolo de Mme S... allait peut-être être revolvérisé sur la grand'place ou dans le Café de la Promenade. Quand M. S. dit :
« Tais-toi, je vais tout t'expliquer. Tu sais, lorsque tu te coupes avec du cuivre, eh bien ! cela suppure : c'est ce cochon de dentiste qui a « foutu » un dentier à ma femme moitié or, moitié cuivre ».

Dr A.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

PORTES

Quand le bon roi Henri naquit en Béarn, son gentilhomme et brave homme de père lui fit boire, en signe de bienvenue, deux doigts de vin du pays et lui frotta une gousse d'ail sur les lèvres. Traitement salutaire à en croire la chronique, car le vert galant manifesta aussi bien dans les plaisirs de la table que dans ceux de l'alcôve, la belle humeur d'un homme bien portant.

Le rappel de cette anecdote authentique au moment où Ridendo pénètre chez le docteur Portes, n'est en aucune manière, une perfidie. Bien que cette thérapeutique béarnaise ne soit pas pour déplaire à un Albigeois de pure race — et donc un peu le compatriote du monarque au panache blanc — nous ne prétendons pas insinuer que le docteur Portes traite ses nouveau-nés avec des remèdes aussi simplistes que le vin et l'ail.

Nous voulons simplement user d'une parabole : il nous semble impossible que cet homme robuste, trapu, râblé, à l'œil vif, au verbe chaud, à la chevelure abondante rejetée en arrière, au masque de sénateur romain adouci par le sourire du sybarite puisse appeler à la vie des postulants pâlichons et débiles. Nous le voyons se pencher sur les berceaux, à la manière d'un bon génie, personnifiant la vigueur, la gaieté, la vivacité du corps et de l'esprit, offrant au nourrisson le vin de la joie et l'ail de la santé et disant au nouveau venu de qui le premier vagissement est un cri de douleur et d'effroi.

— Toi, mon petit, tu seras un gaillard. Tu as eu besoin du toubib pour franchir le seuil. Mais à entendre les sonorités hautes et claires de ton gosier, à voir ta complexion et ta bonne mine, je présume que tu ne verseras pas souvent ton obole dans l'escarcelle des apothicaires.

Et d'ajouter :

— Mon fils, apprends qu'en ce bas monde où tes parents t'ont fait l'honneur de t'appeler, il est fort heureusement laissé à l'honnête homme quelques motifs de consolation.

Le docteur Portes sait, Dieu merci, se consoler fort agréablement :

L'agriculture le délasse de la puériculture. Il cultive non pas des choux mais des pampres. Son œil naturellement vif s'avive davantage quand il évoque les calmes joies que dispense la terre, mère féconde en perpétuelle gestation et son domaine : un bel et bon morceau du terroir d'Albigeois où coule un vin pétillant qui permet au sage de répondre à l'invite du poète :

In vino pellite curas.

Son penchant pour les plaisirs bucoliques, le docteur Portes nous en fait l'aveu souriant dans son cabinet qui est une véritable bibliothèque. Sous une lumière discrètement diffusée, in-quarto et in-octavo présentent leurs dos bombés, habillés de cuir roux, chamarrés d'or par les titres, les millésimes et les armoiries — les armoiries, autre péché mignon de cet amateur de belles lettres.

D'une main pieuse, il ouvre pour nous une brèche dans cette muraille de cuir, descelle comme un moellon un exemplaire de l'Esprit des lois et le soupesant, comme il ferait d'un enfantelet, proclame avec admiration :

— C'est une édition originale.

Pourtant, l'agriculture et les belles lettres ne sont pas les seules consolations de cet esprit éclectique. Le docteur Portes est aussi un mathématicien, un mathématicien par dilettantisme.

Après s'être penché sur les mystères douloureux de la vie naissante, il aime s'évader vers les régions sereines des symboles et des signes. Sans doute estime-t-il que la pratique de la plus pure et de la plus abstraite des sciences est une excellente discipline spirituelle pour le médecin à qui incombe la noble mission de résoudre chaque jour cette redoutable équation... à une ou plusieurs inconnues : un accouchement.

Ridendo



DOCTEUR PORTES

(Dessin inédit de Jo Paz.)



CHANGEMENT DE RÉGIME

— Misérable ! tu m'as dit tout à l'heure : " Je vais prendre le thé " !

— J'ai réfléchi... J'aime mieux le chocolat...

(Dessin inédit de Ch. Genty.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

LE TIC

On connaît la conscience professionnelle de l'acteur Ha... Ba... Devant jouer dans un nouveau film un rôle de médecin, il s'en fut l'autre matin trouver son ami, le professeur Che...



— Voilà, mon cher, je voudrais que vous m'indiquiez pour corser ma composition, un « tic » de médecin, un « tic » facilement reconnaissable et bien médical.

— Rien de plus facile, répond le professeur, déshabillez-vous...

— Comment? fait Ha... Ba... que je me déshabille, en voilà une idée...

— Ce n'est pas une idée... c'est le tic !

■ ■ ■

HONORAIRES

Cet éminent spécialiste des maladies de cœur fut récemment appelé en consultation dans une principauté voisine de la France. Il y donna des soins éclairés à une Grande-Duchesse, dont les sympathies pour notre pays sont connues.

Le praticien se tira à merveille de sa mission.

Vint le moment du départ. Le maréchal de la cour remit au Dr D... un paquet soigneusement ficelé... Il y avait dans le paquet un portefeuille, et dans le portefeuille une créance sur le trésor public intéressé, plus huit actions d'une société horticole.

— Je suis donc à la fois médecin de cour... et de jardin, confesse le Dr D..., en évoquant cet étrange règlement.

IL Y A PRIX ET PRIX !

L'on sait que le célèbre auteur des Salavin, l'Académicien Georges Du..., est aussi docteur en médecine. Il aurait pu faire, aux dires de ses camarades, dans cet ordre d'idées, une très belle carrière.

Le vieux M. H... La..., qui ne lit plus depuis longtemps et vote un peu au hasard, disait après l'élection de Georges Du..., à laquelle il ne participa pas :

— Alors, vous dites que c'est aussi un médecin. C'est intéressant... Dame ! Peut-être, avec notre titre de confrères, nous fera-t-il des prix...

En fait de prix, M. Georges Du... ne donnera à l'Académie que des prix littéraires.

■ ■ ■

PERSPECTIVES CINÉGRAPHIQUES

Cette délicieuse vedette de l'écran avait réuni l'autre matin quelques personnalités parisiennes dans un déjeuner très protocolaire.

Au dessert, sûre de son petit effet, elle annonça qu'elle allait bientôt être mère :



— Qu'en pensez-vous, docteur, minauda-t-elle en s'adressant au Dr Ro...

— Je pense, chère amie, que vous vous êtes laissée faire un « gros plan »... inattendu.

Alors la vedette, rêveuse :

— Un gros plan... évidemment... j'aurais préféré que ce fût un « fondu ».



PRUDERIE

— Vous m'accordez cette biguine ?
— Merci pour attraper une grossesse nerveuse !

(Dessin inédit de Lep.)



— Espérez, mon cher, la science n'a pas dit son dernier mot.

— Hélas ! ma femme non plus !

(Dessin inédit de Jacobi.)

INONDATIONS

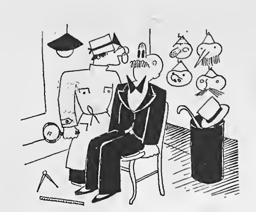
LE SPEAKER. — Au fond, la cathédrale.

(Dessin inédit de Krama.)

LE NEZ

Conférence fantaisiste
de VINCENT HYSPA



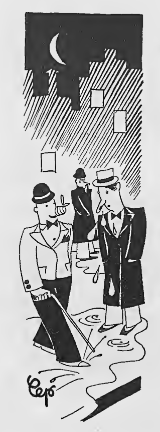


Depuis Alcméon de Crotone jusqu'à nos jours, messieurs, on a beaucoup parlé du nez, sans tomber d'accord sur ce sujet.

Néanmoins, d'après nos plus récentes recherches, nous pouvons affirmer d'ores et déjà que le nez se trouve généralement au milieu du visage.

C'est là que nous irons le chercher.

Le nez affecte la forme d'un cône triangulaire percé à sa base de deux trous semblables à des cavernes, et que l'on nomme avec juste raison : fosses nasales.



Si nous descendons dans ces cavernes, nous remarquons avec plaisir un sol humide, des parois tapissées de poils et ornées de stalactites (vulgo morves), en somme, messieurs, un désagréable séjour.

Et c'est là, messieurs, oui c'est là que, d'après certains anatomistes ignares, le sens de l'odorat aurait établi sa résidence !

Sa résidence, peut-être, mais pas son domicile.

Le sens de l'odorat, nous sommes payés pour le savoir, le sens de l'odorat, messieurs, déménage à l'époque dite des rhumes. Où va-t-il? On l'ignore.

Quant au rhume lui-même, c'est une grossière légende inventée par les médecins et que, si vous le voulez bien, nous allons détruire, sans chercher midi à quatorze heures.

Redescendons, messieurs, dans les fosses nasales : nous y retrouverons, avec un nouveau plaisir, un sol humide, marécageux, en un mot : un étang, deux étangs.

Ces étangs, soumis à l'influence néfaste de la lune, nous donnent un exemple du phénomène des marées, lorsqu'à certaines époques ils transforment les fosses nasales en véritables torrents.

Ce sont ces simples inondations, messieurs, que, jusqu'à ce jour, une erreur grossière nous avait fait prendre pour le rhume.

Après cette nouvelle investigation, nous pouvons affirmer sans forfanterie que nous avons le nez creux.

C'est même grâce à cet état de choses que le vent souffle dans les bronches qu'il met ainsi en danger.

Heureux les lévriers, car ils n'ont pas de nez !

Il y aurait donc tout avantage à avoir le nez bouché.

De là à dire que le nez est inutile, il n'y a qu'un pas à faire.

Faisons-le, messieurs, et disons franchement que le nez est un organe superflu, un motif d'architecture utile seulement à l'harmonie du visage, une cariatide supportant avec grâce les arcades sourcilières, et que, de ce fait, il relève, non de l'anatomie, mais de la rhinoplastique.

A part son inutilité, le nez a, entre autres propriétés, celle de s'allonger, comme chez l'éléphant, et celle de rougir, comme chez le marchand de vin.

Pour le prouver, prenons un exemple choisi au hasard entre mille.

Les jours, vous le savez, messieurs, obéissent à des lois physiques ; avec un peu d'observation, on voit qu'ils s'allongent, en été, sous l'action de la chaleur, et qu'ils raccourcissent en hiver sous celle du froid ; le nez aussi, messieurs, est soumis à ces lois.

Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

Quand j'aurai ajouté, messieurs, que dans l'antiquité le nez fut la première trompette, qu'on l'utilise encore en province, mais sans succès, pour imiter le canard, le violoncelle, le ronflement, le phonographe ou le marchand de robinets, et que les poètes en tirent leurs meilleurs vers, je crois que nous aurons épuisé le sujet.

Vincent HYSPA.



APRÈS LA VISITE

— Que faites-vous là ?
— Sergent, le major m'a dit de garder la chambre.

(Dessin inédit de Clem.)



EN 1940

— Tu viens ?... J'te paie un verre de ccco-bacille...

(Canard Enchaîné)


g. Bourdier
La
médication
citratée
sous une forme
active
agréable

— Oh! ma sœur, encore une friandise!...

(Dessin inédit de Marcadé.)



CONSOLATION

— Et notez bien qu'au cas où vos maux d'oreille tourneraient mal, vous aurez encore la veine de ne pas entendre sonner votre dernière heure.

(Dessin inédit de L. Kern.)



— D'après les analyses, j'ai trouvé 180 bacilles par champ.

— Mais, dites-donc, c'est un véritable champ de manœuvre!

(Dessin inédit de P. Morlier.)

LES MÉDECINS VUS PAR...



PLATON :

Le meilleur médecin est celui qui aurait eu toutes les maladies.



Ambroise PARÉ :

Il ne suffit pas au chirurgien de faire son devoir envers le malade; encore faut-il que le malade fasse le sien, et les assistants, et les choses extérieures.



Claude TILLIER :

Tu n'es qu'un conscrit en médecine; tu ne sais donc pas qu'il faut des drogues aux paysans, sinon ils croient que vous les négligez !



Lucien MUHLFELD :

La médecine n'a pas l'entier mérite de son succès. Une part lui vient du dehors; l'irréligion la lui apporte. Ne comptant plus sur les agréments d'une vie future, on s'est déshabitué de regarder la vie présente comme un bien fragile, provisoire et négligeable, on en fait un objet de prix; alors on exalte le raccommodeur.



Marcel PROUST :

« Du vin? mais non, en quantité modérée, cela ne peut vous faire du mal; c'est, en somme, un tonifiant... Le plaisir physique? Après tout, c'est une fonction... Je vous le permets, sans abus, vous m'entendez bien; l'excès en tout est un défaut. » Du coup, quelle tentation, pour le malade, de renoncer à ces deux résurrections : l'eau et la chasteté !



Léon DAUDET :

Les profanes se figurent volontiers que les docteurs sont indemnes des tares qu'ils soignent et échappent aux tentations dont ils combattent les funestes conséquences. C'est là une grave erreur. Trop souvent, les facilités qu'il doit à son métier, tournent la tête du gynécologue, du psychiâtre, du neuropathologiste et le font tomber dans un, ou plusieurs, des pièges contre lesquels il met en garde sa clientèle. Un savant n'est pas toujours un saint, ni un sage, loin de là.



Sacha GUITRY :

... Je n'aime pas ces médecins qui ont toujours l'air de venir de sauver quelqu'un, et qui s'imaginent volontiers que les malades cessent de souffrir à l'heure où ils cessent leurs visites.



Etienne REY :

Qu'une femme est heureuse quand l'homme qu'elle aime tombe malade ! Au moins, elle le tient, il ne peut plus lui échapper, il devra subir tous ses soins.



Roland DORGELÈS :

Savez-vous ce qui, depuis des siècles, a empêché la médecine de faire des progrès? Les malades ! Ce sont eux, avec leurs gémissements, leurs mensonges, leurs indications données de travers et leur peur de mourir. Pourquoi fait-on plus de progrès dans les hôpitaux qu'au chevet des clients? Parce qu'on ne laisse pas les malades bavarder inutilement et qu'on n'est pas obligé de rédiger des ordonnances imbéciles pour motiver ses vingt francs de visite !



CABANÈS :

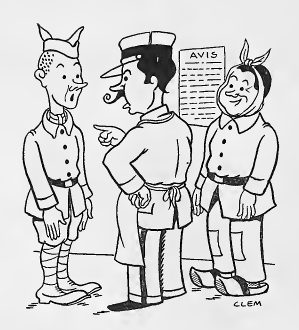
Les médecins guérissent toutes les maladies, excepté la dernière !





— Docteur, je suis lutteur et depuis quelque temps, je ne puis soulever le moindre poids.
— Avez-vous essoyé de prendre un peu de levure ?

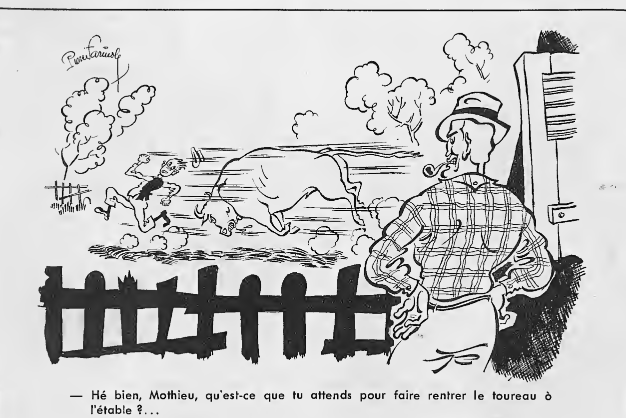
(Dessin inédit de J. Bray.)



TIRE AU FLANC A LA VISITE

— Ah, mon goillord, vous ne pouvez pas morcher ; je vais vous donner une purge qui vous fero courir.

(Dessin inédit de Clem.)



— Hé bien, Mothieu, qu'est-ce que tu attends pour faire rentrer le toureau ò l'étable ?...

(Dessin inédit de Pierre Farinole,)



La dernière pensée de Weber

(Etude raccourcie.)
Par H. LUDO.



Comme à ce dîner de vieux camarades assistait un médecin, on avait obligatoirement parlé médecine.

La conversation était devenue rapidement générale, car, en cette matière, il n'est pas un profane qui n'ait des convictions d'autant plus absolues qu'elles ne s'appuient sur aucune étude spéciale.

Et, selon l'habitude, quand les gens sont bien portants, chacun se mit à plaisanter les médecins et à tourner leurs pratiques en ridicule.

Si on les écoutait, dit l'un, quand ils parlent d'hygiène, on ne pourrait ni boire, ni manger, pas même s'embrasser ; la peur du microbe, c'est un vrai mal social qui gâche l'existence et rend pour certains la vie impossible...

— Oui, mais qui rend parfois la mort facile, interrompit d'une voix grave un avocat présent. A cette paradoxale exclamation, les convives se regardèrent et le praticien parut plus que tous les autres stupéfait d'entendre quelqu'un du barreau défendre spontanément le corps médical.

Tous les yeux adressaient une muette interrogation à l'interrupteur, qui y répondit sans se faire prier :

— C'était en 18... Je venais à peine de prêter serment, lorsque je fus désigné d'office pour défendre un jeune cambrioleur, nommé Weber, surpris, avec un de ses camarades, en flagrant délit de vol.

Au jour des débats, les deux « poteaux » se défendirent mutuellement tant et si bien que, grâce à leur savoir-faire plus encore qu'à mon éloquence toute jeune, ils purent s'en tirer avec quelques mois de prison.

Il y avait longtemps que cette cause de mes débuts était oubliée, lorsque — voici peu d'années — un horrible forfait secoua Paris d'un frisson d'épouvante.

Des individus avaient pénétré en plein jour dans un hôtel particulier, avaient égorgé à l'aide d'un couteau de cuisine, la bonne, sa maîtresse et deux enfants, avaient fait main-basse sur tous les objets de prix et étaient disparus sans laisser rien qui put donner à la police un indice.

Par fanfaronnade, les assassins avaient attaché à la lame du coutelas, resté dans la gorge d'une des victimes, un papier avec ces mots : « Pour nettoyer les couteaux, servez-vous de la pâte des quatre voleurs, la seule qui leur donne le brillant du neuf. »

Sans un receleur, furieux de n'avoir pas retiré de l'opération tout le bénéfice qu'il s'en promettait et qui dénonça les coupables, l'affaire eut été classée.

Les misérables arrêtés, j'apprends que l'un d'eux m'a désigné pour présenter sa défense. Je me rends à la prison et je me trouve en présence de qui, de mon premier client, de Weber !

— Mon avocat, me dit-il, vous avez été épatant lorsque vous m'avez défendu, il y a une vingtaine d'années, alors que j'étais un type inconnu. Aujourd'hui que tout le monde parle de moi, je veux vous montrer que j'ai de la reconnaissance et du goût en vous demandant de m'aider, actuellement, alors que ma peau est en jeu. Faites de votre mieux, cela nous servira à tous deux ; en attendant les journaux vont publier votre portrait à côté du mien, ça vous fera de la réclame !

Mon client pouvait avec raison sentir sa tête peu solide sur ses épaules. Il n'était pas alors question de supprimer la guillotine et le forfait accompli était vraiment horrible.

Il ne me fut pas possible d'attendrir le jury, les deux misérables furent condamnés à la peine capitale.

Inutilement, mon confrère et moi avions essayé de trouver un moyen de cassation valable, le pourvoi fut rejeté et de même le recours en grâce. Il n'y avait plus qu'à laisser la justice s'accomplir et cela ne devait plus tarder à mon sens, lorsqu'un matin, je fus demandé à la prison ; Weber désirait s'entretenir avec moi.

J'allais essayer de lui faire entendre quelques paroles de réconfort, lorsque le gaillard m'interrompant, me dit : « Puisqu'il n'y a plus rien à faire, pas de discours. Je vous ai fait appeler pour que vous m'obteniez d'être guillotiné le dernier. »

Le ton dont était formulée cette demande et la nature de la faveur réclamée me semblaient loin d'être en rapport l'un avec l'autre. J'eus compris une prière contraire, aussi mon visage exprima-t-il quelque étonnement et j'interrogeai : « Le dernier? »

Weber continua : « Oui, le dernier. Vous ne comprenez pas et cela est tout naturel, je vais vous expliquer ça en deux mots. Vous savez que mon complice, comme vous dites, est mon poteau depuis des années. Eh bien ! j'veux pas qu'il lui arrive d'embêtements par ma faute.

Depuis des années, on a travaillé ensemble et depuis des années, si nous avons été au même turbin, nous avons été de la même noce. Mon camarade a eu la veine de n'avoir jamais rien « attrapé », ni moi non plus, du reste, jusqu'à il y a quelques mois.

Mais voilà qu'au commencement de cette année, un soir qu'on f'sait la fête, après avoir opéré un pante, j'ai eu la déveine et j'ai trinqué : « Je l'ai. » Alors, vous comprenez, j'veux pas qu'mon poteau y soit comme moi par ma faute, j'veux qu'il attrape rien. Alors, j'ai pensé à vous et je me suis dit : « Mon avocat ne refusera pas de me faire raccourcir le dernier. »

— Et qu'avez-vous répondu?

Je lui promis de m'entremettre pour obtenir cette faveur, lui assurant que, si je n'y parvenais pas, je demanderais au moins qu'après son baiser à la veuve, le couperet, avant de servir à son camarade, fut flambé par le bourreau.

Et Weber me laissa partir, tranquille et rassuré.

H. LUDO.



BON PETIT CŒUR

— Pourquoi pleure-t-il ?
— Il dit que sa mère devient aveugle !
— Parfaitement ! Je l'ai bien entendu dire au docteur que ça faisait trois mois qu'elle ne voyait plus !

(Dessin inédit de Dharm.)



(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

A L'USAGE DU MÉDECIN DÉBUTANT

Du Choix des Malades (1)

Il vous faudra, mon jeune ami, si vous avez l'ambition de plaire, pénétrer les secrets désirs de vos clients et vous mêler d'abord de connaître leurs raisons.

La pratique de la médecine comporte des précautions. Je veux dire qu'il ne faut pas aller donner, comme à tête baissée, dans les passions d'autrui.

■ ■ ■

Soyez libéral. Certains s'accommodent d'une maladie mieux que d'une autre.

Vous avez vu Clidas, le banquier, qui ne craignait rien tant que l'apoplexie. Il a consenti d'assez bonne grâce à mourir de sa gravelle.

Il est vrai qu'un chirurgien l'a rassuré.

■ ■ ■

Vous apprendrez à connaître que vos clients sont bâtis de la commune façon et que la santé, chez eux, n'est meilleure ni pire que chez les voisins. Cette connaissance vous donnera de l'assurance dans la mauvaise fortune et de la prudence quand l'orgueil commencera de vous enfler.

Chacun redoute le pire.

Les hommes vous feront bon visage dès qu'ils souffriront. Ils deviennent alors merveilleusement polis et de bonne compagnie.

Les femmes sont attentives quand il paraît que leur beauté menace ruine en quelque endroit : vous les aurez de miel à la première ride.

Les vieux ont peur.

■ ■ ■

Si une fille est malade, acceptez les raisons que sa mère vous offre. Quand une femme vous consulte, feignez de croire sa propre histoire avant toute autre.

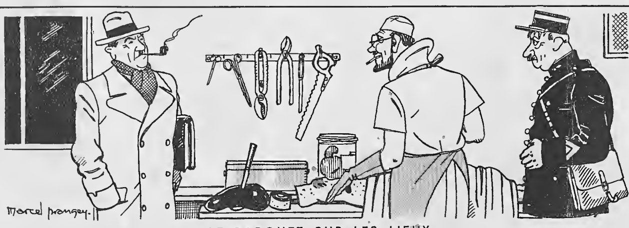
Mais un homme est malhabile à inventer. Il étale sa misère avec une complaisance qu'il faut savoir brider, en lui offrant l'aide d'une tromperie décente.

■ ■ ■

Il n'y a pas de bons clients, mais il y a de bonnes clientèles.

François PONCETTON.

(1) Extrait de *La Coutume en Epidaure*, par François Poncetton.



LE PARQUET SUR LES LIEUX

LE JUGE D'INSTRUCTION. — Quand j'ai cuisiné un prévenu pendant 2 heures, je sais ce qu'il a dans le ventre !

LE MÉDECIN LÉGISTE. — Et moi, donc, après l'autopsie...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


GRIPPE
TRACHÉO-BRONCHITES
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
VOIES RESPIRATOIRES
SIROP



113058
3me ANNÉE N° 47
5 Avril 1936
ABONNEMENTS
Un An (20 Numéros) : Frs 75.
Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS
En Avril
ne te découvre pas d'un fil
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin





DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr **J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION-ADMINISTRATION-PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

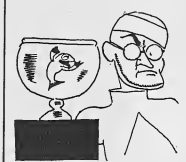
C. Chéq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



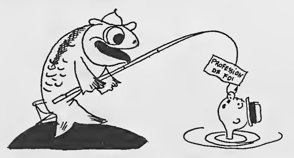
LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Ne croyez pas parce que le 1er avril est passé que le poisson d'avril a vécu. Le poisson d'avril dure toute l'année. Il est plus ou moins frais, mais il se survit, au delà de la date à laquelle il devrait se confiner.



Pensez-vous qu'en lisant les affiches électorales vous n'avez pas l'impression que toutes les promesses que vous font les candidats, s'ils arrivaient à en réaliser le quart, ne nous donneraient pas une satisfaction complète ? Mais depuis le temps, nous sommes revenus de toutes ces illusions. S'il y a tant d'électeurs qui s'abstiennent, c'est pour montrer qu'ils ne marchent plus ?

Une profession de foi ? Poisson d'Avril !

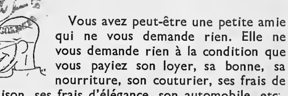
■ ■ ■



Vous allez recevoir vos feuilles de contributions. On vous a raconté que les décrets-lois feraient baisser les impôts. Si on n'avait pas pris de décrets-lois les impôts n'auraient pas baissé non plus, c'est notre seule consolation. Le total du budget de 1936 est inférieur de 10 milliards à celui de 1935 auquel il manque d'ailleurs cinq milliards. Ce qui fait qu'à la fin de 1936, il en manquera quinze.

(On change de milliard comme de chemise !)

Mais les économies prévues ? Mais les diminutions promises ? Poisson d'Avril !



Vous avez peut-être une petite amie qui ne vous demande rien. Elle ne vous demande rien à la condition que vous payiez son loyer, sa bonne, sa nourriture, son couturier, ses frais de maison, ses frais d'élégance, son automobile, etc., et que vous lui donniez ce qu'elle appelle modestement son argent de poche.

Pour la peine, elle vous aime de tout son cœur.

Poisson d'Avril !

Mais si elle est exacte au rendez-vous qu'elle vous donne et si elle vous accorde sans mauvaise humeur ce que vous lui demandez, je me pose la question de savoir ce que cela peut vous faire qu'elle ait un gigolo ?

Un gigolo à qui elle raconte que vous n'êtes pour elle qu'un camarade...

Poisson d'avril !

■ ■ ■



Vous lisez n'importe quel journal. Vous apprenez que la police est sur les traces du dernier assassin de la saison qui ne tardera pas à être arrêté.

Poisson d'avril !

Dans huit jours, personne ne parlera plus de



cet assassin-là, car un autre assassin aura commis un autre crime et l'on restera sur cette bonne nouvelle que le premier assassin a bien failli être arrêté.





Les échos du courrier des théâtres vous annoncent que la plupart des salles de spectacle regorgent de spectateurs au point d'en refuser.

Poisson d'avril !

Vous êtes allés voir le grand succès et vous étiez tout seuls dans la salle.

C'est la faute des taxes ?

Poisson d'avril !

Les théâtres vont fermer pour protester...

Poisson d'avril !

Ils ferment tout de même, les uns après les autres, discrètement. Et ce n'est pas un poisson d'avril !

■ ■ ■



Quand du temps d'Henri Monnier on accrochait un hareng sauf à la redingote de M. Prudhomme, c'était la preuve qu'il n'en fallait pas beaucoup pour faire sourire d'honnêtes gens.

Aujourd'hui, les blagues que l'on fait sont moins innocentes sans doute, mais c'est là une affaire de mode et de mœurs. Les pages sous Louis XIV ravissaient les bourgeois quand ils pêchaient une perruque avec un crochet.

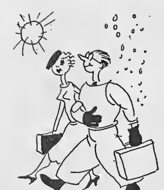
Nous sommes plus difficiles ; personne ne rit plus quand le percepteur arrache la dernière chemise d'un contribuable.

■ ■ ■

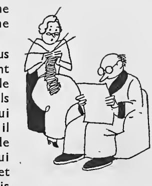


Les quelques bienheureux qui anticipent, dès leur séjour terrestre sur leur part d'éternité, nous disent, revenus hier des sports d'hiver, dans quel nouvel Eden ils comptent aller passer leurs vacances de Pâques.

Ne croyez pas qu'il s'agisse forcément des membres de ces deux cents familles qui sont dénoncés parce qu'ayant fait la France ce qu'elle était au bon moment, elles ont réussi au moins la bonne moitié de la fortune française.



Je parle au contraire d'une foule de jeunes ménages qui vivent dans un studio moderne, partent chaque dimanche pour faire le week-end, filent à Noël dans la neige, à Pâques vers le soleil et prennent des trois mois de vacances avec cette liberté d'esprit que n'ont jamais ceux qui possèdent ou une grosse situation, ou une grosse fortune.



Si vous êtes curieux, vous vous demandez comment ils vivent, Eux ne se le demandent même pas, ils vivent et c'est cela qui est prodigieux ! Ainsi, il existe des colonies de microbes prolifiques qui naissent brusquement et paraissent inquiétants, puis brusquement l'équilibre organique se rétablit sans que l'on sache au juste pourquoi. Autour de la « trente-cinquaine » ces petits ménages qui surprenaient, reprennent leur place dans la bourgeoisie. Les femmes soudain ressemblent à leurs mamans ; les maris lisent soigneusement la cote Desfossés et le ménage commence à dire aux enfants que tout dans la vie n'est pas une rigolade.

Le cercle se ferme et se rouvre à l'autre bout. Je ne sais plus qui a dit que l'histoire de l'humanité n'était qu'une série de huit, mais si l'on voulait faire croire à un jeune homme qu'il aura un jour les idées de son grand-père, on serait bien reçu !

■ ■ ■



Chaque fois qu'il est question de donner le nom d'un homme célèbre, parti par le dernier corbillard-automobile, à une rue de Paris, je tremble que ce soit la rue que j'habite que l'on choisisse pour la débaptiser et la rebaptiser à la dernière mode. Ce n'est pas, qu'au lieu d'être sous le patronat d'une ville de France, je serais fâché d'être sous celui de M. Goublier, inoubliable compositeur de la « Voix des Chênes » et du « Credo du Paysan », mais j'imagine tous les arias que j'aurais pour avertir mes amis et même ceux qui peuvent avoir besoin de ma collaboration. Je suis à peu près rassuré pour aujourd'hui, mais si quelque jour, on changeait ma plaque bleue, je me ferais inscrire à S. V. P.

Chaque fois que l'on aurait besoin d'un type dans mon genre, ce serait moi que l'on viendrait chercher.

D'ailleurs, si j'étais médecin — de vous à moi — il y a longtemps qu'on ne demanderait pas un accoucheur à S. V. P. sans que ce fût moi que l'on appelât aussitôt.

A bons entendeurs, salut !

ROBERT DIEUDONNÉ

FIVE O'CLOCK

LE DOCTEUR. — Combien de sucre dans l'urine?
LE MALADE (distrait). — Deux morceaux, je vous prie...

(Dessin inédit de L. Kern.)





— Bigre ! vous avez l'estomac terriblement descendu !

— Ah !... je vois pourquoi maintenant il y a quelque chose qui me gêne dans les chaussures !

(Dessin inédit de Clem.)

LE SILENCE EST D'OR



Chez le Professeur X... — cherchez, lecteurs ! — on parle « vert ». Le grand médecin ne recule pas devant le mot qui fit retentir les échos de Waterloo. On n'entend que ça, dans la maison.

Or, Mme X... a engagé une petite bonne gentille, naïve, charmante. Peu de jours après son arrivée, sa patronne lui donne un ordre. La bonne ne répond pas. Madame lui dit :

— Julie, ce n'est pas poli, de ne pas répondre!

La petite lève sur la patronne ses clairs yeux pervenche, et déclare ingénuement :

— C'est plus poli de ne pas répondre que de répondre m...!

BONNE LANGUE FRANÇAISE

Il a fallu appeler en consultation le Professeur S... Discussion avec le médecin habituel. Celui-ci s'éloigne. Et la famille demande au professeur :

— Que pensez-vous de notre médecin ordinaire?

— Très ordinaire! répond S...

PAR PROCURATION

Appelé auprès d'une malade âgée, atteinte de pleurésie, le docteur lui demande de compter à haute voix, pour surprendre la résonance appelée par Laënnec *pectoriloquie*.

Mais la malade est assez faible. Elle dit à son infirmière :

— Je suis si fatiguée... Comptez pour moi !

LE VAIN DE BORDEAUX

Parisien de bonne race, quelqu'un que tout le monde connaît, va trouver son médecin, lequel a beaucoup d'esprit.

— J'ai un cousin à Bordeaux, lui conte-t-il, qui approche, comme moi, de la « cinquantaine ». Il est marié depuis dix-sept ans et se vante de sa verdeur. A l'en croire, il comble sa femme...

— *Comble* est joli?

— Oui... et quotidiennement. Je suis loin, moi, de ces prouesses... Que faut-il faire?

— Dites comme lui! répond le médecin.

Ridendo



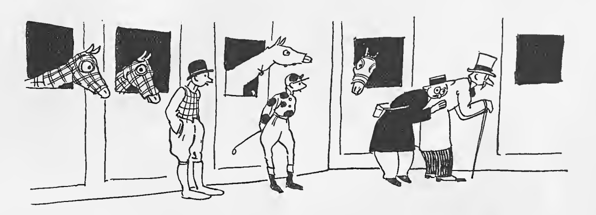
A L'HOPITAL

— Qu'est-ce que c'est qu'ils appellent internes... C'est-y des docteurs, des maladies ou des médicaments ?

(Dessin inédit d'Elsen)

Le Docteur Pancréas

par G. de la FOUCHARDIÈRE



Au cours d'une virée en Corse, j'ai eu la surprise de rencontrer à Ajaccio le docteur Pancréas, dont depuis plusieurs années, sur les champs de courses, nous déplorions l'inexplicable disparition.

Vous pensez bien que le docteur Pancréas ne s'appelle pas Pancréas. Il ne doit même pas son sobriquet au fait qu'il serait spécialiste des maladies de l'estomac. On lui a donné ce surnom au Quartier Latin, au temps où il faisait sa médecine sur les champs de courses.

Un jour, à Vincennes ou à Saint-Ouen, il mit dix francs sur un extrême outsider qui s'appelait *Pancréas* et qui se recommandait seulement au cavalier amateur par son nom d'allure anatomique... Car jouant *Pancréas*, il apaisait sa conscience par la vague idée que, de cette façon, il rentrait dans le domaine médical et qu'ainsi ses pauvres parents ne faisaient pas en vain des sacrifices pour lui permettre de poursuivre le cours de ses études de médecine... Or, il fut récompensé de sa bonne pensée... *Pancréas* gagna et lui rapporta 264 fr. 50 pour cent sous. Et l'étudiant embêta tellement ses camarades avec cette histoire-là qu'il y gagna, non seulement 529 francs qui partirent vite, mais le surnom de Pancréas, qui lui resta toute sa vie. Puis il s'établit comme docteur ; et médecin, il se montra tout aussi amateur qu'il avait été comme étudiant.

Lorsque je le retrouvai à Ajaccio, il me dit :

— Tiens, vous êtes ici ?

Le diagnostic était exact. Impossible de nier. Je répondis :

— Vous aussi ?

— Oui, m'avoua-t-il. Je suis établi en Corse. La médecine est trop coûteuse quand on l'exerce à Paris.

Je me mis à rire. J'avais compris...

Quand il s'était établi, il avait commencé par donner ses consultations de 1 heure à 3... Puis, il les avait données de 1 à 2, parce que la première course se court vers 2 h. 20 et que ses sacrés clients lui faisaient souvent rater la deuxième.

Il faut voir comme il les expédiait, en regardant d'un œil sa montre et de l'autre le journal de courses qui voisinaient sur son bureau... De telle sorte que le client pouvait nettement diagnostiquer chez son médecin un cas de strabisme divergent.

Mais le médecin, lui, ne cherchait à

poser un diagnostic que sur les partants probables.

Alors, il disait au client : « Revenez me voir dans huit jours, ou plutôt dans un mois si ça ne s'arrange pas... » Ce qui était terrible, c'est que le malade revenait, et juste le jour où le docteur Pancréas avait une certitude dans le prix à réclamer du début... Le docteur trouvait que l'exercice de la médecine aurait été un métier assez agréable, s'il n'y avait pas eu les clients.

Un jour, il eut une idée de génie, il se mit à donner ses consultations sur les champs de courses.

Il disait à ses malades, quelle que fût la maladie :

— Vous ne prenez pas assez d'exercice... Pourquoi n'iriez-vous pas l'après-midi à Auteuil, à Longchamp ou à Saint-Cloud : l'air, dans l'ouest, est excellent... J'y vais moi-même par hygiène, et voyez si j'ai l'air d'un anémique... Et puis, vous aurez de la distraction, ce qui vous empêchera de penser à votre mal... ce qu'il y a de plus fâcheux dans une maladie, c'est que le malade ne pense qu'à çà.

Ainsi, le docteur Pancréas suivait consciencieusement ses malades. Non seulement il les suivait, mais il les précédait sur les champs de courses. On le voyait, dans un coin retiré du paddock, en train de prélever la salive d'un client atteint d'une angine, ou d'écouter d'une oreille les battements d'un cœur par l'intermédiaire du stéthoscope, cependant que, de l'autre oreille, il guettait l'appel de la cloche annonçant la sortie des chevaux... Puis, il disait : « C'est trente francs », et il allait mettre les trente francs sur le cheval qui, la plupart du temps, lui avait inspiré une erreur de pronostic.

La cure du turf réussissait assez bien pour les affections des voies pulmonaires et pour les maladies de l'estomac... Moins bien pour les maladies de cœur et les affections nerveuses; encore moins bien pour les varices (en ce cas, la station debout pendant plusieurs heures est contre-indiquée)... Mais en ce qui concerne l'alcoolisme, le docteur Pancréas fit des cures merveilleuses : il tombe sous le sens qu'un individu qui a passé son après-midi aux courses n'a plus dans sa poche de quoi se livrer à son penchant vicieux, au prix où sont aujourd'hui les soucoupes.

Quant au coryza, le docteur Pancréas ne réussissait pas mieux que les autres. Ce qui est fâcheux si on considère que rien n'est plus désobligeant qu'un coryza sur un hippodrome.

Surtout quand on a oublié son mouchoir. Car alors on est hanté par une préoccupation constante qui obnubile la lucidité de l'esprit et nuit à la recherche du gagnant.

J'ai vu un pauvre type qui, au cours d'une dernière réunion d'Auteuil, le 15 décembre, se mouchait dans ses tickets du Mutuel. Je suppose que c'étaient des tickets perdants. Seuls, l'Aga Khan ou le baron de Rotschild pourraient s'offrir le luxe de se moucher dans des tickets gagnants, car des tickets dans lesquels on s'est mouché sont des tickets perdus ; on ne saurait décemment, après usage, les présenter au caissier du Pari-Mutuel...

***

— Oui, conclut mélancoliquement le docteur Pancréas, en évoquant ces souvenirs du continent. En donnant mes consultations sur le champ de courses... je perdais plus que je ne gagnais. Les turfistes sont mauvais payeurs ; et à la fin de la réunion, ils me tapaient souvent de 50 francs au lieu de régler le montant de mes honoraires... C'est pourquoi je me suis réfugié dans ce pays qui n'est pas encore intoxiqué par la race chevaline.

— Ne vous en faites pas, docteur... Le P. M. U. va être installé à Ajaccio.

Alors, considérant la statue du grand Napoléon qui domine la place, le docteur Pancréas s'écria :

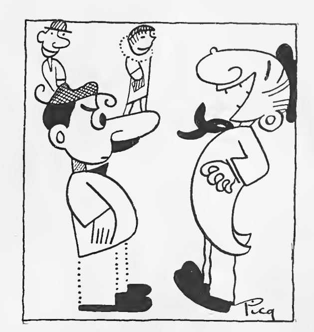
— Me faudra-t-il donc, pour vivre, m'exiler jusqu'à l'île d'Elbe ou jusqu'à Sainte-Hélène !

G. de la FOUCHARDIÈRE.



— Et les Leplanteur ?... Ils ne sortent jamais le soir ?...
— Dame !... ils ont six enfants.
— Ah ! bon ! Je vois maintenant à quoi ils passent leurs soirées.

(Dessin inédit de J. Grellet.)



— Si je n'avais pas été dans le commerce, il m'aurait plu d'être, comme vous docteur, un disciple d'Escalope !...

(Dessin inédit de Picq.)

— Attendez, ce n'est pas fini.

(Dessin inédit de Jean Bellus.)

— Dépêchez-vous, Julia. Je vais aller retrouver le charme, la beauté, la jeunesse !
— Madame est amoureuse ?
— Mais non... c'est mon coiffeur !

(Dessin inédit de Fabiano.)

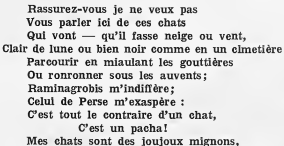


Extrait de *En noctambulant.*

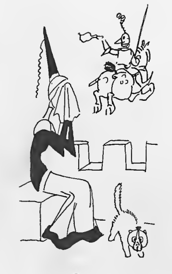
A TRAVERS CHATS

par le Docteur Paul GUIDONI





Rassurez-vous je ne veux pas
Vous parler ici de ces chats
Qui vont — qu'il fasse neige ou vent,
Clair de lune ou bien noir comme en un cimetière
Parcourir en miaulant les gouttières
Ou ronronner sous les auvents;
Raminagrobis m'indiffère;
Celui de Perse m'exaspère :
C'est tout le contraire d'un chat,
C'est un pacha!
Mes chats sont des joujoux mignons,
Au poil frisé, très souvent noir, mais parfois blond.
Comme race?... Ils n'ont pas de race!
On n'en trouve point de trace
Au delà des temps éloignés
Où la mère Eve et son mari furent créés.
Les uns, sauvages,
Habitués à se cacher,
Ne vous laisseraient approcher
Qu'en gonflant la queue, avec rage,
Si leurs alléchantes maîtresses,
Sans doute afin de les dresser,
Ne les accablaient de longues caresses
Sans jamais cesser de les caresser.
Les autres ont des mœurs faciles,
Ils sont accueillants et dociles,
Ils ont un ramage soigné
Et leur plumage est bien peigné.
Mais, quand ils arrivent à l'âge
Où l'on laisse aller le chat au fromage,
Où — pour décemment m'exprimer —
L'âge où l'on joue au chat percé,
Ils sont pris d'une humeur volage.
Il faudrait les tenir en cage,
Ou les orner, comme autrefois,
Au temps des croisés et des rois,
De muselières
Fort bizarres et singulières
Qui pouvaient se fermer à clé,
Qu'on portait l'hiver et l'été,
Et qu'on ornait de rubans roses.
Or, je ne sais pour quelle cause,
— Je vous le dis en vérité —
On appelait ces sortes de choses :
Des ceintures de chasteté!
Je connais des chats de toute beauté,





Pratiquant l'hospitalité
D'une manière large et franche
Et débitant l'amour en tranches.
Mais quand leur figure est vannée,
Se moquant de l'hymen... sans espoir d'hyménée,
Dans certains immeubles à rouge fanal,
Antichambres de l'hôpital,
Ils vont vivre, tels des ermites,
Gras et dodus, frais et luisants.
Ces chats qui font la chattemitte,
Laissent parfois des souvenirs cuisants.
Les vieux chats ont un air dolent.
Hantés par de cruels relents,
— Comme dit le poète,
Ils font une triste binette
Et le gros dos en miaulant.
Mais on ne leur dit plus : mimi, mounou, minette.
On les voit mener doucement
Une existence très austère
Et bailler lamentablement,
A l'instar d'un soulier de « Frère ».
Ce sont des chats à la retraite
Qui, laissés à ce triste sort
D'attendre froidement la mort,
Négligent même leur toilette.
On a l'habitude de dire,
Quand les gens ne s'accordent pas,
Qu'ils vivent comme chien et chat;
Cette affirmation prête à rire...
Je sais bien
Que les chats ont pour certains chiens
— Bouledogues
Ou fox-terriers aux allures rogues —
Une mésestime profonde,
Même une haine sans seconde.
Mais que direz-vous de ces petits cabots
Dont on fait tant de cas, bien qu'ils ne soient pas beaux,
Qui couchent avec leurs maîtresses,
Se promènent dans leurs manchons,
Recevant maintes caresses
Et peu de gnons,
Qui vont fourrer partout leur nez luisant et gras,
Pensez-vous qu'ils mordent les chats
Ou que les chats leur fassent le gros dos,
Ou bien leur égratignent le museau?!?

ENVOI



O Princesse qui m'arrachas
A la rêverie et touchas
Par tes ronds de jambe et tes entrechats
Mon cœur maladif où l'amour nicha,
Te faudra-t-il donc des langues de chat
Pour réveiller ton chat qui dort comme un pacha?

Dr Paul GUIDONI.

Quand l'humour est malade...

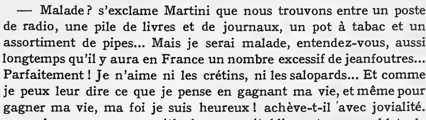
PETITE ENQUÊTE MÉDICO-LITTÉRAIRE





Sans doute les gens qui ont accoutumé de faire rire leur prochain souffrent-ils, tout comme les autres, si quelque mal les tourmente. Mais l'esprit, chez eux, illumine la matière, la lame vaut mieux que le fourreau. Parmi les maîtres railleurs, disciples de Figaro, qui blaguent nos travers pour ne pas en pleurer, il est un ironiste redoutable. Du Théâtre de la Guerre, où il a joué un rôle magnifique, il s'en est allé au Théâtre de Dix-Heures, *dont il est la vedette. Allons le voir, entrons chez*

M A R T I N I



— Malade ? s'exclame Martini que nous trouvons entre un poste de radio, une pile de livres et de journaux, un pot à tabac et un assortiment de pipes... Mais je serai malade, entendez-vous, aussi longtemps qu'il y aura en France un nombre excessif de jeanfoutres... Parfaitement ! Je n'aime ni les crétins, ni les salopards... Et comme je peux leur dire ce que je pense en gagnant ma vie, et même pour gagner ma vie, ma foi je suis heureux ! achève-t-il avec jovialité.

— Avez-vous une méthode pour établir votre pamphlet de chaque soir ?

— Oui et non. Je le construis, si l'on veut, j'en ajuste la charpente, mais les matériaux me sont fournis par les réactions du public. Les remèdes ne doivent-ils pas être dosés selon le tempérament des clients ? Hein, qu'en pensez-vous Ridendo ? Eh bien, voilà, j'augmente ou je diminue le nombre de gouttes suivant l'état des nerfs de mon auditoire.



— Et vous le tenez en main trente-cinq bonnes minutes, sans le lâcher un instant ! Vous parliez de réactions... N'y a-t-il jamais de protestataires, dans la salle ?

— Si, parfois ! J'étais en scène, tenez, et je maniais allègrement ma fronde, quand j'entendis un coup de sifflet. Bon, dis-je au public, il y a un âne dans la salle, car le sifflet précède toujours le braiement ! Alors, un type se lève au milieu des rires, et me crie : — C'est moi qui ai sifflé ! Moi de reprendre : — Voilà le braiement ! Sur ce, le type, visiblement furieux et qui parlait avec un accent biblique, ce qu'on peut appeler « un accent du nez », commence à m'envoyer des injures, tant et si bien que je finis par le sommer

de me suivre hors de la salle. Et là, je lui flanque une paire de gifles. Et il riposte par ces mots :

— Puisque c'est comme ça, je veux qu'on me rembourse !

...Au fond, la laideur m'amuse, continue Martini avec une bonhomie malicieuse. Je voudrais faire comme Georges Courteline, qui avait constitué un « Musée des Horreurs », en réunissant les tableaux les plus ridicules qu'il pût trouver. Seulement, j'aimerais, moi, un musée d'horreurs vivantes... Avez-vous remarqué, par exemple, que certaines femmes ont le talent hors ligne de rassembler sur elles les couleurs et les formes de vêtements les plus monstrueuses ? Une autre, qui ne serait pas douée, serait obligée de fouiller pendant huit jours tous les magasins de Paris avant de réussir un tel ensemble... Elles, au contraire, tombent du premier coup, avec un flair quasi-génial, sur la robe impossible, la nuance qui hurle, le tissu pisseux, le chapeau ahurissant... Ah ! c'est du grand art !

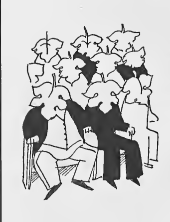
...Non, ne me parlez pas des maladies, poursuit-il en réponse à une timide insinuation. D'abord on exagère le nombre des maladies ; on prétend qu'il y en a beaucoup, c'est inexact... La vérité, c'est que ce sont toujours les mêmes qui changent de nom. Lorsqu'une maladie a fait son temps, lorsqu'elle a assez servi, on lui colle une étiquette neuve, et puis on la remet en circulation pour une nouvelle période.

— Seriez-vous un désabusé, un sceptique ?

— Mais pas du tout ! C'est bien parce que je crois aux choses nobles et hautes que je déteste les bassesses et les vilenies. Ce qui me dégoûte, c'est la contagion de la poltronnerie, la frousse partagée... Ainsi, un immonde voyou viole une petite fille. Prenez au hasard et l'un après l'autre, douze pères de famille. Chacun éclatera d'indignation légitime et, en toute sincérité, criera : A mort ! Maintenant, réunissez ces douze pères de famille et faites-en un jury, avec mission de juger le misérable. L'accord se fera sur trois mois de prison. Qu'on vienne, après ça, me parler du suffrage universel !

Ici, un soupir, un haussement d'épaules :

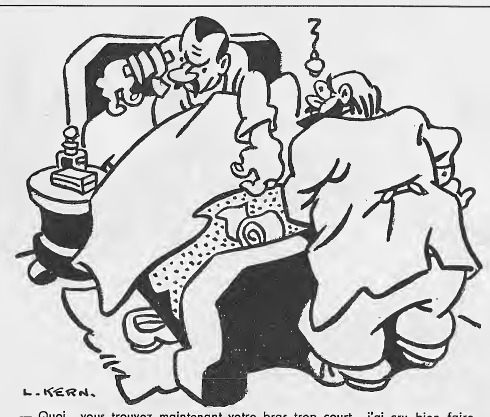
— Ah ! les gens ne sont pas ordinaires ! Je me souviens que nous tenions des réunions publiques, au Quartier Latin, entre camarades. L'un de nous, excédé certain soir, déclara qu'il allait dire aux trois mille assistants que contenait la salle : « Vous êtes tous des c... » — Tu vas nous faire écharper, lui assurai-je, Sans m'écouter le camarade monta sur l'estrade et prononça : — A l'exception de quelques-uns, vous êtes tous des c... ! Le croiriez-vous, il eut beaucoup de succès ; chaque assistant, pensant à son voisin, se disait : « C'est pour Chose !... Qu'est-ce qu'il prend, le copain ! »



— Un dernier mot : je vois que vous pratiquez la radio.

— Beaucoup. Les émissions sont pleines d'opportunité. Dernièrement, je me mettais à table ; je prends une conférence faite dans une station d'Etat et j'entends : « Pour vider les tuyaux engorgés par les détritus et les eaux grasses... » Juste, on servait le potage ! Vous parlez d'un dîner-concert !

Ridendo



— Quoi... vous trouvez maintenant votre bras trop court... j'ai cru bien faire, moi, en vous consentant une forte réduction de votre fracture...

(Dessin inédit de L. Kern).



— Avez-vous mis le thermomètre ?

— Je pense bien, il y a 8 jours que je l'ai et j'ai toujours de la fièvre !

(Dessin inédit de Clem).



— C'est pour une extraction ?

— Mais non, c'est pour faire arracher une dent.

(Dessin inédit de Jac Ross.)



LE CHOIX

— Parfoit, je prends celui-là !

(Dessin inédit de Léon Max.)



— Pardon moestro !... Pourrait-on sovoir quel est votre désir le plus cher oprès cette soirée triomphole ?

— C'est de ne pos roter mon dernier métro.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

Souvenirs du médecin de service

L'ECRAN ET L'ATTENTAT A LA PUDEUR

Je me souviens d'un film d'avant-guerre, qui montrait un attentat commis au bord d'une voie ferrée. Un brigand, après s'être emparé d'une belle jeune femme, la jetait évanouie sur l'herbe du talus et se préparait à assouvir sa monstrueuse passion, style des faits-divers, lorsque, par bonheur pour la vertu de la dame et par malheur pour le plaisir des spectateurs, un train passait.



L'un de ces spectateurs, après avoir vu le film, voulut le revoir, non pas une fois, mais plusieurs. A quelqu'un qui s'étonnait d'une aussi longue curiosité, il dit naïvement :

— Sait-on jamais ? Un soir, le train peut avoir du retard !

* * *

LA COMÉDIE DE LA VIE

Puisque je suis en train de me rappeler les bonnes histoires de théâtre, vues par le médecin de service, en voici une, bien plaisante, dont l'héroïne fut une gracieuse comédienne, Mlle Rirette, dans une comédie où, elle aussi, devait paraître au lit. Quand le rideau se levait, la situation était la suivante : Mlle Rirette était couchée, son amant (dans la pièce), pénétrait dans la chambre et la réveillait pour lui apprendre une nouvelle quelconque et la pièce continuait.

Or, Mlle Rirette, dans la vie réelle, était mariée à un sieur Mondelu, comédien de son état sous le nom de Rainval. Naturellement, Rirette le trompait à corne-que-veux-tu ; elle le trompait même avec excès, au point de ne plus tenir debout quand sonnait l'heure de la représentation.

Un soir, elle se déshabille pour entrer en scène, se glisse dans le lit et le rideau se lève. Un grand temps se passe. L'amant s'avance à pas de loup dans la chambre. Et ce rôle d'amant, c'est Rainval, l'époux légitime de Rirette, qui le joue, car le théâtre a de ces hasards. Cet amant, donc, essaye de réveiller la femme couchée et endormie, non par simulacre, mais véritablement endormie. En effet, Rirette, brisée d'amoureuse fatigue, n'a pu résister à la tiédeur du lit. L'amant insiste, Rirette grogne, le public rit. Enfin cédant à une sollicitation plus impérative de Rainville qui commence à craindre l'emboîtage, la jeune femme se dresse sur son séant et s'écrie, parlant à son mari jouant le rôle de son amant :

— Mais laisse-moi donc roupiller, chéri, puisque mon cocu ne rentre pas à la maison avant sept heures !

LE MÉDECIN DE SERVICE

QUESTION

— Dois-je me dévêtir complètement, Docteur ?

(Dessin inedit de Luc By.)





MARK TWAIN

Samuel-Langhorne Clemens, tour à tour imprimeur, pilote de bateau, chercheur d'or et journaliste, s'est fait une place de choix dans la plaisanterie à froid sous le nom de Mark Twain.

Aucun lecteur californien n'a oublié les conditions extravagantes dans lesquelles il devint rédacteur d'une feuille rurale, en remplacement du rédacteur habituel qui était parti en vacances pour un mois.

Le premier numéro de l'intérimaire eut un gros succès en raison de ses considérations imprévues. On y trouvait des articles de ce genre :

« Il ne faut jamais arracher les navets, ça leur « est nuisible. Il est préférable de faire grimper « quelqu'un et de lui faire secouer l'arbre. »

Ou bien :

« Le guano est un bel oiseau mais il exige de « grands soins. On ne doit pas l'importer plus tôt « qu'en juin, ni plus tard qu'en septembre En hiver, « on aura soin de le tenir dans un endroit chaud « où il puisse couver ses petits. »

Quelques mots sur la citrouille :

« Cette baie est très appréciée par les indigènes « de la Nouvelle-Angleterre qui la préfèrent aux « groseilles à maquereau pour faire les tartes; ils « la préfèrent aussi à la framboise pour nourrir les « vaches, comme plus nutritive sans empâter. La « citrouille est la seule variété comestible de la « famille des oranges qui réussisse dans le Nord, à « l'exception de la calebasse. Mais l'habitude de la « planter dans les cours, devant les maisons, dis- « paraît rapidement car il est aujourd'hui reconnu « que la citrouille est un arbre qui ne donne pas « d'ombre. »

« Voici la chaleur qui approche, les jars com- « mencent à frayer... »

Le succès de ces conseils pratiques est tel que le journal se voit assiéger par les agriculteurs qui croient la rédaction en proie à l'aliénation mentale.

Mark Twain abandonne alors le journalisme agricole et se livre à de doctes considérations sur « la crainte de l'éclair », une des infirmités les plus terribles qui puissent affliger une créature humaine. Cette infirmité n'attaque d'ordinaire que les femmes, mais il n'est pas sans exemple de la trouver chez un homme. Cette maladie a ceci de particulièrement vexant qu'elle terrasse sa victime à un degré qui ne produit aucune autre sorte de crainte.

Il a, en effet, reçu le témoignage du sieur Mac Williams dont la femme avait si peur de la foudre qu'en cas d'orage elle se levait de son lit parce que c'est l'endroit le plus dangereux, s'écartait des murs parce qu'ils sont conducteurs du fluide, ne marchait pas parce que l'air provoque le phénomène, mais se mettait debout sur une chaise dont les quatre pieds reposaient sur des soucoupes tandis que son mari mettait son ceinturon et son sabre de milicien sur sa chemise de nuit, son casque sur sa tête et une paire d'éperons à ses pieds, tout cela pour s'apercevoir à la fin que le ciel était pur et la nuit pleine d'étoiles, Mme Mac Williams ayant pris pour l'éclair et le tonnerre, les salves d'artillerie annonçant la nomination du Président des Etats-Unis.

Mais cette phobie n'est rien à côté de certaines « philies » retentissantes. Ecoutez plutôt l'histoire de l'oncle du commis voyageur qui employa successivement ses millions à collectionner les clochettes de vaches, puis les éclats de briques et, pour finir, les échos.

« Son premier achat fut celui d'un écho de « Géorgie, qui répétait quatre fois; vint ensuite « un écho de Maryland, de sextuple répétition; « puis un écho du Maine à treizième répétition; « un écho de Kansas à neuf répétitions, un écho de « Tennesse, à douze répétitions, qu'il eut à bon « compte, si l'on peut ainsi parler, parce qu'il « était en réparation, une partie du rocher qui « le renvoyait s'étant effondrée. Il croyait qu'il « pourrait le réparer au prix de quelques « milliers de dollars, et qu'en augmentant l'élé- « vation du roc avec de la maçonnerie, il pourrait « tripler la capacité de répétition, mais l'architecte

« qui se chargea de l'affaire n'avait jamais bâti « d'écho jusqu'alors et perdit littéralement celui-ci. « Avant qu'il y mit la main l'écho parlait et « répliquait autant qu'une belle mère. Maintenant « il n'était plus bon qu'à un hospice de sourds-« muets. »

De Mark Twain encore, ce propos qu'il prête à un ouvrier calfat :

« Un jour, en Californie, nous réparions la « coque d'un grand bateau. Eh bien, la chaleur « était si forte et nous avions si soif que, je me le « rappellerai toute mon existence, il m'arriva de « boire une pleine bouteille de vernis. »

« — De vernis! s'exclama son interlocuteur... « Pauvre malheureux, vous n'aviez donc pas d'eau « à proximité?

Alors le calfat un peu surpris :

« — De l'eau? Si, nous avions de l'eau... Mais, « vous savez, quand on a si soif, on ne pense pas « beaucoup à se laver. »

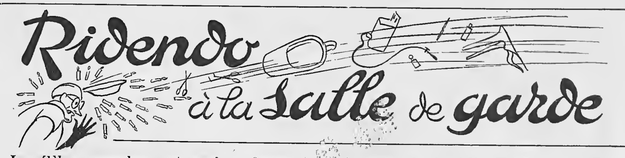
Recueilli par Georges BARBARIN.



— Je vais être à la mode, la poitrine se porte.

— Oui... mais pas sous les bras !

(Dessin inèdit de Pavis.)



Le célèbre accoucheur est aussi un fameux gourmet. Dernièrement, après avoir délivré une très charmante jeune femme du meilleur monde, il était occupé à frictionner énergiquement le nouveau-né qui ne criait pas encore.

— Est-ce un garçon, est-ce une fille ? demande l'accouchée, languissante.

— C'est une fille, madame !

— Ah ! mon Dieu !... une fille, qu'en ferons-nous en ces temps si difficiles ?

Alors le médecin, tendant le bébé à bout de bras, répond rondement :

— Vous en ferez une cuisinière ! Voyez, elle a déjà le cordon bleu !



Encore un joli mot d'examinateur.

Celui-ci, fort pointilleux, harcelait le candidat de banderilles sous lesquelles le malheureux suait sang et eau. — Enfin, monsieur, lui dit-il, je vous arracherai bien au moins une réponse correcte. S'il vous plaît, qu'est-ce que *créer* ?

— Créer ? balbutia le candidat... mais créer, c'est... c'est faire quelque chose de rien !

— Allons, c'est bien, monsieur, reprit férocement le tortionnaire, on va vous créer docteur !



Tristan Bernard et deux amis, prennent place à la terrasse d'un petit café. Le garçon accourt ; Tristan demande à ses compagnons :

— Qu'est-ce que vous prenez ?

— Porto ! répondent-ils.

— Bon... trois portos.

Le porto est servi. On le goûte. Grimace collective. Ce porto a un arrière-goût qui l'apparente aux pires drogues.

En allongeant au garçon son pourboire, Tristan lui glisse cette recommandation :

— N'oubliez pas de nous rendre l'ordonnance !

Inquiété par certains troubles de sa prostate, un monsieur s'en fut voir un spécialiste. Ce dernier, un peu trop élégant, un peu trop gracieux, déclara après examen :

— Je vous ferai une série de massages de la région rectale. Il en faudra six au minimum. Je ne vous prendrai que cent francs par massage. Nous allons commencer tout de suite.

Ainsi fut fait. Après le deuxième massage, comme le monsieur, de retour chez lui, relatait ses impressions à sa femme, celle-ci lui dit : — Ecoute donc, ça me paraît très facile, ce massage. Je pourrais très bien remplacer le docteur et, chaque fois, nous économiserons cent francs. Tiens, explique-moi bien comment il procède !

— Voici, répondit le mari. Le docteur place sa main droite sur mon épaule, sa main gauche à ma ceinture...

— Sa main droite, sa main gauche... Mais alors, avec quoi fait-il le massage ?

Aussitôt, le monsieur semble frappé d'un trait de lumière. Et il s'écrie, furieux :

— Ah ! le saligaud... Et il a osé se faire payer cent francs chaque fois !



Lévy-Lévy, fils de Lévy, était, comme Jérôme Paturot, à la recherche d'une position sociale. Un ami providentiel lui indiqua un riche malade auquel on se disposait à faire une transfusion de sang, Lévy-Lévy se présenta comme donneur, fut agréé et reçut du malade reconnaissant la somme de trois mille francs.

A quinze jours de là, une seconde transfusion fut reconnue nécessaire. On appela Lévy-Lévy, toujours empressé. Mais cette fois, au lieu de trois mille francs, il ne reçut qu'un chèque misérable : trente francs.

— Vous avez dû vous tromper de deux zéros ! dit-il un peu plus tard au malade en convalescence.

— Non pas, dit l'autre.

— Mais pourquoi trois mille francs la première fois et trente francs seulement la deuxième ?

Le malade répondit tranquillement :

— Vous oubliez que, la deuxième fois, j'avais du sang juif dans les veines !

Ridendo



CHASSE

— Vous avez de bien jolis bois, cher docteur...

— Oh! ce n'est pas moi qu'il faut féliciter, c'est ma femme...

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



SOUVENIR

— Ma chérie, j'aimerais avoir une photo de vous...

— Il ne m'en reste plus... mais je peux vous donner une épreuve de radio de ma fracture de l'épaule...

(Dessin inédit de Marmottin.)



— Ce que je ressens, Docteur, je ne peux pas l'expliquer avec des paroles...

— Oh !... racontez-moi ça !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

COMBINAZIONE

Dans un dîner récent, un convive qui se prétendait bien renseigné contait les singularités en amour d'un personnage que les hasards de la politique ont parfois projeté dans les sphères gouvernementales.

Un vieux monsieur, qui a été longtemps fonctionnaire en Indo-Chine, prit la parole et dit tranquillement :

— Ce type-là ne m'épate pas. Il aura beau se creuser la tête, il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Dans le domaine de la curiosité sexuelle, on a tout fouillé et tout exploité. Les Grecs, nos maîtres en toutes choses, le sont aussi sur le plan de l'investigation voluptueuse. Et les Japonais et les Annamites ajoutent, à la conjugaison du verbe aimer, des temps que nous ignorons.

La disparité est, en amour, une règle intangible. La première midinette venue en sait là-dessus plus que le plus grand docteur. Elle n'ignore pas que les bruns recherchent les blondes, les sylphides les malabars, les boulottes les efflanqués. C'est la loi des contrastes qui mène le monde, qui ordonne depuis toujours les antithèses des saisons et des cœurs.

Les appareillades les plus insolites ont été tentées. Rémy de Gourmont l'a démontré dans sa fameuse *Physique de l'amour :* « Les animaux eux-mêmes nous donnent l'exemple des aberrations les plus baroques. »

Dans la recherche du biscornu, je ne crois pas qu'on fasse jamais mieux que ce gentilhomme de Ferrare dont parle Brantôme et dont je vais vous rapporter l'histoire, en atténuant certaines expressions, car Brantôme n'y va pas avec le dos de la cuiller :

« Etant épris d'un beau jeune homme, ce seigneur persuada à sa femme d'octroyer sa jouissance audit jeune homme, qui était amoureux d'elle.

« Jour fut assigné, et l'heure étant venue que ce jeune homme et cette dame étaient en ces douces affaires, le mari, qui s'était caché, d'accord avec sa femme, parut soudain. Il approcha sa dague de la gorge du jeune homme, la loi italienne, plus rigoureuse qu'en France, punissant le cocuage de mort. Le jeune homme fut, pour avoir la vie sauve, contraint d'accorder au mari ce qu'il voulut. Ainsi le jeune homme s'abandonna au mari, et le mari lui abandonna sa femme. »

On a beau médire de notre temps : je n'y ai jamais entendu parler d'une *combinazione* de cet acabit-là.



OMELETTE DE POISSONS BLANCS A LA NAPOLITAINE

●

Il nous semble qu'à cette historiette une recette un peu singulière de cuisine italienne irait comme un gant. Nous l'emprunterons à la *Cuisine de tous les pays* d'Urbain Dubois.

Laver cinq cents grammes de petits poissons blancs, genre goujons, les éponger sur un linge, les tenir sur la glace jusqu'au moment de les cuire. Casser 7 à 8 œufs dans une terrine, les assaisonner avec sel, poivre, persil haché ; les battre vivement avec un fouet, leur mêler les petits poissons, préalablement assaisonnés. Chauffer de l'huile dans une poêle, verser les œufs et les poissons dans celle-ci. Lier l'omelette en la laissant plate, l'enlever à l'aide d'une assiette. Arroser le fond de la poêle avec un peu d'huile, remettre l'omelette dedans, la cuire, la glisser sur un plat rond sans la ployer.

LES ENFANTS TERRIBLES

Dans huit jours, Simone, la grande sœur de Jacqueline, va se marier. Jacqueline qui n'a que huit ans est très intéressée par cette solennité et pose sans cesse des questions à ses parents.

— Dis donc papa, quand Simone et Henri seront mariés est-ce qu'ils iront se coucher dans le même lit, comme maman et toi ?

— Mais oui ma petite fille.

— Et qu'est-ce qu'ils feront tous les deux ?

— Ils s'embrasseront et puis après ils dormiront.

— Mais dis donc papa, est-ce qu'ils auront des enfants ?

— Peut-être bien.

— Mais papa, moi je couche quelquefois avec ma petite sœur Jeanne et on n'en a pas d'enfants.

— Oui mais ma petite Jacqueline, Henri et Simone seront mariés.

— Ben alors qu'est-ce que c'est le mariage?

— Tu m'embêtes à la fin, répond le père, qui ne sait quoi dire.

Mais Jacqueline insiste et veut absolument être fixée sur ce qui l'intéresse. Elle insiste même trop, si bien que son papa, à court d'arguments et de patience prend Jacqueline sous son bras, relève ses jupes et lui administre la fessée en disant : « Voilà ce que c'est le mariage ».

***

Le grand jour est arrivé et, au dîner les conversations vont bon train, accompagnées de quelques plaisanteries habituelles. Jacqueline a, jusque-là, été très sage et tout le monde la complimente sur sa tenue à table. Une des invitées lui dit même :

— Eh bien ma petite Jacqueline tu seras bien contente toi aussi quand tu te marieras.

— Oh non, Madame.

— Voyez-vous cette petite ! Et pourquoi donc Jacqueline ?

— Parce que c'est pas drôle le mariage, madame.

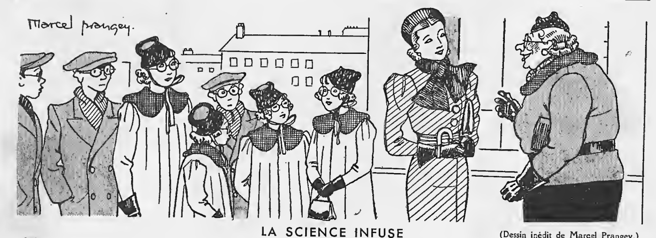
La jeune mariée s'interpose alors et conseille à sa sœur de ne pas parler de ce qu'elle ne connaît pas ; mais Jacqueline d'affirmer qu'elle sait très bien ce qu'est le mariage.

—Eh bien explique-le-nous?

—Je ne peux pas, reprend la petite, je ne peux pas te l'expliquer, mais je te plains tu sais car, pour ce soir, tu peux préparer tes fesses.



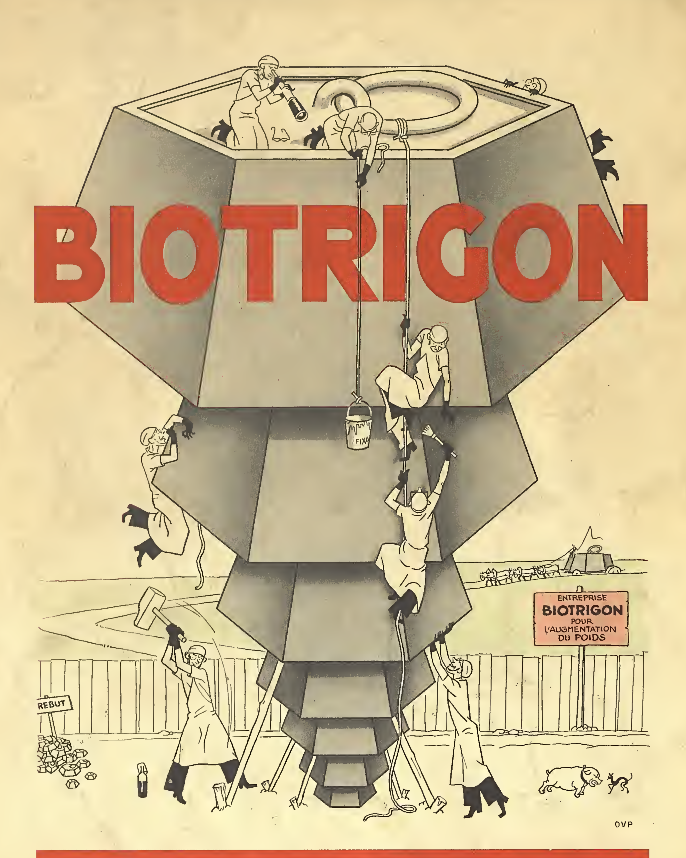
D. A.



LA SCIENCE INFUSE (Dessin inédit de Marcel Prangey.)

L'ÉLÈVE SAGE-FEMME. — Je suis depuis 9 mois les cours de l'école d'accouchement.
L'AMIE PROLIFIQUE. — Vous attendez un bébé ? Moi j'en ai eu 8 sans avoir jamais appris.

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD
E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



3me ANNÉE - N° 48

LE TERME

20 Avril 1936



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

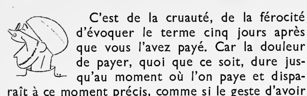
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



C'est de la cruauté, de la férocité d'évoquer le terme cinq jours après que vous l'avez payé. Car la douleur de payer, quoi que ce soit, dure jusqu'au moment où l'on paye et disparaît à ce moment précis, comme si le geste d'avoir acquitté ce que l'on doit, faisait s'évanouir les soucis.

Si la couverture n'évoquait pas ce jour affreux, si je n'appuyais pas sur la chanterelle, ce mauvais souvenir serait dissipé. Mais ne vaut-il pas mieux que j'évoque ce passé si proche et révolu que de vous annoncer avec des menaces pareilles à celles du Franciscain: « Frère, il faut mourir! » Que trois mois sont vite passés et que le terme de juillet vous tombera sur la téterre juste au moment de votre départ pour les vacances.

Mais je me garde bien d'être un mauvais prophète.

Qui vous dit que d'ici trois mois, la nouvelle chambre comme don de joyeux avènement, ne va pas supprimer le terme de juillet?

Mais pardon ! Il y a sans doute des propriétaires parmi vous à qui cette perspective fait passer un petit frisson dans le dos !

■ ■ ■

Seigneur, Dieu, comme il est difficile de bavarder sans blesser ou peiner quelqu'un. Si je parlais de Pâques, aujourd'hui même où les vacances prennent fin, je retournerais le fer dans la plaie de ceux qui, après être partis, sont revenus ce matin pour reprendre des occupations qui leur semblent d'autant plus pesantes qu'ils les avaient voulu oublier pendant quelques jours.

Ce n'est pas en nous plaignant d'un dur labeur que nous pouvons attendrir le destin, puisque c'est lui qui nous a imposé notre tâche ; mais nous pouvons l'étonner et peut-être même le vexer un peu, en disant avec bonne humeur :

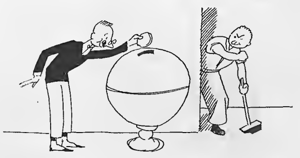
— Je me demande ce que je pourrais faire si je ne travaillais pas ?

■ ■ ■



Je ne prétends pas que l'on travaille moins qu'autrefois, au contraire, on en fait beaucoup plus en travaillant plus vite et moins longtemps. Il ne s'agit plus d'un lent travail de tâcheron, d'un petit labeur interminable. Aujourd'hui on veut réussir le plus vite possible ; on joue son avenir d'un coup.

Le temps n'est plus où nos grands-parents mettaient quarante ans pour acquérir de toutes petites rentes, après une lente vie étroite et sans apparence. Aujourd'hui, c'est en quelques années qu'il faut réussir ; nos fils ont encore moins la patience que nous de réaliser sou à sou une modeste aisance.





Je connais une toute jeune fille, elle a dix-huit ans et elle a été élevée avec assez de soin par une mère attentive. Mais il faut croire que le spectacle de la vie des honnêtes bourgeoises qui entourent sa jeunesse ne l'ont pas encouragée. Comme je lui demandais, l'autre jour, ses projets

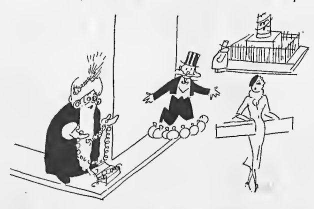


d'avenir, elle m'a répondu le plus simplement du monde :

— Moi ? Je veux être poule, mais poule de luxe, la poule à qui il ne manque rien ; l'auto, les bijoux, les toilettes, le confort moderne, etc... tous mes désirs satisfaits...

Cette enfant qui se juge dessalée me parut plus naïve qu'une petite fille sortie la veille d'un conte de fées. Je ne voulus pas lui faire de morale, mais je discutai cette affaire, si je puis dire, comme une autre affaire :

— Mais, mon enfant, pour être «poule de luxe» il faut être au moins deux, c'est-à-dire la poule et le riche commanditaire. Hélas ! par le temps qui court, le commanditaire est une denrée bien rare. Vous me répondrez que vous pouvez mettre votre affaire en société. En imagination, rien n'est plus facile ; mais, en réalité, que de difficultés, que de complications dans votre existence et que



d'exigences ! La vie n'est pas le cinéma, ma petite fille, et le temps n'est plus où l'on trouvait la nuit tombée, un généreux nabab à tous les coins de la rue de la Paix.

Vous penserez que j'ai de drôles de relations, mais je connais aussi une poule de luxe, une vraie de vraie ; elle n'est plus toute jeune, et si elle tient encore, c'est qu'à la belle époque de la prospérité elle a fait quelques économies.

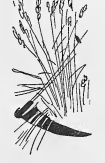
Mais sa vie, à l'heure actuelle, consiste à consulter tous les soirs la cote Desfossés et je vous jure qu'à l'heure où naguère on plaisantait heureusement dans son salon, le bureau des pleurs est grand ouvert. De vieux messieurs qui se seraient égorgés, rapière au poing, autrefois et que l'âge a pacifiés, se retrouvent autour d'un petit vin sucré et s'entretiennent de la misère des temps ; au moment des décrets-lois qui baissaient les loyers de dix pour cent, j'ai cru que la dame déteinte et liftée allait faire un malheur.

Et je parle de celle-là qui s'est défendue, comme disent les jeunes hommes d'aujourd'hui, mais je connais d'autres ex-poules de luxe, qui sont ouvreuses, marchandes à la toilette et même une qui tient les lavabos dans une boîte de nuit.



On ne les plaint pas ; elles n'ont pas mis d'argent de côté au temps où elles en avaient.

Sauf le respect, j'aurais bien voulu vous voir à leur place. Le monsieur qui paie veut que l'on dépense ; il veut voir ce qu'il offre, il veut une compagne somptueuse qui serve à sa publicité. Voyez-vous une hétaïre de choix qui vive comme la chaisière de Saint-Etienne-du-Mont. L'expression : Poule de luxe dit bien ce qu'elle veut dire, c'est un luxe qu'un homme ostentatoire s'offre quand il en a envie, c'est bien souvent plus au luxe qu'il tient qu'à la femme. Mais c'est aussi de ce luxe - là qu'il se passe le plus facilement à l'heure des restrictions.



La crise, c'est peut-être aussi la disparition de ces petites femmes qui dépensaient sans compter et pour qui rien n'était trop beau, pour qui rien n'était trop cher...

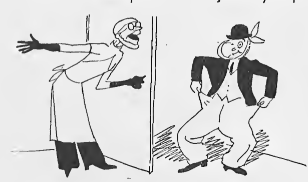


— La petite Huntel est encore enceinte.
— Ah, et... qu'a dit son mari ?...
— Dame... il a fait la tête.
— Et... sait-on qui... a fait le reste ?

(Dessin inédit de Pavis.)

On m'a raconté ces jours-ci, et c'est un ami généralement bien informé, qu'un groupe financier était en train de mettre sur pied une affaire qui vous intéressera : les opérations chirurgicales à crédit.

Prenons un exemple : un Français moyen qui



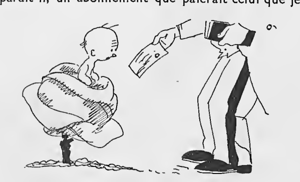
joint tout juste les deux bouts doit subir une opération ; soit quatre, cinq, six mille francs et même mieux, qu'il n'a pas. Il s'adresse donc à la Société en question qui prend ses renseignements très rapidement, et qui fournit l'opération à crédit, comme on fournit une auto, une machine à coudre, une fourrure ou un poste de T. S. F.

Ne prenez pas un air scandalisé. Vous avez tout à gagner à cet arrangement et les malades aussi.

Vous, parce que beaucoup d'entre vous n'osent pas relancer des clients ingrats et aussi les malades timides qui renoncent à une opération parce qu'ils sont incapables de la payer au moment même où leur maladie vide leur tiroir.

Il paraît qu'en Amérique, c'est une pratique courante ; en Allemagne, on fait déjà les accouchements à crédit ; il existe aussi une société qui a organisé le crédit pour les soins dentaires.

Et même il est question de créer au Canada, paraît-il, un abonnement que paierait celui que je



n'ose pas appeler le malade, dès sa naissance jusqu'à son dernier jour. Si au cours d'une existence assez longue, l'abonné doit avaler un kilo de radium, c'est son droit strict et il sera soigné comme Carnegie — s'il vit encore — en personne !

■ ■ ■



Remarquez que j'ai l'air de faire mon malin pour paraître être à la page, mais je songe à nos grands-parents qui se seraient crus déshonorés s'ils n'avaient pas tout payé comptant !

Il arrivera un moment où les prévoyants de l'avenir auront dans leurs poches une foule de petits carnets comme ceux de l'autobus et du métro, et qui leur permettrait de faire bonne figure en face de toutes les surprises de l'existence.

Admettez par exemple une fin de mois désargentée qui oblige un jeune homme torturé par le printemps à attendre la paie pour satisfaire ses légitimes convoitises. Ne serait-il pas plus simple qu'il eut pris ses précautions d'avance et qu'il entrât dans le plus aguichant des bobinards de sa



ville en soulevant poliment son chapeau et en disant à la servante : « Abonné ».

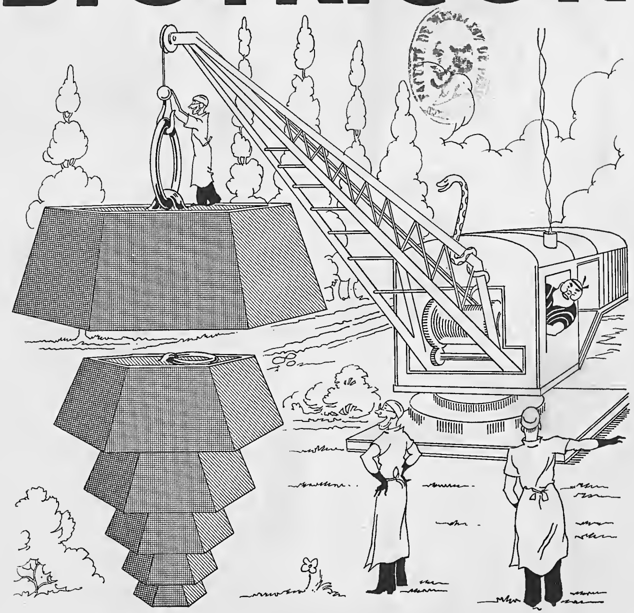
Le jour viendra où l'on pourra se payer la plus belle fille du monde à tempérament, c'est-à-dire à la petite semaine. Après avoir vu Laïs, Lysis ou Phryné, le désir peut venir à un pauvre homme de les approcher. Admettez que pour mille francs payables dans l'année, vous puissiez en voir la farce, hésiteriez-vous ?

Mais j'ai tort de croire que les rentrées puissent se faire normalement pour ces dépenses particulières ; les demoiselles exigeantes ont généralement raison de se faire payer d'avance.

Après, on a vraiment l'impression que c'est là de l'argent fichu par la fenêtre.

Robert DIEUDONNÉ.

BIOTRIGON



Augmente le poids
et la résistance physique

LABORATOIRES JACQUES LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS

Ridendo



DÉCLARATION

— Voici, Madame... J'ai dans le cœur une affection...

LA DOCTORESSE. — Très bien, déshabillez-vous, que je puisse vous ausculter.

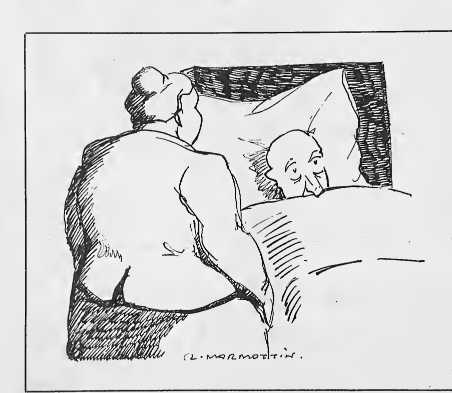
(Dessin inédit de Jo Paz.)



— J'suis en faillite depuis que j'ai été opéré d'une hernie.

— Pauvre vieux, c'est une mauvaise opération de bourse.

(Dessin inédit de P. Morlier.)



LA CONSOLATRICE

— Et celui qui avait la même maladie que toi, il est mort au bout de combien de temps ?

(Dessin inédit de Marmottin.)



(Illustrations de TITA.)

LA BONNE PRÉCAUTION

Dans ce petit théâtre « à côté », où l'on fait plus fond sur le nu intégral des artistes que sur le texte de la revue, le médecin de service fut l'autre soir mandé en coulisses.

Il y trouva le pompier — également de service — avec une joue en sang. Peu de choses... Les griffes d'une jolie danseuse qui se plaignait d'avoir été chatouillée au passage.

Alors le Dr Z... au galant trouffion :

— La prochaine fois, mon vieux, mets ton masque à gaz !

■ ■ ■

UN HOMME REDOUTABLE

Le Dr Pa..., le célèbre médecin légiste, dont on sait l'esprit gaillard et gaulois, se trouvait à dîner chez Max..., avec quelques amies et amis.

— Dites donc, mon cher, fit une très jolie femme, quel est l'homme qui vous a le plus impressionné dans votre vie?

Alors, le Dr Pa..., sans hésiter :

— Deibler !

— ??...

— Oui, avec lui, on a toujours un peu le sentiment qu'on va perdre la tête !...

■ ■ ■

RAYON DE LA VOLAILLE

Ce haut personnage de la IIIe République a donné récemment des signes d'énervement caractérisés, consécutifs, assurent ses familiers, a de trop nombreux sacrifices à Vénus :

Aussi bien ses médecins l'ont-ils mis au régime : œufs et lait.

Et à ce propos, l'intéressé rappelait — car il a beaucoup plus de mémoire que d'esprit — le mot d'Harpignies, le célèbre peintre, mis lui aussi au même régime :

— On me flanque des œufs... et on m'interdit les... poules !...

■ ■ ■

GASTRONOMES

Cette « Académie de gueule » — lisez de gastronomes est très fermée et l'on n'y entre que très difficilement, plus difficilement que chez les quarante.

Pour un siège récemment vacant, il y avait sept candidatures, dont quatre de médecins.

On demandait au bon Cur..., grand électeur et Prince des Gastronomes, si ce « pourcentage » de docteurs ne l'effrayait pas?

— Pensez-vous, fit le bon Cur..., plus il y a de toubibs, mieux ça vaut. On finit par prendre les gastronomes pour des *scientifiques*.

■ ■ ■

LE CHAPITRE DES ASTRES

Cet éminent praticien croit aux astres.

Et les signes du Zodiaque, du Lion, du Marteau, n'ont pas de secrets pour lui.

Pénétré de son sujet, il ne manque pas d'en parler à ses belles clientes.



A l'une d'elles qui dans le plus simple appareil, lui tournant le dos, se prêtait à une auscultation, il vantait l'autre après-midi « l'impulsivité du Bélier ! et la chaleur de Saturne... ».

—Oui, oui, docteur, fit bientôt spirituellement la jolie patiente, mais pendant ce temps-là, ma lune à moi se refroidit !...



— Mais c'est votre docteur? On le rencontre partout...
— Oui, il m'a dit qu'il devrait me suivre pendant un an...

(Dessin inédit de Gardilène.)

COLLABOREZ....
AMIS LECTEURS



Monsieur le curé se promenait dans sa campagne en lisant son bréviaire, quand il fut distrait tout à coup par la rencontre de son benjamin du catéchisme qui promenait une vache.

— Où vas-tu donc ainsi, Pierrot ? dit le prêtre intrigué.

— Ben, M'sieu l'curé, j'vas conduire not'vache au taureau.

— Hein! dit le curé avec étonnement, ton papa pourrait bien se charger de cette besogne, ce me semble.

— Ah non! répartit le gosse, il faut que ce soit le taureau.

Dr G. G.



VIEILLES AFFICHES ÉLECTORALES

LE DOCTEUR BARILLET, CANDIDAT EN 1880

Voici revenir le temps où, sur les panneaux d'affichage, des placards versicolores vantent les mérites des candidats à la députation. Mais, cette année, nous aurons mieux que les professions de foi imprimées; jusque dans notre vie privée, dans notre maison, la radio — si nous ne prenons soin de nous défendre — viendra clamer la supériorité des opinions du candidat Chose sur celles du candidat Machin, en attendant que la parole du candidat Truc réduise à néant les doctrines de Machin et de Chose.

L'histoire parlementaire nous apprend qu'en l'an 1880, dixième de la République, un médecin, le Docteur Barillet, fit campagne dans une circonscription du Centre, avec l'étiquette libérale, ce qui était alors un parti assez avancé.

Mais le piquant de cette aventure électorale réside dans la rédaction des manifestes lancés par le Docteur Barillet, ou, pour mieux dire, dans le choix de ses arguments. Voici le texte savoureux d'un de ses tracts, retrouvé dans une collection privée que seraient fières de posséder bien des archives publiques.

ÉLECTIONS LÉGISLATIVES DU 21 AVRIL 1880

Messieurs et chers Electeurs *(sic)*.

« L'honneur qui m'échoit de solliciter vos suffrages vous paraîtra justifié, du moins j'ose l'espérer, si vous voulez bien prendre la peine de considérer, par les chiffres ci-après, l'étendue et l'efficacité des services que j'ai été appelé à rendre à mes sympathiques et honorés concitoyens. »

On trouve ici un style, une phraséologie, qui trahissent leur époque. En 1880 l'urbanité n'était pas un vain mot en période électorale, l'épithète gardait une distinction fleurie et sucrée. Comme dit cet autre médecin de Sganarelle, « nous avons changé tout cela ! »

Mais arrivons aux états de services par lesquels le candidat docteur, Barillet se flattait de conquérir les votants.

« Messieurs et chers Electeurs. Je suis établi depuis dix-sept ans dans notre bonne ville. Depuis dix-sept ans, j'exerce la profession qui implique le devoir de soulager l'humanité souffrante (*sic*). Chaque jour, par tous les temps, bravant les ardeurs caniculaires ou les rudes frimas, j'apporte aux malades citadins et rustiques, mon dévouement, mon expérience et mon savoir.

« A raison d'une moyenne, très raisonnablement supputée, de 5 malades par jour (cette moyenne, je n'hésite pas à le déclarer,

n'aurait pas suffi à me faire vivre) c'est donc à 150 malades par mois que j'ai donné mes soins. Et comme j'exerce la médecine depuis dix-sept ans, j'ai donc porté secours à 30.600 malades.

« Il m'est permis de dire que ces 30.600 malades ont été contraints par la force des choses, et plus encore par mes prescriptions, de recourir aux médicaments du pharmacien, et que ces médicaments ont coûté à chacun d'eux 3 fr. 50 au minimum. Il s'ensuit qu'en dix-sept années, j'ai su faire gagner au commerce pharmaceutique de notre localité, la coquette somme de 107.100 francs.

« Parmi mes 30.600 malades, un tiers dut faire appel à la vigilance, soit d'une garde de nuit, soit d'une poseuse de ventouses ou de sangsues, soit d'un donneur de clystères. En tarifant à 4 francs l'office de chacun de ces modestes et distingués collaborateurs du praticien, c'est une somme de 24.000 francs que leur corporation a gagnée grâce à moi.

« Mais ce n'est pas tout, Messieurs et chers Electeurs :

« Sur les 30.600 malades, les neuf dixièmes, guéris et rétablis par mes inlassables efforts, purent reprendre normalement le cours de leurs occupations et, par ce fait, accroître le mouvement commercial, industriel et intellectuel de notre laborieuse cité et de ses alentours. Par contre, un dixième fut dans la nécessité de faire appel au concours des chirurgiens, moyennant un chiffre d'honoraires qui ne saurait être inférieur à 100 francs par client, soit, pour 3.060 malades, 306.000 francs au profit du corps chirurgical.

« L'éloquence des chiffres, Messieurs et chers Electeurs, surpasse celle des mots les plus pressants. Ne suis-je pas en droit, devant cette statistique émouvante, de compter sur les voix des neuf dixièmes des malades mâles rendus par moi à l'activité?

« Ne suis-je pas en droit de compter également sur les voix des pharmaciens, aide-pharmaciens, préparateurs, commis, comptables, caissiers et livreurs recevant de la pharmacie leurs gains ou salaires, que mon zèle a su alimenter?

« Ne suis-je pas en droit d'invoquer la reconnaissance des chirurgiens auxquels mon art a procuré de notables avantages pécuniaires?

« Ne suis-je pas en droit... »

Et le candidat Barillet continuait d'aligner les subjections... Hélas! vaine rhétorique! En finissant, il commit une grave imprudence. En effet, son manifeste se terminait ainsi, à la manière de Bossuet!

« Mais l'impitoyable faulx qui menace les humains ne peut être entièrement détournée par la Science! En dépit de mon zèle, j'ai dû céder à la sombre moissonneuse un vingtième de ma clientèle, soit environ 1.500 malades trépassés. Or, les familles, pour inhumer leurs regrettés parents, s'adressèrent aux entreprises funéraires, durent débourser, par convoi, la somme approximative de 300 francs, en sorte que les Pompes funèbres bénéficièrent ainsi de 450.000 francs. Ne suis-je pas en droit de compter encore sur les voix des cochers de corbillards, croque-morts, prêtres, bedeaux et fossoyeurs qui ont vécu de ces défunts? »

Cette suprême invocation dut jeter un froid. Le candidat Barillet ne fut pas élu.

G. D.





AU CIEL — L'HEURE DE LA VISITE

— Encore mal à la tête ?... Mais vous n'avez donc pas pris les cachets que je vous ai donnés ?

— Si, mais c'est mon auréole qui me serre trop !...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)



DANS LE MONDE

— Hé, hé mon vieux, tu vieillis, tu changes.

— Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas.

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



MÉDECIN AUX SPORTS D'HIVER

— Tiens ! Je vous reconnais maintenant, Mademoiselle, c'est moi qui vous ai opérée l'année dernière.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)

LA BANANE





Un matin, avenue de Clichy. Le long des trottoirs des centaines de petites voitures offrent aux passants la salade, la bonne salade, les merlans à frire, les pommes de terre et les raisins.

Passent deux accortes midinettes, Suzette et Suzon.

— Mesdemoiselles, dit un marchand ambulant, voyez donc la banane, bien fraîche, bien belle, la banane !

Suzette et Suzon s'arrêtent en extase.

— Comme elle est grosse, dit Suzette.

— Comme elle est belle, dit Suzon.

— On en achète deux? Combien les bananes?

— Pas cher, mes petites : deux francs les trois ; et c'est de l'africaine.

— Donnez-en deux.

— Pas moyen, ma belle ! Deux, ça serait aussi cher ! Je ne les vends que par trois !

Alors Suzon, rougissante, se tourne vers Suzette et murmure :

— Prends-les tout de même, va... on mangera la troisième.

Docteur BOUTAREL.



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP : 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Echantillons

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE PROFESSEUR

SEZARY

Aussi vrai que le style c'est l'homme, le salon du professeur Sézary annonce le professeur Sézary : un homme cultivé de qui les goûts littéraires, artistiques ou musicaux sont tempérés par le sens de l'équilibre.

Amateur d'art? Voici des toiles de Vlamynck et de Valloton, un croquis de Degas, des estampes japonaises, une gravure de Demarteau. Il nous dira tout à l'heure : « En peinture, j'admire autant les modernes que les classiques, mais je n'aime pas les fauves. »

Musicien ? Près de la fenêtre un piano présente son clavier à la clarté avare de la sombre et aristocratique rue de Luynes.

— Malheureusement, soupire le professeur, je n'ai plus le temps de faire de la musique, comme autrefois...

Il évoque en souriant l'époque lointaine où il n'avait pas le téléphone !

— Je ne guettais pas le client. De temps en temps, je voyais bien venir à moi « quatre pelés et un tondu », mais des journées entières passaient sans qu'une main de malade vint sonner à ma porte. J'étudiais... je préparais l'agrégation.

Et l'on devine que le professeur pense :

— C'était le bon temps !

Les ans ont passé ; il s'est abonné au téléphone ; il s'est consacré à la dermato-syphiligraphie, maîtresse exigeante au nom rébarbatif.

Le professeur Sézary éprouve de la sympathie pour cette musicienne moderne aimée des uns, honnie des autres : la radio. Mais, à ce propos, il nous fait un aveu que nous respecterons tout bas : il n'aime pas — mais là pas du tout ! — les causeries médicales.

— On a tort de s'évertuer à expliquer une maladie à des gens qui ne connaissent pas un traître mot de médecine. Aussitôt, ils se pendent à votre téléphone ou rédigent un pneumatique désespéré : Docteur, guérissez-moi ! Je crois que j'ai la tuberculose !... Ils seraient aussi bien atteints d'ataxie, si on leur avait parlé d'ataxie. Ne suffit-il pas que les carabins de 1re ou 2e année se croient frappés de tous les maux qu'ils étudient, sans qu'il soit nécessaire de créer des épidémies de persuasion par émission?

Aussi, le professeur Sezary s'empresse de tourner le bouton. Imitons - le et changeons notre longueur d'onde :

— Les lettres, mon cher Maître?

— Quand je veux me recréer agréablement, j'ouvre Montaigne, Rabelais, Molière ; je relis Marc Aurèle. Ces gens-là pensaient fortement, écrivaient de même : bien sûr, les modernes me donnent aussi du plaisir, mais souvent ils me déçoivent : trop de romanciers notoires font des fautes de français ;

Horribile dictu ! Tant de médecins sont romanciers !

Le professeur Sezary appartient à une génération de praticiens qui ont tous quelques souvenirs de guerre. Est-ce parce qu'il est né à Alger qu'il a été affecté aux Bat'd'Af? Sur le front de Lorraine il a soigné des « resquilleurs de la maladie » qui apportaient des raffinements de bourreaux chinois à se « fabriquer » les plaies les plus abominables, les blessures les plus horribles, simplement pour ne plus « remettre ça ». La balle à travers la main, la chapelure d'ongle sur la chair à vif, la brûlure de cigarette sur la face interne de la paupière, c'est déjà bien. Mais il y a mieux : par exemple, l'injection de cambouis dans la cuisse pour faire éclore une merveille d'abcès gangréneux.

Pour finir il nous cite un cas qui l'a laissé perplexe.

— Un jour, nous vîmes arriver à l'ambulance un bat' d'Af' qui nous déclara sans ménagement :

— Je deviens fou !

Naturellement, nous le traîtâmes de fumiste. Alors, il tourna les talons, s'empara de son mousqueton et, se précipitant vers ses camarades, les menaça :

— Tas de s... je vais vous descendre !

Mais on a les reflexes rapides chez les Bat' d'Af : une salve l'étendit raide mort.

Et maintenant vous penserez sans doute que si le professeur Sezary s'avisait d'emprunter la plume d'un Duhamel, il parviendrait sans peine à nous intéresser. Malheureusement, il n'y songe pas : il est trop absorbé par son carnet de rendez-vous.

Et puis, le professeur Sezary est un modeste.

Ridendo

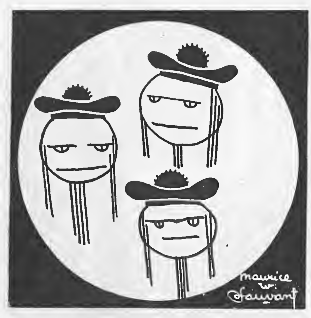


PROFESSEUR SEZARY

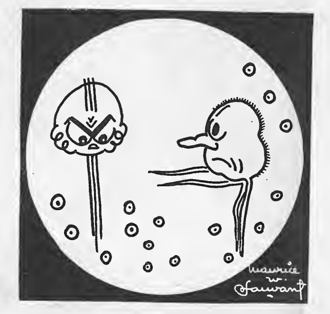
(Dessin inédit de Jo Paz.)

MICRO-DIALOGUES

(Dessins inédits de M. W. Sauvant.)



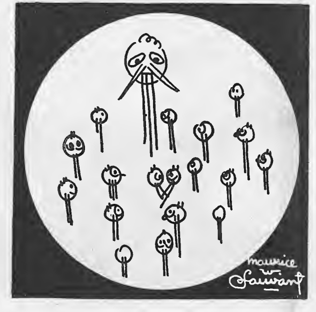
— Et ce " vaisseau " sanguin, où conduit-il ?
— Vers le " canal " biliaire...



— ...et puis, pouvez-vous dire ce que vous faisiez le 20 février à 8 heures du soir ?

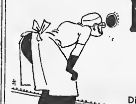


— Ah mon petit bacille de Kock chéri !
— ...Appelez-moi Adolphe, voulez-vous ?



— Si vous êtes sages, petits, dimanche on ira faire des glissades dans l'urètre...





Le Toubib déchaîné

SUPPLÉMENT A RIDENDO

" Je suis le Spéculum du Monde "
Dr KNOCK



Directeur : Th. DIAFOIRUS — Rédact. en Chef : Prof. SANGRADO — Gérant : Dr FAUST

Rédaction - Administration - Publicité - RIDENDO, 107, Rue Lafayette, PARIS

A L' « OFFICIEL »

La société amicale des Impotents récupérés vient d'être reconnue d'utilité publique. Nos félicitations.

HITLER EST SOUFFRANT..

BERLIN. — Depuis quelque temps, M. Hitler recommence à souffrir de la gorge. Les médecins ont diagnostiqué une irritation persistante du larynx et ont prescrit à l'auguste malade un repos complet. D'après l'officieuse D. N. B., le chancelier, en apprenant la décision de la Faculté, serait entré dans une violente crise de fuhrer.

... ET M. MUSSOLINI AUSSI

ROME. — Le grand discours que M. Mussolini devait prononcer par T. S. F. a dû être ajourné, le Duce étant tombé malade. Bien que l'on garde dans les milieux officiels la plus grande discrétion au sujet de l'indisposition du chef d'Etat italien, nous croyons savoir qu'il serait atteint d'une hypertrophie du moi.

EN ESPAGNE

UN CURIEUX OUBLI

MADRID. — Un nommé Pedro Alonso est tombé hier près de la puerta del Sol, pris d'un malaise subit. Il se tenait le ventre et poussait des cris affreux.

Relevé par des passants, il a été conduit à l'hôpital du Bueno Retiro. Le chirurgien a constaté que le malade avait subi quelques semaines auparavant une première intervention chirurgicale. En pratiquant une laparatomie, il a découvert la cause du mal foudroyant qui avait terrassé le malheureux : on lui avait, en effet, laissé dans les intestins un bistouri.

— Moi qui l'ai cherché partout ! a déclaré le praticien aux représentants de la presse. On peut dire qu'il revient de loin !

Le malade aussi.

LES GRANDS PROCÈS

QUAND THÉMIS CITE VÉNUS A COMPARAITRE

PARIS. — Un procès bien parisien : la prévenue est une délicieuse Américaine, la blonde danseuse Joan Glarner. Joan Glarner s'exhibait depuis un certain temps sur la scène d'un de nos grands music-halls. Mais elle dédaignait les vains atours et les voiles les plus légers. Partant de ce principe que la beauté sans apprêts est toujours la plus belle, elle dansait vêtue seulement d'un rayon de sunlight.

Mais Thémis, la chaste Thémis, s'est mêlée de l'affaire. Et la toute gracieuse nymphe a comparu hier devant le Tribunal correctionnel de la Seine, dont la salle, cela va sans dire, était pleine à craquer.

Le Tribunal a estimé que, pour rendre son arrêt en toute connaissance de cause — la vérité n'est-elle pas toujours nue? — Miss Joan Glarner devait comparaître dans la tenue même où elle s'exhibait sur la scène, afin que les magistrats pussent se rendre compte *de visu* du corps du délit. Le huis clos a donc été prononcé.

Mais lorsqu'il a fallu procéder à l'évacuation de la salle, l'une des dames présentes dans l'assistance a refusé de sortir, et s'est mise à invectiver le Tribunal. Les gardes ont dû l'expulser *manu militari*. L'incident est d'autant plus regrettable que la récalcitrante est la femme de l'un des magistrats.

LA GRIPPE DANS L'ARMÉE

VERSAILLES. — *Une violente épidémie de grippe sévit au 304e régiment d'infanterie. Pour enrayer le mal, le colonel a pris immédiatement les mesures les plus sévères. Les hommes devront porter jour et nuit le masque à gaz. Une théorie sur la grippe leur sera faite par les sergents de semaine. Tout homme qui, en dépit de ces précautions, présentera les symptômes d'une affection grippale, sera puni de huit jours de prison.*

CENT SIX ANS ET PAS UNE INFIRMITÉ

VILLENEUVE - SUR - OSMOSE. — Mme veuve Debile vient de célébrer son 106e anniversaire. La centenaire, qui vit entourée de la vénération de ses enfants, de ses petits-enfants et de ses arrière-petits-enfants, a conservé l'usage de toutes ses facultés. Elle a déclaré avec un sourire finaud :

— Je n'ai jamais eu recours aux médecins. Et j'espère bien que ces bougres-là ne m'auront pas de si tôt !

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : Le malade imaginaire.
ODÉON : Le médecin malgré lui.
OPÉRA : Le docteur Faust.
ATHÉNÉE : Knock (reprise).
GRAND-GUIGNOL : Une opération à Lariboisière.

ÉCHOS DES CLINIQUES

— **M. Maurice Rostand** *a dû s'aliter. L'auteur de* L'Homme que j'ai tué *et de* L'Homme que j'ai fait naître, *éprouvait depuis quelque temps de singuliers malaises : vertiges, vomissements, faiblesses.*

Nous avons fait prendre de ses nouvelles. Son valet de chambre nous a fort gracieusement accueilli :

— Vous venez pour le Maître, sans doute?

— Pour le voir seulement, avons-nous répondu.

Sur quoi le dévoué domestique nous a rassurés : il s'agit simplement d'une grossesse nerveuse.

— **Willy Thunis,** *la sympathique vedette du* Pays du Sourire, *est légèrement souffrant. Les médecins lui ont conseillé de ménager son cœur.*

— **Tino Rossi,** *le chanteur à la voix si chaude, si veloutée, si prenante, subit une crise de nostalgie aiguë. Un voyage en Corse lui a été prescrit.*





— Vous savez, on dit que Suzy est couchée avec un lumbago.

— Ça ne m'étonne pas, elle couche avec n'importe qui.

(Dessin inédit de Marmottin.)



— Le Docteur voulait m'envoyer en Suisse mais je préférais une ville d'eaux.

— Et alors ?...

— Il m'a envoyé au bain !...

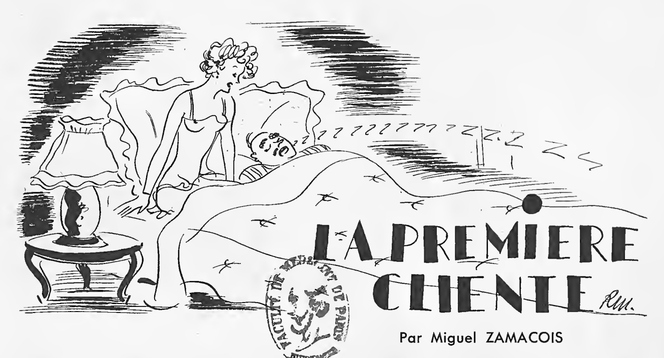
(Dessin inédit de J. Jacques Roussau.)



LE PRÉTENDANT

— Je ne sais pas s'il t'aime, mais il a le sternum rudement dur !!!

(Dessin inédit de Robert Black)



LA PREMIÈRE CLIENTE

Par Miguel ZAMACOIS

Henri Mariney était médecin. Il l'était depuis peu, et ses parents lui avaient installé un joli appartement pour qu'il exerçât sa profession dans des conditions honorables, en attendant d'y pratiquer agréablement l'art d'être marié.

Henri Mariney attendait dans son cabinet, assis derrière son bureau, cependant qu'à la cuisine se morfondait François, le domestique, que, pour ouvrir la porte, son père et sa mère lui prêtaient de deux heures à sept heures.

Dans la cuisine, François somnolait et bâillait, et dans son cabinet Henri songeait interminablement.

Quelquefois, de loin en loin, le timbre de la porte d'entrée retentissait, et à ce bruit un double sursaut répondait : l'un dans le cabinet de consultation, l'autre dans la cuisine... Henri fermait presto le magazine qu'il feuilletait, et allait dare-dare le jeter sur la table du salon où, en compagnie de quelques publications diverses, ledit magazine attendait le moment de faire prendre patience à des consultants assemblés... Quant à François, il enfilait vivement son veston et courait ouvrir.

Généralement, Henri Mariney, revenu en hâte dans son cabinet, entendait à la cantonade des pourparlers... Pourquoi François, cependant stylé, n'introduisait-il pas tout de suite le visiteur dans le salon?... Le jeune docteur impatient en apprenait bientôt la raison :

— C'est un monsieur et une dame qui se sont trompés d'étage...

Ou bien :

— Monsieur, ce sont des bonnes sœurs qui viennent quêter... V'là leur livre...

Henri, déçu, agacé, consultait les griffonnages du livre... C'était « pour les enfants malades »...

— Elles feraient mieux de me les amener!... grognait le médecin nouvellement établi... Je leur prendrais le prix de série... Car c'est tout de même un peu raide que ce soit moi, médecin, qui paie pour qu'un autre les soigne!... Enfin, ça me portera bonheur...

Et s'adressant au valet de chambre, aussi désappointé que son patron :

— Donnez quarante sous!

Cependant trois personnes s'étaient déjà assises sur le fauteuil préparé pour recevoir le client : deux hommes et une femme, adressés à leur fils par M. et Mme Mariney, avec, pour instructions, de les bien accueillir et de les soigner gratuitement. Le premier, un tapissier qui exécutait des travaux pour eux, et que l'on s'efforçait de bien disposer; le second, le concierge de leur immeuble, personnage de grande utilité... Quant à la femme, c'était une femme de ménage, tombée d'un escabeau en nettoyant des carreaux à la maison, et dont il fallait noyer les exigences légales dans des petits soins empressés, pour éviter des complications de juge de paix, de dommages et intérêts, etc.

— Non seulement, dans une certaine mesure, avaient dit M. et Mme Mariney à leur garçon, c'est, malgré tout, de l'argent invisiblement récupéré, mais c'est un commencement de mouvement chez toi, une amorce de va-et-vient... Ça inaugure ton appartement... Ça le « désenguignonne »...

Soit... Mais entre ces travaux d'amateur, Henri rêvait d'autre chose... Contemplant le cuir solide et lustré du fauteuil, désolemment inoccupé, il en peuplait le siège de malades imaginaires... *Imaginaires*, non pas au sens où Molière l'entendait, à savoir de gens se croyant malades sans l'être,

mais de clients dont il « imaginait » l'aspect physique, la condition sociale supérieure, la maladie bien ancrée quoique normalement guérissable, et surtout la situation de fortune autorisant des prélèvements satisfaisants... Tantôt, c'était un monsieur cossu, banquier de son état; tantôt, une puissante veuve de gros industriel; tantôt encore, une vieille fille archi-millionnaire perpétuellement inquiète de sa santé, et avide de soins assidus généreusement rémunérés.

Hâtons-nous de révéler que la silhouette qui, cependant, meublait le plus souvent, dans les songes du jeune homme, le fauteuil en cuir, c'était celle d'une jeune femme, jolie certes, mais surtout suprêmement élégante... Oh ! voir entrer, pas bien malade, une gentille personne du meilleur monde, frou-frouttante et sentant bon... Et puis la voir bientôt — sans avoir l'air, naturellement, d'y prêter attention — enlever avec un peu d'embarras les deux ou trois pièces légères, aériennes, diaphanes, dont se compose tout l'équipage d'une femme moderne coquette !... Henri Mariney s'en trouvait tout gentiment émoustillé...



Bien sûr, il n'était pas question d'abuser, si légèrement que ce fût, de la situation... Mais pour être médecin, on n'en est pas moins homme, et nulle part il n'est écrit que l'on n'a pas le droit d'apprécier et de savourer les agréables spectacles là où on les rencontre...

Un coup sec du timbre interrompit ce jour-là, péremptoirement, les réflexions galantes d'Henri Mariney... Qu'était-ce ?... Encore des bonnes sœurs ?... Des gens qui ne savent pas compter des étages ?... Ou le receveur pour le gaz ou l'électricité ?...

Le chuchotement, des pourparlers habituels arriva jusqu'à l'oreille tendue du docteur, bientôt suivi — oh ! surprise ! — d'un bruit de porte : François, indubitablement, introduisait quelqu'un dans le salon !...

— Monsieur... balbutia deux minutes après le fidèle serviteur... c'est une dame !... Une cliente... Et puis jeune... chic... bien habillée...

Ce fut, en effet, une ravissante jeune femme, vêtue avec une recherche du meilleur goût, répandant alentour un très discret parfum de qualité, qu'Henri Mariney, de l'air d'un homme qui ne fait que cela toute la journée, introduisit dans son cabinet.

La dame, sur un signe, interposa son ensemble séduisant entre le cuir du fauteuil et le regard du docteur :

— J'habite, dit-elle, la maison, et ayant appris qu'un docteur s'était installé depuis peu au troisième, j'ai voulu profiter de ce voisinage commode...

— Je vous écoute, Madame, proféra Henri Mariney, tout étourdi de voir se réaliser si absolument, et si miraculeusement, son rêve secret... De quoi s'agit-il ?

Et galamment il ajouta :

— De rien de grave, Dieu merci, si j'en juge par la qualité de votre regard, de votre teint, de votre sourire ?...

— De rien, en effet, de très grave... répondit, donnant quelques premiers signes d'intimidation, l'exquise petite femme... Simplement quelque chose d'un peu ennuyeux...

« Vraiment, pensait pendant ce temps, subissant le charme, le jeune Henri, voilà qui dépasse toutes mes espérances de voyeur dilettante... Et je ne crois pas que mes confrères oculistes aient jamais trouvé mieux pour « rincer l'œil » du plus exigeant !...

— D'un peu ennuyeux seulement ?... continua-t-il à haute voix... Tant mieux !... Parlez sans crainte, nous ferons tout notre possible pour vous soulager... Pour vous guérir...

— Je ne sais pas comment vous dire ça, Docteur... reprit, toute troublée, la mignonne cliente... Je vous dirai que je viens à l'insu de mon mari...

— Vous savez bien qu'un médecin est un confesseur... Nous ne sommes pas obligés de faire contresigner les ordonnances par les maris !

— Vous me mettez à mon aise... Pourtant, il me vient tout à coup l'impression que ma démarche est bizarre... anormale... bêbête peut-être... Ma foi, tant pis... J'en ai assez de ne pas fermer l'œil de la nuit... Et d'en être à la fin éreintée, et à bout de nerfs...

— Vous ne dormez pas de la nuit? Oh ! mais c'est très mauvais !... Nous allons voir ça...

Et, sentant les battements de son cœur se précipiter un tantinet :

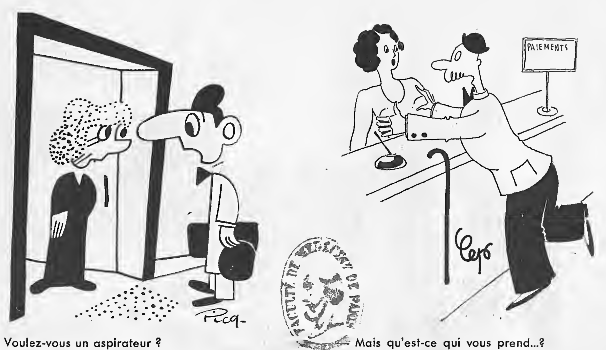
— Déshabillez-vous... ordonna-t-il... Je vais vous ausculter avec soin...

— Me déshabiller ?... riposta avec vivacité la charmante personne en éclatant de rire, mais, Docteur, pour quoi faire ?... Je le sais bien pourquoi je ne dors pas...

— Pourquoi ? interrogea le médecin, interloqué.

— Parce que mon mari ronfle comme une grosse toupie hollandaise ! Et ce que je viens vous demander, c'est comment on peut empêcher ça.

Miguel ZAMACOIS.

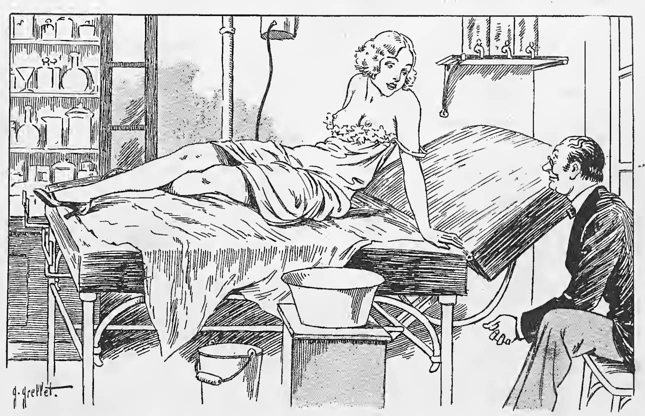


— Voulez-vous un aspirateur ?
— Jeune homme, à mon âge, on n'aspire plus qu'au repos !

(Dessin inédit de Picq.)

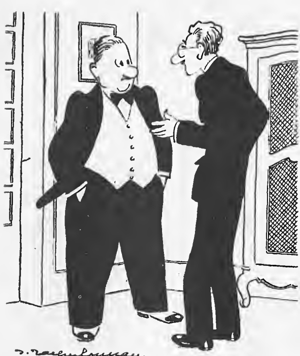
— Mais qu'est-ce qui vous prend...?
— Rien... Je viens toucher.

(Dessin inédit de Lep.)



— Une petite ovariotomie, chère Madame, ce n'est rien... C'est l'art de ne pas faire d'omelette en cassant des œufs.

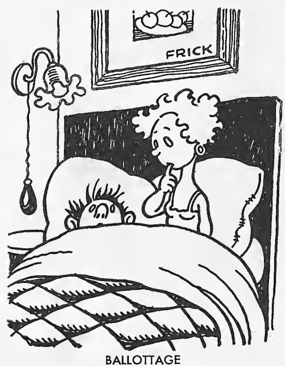
(Dessin inédit de G. Grellet.)



— Il est mort jeune ?...

— Oui... il suivait un régime pour ne pas vieillir...

(Dessin inédit de J.-J. Roussau).



BALLOTTAGE

— Alors, chéri... tu te désistes pour le deuxième tour ?...

(Dessin inédit de Frick).

HIPPOCRATE A TRAVERS LES AGES...

Le duc de Fronsac était convalescent d'une grave maladie. Quand ses médecins, Bouvart et Barthès, le virent hors d'affaire, ils se félicitèrent mutuellement du succès remporté. Et c'étaient des compliments et des louanges et des saluts...

Le duc les observait de son lit. En riant, il leur dit : « Si cette maladie m'avait tué, j'espère, Messieurs, que vous eussiez été tout aussi prompts à vous administrer des reproches et des injures !



Le marquis de Sourdis, rapporte Tallemant des Réaux, s'en fut rendre visite à Mme de Cornuel. Il était d'humeur galante et pressé d'en donner témoignage. Par malheur, Mme de Cornuel était avec son médecin, pour certains inconvénients de la peau et fit attendre Sourdis si longtemps, qu'il avisa une chambrière accorte, l'attira en un coin et lui donna tout ce qu'il avait réservé pour sa maîtresse.

La fille devint grosse et accoucha. Mme de Cornuel ne cessa d'avoir soin d'elle et fit élever l'enfant, disant après avoir conté la scène : « Il a été fait à mon service ! »



Il y a un axiome qui dit : Vir Pilosus, aut libidinosus aut fortis : *un homme velu est amoureux ou fort. Ninon de Lenclos, qui connaissait le proverbe, car elle avait des lettres, reçut en sa couche le Grand Condé, le vainqueur de Rocroy. Sans doute, l'illustre capitaine était-il plus valeureux sur d'autres champs de bataille, car Ninon de Lenclos, en observant son torse couvert de poils, lui dit avec admiration : « Ah ! Monseigneur, comme vous devez être fort !... »*

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Olivier a trente ans. Il est riche, assez joli garçon et fait de la peinture par désœuvrement.

Il a rencontré au bal de la Couture un charmant petit mannequin qui, après avoir présenté quelques toilettes de la maison « Gilberte et Geneviève », dansait éperdûment.

Elle n'a pas su dire non quand Olivier lui a proposé de la reconduire chez elle. Auparavant, Olivier l'a emmenée souper dans un cabaret à la mode. Nénette y retrouve quelques clientes de « Gilberte et Geneviève », et, inondée d'orgueil, les regarde et leur sourit d'un air de dire : « Vous voyez, moi aussi, je vais dans les boîtes chics... »

Dans sa voiture qui remmène vers le Panthéon une Nénette un peu grise, Olivier s'enhardit peu à peu. Il a d'abord serré la main de Nénette qui a répondu d'une douce pression, ses lèvres se sont posées sur la joue offerte, puis savamment rapprochées de la bouche. Nénette ne l'a pas repoussé. Mais comme il tente de cueillir des privautés plus audacieuses, la jeune fille se cabre soudain :

— Laissez-moi !... Je suis sage...

L'effet est immédiat. L'ardeur entreprenante d'Olivier tombe aussitôt. Il balbutie des excuses timides. Et, quand l'auto s'arrête rue Mouffetard, Olivier implore un rendez-vous, promet d'être respectueux...

— Après-demain midi, métro Madeleine, murmure Nénette.

Nénette est vierge. Elle s'est toujours refusée à Dédé, un jeune plombier que ses parents veulent lui faire épouser.



FOIE GRAS VIGNERONNE

C'est une des spécialités du restaurant béarnais où Nénette et Olivier ont déjeuné.

Prendre un foie gras de 700 grammes au moins, le mettre dans une sauteuse avec une petite cuillerée de graisse d'oie. Faire cuire à petit feu durant une demi-heure. Saler, poivrer, retourner avec précaution.

Lorsque le foie est à peu près cuit, enlever presque toute la graisse, sauf une cuillerée à bouche ou deux; ajouter un verre de Jurançon, laisser cuire à casserole découverte durant un quart d'heure.

Dix minutes avant de servir, mettre dans la sauce, après les avoir lavés, vingt beaux grains de raisin blancs et autant de rouges. Ils doivent gonfler et ne pas crever. Servir alors le foie gras avec une couronne de ces grains de raisin.

Si singulier que cela paraisse, il y a des mannequins qui sont encore vierges. Le cas est assez rare, mais on en compte trois chez « Gilberte et Geneviève »: trois sur quinze, cela n'est déjà pas si mal. Et il y en a deux qui sont mariées et fidèles, et trois autres qui se comportent avec leur ami comme de sages petites épouses.

Olivier a emmené déjeuner Nénette dans un cabaret dont les spécialités béarnaises sont renommées. Elle admire sa désinvolture, ses mains fines, son élégance sobre. Il observe vis-à-vis d'elle une réserve qui, loin de la flatter, finit par l'exaspérer. Quelle différence avec le bouillant Olivier de l'auto !

Ils se revoient trois jours plus tard : même correction, qui, du point de vue de Nénette, est le comble de l'incorrection. Ils vont au théâtre. Olivier la reconduit rue Mouffetard. Pas un geste déplacé. Il la tient seulement contre lui, avec une tendresse déférente. Nénette enrage.

Quelques jours plus tard, Nénette connaît le mot de l'énigme : ce jeune homme redoute les responsabilités. Les vierges lui font peur. Il ne sera jamais l'initiateur. Si l'initiée se cramponnait, il n'aurait pas le courage de la renvoyer... Il tient à sa liberté.

De tels sentiments rebuteraient une âme fière, mais Nénette est éperdûment amoureuse.

Le soir, chez ses parents, elle trouve Dédé qui vient dîner sans façon. Il lui propose de l'emmener au cinéma. Elle accepte. Dehors, Dédé, une fois de plus, lui répète qu'il l'adore, la supplie de s'abandonner, puisqu'ils vont se marier... A sa grande surprise, Nénette répond :

— Eh bien ! oui, puisque ça te ferait tant plaisir...

Ils ne vont pas au cinéma, mais pénètrent dans un hôtel qui sent la crasse et la misère... Dédé, qui ne s'attendait point à pareille aubaine, n'a pas des dessous très nets. De plus, il n'a jamais été l'ami des ablutions minutieuses. Il prend un air avantageux qui exaspère Nénette. Il est maladroit, égoïste, brutal.

Nénette sort de là écœurée et crispée, avec une haine implacable contre Dédé.

Mais avec quelle joie, le lendemain, elle court à l'atelier d'Olivier, dès le matin :

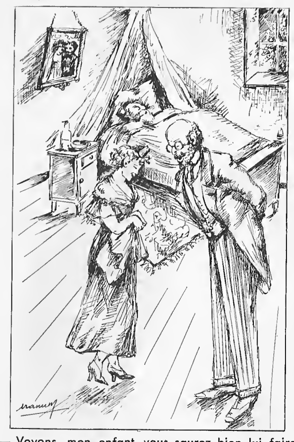
— Je vous ai menti, dit-elle, je ne suis pas vierge. J'avais un amant depuis un an... Je l'ai plaqué... Je suis libre... Vous ne voyez donc pas que je vous aime?

— Docteur, il y a une semaine que je suis mariée et mon mari est déjà... à bout de souffle ! Il se désole, je pleure... nous sommes aux cent coups.

— Mais madame, c'est au moins cinquante de trop !

(Dessin inédit de Leo Fontan.)





— Voyons, mon enfant, vous saurez bien lui faire un bandage ?

— Oh ! docteur... c'est qu'il est bien vieux... !

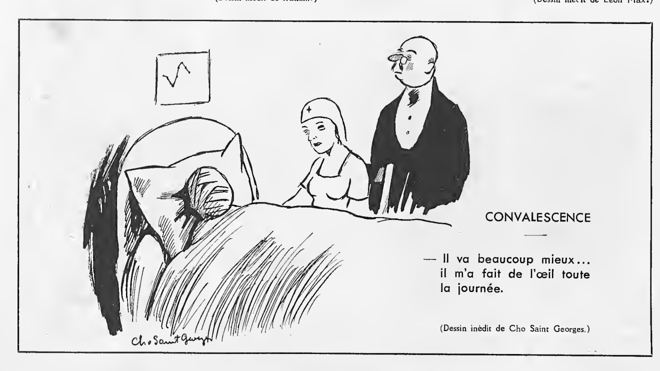
(Dessin inédit de Iranum.)



LES PAROLES HISTORIQUES

— Faites donner la « Garde ».

(Dessin inédit de Léon Max.)



CONVALESCENCE

— Il va beaucoup mieux... il m'a fait de l'œil toute la journée.

(Dessin inédit de Cho Saint Georges.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

Madame JOLIBOIS



Mme Jolibois est une dame entre deux âges qui, au premier abord, ne se distingue par rien. Son jeu n'est point désagréable et tout peut vous faire espérer qu'elle sera une bonne partenaire. Au demeurant, cela est vrai, et vous auriez en Mme Jolibois une bridgeuse de qualité et supérieure à bien d'autres si cette femme, par ailleurs charmante, ne possédait une manie, complètement inoffensive mais, au plus haut point, agaçante : celle de vous parler, sans cesse, de son fils.

Car Mme Jolibois a un fils, un fils d'une trentaine d'années et ce fils qui, aux dires de sa mère, est un champion du bridge, joue, paraît-il, en tournoi. Il est même sorti victorieux de je ne sais quelle grande compétition entre je ne sais quels anciens élèves de je ne sais quelle Université. C'est un fait, un fait indiscutable, M. Jean Jolibois fait partie de l'équipe gagnante et détentrice de la Coupe, nous commençons de le savoir.

M. Jolibois fils s'appelle donc Jean. C'est, à mon sens un fort joli prénom mais pour peu que vous jouiez souvent avec Mme Jolibois, vous le prendrez vite en horreur. Car comment à la longue ne pas être énervé, quand, en jouant à tout propos et, surtout hors de propos, vous entendez des phrases dans le genre de celles-ci :

« Jean s'est trouvé à son dernier tournoi en présence d'un coup absolument semblable (comme s'il y avait deux coups semblables au bridge !) il a contré les trois cœurs et il m'a dit en rentrant... »

Ou :

« Ah ! si vous aviez eu Jean pour partenaire, jamais vous ne fussiez sorti... Quand tu as un singleton, maman, me répète-t-il toujours... »

Cette admiration maternelle est, je le dis, infiniment touchante, mais elle est, pour moi, monstrueuse. Il me semble contre-nature que les effusions affectueuses qui unissent une mère à son fils soient exactement limitées au bridge. Et chez les Jolibois, soyez-en bien certains, il n'en est pas autrement. Je ne puis aussi me défendre, quand j'entends Mme Jolibois, de penser à sa bru future. Ah ! malheur à elle, à cette jeune fille inconnue, si elle n'est pas, elle aussi, dans sa catégorie, un as ! Et ces lignes n'eussent-elles servi qu'à mettre en garde l'innocente que la destinée aveugle veut faire entrer dans cette famille et jeter dans les bras de Jean, je ne regretterais point de les avoir écrites. Si vous ne possédez point à fond l'art et la science





du bridge, ne vous laissez point aveugler par l'amour, Mademoiselle qui me lisez. Aux beaux jours de la lune de miel succédera bientôt la vie, si normale, si quotidienne. Et alors, prenez bien garde ! L'amour passe. Le bridge reste.

Mais qu'on excuse cette digression qui m'a semblé nécessaire et revenons à Mme Jolibois.

Assis en face de cette dame, montrez-vous courtois mais ferme. A la première tentative qu'elle fera pour vous parler de son Jean, n'hésitez pas, quoi qu'il arrive, à lui couper la parole ou sinon vous êtes perdu. Dites-lui par exemple, poliment mais sans réplique, qu'il n'y a aucun point de comparaison possible entre le bridge-tournoi et le bridge-ordinaire, et que, quels que soient ses arguments, vous déclarez à l'avance qu'ils ne vous convaincront pas. Aussi bien, ajouterez-vous, les absents ont toujours tort.

Enfin pour être tout à fait tranquille ne « ratez » jamais Mme Jolibois, ne lui laissez rien passer. A la moindre faute, si vénielle fût-elle, qu'elle aura commise avec vous, demandez-lui gentiment, en souriant si, dans le même cas, Jean eût joué comme elle. Mme Jolibois n'est point sotte, je vous jure qu'elle comprendra. Et désormais, selon le vieux cliché, elle se le tiendra pour dit.

Tout au moins, à moi, cela m'a réussi. Lorsque Mme Jolibois daigne ne plus penser à son fils et ne point m'agacer en me parlant de lui, j'ai toujours gagné avec elle.

SHÉRIDAN.

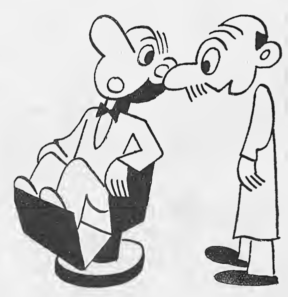


LA PETITE BONNE

— Voyons, mon enfant ! dites-moi où est votre mal ?

— Ben ! m'sieur l'Docteur, je suis sans place..., elle est chez ma sœur, rue de Vaugirard.

(Dessin inédit de G. Grellet)



— Je vous insensibilise ?

— Pas la peine, j'ai la gueule de bois !

(Dessin inédit de Picq)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

N° 50 - 3me ANNÉE
20 Mai 1936

LE CONCOURS DES CONCOURS

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.

NOTRE CONCOURS POUR 1936



Le Concours des Concours de Ridendo

Extrait du registre des délibérations du Jury des concours de Ridendo :

LE PRÉSIDENT. — *Messieurs et chers collègues, voilà bien longtemps ce me semble que le Jury de Ridendo n'a pas fait appel à la sagacité des lecteurs de notre docte journal. Vous penserez comme moi, j'espère, que nous ne devons pas laisser un instant de plus chômer les hommes d'esprit....*

LES JURÉS. — *C'est exact ! Voilà qui est bien parlé !*

LE PRÉSIDENT. — *C'est pourquoi, Messieurs, je vous déclare sans ambages qu'il nous faut trouver une idée de concours — et le plus tôt sera le mieux.*

LES JURÉS. — *Oui, il faut trouver une idée de concours. Mais Quid ?*

LE PRÉSIDENT. — *Messieurs, c'est précisément pour cela que je vous ai convoqués. Je vous demande de réfléchir.... et de trouver !*

(Les Jurés se recueillent et gardent le silence profond et quasi religieux du malade que l'on ausculte. Des barbes méditatives s'inclinent vers les pupitres).

CINQUIÈME JURÉ *(se levant soudain)*. — *Messieurs, Archimède découvrant dans un éclair de génie, la loi de la pesanteur spécifique des corps s'écria " Eureka ". Permettez-moi de pousser à mon tour cette exclamation célèbre : car je crois avoir trouvé l'idée que vous cherchez. Jusqu'à présent, c'est nous qui avons soumis aux savants lecteurs de Ridendo — lectoribus sapientibus Ridendi preposumus — le sujet du concours auquel ils étaient conviés à participer. Eh ! bien, Messieurs je vous propose une innovation : Pourquoi ne leur demanderions-nous pas cette fois de choisir eux-mêmes le sujet du concours que nous leur soumettrons par la suite ? Qu'en pensez-vous ?*

LE PRÉSIDENT. — *Je mets le projet aux voix. — (On vote. Après quoi, le scrutin est proclamé.)*

LE PRÉSIDENT. — *Messieurs, le projet de notre éminent collègue est adopté à l'unanimité.*

....

En foi de quoi, voici la question que le héraut d'armes de Ridendo porte à la connaissance des Médecins de France et de Navarre :



AMIS LECTEURS
Trouvez vous-mêmes une idée de concours pour 1937



(voir conditions page 2)



LES CONDITIONS

● Les concurrents doivent respecter comme la prunelle de leurs yeux, les conditions imposées.

● Le concours est strictement réservé aux membres du corps médical.

● Les concurrents peuvent prendre un pseudonyme.

● L'idée à trouver doit être drôle, nette, précise, originale et concerner un sujet médical.

● Afin de faciliter le classement, la réponse sera brève. Toutefois elle pourra être accompagnée d'un commentaire dont la longueur n'excédera pas 20 lignes.

LES ENVOIS DEVRONT PARVENIR A *Ridendo* AVANT LE 20 JUIN





LE JURY chargé d'examiner les envois est composé comme suit :

Président : M. Louis VIDAL, directeur de " RIDENDO ".

Membres : MM. BARBE, J. LOGEAIS, J. LORTHIOIR, G. MARINIER, Dr J. MEYNIARD



LES PRIX

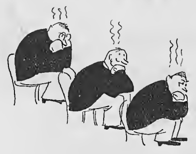
14 PRIX (de très beaux livres gais, des meilleurs auteurs, luxueusement édités),

et UN PRIX D'EXCELLENCE seront attribués aux 15 meilleures idées.

(VOIR LISTE DES PRIX, PAGE 4.)



Et maintenant, Messieurs les Concurrents



Recueillez-vous !

Réfléchissez !

Méditez !



ALIMENTATION PAR VOIE RECTALE

— Il est bien fade votre bouillon.
— Comment, vous l'avez goûté ?
— Non, mais j'ai eu un petit renvoi...

(Dessin inédit de Varé).

(CONCOURS DES CONCOURS)

LISTE DES PRIX

● **PRIX D'EXCELLENCE**

Œuvres complètes de RESTIF DE LA BRETONNE, illustrées par COCHET, DUBREUIL, NOEL, GANDON, etc., en 9 VOLUMES. Exemplaire numéroté sur vélin du Marais. VALEUR.. .. .. **650. »**



● **Ier PRIX**

POUR GRANDS ET PETITS, par Charles RICHET. - Lithographies de Raphaël DROUARD. — Exemplaire numéroté sur vélin à la forme. .. .. VALEUR **600. »**

● **2e PRIX**

LE CODE NAPOLÉON, mis en vers français par DECOMBEROUSSE, 60 bois originaux de Pierre NOEL. — Exemplaire numéroté sur nippon teinté. 2 VOLUMES. VALEUR **400. »**

● **3e PRIX**

Œuvres complètes d'Henri de REGNIER. - Illustrations de VIBERT, DROUARD, LEBRETON, etc. — Exemplaire numéroté sur vélin de fil du Marais. 6 VOLUMES. VALEUR... .. .. **360. »**

● **4e PRIX**

LA GALERIE DES GRANDES COURTISANES d'Abel HERMANT, Joseph DELTEIL, Jacques de LACRETELLE, etc... - Illustrations de FOUJITA, TOUCHAGUES, Marie LAURENCIN, etc. 8 VOLUMES. .. .. VALEUR **320. »**

● **5e PRIX**

LE PETIT JEHAN DE SAINTRE, par Antoine de la SALE, de la collection " Les Chefs-d'œuvre de la Renaissance Française ". — Nombreuses illustrations. — Exemplaire numéroté sur vélin à la forme de Rives. VALEUR .. .. **250. »**

● **6e PRIX**

LE JOURNAL de Jules RENARD. - Exemplaire numéroté sur vergé d'Alpha. — 4 VOLUMES .. .. VALEUR **200. »**

● **7e PRIX**

BOUTIQUES DE LA FOIRE, de Pierre MAC ORLAN. - Illustrations de Lucien BOUCHER. — Exemplaire numéroté sur Arches .. .. VALEUR **200. »**

● **8e PRIX**

LES AMOURS DE PSYCHÉ, de Jean de LA FONTAINE. - Illustrations de Paul VERA. — Exemplaire numéroté sur vélin à la forme d'Arches. VALEUR **180. »**

● **9e PRIX**

LES DAMES ILLUSTRES, de BRANTOME, orné de 24 portraits au crayon du XVIe siècle. — Exemplaire numéroté sur vélin à la forme de Rives.. . .. VALEUR **150. »**

● **10e PRIX**

KNOCK, de Jules ROMAINS. - Illustrations de Paul COLIN. — Exemplaire numéroté sur vélin de Rives. VALEUR **145. »**

● **11e PRIX**

LE BARBIER DE SÉVILLE, de BEAUMARCHAIS. - Illustrations de DUBOUT. — Exemplaire numéroté sur vélin de Rives. VALEUR.. .. .. **145. »**

● **12e PRIX**

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, de MOLIÈRE. - Illustrations de DE BEUVILLE. Exemplaire numéroté sur vélin de Rives. VALEUR.. .. .. **145. »**

● **13e PRIX**

CONTES ET ÉPIGRAMMES LIBRES, de J.-B. ROUSSEAU. - Pointes sèches de Gaston NICK. — Exemplaire numéroté sur nippon .. .. VALEUR **125. »**

● **14e PRIX**

CONTES NOUVEAUX, de Henri PAJON. - Pointes sèches de Gaston NICK. Exemplaire numéroté sur nippon. VALEUR.. .. .. **125. »**



— Viens chéri, moi j'te ferai voir le Mont Vénus.

(Dessin inédit de J. Bray.)



— J'ose point rentrer... on voyage toujours en troisième.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

SUPPLICE DE L'EAU

— Comment ! vous lui donnez du vin !

— Oui, l'eau lui faisait mal au cœur.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Le problème était, pour organiser un concours, d'avoir une idée de concours.

Voulez-vous faire un petit effort d'imagination et voir Ridendo, la direction, l'administration et la rédaction la tête dans la main.



Quand l'un disait :

— Je crois que j'ai une idée... les autres lui répondaient :

— Oui, pour une idée, c'est une idée, mais elle n'est pas bonne.

Il n'entrait pas un collaborateur dans les bureaux sans que l'on se précipitât vers lui pour l'interroger.

— Vous n'avez pas une idée de concours ? Naturellement une idée de concours amusante, et spécialisée, en ce sens qu'elle s'adresse à une clientèle strictement médicale.

A quoi celui que l'on interrogeait, répondait d'abord, avec prétention :

— Ce n'est pas malin ! Mais cinq minutes plus tard, c'en était un de plus, la tête dans la main et avouant avec une soudaine modestie :

— Ce n'est pas si commode que cela.

Jusqu'au jour où quelqu'un...

Mais connaissez-vous Christophe Colomb ? C'est un bonhomme qui, entre autres, pour faire tenir un œuf debout en cassait le gros bout délibérément. Depuis ce temps-là, on dit :

— Ce n'est pas malin, mais il fallait y penser.

Ainsi notre sujet de concours.

Le quelqu'un en question dit avec une impitoyable logique :

— Puisque rien ne vous paraît plus difficile à trouver qu'un sujet de concours, faites donc le concours des sujets de concours. Ce qui, en plus, vous évitera de chercher celui de l'an prochain. Et maintenant Ridendo, sa direction, son administration, sa rédaction ont le sourire, c'est vous qui avez la tête dans la main et méditez pour gagner le concours des sujets de concours.

Bonne chance !

■ ■ ■



Tout à l'heure je vous parlais de l'œuf de Colomb.

Avez-vous déjà essayé de faire tenir un œuf debout comme Christophe Colomb ?

C'est un joli sujet de distraction, pour un soir d'été.

Mais n'essayez pas chez vous à cause du prix des œufs et du gâchis. Lancez dans la conversation chez des amis d'un ton léger, après avoir amené habilement dans vos propos le nom de Christophe Colomb :

— Au fait, savez-vous comment il a fait tenir debout un œuf ?



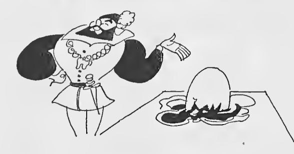
Protestation générale, tout le monde connaît le truc.

Bon ! quand vous voyez l'animation portée à son comble, dites modestement :

— Avez-vous déjà essayé ?

Et vous demandez à la maîtresse de la maison, si elle peut faire apporter un œuf.

Ne l'effrayez pas immédiatement. N'en demandez qu'un, les autres viendront par la suite, jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus un seul dans la cuisine.



Car il est bien entendu qu'il ne doit sortir de l'œuf debout ni blanc, ni jaune.

D'abord, vous voyez les concurrents agir avec une grande prudence sans obtenir le moindre résultat. Peu à peu ils frappent fort pour écraser l'œuf un peu plus et naturellement, le blanc coule...

Hop ! un autre œuf... et ainsi de suite...

Jusqu'au moment où un manipulateur d'une rare adresse parvient à faire tenir son œuf, ce que, je vous le jure, n'aurait pas réussi Christophe du premier coup, aussi malin qu'il pût être.

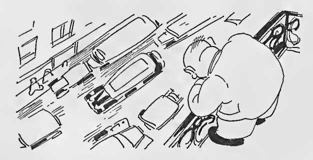
J'ai d'ailleurs appris qu'en ces temps lointains, on n'en était pas à un peu de jaune d'œuf sur la nappe et que le digne homme avait bravement assis sa coquille sans se préoccuper des conséquences.

■ ■ ■



Il faut bénir la science qui fait que tous les progrès contribuent au mieux-être général.

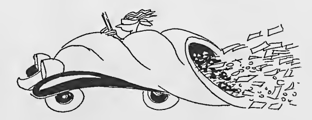
Prenez par exemple les autos, dont le nombre ne paraît pas diminuer



proportionnellement au nombre des gens qui se plaignent. Regardez une route un dimanche, de préférence d'un peu haut, c'est-à-dire d'une fenêtre ou du sommet d'un talus un peu haut et faites le compte de toutes les industries qui profitent de l'automobile.

Commençons par le commencement : le mineur qui tire du charbon ou du minerai de fer des entrailles de la terre, et naturellement les actionnaires de ces mines-là et les ingénieurs, avant d'entrer dans la métallurgie pure et simple avec d'autres actionnaires, d'autres ingénieurs, d'autres ouvriers et des ouvrières depuis la dactylographe qui expédie le courrier jusqu'à la bonne femme qui nettoie les glaces avant que la voiture sorte de l'usine. En dehors des actionnaires et des ingénieurs, il y a un petit coolie d'Indochine qui a des intérêts dans les cinq pneus, il y a un mouton, c'est-à-dire un fermier et une bergère, qui a des intérêts dans la laine des coussins, à moins que ce ne soient un planteur ou un noir de la Virginie, si cette laine est tramée coton.

La voiture a franchi la porte de l'usine et je ne vous ai pas parlé du notaire qui a vendu le terrain, de l'architecte qui a dessiné les places de cette usine modèle, ni de tous les ouvriers du bâtiment. Quand le bâtiment va, tout va ! L'auto qui sort a fait vivre, d'avance, les bistros du quartier, les marchands de tabac et même de petits hôtels :



Voyez literie ! Voyez boucherie ! Voyez régie ! J'en passe !

Voici le client et son auto. Il a pris son permis de conduire et sa femme aussi. Qu'ils soient ou non de l'élite du monde élégant, ils ont payé leurs leçons à quelqu'un, ils ont payé les frais de l'examen ; à mettre dans la colonne des factionnaires et pendant que j'y suis, je note que l'automobile a multiplié le nombre des agents dans les villes et des gendarmes dans les patelins.

Naturellement, pensez aux travailleurs des routes qui en ont fait ce qu'elles sont et qui les entretiennent ; pensez à tous les garages et à tous les garagistes, pensez aux marchands de sacs et de valises, aux tailleurs et aux couturières, car, sauf les vraiment dédaigneux de toute élégance, les touristes du dimanche ne sauraient faire le week-end sans un petit complet sport et madame idem, si j'ose m'exprimer ainsi. Je ne vous parle pas de toutes les hostelleries, auberges et autres palaces qui guérissent radicalement les portefeuilles partis à la campagne avec un rien d'œdème. Je ne vous parle pas des marchands d'essence, je ne vous parle



UN CAS SÉRIEUX

— Mais puisque vous êtes en bonne santé, pourquoi venir me consulter tous les 8 jours ?

— C'est parce que... Madame la Doctoresse... heu... je... vous aime ! (Dessin inedit de Vallée.)

pas du rétameur qui sera obligé de réparer le broc qui fuit toujours quand on veut remettre de l'eau dans le radiateur ; je ne vous parle pas des marchands de cartes postales, je ne vous parle pas de marchands de cartes et des dessinateurs de cartes, et des éditeurs de cartes et du service géographique de l'armée ; je ne vous parle pas des gardiens de passages à niveau qui les gardent plus ou moins bien, mais qui sont payés pour ça tout de même, je ne vous parle pas...

Mais j'entends un des lecteurs de « Ridendo » qui proteste :

— Et nous...

Attendez donc !

J'ai vu, voilà quelques semaines, un train qui était entré dans un car. Il y avait déjà trois médecins autour de vingt-cinq blessés, puisque pour les morts, ils relevaient, si l'on peut dire, des pompes funèbres et de son personnel.

Et vous oseriez vous plaindre ?

Comme le disait Pierre Giffard du vélo, l'automobile aussi est un bienfait social !

Et Dieu sait si j'ai pu oublier des gains indirects qu'elle procure !

Ça serait un beau devoir de certificat d'études !

■ ■ ■

Je ne sais pas si vous avez l'habitude de raconter des histoires ; moi pas, non que je renonce au plaisir de briller dans la bonne société, mais je n'ai aucune mémoire. Une histoire, qu'elle soit juive, médicale, marseillaise ou cynégétique m'entre par une oreille et me sort par l'autre.

J'ai, pour les histoires, une mémoire qui fuit, aussi ai-je en horreur — et vous voyez à quel point je suis désintéressé ! — le monsieur qui dès qu'il entend : « Il y avait une fois... » se met à battre l'air et à crier avec véhémence : « Je la connais, je la connais ! »

Il a d'autant plus tort qu'en dehors de la mauvaise éducation qu'il montre, il empêche de « la » connaître ceux qui ne la connaissent pas et moi, si je l'ai entendue déjà, de l'entendre une seconde fois, ce qui me permettrait peut-être de la fixer dans ma mémoire. Mais le narrateur dont le monsieur qui connaît tout a troublé le récit, se vexe et déclare avec une parfaite mauvaise foi, du reste, que si tout le monde la connaît, il n'a pas besoin de la raconter.

Mais j'ai vu un conteur avoir le fin mot avec le raseur dont il est question.

Comme il débutait par cette phrase :

— C'est une histoire de cocu.

— Je la connais ! s'écria l'autre.

A quoi le conteur n'ajoute que cette courte phrase :

— Je m'en doute bien !

C'est tout. Mais nous avons bien ri.

■ ■ ■

A quoi vous me direz peut-être qu'il ne nous en faut pas beaucoup. Mais le rire, et Bergson vous le dira chaque fois que vous aurez l'occasion de fumer un cigare avec lui, n'est pas provoqué par un mot en soi, par un geste, mais par le mot ou par le geste dans certaine circonstance. Si vous dites au cul-de-jatte qui entre dans votre cabinet : « Asseyez-vous donc ! » cette plaisanterie qui fera rire tout le monde ne paraîtra un peu cruelle qu'au cul-de-jatte en personne. Mais si le lendemain, tout fier de votre effet comique, vous dites : « Asseyez-vous donc ! » à un manchot, vous ne tirerez pas un sourire de l'auditeur le plus complaisant. Alors que si vous aviez dit à un client privé de ses deux bras : « Permettez-moi de vous serrer la main », cela aussi aurait paru irrésistible.

Il y a des rires toutefois, dont l'origine est mystérieuse. Je suis allé récemment au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Un acteur, M. Fernandel, que vous avez peut-être vu sur l'écran, entre en scène le plus simplement du monde et toute la salle se met à rire. Il fait un pas et dit : « Bonjour, madame et monsieur ». A ce moment même, c'est du délire et quand il ajoute : « Voulez-vous me permettre de m'asseoir ! » on entend des gloussements, des onomatopées auprès desquels les manifestations extérieures de la volupté semblent bien discrètes. Ma voisine disait : « Je ne peux plus... je ne peux plus ! » Et j'avais peur qu'elle ne fît pipi par terre.

Je mets en fait que Fernandel lui-même, devant un public qui ne serait pas victime d'un enchantement, ne tirerait pas un sourire de politesse dans de pareilles circonstances, avec le même texte et même avec la même tête.

ROBERT DIEUDONNÉ.



LA MÉDICATION CITRATÉE ACTIVE SOUS UNE FORME *AGRÉABLE*

BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

ANTIVISQUEUX, EUPEPTIQUE
DÉCONGESTIF, CHOLAGOGUE

LITTÉRATURE ET ÉCHANTILLONS: LABORATOIRES MARINIER 52, RUE DE FLANDRE, PARIS XIXe
NOUVELLE ADRESSE: 23, RUE BALLU - PARIS (IXe)

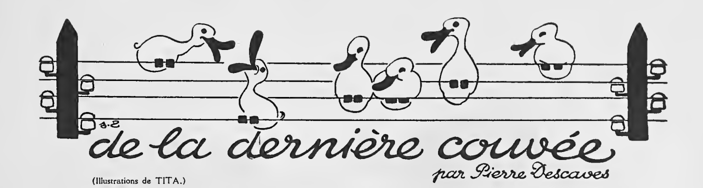
Ridendo

LE DOCTEUR EST VENU



— J'y comprenons pu ren. Il a dit comme ça : " il est encore bien bas ".

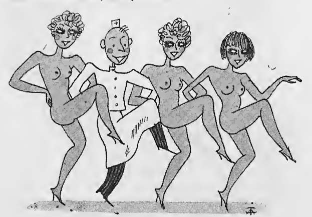
(Dessin inédit de Gardilène Rémi.)



(Illustrations de TITA.)

HIPPOCRATE EN SCÈNE

Cette scène parisienne a produit, au cours de la dernière saison, de grandes vedettes parisiennes, des hommes de lettres, et même des femmes de lettres, des chansonniers, des peintres.



Sa direction songea à corser son spectacle en demandant à un médecin de venir... opérer — au propre et au figuré — sur ses planches.

Mais elle essuya refus sur refus auprès des grands spécialistes auxquels elle s'était adressée.

Et le directeur a renoncé à son projet :

— Ces médecins, confie-t-il mélancoliquement, quels gens difficiles. Je leur apportai la gloire et ils n'en ont pas voulu !

■ ■ ■

« VICE VERSA »

Au cours d'une récente soirée chez la charmante Mme Jac... St..., femme d'un de nos plus jeunes ministres, on parlait médecine.

Une fort gracieuse jeune femme interrogea soudain le professeur He... Bo...

— Cher docteur, les médecins — ne croyez-vous pas — devraient arriver, comme certains magasins, à la formule des *Prisunic!*

— Eh ! chère madame, je trouve que les clients devraient en arriver bien vite à la formule de la maladie unique...

Et la cause fut entendue, au milieu des sourires !

ACADÉMICIENS

Il est une société très fermée qui vient de se former autour du sénateur Ro..., bien connu de tous les gastronomes.

Académie très fermée : douze membres. Académie originale, puisqu'il s'agit : — tenez-vous bien — de l'*Académie des coyons.*

Parmi les douze, on compte quatre docteurs connus.

On demandait à l'un d'eux, le professeur Cou... :

— Vous n'avez pas peur que cela vous gêne auprès de votre clientèle, quand elle saura que vous faites partie de l'*Académie des coyons ?*

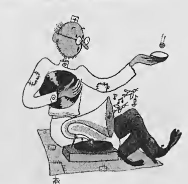
— Evidemment, concéda le docteur Cou..., ce n'est pas un titre que je ferai graver sur mes cartes de visite. Mais l'essentiel, n'est-ce pas, c'est d'être académicien. On ne vous demande jamais de quoi !

■ ■ ■

L'AIDE DU SON

Cette grande maison éditrice de disques a un docteur spécialement attaché au studio d'enregistrement.

Avant d'enregistrer, en effet, la direction fait prendre la tension des artistes. Et elle sait ainsi, avec sûreté, à quel moment — 1er, 2e ou 3e tour de chant — l'émission est la plus pure, et à quel moment la cire sera le plus utilement « sensibilisée ».



On retient, d'ailleurs, pour ce contrôle, aussi utile à l'artiste qu'à la maison, 2 % sur le salaire fixé : une obole.

Ce qui fait que chez C..., on n'appelle plus le Dr Cru... que « le disque-obole ».



BON CŒUR

— Oh ! vous savez, Docteur, nous suivons les prescriptions que vous nous avez données. Nous sommes très sages et si je prends le mari des autres, c'est pour ne pas fatiguer le mien !

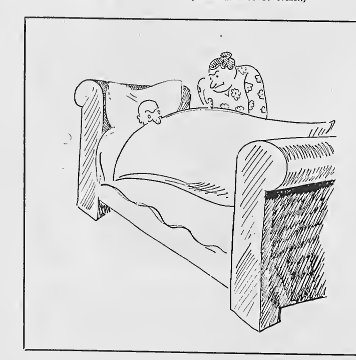
(Dessin inédit de G. Grellet.)



TONDEUSE

— C'est une brune assez piquante...
— C'est vrai, surtout depuis sa récente opération !...

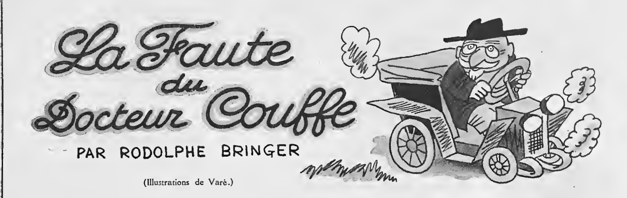
(Dessin inédit de Varé.)



LA CONSOLATRICE

— Après tout, une contre-autopsie, ça n'est peut-être pas aussi grave qu'on le prétend !

(Dessin inédit de Marmottin.)



La Faute du Docteur Couffe

PAR RODOLPHE BRINGER

(Illustrations de Varé.)

Certes le docteur Couffe n'est pas un plaisantin!... Il suffit de le voir avec son petit bedon de sexagénaire, bien nourri, sa moustache et sa barbichette blanches et tout cet air sérieux et grave de l'homme sur qui repose toute la santé d'un pays comme Gonfle-Boufigue, pour se rendre compte que ce n'est point là un coureur de cotillons et qu'il y a beau temps que le goût de la bagatelle lui a passé! D'ailleurs le docteur Couffe est marié, il est même père d'une grande fille qui épousa voici trois ou quatre ans le fils Poivrade, le filateur, et les époux Poivrade l'ont fait grand-père il y a tout juste quinze mois!... C'est pour vous dire qu'il n'a rien de commun avec ces coureurs de guilledou qui ne pensent qu'aux femmes!...

Aussi, l'autre jour, jugez quelle fut sa stupéfaction quand, étant appelé auprès d'une malade...

Mais pardon!... Il faut d'abord que je vous dise que chaque année, vers cette saison, le docteur Couffe, pour soigner sa rate, s'en va passer un petit mois aux eaux de Monpépin-sur-Gaiacol et que ce sont là toutes ses vacances!... Bien entendu, pendant cette cure, il prend un remplaçant, car il est le seul médecin du pays et il ne peut laisser sa clientèle en carafe!... Pour cela, il s'adresse à la Faculté de Montpellier qui lui envoie quelque jeune externe besogneux heureux de pratiquer durant un mois et de se faire quelques sous!... Ce remplaçant est logé chez le docteur, et prend ses repas avec Mme Couffe, ce qui ne doit pas être folichon, car la pauvre femme est sourde comme un vieux pot, et pour faire sa tournée, il utilise le vieux tacot du docteur, contemporain, je crois, des temps préhistoriques de l'automobile, mais n'en roule pas plus mal pour cela!...



Or, l'an passé, le remplaçant du docteur Couffe fut un jeune garçon, sans doute assez versé dans la clinique, mais qui n'en était pas moins un peu folâtre, et, comme on dit chez nous, fort amateur du *femélan !...*

Mais n'anticipons pas sur les événements, je vous prie, et reprenons notre récit!...

Donc, à peine rentré chez lui de Monpépin-sur-Gaiacol et son remplaçant retourné à Montpellier, le docteur Couffe fut appelé, toute affaire cessante, au chevet d'une malade qui, en l'espèce, n'était autre que Mme Pétourle, qui habite un petit castel sur les bords du Rhône, n'a pas encore atteint sa trentième année, ce qui ne l'empêche pas, pechère! d'être veuve de ce pauvre Pétourle, gros propriétaire terrien de son vivant et défunté voici bientôt deux ans!...

Et voici que, ayant pénétré dans la chambre de l'égrotante, où régnait une ombre discrète, et s'étant penché vers le lit, quel ne fut pas son émoi



de sentir deux jolis bras s'enlacer autour de son cou et l'attirer vers un corps fort « suef et moelleux », tandis qu'une voix enamourée murmurait :

— Mes domestiques sont absents pour l'après-midi, voilà pourquoi je t'ai téléphoné de venir !...

Et deux lèvres frémissantes se posaient sur la bouche du docteur Couffe qui en demeura absolument sidéré !... Tant et tant, ma foi, qu'il ne sut que répondre et se laissa cajoler et mignoter, non sans sentir se réveiller en lui quelque chose d'inaccoutumé !...

Et ce fut Mme Pétourle qui, tout de même, ayant reconnu le docteur Couffe, jeta un cri, le repoussa et balbutia :

— C'est vous?... Vous êtes de retour?... Ce n'est pas votre remplaçant?... Ah !... Que je suis malheureuse et qu'allez-vous penser de moi?

Et voilà Mme Pétourle qui pique une véritable attaque de nerfs !...

Vous saisissez l'affaire?... Cet animal de remplaçant avait fait la conquête de Mme Pétourle qui, feignant d'être malade, l'appelait quand elle était seule au logis !... Mais, parti sans l'avertir, le remplaçant était, cette fois, remplacé par le docteur Couffe lui-même, d'où la déplorable erreur !...

Que vous dirais-je?...

Le docteur Couffe fit revenir à elle Mme Pétourle, essaya de la consoler, lui jura que le secret professionnel lui fermait à jamais la bouche et que toute cette petite aventure resterait lettre morte pour tout le monde !... Mais, peut-être, Mme Pétourle n'était pas si sûre que cela de la discrétion du vieux praticien !... Elle tenait à se l'assurer de façon complète ! Aussi, tout en se laissant consoler, elle se fit câline, à telles enseignes que, ma foi, malgré sa soixantaine, ce pauvre docteur Couffe perdit la tête et, jusqu'au bout, remplaça son chenapan de remplaçant !...

Quelque temps après, le docteur Couffe était encore appelé chez Mme Pétourle, qui lui dit :

— Casimir — le docteur Couffe s'appelait Casimir — je suis enceinte !...

— Sacré remplaçant ! grogna le docteur Couffe.

— Hé !... Qui sait si c'est le remplaçant !...

— Qui serait-ce?...

— Vous !...

— Madame... vous êtes folle !... s'indigna le pauvre docteur Couffe. A mon âge !...

— Hé ! A votre âge, Casimir !... Il me semble que pour un homme de votre âge vous avez fait montre d'assez de vaillance !... En somme, on ne peut savoir !... Et comme le remplaçant est loin... ma foi, c'est à vous à me tirer de là !...

Et voilà comment cet infortuné docteur Couffe a été bien obligé d'envoyer Mme Pétourle dans une maison de santé spéciale, un peu loin de Gonfle-Boufigue, pour faire ses couches, puis de payer de coûteux mois de nourrice, et vous avouerez que ce sont là des choses bien ennuyeuses pour un médecin de soixante ans !...

Aussi, cette année, quand le docteur Couffe est parti pour Monpépin-sur-Gaiacol et qu'il a demandé à Montpellier de lui envoyer un remplaçant, a-t-il insisté pour que ce ne soit plus un jeune garçon, mais un homme d'âge mûr et de caractère rassis...

Rodolphe BRINGER.

LE RETOUR DU MARI

— Méfie-toi ! n'approche pas, c'est un mauvais coucheur !

(Dessin inédit de Ch Genty.)



Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Littéraire
par RENÉ SINN
Illustrations de JO PAZ



VINCENT HYSPA





C'est tout en haut d'une vieille maison de la rue des Abbesses, une de ces maisons de Montmartre qui élèvent leurs cinq étages sur la Butte pour mieux voir Paris, que perche Vincent Hyspa.

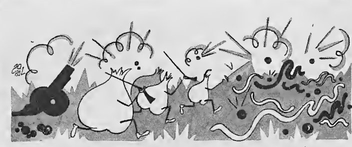
Vincent Hyspa
A fait des vers
Qui n'vieillissent pas,

a dit de lui un rimeur. Lui non plus, d'ailleurs, ne vieillit pas. Pourtant, il est né en 1865, ainsi qu'en fait foi le grand Larousse en douze volumes. Il a donc, si nous comptons bien, 71 ans, l'âge où il est permis, ne serait-ce que par gentillesse envers son médecin, de souffrir des rhumatismes, de l'asthme ou de l'emphysème. Mais ces petits ennuis

Vincent Hyspa
Ne les a pas.

Il ressemble de plus en plus à Victor Hugo.

Une ressemblance frappante. Les Hugophobes diraient que c'est une infirmité. A moins qu'il ne faille trouver dans cette similitude de traits une vengeance. Car, avoir écrit que le jeu de mot est la fiente de l'esprit, et se voir prendre son visage (et même ses initiales!) par un chansonnier montmartrois, n'est-ce pas une coïncidence qui a tout l'air d'être une rosserie du destin ?



Nous nous sommes présentés à l'heure où

Ce bon Monsieur Hyspa
Achevait son repas.

Comme d'agréables fumets flottaient encore dans l'intimité de son appartement, nous avons essayé de déceler l'arome des immortels haricots d'Arpajon. Evidemment c'était de notre part une idée préconçue.

Las! Vincent Hyspa
N'en mangeait pas !

Lui qui les a si lyriquement célébrés, lui qui a été le Hugo des Haricots, ne leur reproche-t-il pas à présent d'être bourratifs?

Ingratitude !

Quand un homme de son âge a sa verdeur et dans l'œil cette flamme de jeunesse, c'est l'indice qu'il n'a pas dû être souvent la victime des médecins. Aussi, est-ce plus par devoir professionnel que par conviction, que nous lui avons demandé s'il gardait quelque souvenance

de ses maladies et de ses rapports avec le corps médical.

Vincent Hyspa a caressé sa barbe hugolienne, s'est essuyé la bouche d'un coin de sa serviette nouée autour du cou (ces chansonniers sont de grands enfants), puis il a regardé dans le vague avant de déclarer de sa voix chantante de Narbonnais qui n'a pas renoncé à son accent :

— Malade? Vous me demandez si j'ai été malade? Diable, je ne m'en souviens plus.

Heureux homme! c'est précisément cette maladie de la mémoire qui est le signe de la bonne santé!

Pendant qu'il médite, nous jetons un regard indiscret à deux anges joufflus qui semblent voleter au-dessus de son bureau. Ils ont des joues pleines d'anges bien portants et ouvrent de grands yeux ronds, car ils doivent être fort étonnés de batifoler avec les muses folâtres d'un chansonnier.

Cependant, ayant fouillé les lointains de son passé, Vincent Hyspa en exhume quelques souvenirs.

— Maintenant, ça me revient, dit-il. J'ai eu la rougeole.

Mais il ajoute :

— Ça ne se voit plus!

« Sa » rougeole lui donne l'occasion d'évoquer la mémoire d'une vieille tante :

— Je me rappelle, dit-il, que j'étais pour la famille un objet de curiosité. Mes rougeurs devaient être bien agréables à contempler! On me regardait comme une bête exotique. On me regardait beaucoup, on me regardait longuement et en silence. Toutes ces grandes personnes avec leurs mines lugubres m'agaçaient. En particulier cette bonne vieille tante, qui était boulangère de son état. Une fois, m'ayant examiné plus longtemps que d'habitude, elle me dit :

« — Dieu, que tu es laid!

« Intempestive constatation!

« Ce fut pour le coup que je devins rouge! Ma vengeance fut instantanée. Je me dressai comme un coq et lui lançai l'anathème :

« — Va-t'en, que tu sens le pain!

* * *

Vincent Hyspa a souffert aussi d'une maladie que l'on peut rétrospectivement considérer comme un heureux présage pour un futur chansonnier : il a eu les vers!

— Je vois encore le collier d'ail que les mains maternelles m'avaient suspendu au cou. Il paraît que l'ail a le pouvoir de chasser les vers. C'est peut-être bien vrai, puisque je ne les ai plus!

Et nous avons alors échangé des vues médicales et philosophiques sur le point de savoir si l'ail est idoine à chasser les vers des entrailles d'un enfant de Narbonne. Car ces doux parasites vivant aux dépens d'un petit Méridional doivent — c'est certain — prendre les goûts de leur victime : *accessorium sequitur principale.* Alors, l'ail n'est plus un remède, mais un appât! Vous voyez où peut mener l'esprit de discussion? Nous nous sommes sentis trop ignares pour conclure, et nous avons préféré soumettre le cas à l'Académie de Médecine.

* * *

Devenu grand et robuste, ayant oublié sa rougeole et ses vers, Vincent laissa pousser sa barbe et « fit semblant d'étudier le Droit ».

— Mais, avoue-t-il, je me plaisais plus en la compagnie des carabins qu'en celle des futurs notaires ou des futurs magistrats.

Ce qui tendrait à prouver qu'il ne nourrissait aucune prévention à l'encontre du corps médical et que, s'il n'a pas été plus souvent malade, il n'y a de sa part nulle préméditation.

Pourtant, il souffre d'un mal dont il n'est jamais parvenu à se débarrasser et dont il a ressenti les atteintes au Chat-Noir comme aux Quat' z'Arts, au Chien-Noir comme au Décadent, à la Lune-Rousse comme en tous autres lieux de ce vieux Montmartre d'où la neurasthénie est bannie. Un mal sournois, chronique, incurable : le Trac.

— Tous ces gens qui vous regardent, vous guettent, vous épient, c'est effrayant!

D'autant plus effrayant qu'ils ne sont pas tous boulangers et que l'on n'a pas la ressource de leur crier comme à la vieille tante :

— Allez-vous-en, que vous sentez le pain!

Ridendo

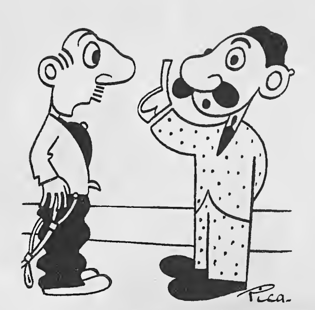


AU BUREAU DES PASSEPORTS

— ...Et comme signes particuliers ? ? ?

— J'ai des calculs dans les reins !!

(Dessin inédit de R. Marmottin.)



— Il vous faut un bon nettoyage intestinal.

— Cela tombe bien, je viens justement d'acheter un aspirateur.

(Dessin inédit de Picq)

— S'il est avancé pour son âge ?... Je vous crois... il a déjà des petits poux.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau).



UNE FEMME ÉNERGIQUE

— Et de la prudence ! Pas de fausse-couche, surtout !

— Vous ne la connaissez pas, Docteur ! Elle a du cran ! Elle ira jusqu'au bout sans se dégonfler.

(Dessin inédit de J. Hémard.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS membre de l'Académie des Gastronomes.

LA FIOLE

Mme la Marquise de la Grapinière était une pieuse personne qui édifiait par la sévérité de ses mœurs la population de Vidaillat-sur-Loire.

Veuve depuis dix ans, elle n'avait jamais quitté le deuil et menait une existence d'austérité citée en exemple à dix lieues à la ronde.

A parler franc, certains Vidaillacois trouvaient qu'elle exagérait et que la vie comporte par elle-même assez d'embêtements pour qu'on n'aille point bénévolement s'en créer soi-même.

Elle n'allait jamais au spectacle. Elle portait la même robe pendant des années et liardait sur tout. Il n'y avait qu'un chapitre sur lequel elle ne lésinait pas : c'était sur celui de sa propre table.

Mais ses domestiques — Augustine, la cuisinière, et Nicolas, jardinier-cocher-valet de chambre — lui reprochaient de les nourrir chichement tandis qu'elle s'envoyait sans vergogne des plats délicats. Elle avait toujours un boyau de vide.

Un jour qu'elle avait dévoré un bar à elle toute seule, elle fut prise d'un malaise. Elle s'en fut voir le docteur Mitonnet qui l'ausculta, lui fit tirer la langue et lui demanda de lui remettre, au sein d'une bouteille, un échantillon de ce liquide doré que les humains distillent par la vertu d'une chimie complexe.

La marquise rougit, se troubla, balbutia qu'elle n'oserait jamais. Le docteur Mitonnet insista et la marquise dut se soumettre à cette formalité.

Et elle chargea Nicolas de porter chez le docteur la fiole qui contenait le liquide réclamé.

Malheureusement Nicolas, qui bayait toujours aux corneilles, buta, s'étala et cassa la bouteille. S'il avouait l'accident, il serait vertement tancé. Alors il eut l'idée diabolique de prendre une fiole identique et de la remplir par ses propres moyens...

Le docteur examina le liquide et fronça le sourcil...

— Sapristi, s'écria-t-il, ce n'est pas possible !... La marquise?... A son âge?... Une personne si austère?...

Il emporta la fiole chez Bricolis, le pharmacien de la rue du Pain-Doré.

Il le mit au courant de ses appréhensions et Bricolis, après avoir procédé à une analyse minutieuse, dut se rendre à l'évidence : le fluide indiquait nettement que la productrice avait reçu de Vénus non pas un coup de pied, mais tout au moins une pichenette...

Bricolis, qui professe en politique des idées avancées, s'écria :

— Ça ne m'étonne pas !... Tous ces gens de la haute, ça fait leurs coups en dessous !... C'est égal, elle va fort, la marquise, à soixante-dix ans !...

Tout à coup, il se frappa le front et s'écria d'un air illuminé :

— J'y suis !... C'est un cadeau du petit domestique !... Il m'achète depuis quelque temps certaines pilules qui ne peuvent laisser subsister aucun doute sur sa responsabilité dans l'aventure...

L'élève de Bricolis ne put se retenir de raconter cette histoire à quelques jeunes gaillards de Vidaillat, en faisant jurer à chacun d'eux de garder le secret. Naturellement, vingt-quatre heures plus tard, tout le pays était au courant... Quant à Nicolas, que les galopins du village raillaient, il aurait pu faire éclater l'innocence de sa patronne en racontant l'histoire de la fiole brisée. Il jugea flatteur pour lui d'être pris pour l'amant d'une marquise, même septuagénaire, et, pour avoir le beau rôle jusqu'au bout, laissa entendre que c'était la noble dame qui lui avait fait cadeau de la petite incommodité précitée...

Et Mme de la Grapinière est maintenant accueillie, partout où elle passe, par des sourires qui se nuancent de quelque admiration, car on trouve magnifique qu'une femme de son âge pense encore aux jeux de Cypris.



LE BAR A L'AURORE

Et voici la recette du bar qui est à l'origine de cette histoire.

Prendre un bar, plutôt grand, le vider et le cuire au court-bouillon. Le coucher sur un plat long, enlever la peau délicatement et couvrir le poisson d'une couche de mayonnaise. Ensuite, l'entourer de la garniture suivante : faire une épaisse purée de pommes de terre très farineuses, prendre de la betterave d'hiver bien rouge, la couper en très petits morceaux, mélanger la betterave avec la purée, piler le tout de façon que la betterave disparaisse complètement et que la purée prenne une jolie teinte rose, puis ajouter huile, vinaigre, sel, moutarde (largement), un peu de poivre, et entourer le bar d'une large couche de cette pâte couleur de l'aurore.

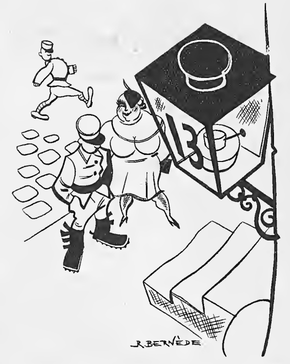


EN CONFIANCE

— Ecoutez, je peux vous faire acquitter, mais il faut que vous me disiez tout, tout, tout !

— Ça m'est égal, je vous dirai tout, tout... mais pas la cachette.

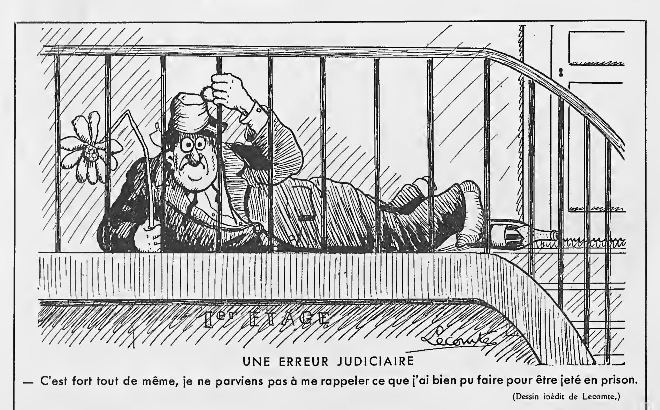
(Dessin inédit de Lecomte.)



— Voyons ! le printemps... hein ! ça doit te remuer, te rendre malade !...

— Euh !... oui... mais c'est le remède qui m'épouvante.

(Dessin inédit de Bernède.)

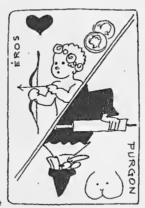


UNE ERREUR JUDICIAIRE

— C'est fort tout de même, je ne parviens pas à me rappeler ce que j'ai bien pu faire pour être jeté en prison.

(Dessin inédit de Lecomte,)

LA MALICE *EN EPIDAURE*



C'était à l'époque, déjà lointaine, où quelques moments d'abandon savourés en compagnie d'une jolie fille complaisante ne coûtaient pas plus de deux louis... L'époque où il y avait des louis bien sonnants et trébuchants. Certain professeur, qu'une consultation avait amené à Nice, fit connaissance, chemin faisant, d'une exquise jeune femme visiblement désireuse d'être agréable à son prochain. Et c'est ainsi qu'un hôtel de Cimiez apparut tout à propos pour accueillir ces promeneurs très pressés de se confier l'un à l'autre.

Une heure passe, tendre et fugitive. Il faut, hélas, que le professeur se rende où le devoir l'appelle. Il s'habille, endosse sa jaquette, puis, discrètement, dépose sur la table de nuit deux louis. Soudain, la jeune femme, encore couchée, lui dit :

— Hé! mon p'tit docteur, tu pourrais pas m'expliquer pourquoi j'ai mal dans la hanche?... Tiens, ici, donne ta main!

Le professeur, immédiatement ressaisi par le caractère professionnel, palpe, examine, conclut :

— Rassurez-vous, Mademoiselle, ce n'est rien!

Il salue, reprend l'un des deux louis et s'en va, plein de dignité.

■ ■ ■

Rien de plus délicat que de provoquer une consultation entre médecins de classe. Il faut tenir compte, en effet, des antipathies, des frictions d'amour-propre, de l'humeur quelquefois agressive de tel éminent confrère. C'est ce qu'expliquait le Dr Sicard en déjeunant chez des amis. Le maître de la maison lui demanda :

— Qui préférez-vous rencontrer en consultation?

Sans hésiter, Sicard répondit :

— Le Dr Z... C'est une mine d'anecdotes et de bonnes histoires. Avec lui, on ne s'ennuie pas un instant!





Clemenceau tenait de sa formation médicale et de ses convictions un solide rationalisme, qui, on le sait, lui faisait regarder de travers tout ce qui était peu ou prou religieux. Après la guerre, rue Franklin, où il demeurait, l'une des fenêtres de son cabinet de travail était en partie masquée par les ramures d'un arbre magnifique planté en contrebas, dans le jardin d'un pensionnat dirigé par des ecclésiastiques.

Ce feuillage le gênait tant que des amis s'en furent trouver le Supérieur du pensionnat, lequel, pour être agréable au Président, s'empressa de faire élaguer son arbre.

L'un des amis, alors, dit à Clemenceau :

— Maintenant, il vous faut remercier le Supérieur. Ecrivez-lui un petit mot.

— Volontiers, répondit le Tigre. Puis, laissant la plume en suspens : « Comment l'appelle-t-on, ce Supérieur ? »

— On l'appelle : mon Père.

— Hum! fit Clemenceau déjà hérissé.

Néanmoins il se décida, il écrivit ; « Mon Père »... Et tout de suite après : « Je peux bien vous appeler mon Père, puisque vous m'avez donné le jour! »

Le chef de clinique de l'hospice Sainte-Anne, psychiâtre célèbre, raconte Pierre Mille, exposait chaque dimanche dans son cours public, il y a quelque quarante ans, les conclusions de sa science. Un jour, il fut avisé par l'ambassade de Russie, qu'une grande-duchesse, parente du Tsar, viendrait l'écouter. Très flatté, il chargea son principal assistant de lui amener un beau type de P. G. en période d'excitation, pour illustrer son exposé par des exemples significatifs.

— Nous avons Cerise, répondit l'assistant, il fait en ce moment un délire des grandeurs caractérisé.

Dès l'ouverture du cours, la grande-duchesse arriva, ancienne jolie femme plutôt usagée. Le psychiâtre prit la parole et, bientôt, annonça qu'il allait présenter à l'assistance un sujet curieux. Et l'on vit entrer Cerise, tout épanoui, dont le premier regard se fixa sur l'illustre auditrice.

— Oh! là là là là là! se mit-il à crier. Et ensuite, sur un ton de conviction désolée :

— Dire qu'il y a des hommes qui couchent avec des femmes comme ça!

L'impression générale fut telle que le pauvre type, malgré son état obscurci, s'en rendit compte. Vaguement, il comprit qu'il avait le devoir de se rattraper : il ajouta :

— Tout de même, ça m'est arrivé!

Du coup, ce fut, dans l'auditoire une tempête de rigolade. La grande duchesse était verte d'indignation. Alors, Cerise, par manière de correctif :

— Mais je dois dire, à mon excuse, que j'étais saoûl!

Désespéré, le professeur se leva, tandis qu'on entraînait la grande-duchesse jusqu'à sa voiture. Et l'assistant, en guise de moralité, prononça :

— On a bien raison de dire qu'il y a des fous qui vendent la sagesse!

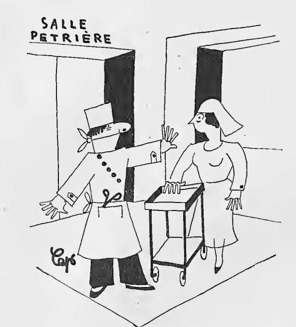


LE MISOGYNE

— Les offoires de cœur ne vous intéressent donc pas ?

— Oh ! vous sovez... j'oi suffisamment de soucis avec mo maladie de foie.

(Dessin inédit de Marmottin.)



— Chef... il y a quelqu'un là-bas qu'a le charbon !

— Trop tard... dites-lui de repasser l'hiver prochain.

(Dessin inédit de Lep.)

Le Gerant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP: 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Échantillons

— LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe) —



113 058
3me ANNÉE
N° 51
5 Juin 1936
Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS
EXAMENS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION-ADMINISTRATION-PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

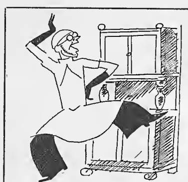
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



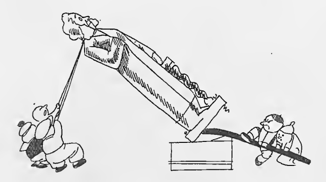
LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Puisque « Ridendo » ne doit pas aller dans le salon, puisque nous ne le publions pas comme une lecture de famille, j'espère bien que ni vos fils ni vos filles ne liront ce que je n'écris que pour vous ; mais, quand je pense au sort que,



depuis toujours, ou presque, on a réservé à la jeunesse, j'ai beaucoup de peine à retenir mes larmes.

Et cela ne fait que croître et embellir.

Autrefois, il existait encore de braves pastoureaux et de gentes pastourelles qui ne savaient ni lire ni écrire et vivaient tout de même leur vie aussi bien et mieux que vivent la leur ceux et celles d'aujourd'hui.

Comment les gosses, soulevés par un Spartacus de douze ans, ne sont-ils allés déboulonner la statue de Jules Ferry, à qui nous devons les belles générations d'à présent !

Et ce n'est pas fini ! puisque, maintenant, les primaires peuvent être secondaires, et vous pensez bien que les parents vont pousser leurs gosses vers ces carrières libérales dont nous savons, mieux que personne, qu'elles permettent à ceux qui les choisissent, cette admirable existence faite de loisirs dorés.

Naguère, il n'y avait que les jeunes hommes qui étaient sacrifiés par des pères ambitieux, maintenant il y a de petites mômes jusqu'aux Sciences politiques et à l'Ecole centrale ; et elles sont toutes fières, les malheureuses, de revenir en brandissant un diplôme !

Quand on pense qu'on abrutit pendant quatre ou cinq ans de pauvres gosses à qui l'on apprend le rudiment au lieu de les laisser courir ou sauter au grand air comme de jeunes bêtes jusqu'à dix ou douze ans, alors qu'à ce moment ils apprendraient tout ce dont on les a accablés pendant des années, en trois ou quatre mois.

Chaque année, quand arrivent les examens, je me sens une grande pitié pour tous ces flandrins émaciés et pour ces gamines boursouflées d'acné que torture cette pensée que leur avenir est fichu s'ils ou elles échouent à un examen !

Oui, nous aussi nous avons tous fait ça, et nous n'en sommes pas morts ; mais si, aujourd'hui, je me sens plein d'une grande pitié, c'est que je me souviens justement des nuits que j'ai passées en cet heureux temps.

Moi, qui avais la réputation de ne pas m'en faire !

Alors, je me demande quels peuvent être les cauchemars de ceux qui s'en font !

■ ■ ■



Un mois à peine nous sépare des vacances. Je parle du moins de ceux qui les prennent dès le 1er juillet et qui sont plus nombreux chaque année. La santé des enfants est un bon prétexte.



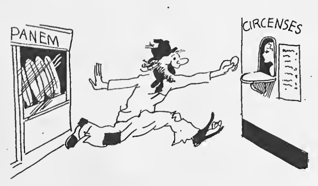
— Ces pauvres petits !

On les a fichus en boîte toute l'année, mais soudain, leurs mamans particulièrement, s'attendrissent vers la fin juin, parce qu'elles-mêmes ne tiennent pas chez elles.

Les dix derniers jours de classes ou de cours leur paraissent insupportables. Dès la Pentecôte, il a fallu profiter de ces deux jours-là, avec une petite rallonge, pour courir les routes.

En pleine crise ?

Mais oui ! comme si vous ne saviez pas qu'on



se prive sur tout, sauf sur ses plaisirs.

J'ai rencontré un de mes amis qui se plaint du 1er janvier jusqu'à la Saint Sylvestre. Il m'a dit d'un ton découragé :

— Je pars pour Vittel. Pour ce que l'on fait à Paris !

Je n'ai pas osé lui demander avec quoi il partait, puisque, depuis le temps qu'il me raconte qu'il n'a plus un sou, je finis par le croire. Mais, en revenant de Vittel, il ira à la mer et on le rencontrera à la chasse au mois de septembre.

De quoi vit-il ? mystère ! et je crois tout de même que ce n'est pas un malhonnête homme. D'ailleurs, s'il ne voulait pas que l'on s'inquiétât de ses ressources, il raconterait avec légèreté, comme d'autres : « Mon Dieu, il n'y a pas trop à se plaindre ! »

Le nombre de gens dont l'existence est un problème s'accroît tous les jours. Les apparences extérieures ne varient guère, ils ont gardé leur bonne, ils ont conservé leur appartement, ils sont habillés comme au temps de la prospérité, ils ont toujours leur auto, chaque dimanche ils vont faire un tour à la campagne et vous pensez bien qu'ils ne resteront pas à Paris pendant les vacances. Ils ne possèdent pas une fortune qui les autorise à vivre sur leur capital pendant un certain temps. Des dettes ? il faut offrir une certaine surface pour en faire qui en vaillent la peine. Je ne sais pas si vous avez essayé, mais on arrive assez rapidement au plafond qu'ont fixé les fournisseurs. Alors ?

Alors, je ne sais pas, je vous le répète et je n'arrive pas à comprendre comment, en pleine crise, il existe encore tant de gens qui se plaignent et qui n'ont rien changé à leur train.

Des faux pauvres ? non, mais probablement de ces débrouillards qui trouvent le moyen de moyenner et qui s'en tirent, péniblement, mais qui s'en tirent tout de même.

Car, quoi qu'on dise et bien que les copains se multiplient, il n'y a pas que des arrangeurs qui vivent sur le dos du prochain, du prochain qui, d'ailleurs, se défend de plus en plus.

■ ■ ■

Parmi les commerces de luxe les plus touchés par la crise, il faut citer la galanterie.

Non seulement ne trouvent plus de ressources somptuaires les poules de luxe qui, autrefois, faisaient passer au tambour — je veux dire à la haute couture, à la joaillerie, à tous ceux qui vendaient les signes extérieurs d'une aisance ostentatoire — ce qui leur venait de la flûte, si je puis ainsi dire, mais même la petite môme qui bat son quart sur le trottoir du faubourg Montmartre rentre bien souvent sans avoir dérouillé, selon sa forte expression.

Les maisons à prix unique sont très touchées par la continence de ceux qui réduisent leurs extases.

J'ai voyagé l'autre semaine avec deux tenanciers qui partaient pour Dijon, qui est comme qui dirait un dépôt de remonte, paraît-il. L'un disait à l'autre :

— Chez moi, je n'ai plus que des trouffions et des baladeurs. Les fonctionnaires n'osent plus venir, parce que leurs femmes ont organisé un système de surveillance pour les choper. Ce n'est



pas tant qu'elles soient jalouses, mais elles ne veulent pas qu'ils dépensent du fric et qu'ils leur refusent un chapeau.

— Alors ?

— Alors c'est tant pis pour les petites bonnes, c'est elles qui prennent...

Les voyages n'instruisent pas que la jeunesse !

Robert DIEUDONNÉ.

ÉVIDENCE

— Moi je te dis que c'est un coup du maître-queux !

(Dessin inédit de Lep.)



— Eh ! Durand, vous qui avez la goutte ! Venez ! Il n'y a plus d'eau dans le radiateur !...

(Dessin inédit de Dubout.)



LE TÉLÉGRAMME...

M. X..., employé au Ministère des P. T. T., n'avait qu'un défaut, son avarice; à part cela c'était un homme droit, ponctuel, qui remplissait parfaitement ses devoirs, même son devoir conjugal... et la preuve en était que sa femme s'apprêtait incessamment à lui donner un héritier.

Ceci, bien entendu, M. X..., l'avait caché à ses collègues du bureau dans la crainte d'avoir à arroser sa paternité; aussi avait-il envoyé son épouse faire ses couches chez sa mère, dans un petit village du Poitou. Il avait demandé à son chef un congé coïncidant avec la date probable de l'événement. Malheureusement, comme par hasard, il avait mal calculé et ses vacances s'écoulèrent sans que son épouse ne l'ait rendu père et il dut rentrer.

Mais il avait eu soin, avant son départ de demander à son beau-frère de le prévenir le plus discrètement possible de l'heureuse nouvelle.

Ils convinrent que le télégramme annoncerait l'arrivée, par exemple, d'une bicylette ou de tout autre objet n'éveillant pas l'attention des collègues.

Le jour de la naissance, le beau-frère tient sa promesse, compose son télégramme et se trouve bien embarrassé quand il s'agit d'indiquer le sexe de l'enfant. Comment diable attribuer un sexe à une bicyclette ? Une idée lumineuse lui vint et c'est ce télégramme très explicite que reçut le papa au bureau : « Bicyclette arrivée, manque pompe et sacoche ». Dr G.G.

— Pourtant, docteur, elle était bien jolie !
— Ah ! mon ami, la plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a !

(Dessin inédit de Pavis.)

Le Concours des Concours de "Ridendo"



Halte-là ! bonnes gens d'Épidaure et aultres lieux où le rire est le propre de l'homme, halte-là, jeunes ou vieux, grands et petits, gras et maigres, halte-là docteurs, médecins et thérapeutes ! Lachez-moi pour lors seringues, canules et bistouris et tous aultres instruments dont faites usaige pour exercer votre art et science !

Oyez donc ce que mon bon Maître le rigolant "Ridendo" (que le Dieu de la Joye l'ait en sa saincte garde !) Messire "Ridendo", dis-je, toujours espris d'esbaudissements et de liesse, me mande de porter à vostre jugement et entendement.

Oyez donc ce que vais clamer et proclamer à grand renfort de trompes, trompettes et buccins afin que gardiez remembrance du grand concours que "Ridendo" a ouvert parmi ses doctes lecteurs qui sont gens de haulte sapience, bonne humeur et de franche gayté !

Trouvez vous-même une idée de concours pour 1937

•

LES DIX COMMANDEMENTS DES CONCURRENTS DU CONCOURS DES CONCOURS DE "RIDENDO"

I. — Au concours de " Ridendo " participeras avec empressement.

II. — Tes ennuis et tes malades oublieras momentanément.

III. — Tes méninges tritureras avec raffinement.

IV. — A matière médicale, te borneras uniquement.

V. — Bonne humeur prouveras abondamment.

VI. — De grivoiserie, useras modérément.

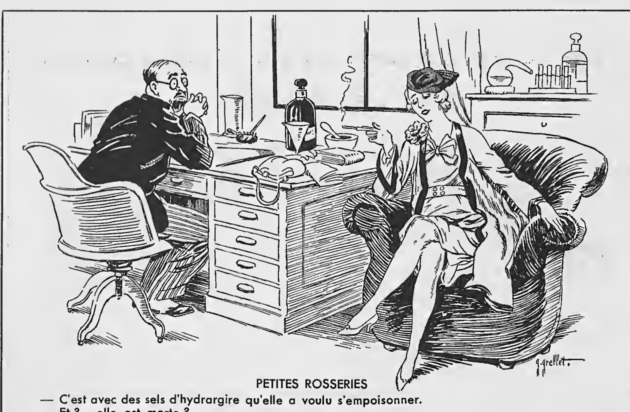
VII. — D'originalité ne t'abstiendras aucunement.

VIII. — Ta réponse rédigeras brièvement.

IX. — Dans les délais répondras strictement.

X. — A toutes conditions te soumettras, docilement.

N.B. -- Nous rappelons que MM. les concurrents peuvent prendre un pseudonyme. En vue de faciliter le classement, le commentaire accompagnant la réponse ne devra pas excéder 20 lignes. Les envois devront nous parveinr avant le 20 juin.



PETITES ROSSERIES



— C'est avec des sels d'hydrargire qu'elle a voulu s'empoisonner.
— Et ?... elle est morte ?
— Au contraire, docteur, elle va tout à fait mieux.

(Dessin inédit de G. Grellet)



NOCTURNE

— Oh ! comme c'est délicieux d'entendre cet oiseau siffler !
— Ce n'est pas un oiseau, c'est mon asthme !

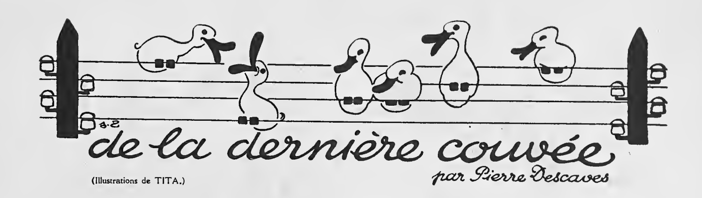
(Dessin inédit de Marmottin.)



LA PETITE DACTYLO CHLOROTIQUE

— Elle est un peu fragile, alors on ne lui fait lécher que les timbres anti-tuberculeux...

(Dessin inédit de Varè.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

HISTOIRE DE BOURSE

Ce gynécologue connu a un péché mignon : la Bourse.

Il y a laissé encore récemment quelques plumes.



Mais il y a rien à faire : le docteur Roq... continue à fréquenter le Temple à colonnes, où sa physionomie et sa malchance sont bien connues.

Le banquier La... disait plaisamment, l'autre jour :

— Ce sacré Roq.., il spéculerait... sur son spéculum !

Mais aussi quand on est gynécologue... s'intéresser à la Bourse ! Les extrêmes se touchent, comme disait l'autre.

■ ■ ■

FAUSSE ALERTE

C'est un de nos grands personnages de l'Etat. Peut-être n'en est-il pas de plus haut.

Or, dernièrement, une importante consultation à laquelle participaient cinq « huiles » médicales se tint au siège d'un de nos palais nationaux. L'entourage de l'homme d'Etat redoutait en effet une « mélancolie anxieuse ».

La voix de la Faculté fut unanime ; il ne s'agissait que d'une dépression passagère due aux fatigues de la charge officielle.

— Rien à craindre avec notre patient, disait le docteur Dev..., il n'est encore mûr ni pour le chemin de fer, ni pour le bassin de Rambouillet.

PRÉCISIONS

Cet illustre médecin a un passe-temps favori : l'élevage.

Chaque dimanche, il fait le voyage de Normandie pour aller jeter le coup d'œil du maître sur ses poulains et pouliches.

Il se rencontra l'autre jour, sur place, avec le vétérinaire du cru, qui avait été appelé à soigner un étalon malade.

Le vétérinaire, un bon gros sans malice, usa aussitôt de familiarité :

— Mon cher collègue...

Alors, l'illustre médecin, dans un sourire :

— Ah ! vous êtes, comme moi, jockey?

■ ■ ■

SOUVENIR VOCAL

Cette gracieuse comédienne tient en haute estime le docteur Baud... qui l'a opérée, il y a quelque temps, avec succès.

Et pour avoir un « souvenir sensible » de son « sauveur », elle a demandé au docteur Baud... « de lui donner sa voix ».



C'est-à-dire que le docteur a fait enregistrer un disque pour satisfaire au désir de sa belle cliente :

— Mais, lui demandait un ami, qu'est-ce que tu as bien pu raconter.

Alors, le docteur Baud..., sans sourciller :

— J'ai récité... la « Prière d'une Vierge ! ».



LES BONS MARIS

— Pardon, Monsieur, si vous voulez bien laisser rentrer ma femme, maintenant... la soupe est prête...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

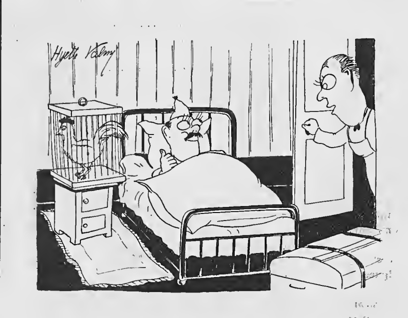


JALOUSIE

— Ta femme a un nouveau manteau !!

— Penses-tu, c'est une nouvelle femme !!

(Dessin inédit de R. Black.)



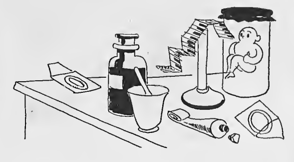
LE FERMIER VOYAGE

— Monsieur désire qu'on le réveille demain matin ?

— Point la peine, mon gars, j'ons ce qu'il faut.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

LE CARNET DE TICKETS





Or donc, voici mes personnages : un monsieur, une dame, sa fille, un pharmacien. La scène se passe dans la boutique de notre M. Homais.

La pharmacie est pleine de monde ; les élèves distribuent l'eau de Vichy, les brosses à dents, les cachets et la teinture d'iode.

Entre un monsieur. Une élève enjouée se précipite :

— Vous désirez, Monsieur?

Le monsieur paraît un peu gêné. Sans répondre, il se dirige vers un autre employé — un homme, celui-là — et lui explique en termes voilés qu'il désirerait certains petits vêtements de caoutchouc qui font fureur en Angleterre.

— Bien, Monsieur. Demandez au comptoir!

— Mais... ce sont des jeunes filles!

— Oh! elles ont l'habitude! Et puis, tenez : demandez-leur simplement un « carnet de tickets » ; elles sont au courant.

Le monsieur, triomphant, se présente au comptoir. Il y a, non loin de lui, une dame avec sa grande fille. Mais notre homme n'hésite pas :

— Mademoiselle, je voudrais... un carnet de tickets.

La gracieuse employée donne sans fausse honte le petit carnet, très bien imité, ma foi, où reposent les précieux rouleaux.

— Voyez caisse! Et pour vous, Madame?

A quelques jours de là, la dame qui avait assisté avec sa fille à la vente du « carnet de tickets », se dirigeait vers le métro. Mais il y avait foule au guichet, et ces dames manifestaient de l'impatience.

— Oh! maman, dit tout à coup la blonde fillette, n'attendons pas ici. Tu sais bien que le pharmacien en face vend aussi des carnets de tickets!

— Chérie, comment n'y ai-je pas songé! Dans la vie, vois-tu, on peut toujours s'arranger!





Madame et Mademoiselle entrent d'un pas vainqueur dans la pharmacie, toutes souriantes à l'idée du bon tour qu'elles vont jouer aux imbéciles qui attendent patiemment au guichet du métro.

— S'il vous plaît, Mademoiselle, un carnet de tickets.

Qu'elle est aimable, la jeune employée! Quel doux sourire, lorsqu'elle tend le carnet!

— Caisse! Un carnet!

La dame se présente à la caisse.

— Dix-huit francs, Madame.

— Comment, mais... c'est un carnet, simplement!

— C'est le prix, Madame; les carnets, dix-huit francs!

— Par exemple! Je ne veux pas payer cette somme pour un carnet de tickets.

Et Mademoiselle croit devoir soutenir sa mère et ajoute :

— Ah! non! Nous préférons prendre tout simplement la queue!

Dr B.



LE PROFESSEUR

TURPIN

Bien qu'il porte un nom d'archevêque, le Docteur Turpin n'est point encore à l'âge où un homme d'église peut briguer la pourpre épiscopale. Mais alors qu'à son âge, son illustre homonyme n'était peut-être pas encore chanoine, le Docteur Turpin, lui, est professeur agrégé de thérapeutique.

Etait-il prédestiné? Pour l'affirmer, il faudrait sans doute être aussi familiarisé qu'il l'est avec les problèmes complexes de l'hérédité.

En tout cas, il y a eu dans sa vie des coïncidences : n'a-t-il pas fait ses études au collège de Liancourt fondé par le Comte de La Rochefoucauld-Liancourt qui a répandu la pratique de la vaccination jennérienne ? Et là, n'a-t-il pas eu pour compagnon l'un des fils du Professeur Calmette, ce qui lui a permis de connaître l'éminent praticien sans se douter qu'il serait un jour l'un de ses assistants pour l'expérimentation du fameux B. C. G.?

Pourtant, le Docteur Turpin reconnaît que ce n'est nullement à cette circonstance, ni à l'attirance qu'exerce un maître sur un esprit qui se cherche, qu'il a dû d'opter pour la carrière médicale.

Une force l'a poussé : la curiosité de la vie.

— Grâce à la biologie, à l'eugénique et indirectement à la sociologie, estime-t-il, le médecin est l'homme le mieux outillé pour remonter le plus loin possible vers la source de cette rivière mystérieuse qu'est la vie physique et morale de l'individu.

Quand un père de famille pour désigner son rejeton dit « Mon héritier » il ne se doute certes pas que cet euphémisme mi-ironique, mi-attendri, contient une vérité aussi vieille que l'homme. Il ignore, la plupart du temps qu'il lègue, de son vivant, un héritage qui échappe à la compétence des notaires et à la boulimie du percepteur, mais non à la curiosité d'un Docteur Turpin, qui peut graver sur son blason médical : « Dis-moi d'où tu viens, je te dirai qui tu es? ».

Nous sommes venus pour que le Docteur Turpin nous parle de lui et ne voilà-t-il pas que, doucement, il nous fait naviguer sur le fleuve hérédité, dont il est l'un des plus habiles nautoniers. Mais bientôt nous touchons terre en un domaine qui lui est familier : l'hérédité gemellaire.

Pour disserter sur un pareil sujet avec la sérénité et l'impartialité dignes d'un homme de science, il faut être célibataire. L'homme marié, ce perpétuel candidat à la paternité éprouve toujours une certaine inquiétude lorsqu'il entend parler de jumeaux — à moins que ce ne soit dans une histoire marseillaise ou de salle de garde — et cette inquiétude s'aggrave s'il apprend qu'il y a eu dans la famille de sa femme des cas de fécondité gemellaire. Car il paraît que ces bougres là, si l'on en croit la faculté, « sautent » plusieurs générations.

Et le malheureux pense :

Si ça allait m'arriver!

Les jumeaux sont d'ailleurs des gens fort curieux qui poussent le souci de la dualité jusqu'à la maladie :

« C'est ce qui fait, remarque le Docteur Turpin, qu'ils souffrent parfois des mêmes maux au même moment. Ainsi quand Pierre a une crise d'asthme à Paris, il peut se consoler à la pensée que Paul a la même crise à Marseille. »

Curieuse façon d'avoir des « nouvelles de son frère »!

***

Le Docteur Turpin est papa de trois petits garçons — ce ne sont pas des jumeaux — et l'on devine que ce jeune professeur, mari d'une femme charmante, est un homme parfaitement heureux qui peut dire sans forfanterie :

— J'aime tout ce qui orne la vie.

Mais ce qui orne notre vie, n'est-ce pas avant tout les dispositions naturelles de notre esprit, la couleur de notre âme?

— Je prends, dit-il, autant de plaisir à lire un livre bien écrit qu'à entendre une sonate bien jouée.

L'an dernier le Docteur Turpin a fait un beau voyage, voyage médical dont il a su faire un



PROFESSEUR TURPIN

(Dessin inédit de Jo Paz.)

voyage d'agrément ; il a visité le pays de Maria Chapdelaine et de la quintuplette de jumelles, les fameuses jumelles qui ont inspiré au chansonnier ces vers immortels :

« Ah ! plaignons le pauvre fermier
Qu'avait cinq filles à marier ! »

Naturellement, le Docteur Turpin a lu Maria Chapdelaine, mais il n'a pas rendu visite aux cinq fillettes. En revanche, il a vu Montréal et Québec. Québec l'a ravi.

« Après huit jours de traversée, aborder dans une ville française aux noms français où les gens parlent français ! Dans un pays où vivent des Turpin qui sont peut-être de lointains cousins ! »

Il a visité les Laurentides, ces camps canadiens construits par les trappeurs en pleine forêt au bord des grands lacs où l'on chasse la perdrix au pied des érables à feuille rouge.

Puis délaissant ces contrées sauvages, évocatrices des héros de Mayne Red et de Fenimore Cooper, il est descendu vers New-York, New-York la gigantesque, la monstrueuse admirée ou détestée suivant qu'on la regarde avec les yeux de Duhamel ou de Paul Morand.

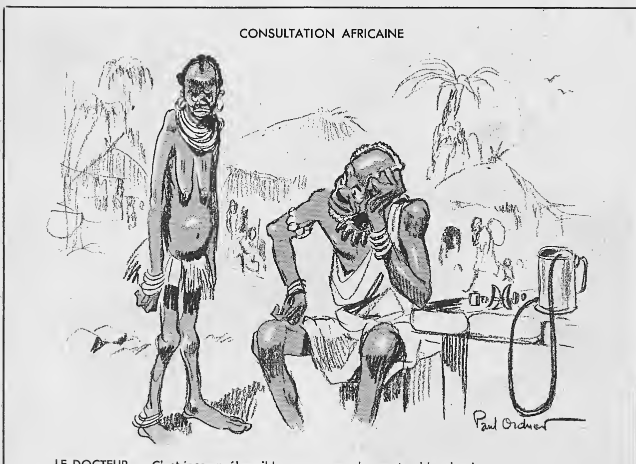
— Avez-vous admiré? Avez-vous détesté? demandons-nous au Docteur Turpin.

Cet homme que l'on devine ennemi de l'outrance et du snobisme, cet homme plein « d'usage et raison » nous répond sans hésiter :

« New-York? C'est une ville magnifique. Devant elle on ne peut rester indifférent. On a critiqué les dimensions colossales des gratte-ciel! Mais on s'adapte vite à leur échelle : ils sont si grands qu'on oublie précisément qu'ils le sont. Et puis New-York est une ville trépidante où de nombreux symptômes annoncent la fin de la crise ! »

Espérons qu'il en sera de même en France !

Ridendo



CONSULTATION AFRICAINE

LE DOCTEUR. — C'est incompréhensible, vous avez des pertes blanches !

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



(Dessin inédit de Joseph Hemard.)

HIPPOCRATE A TRAVERS LES AGES

Samuel Pozzi, on s'en souvient, était le médecin de toutes les gloires et surtout des femmes célèbres. Il soignait Sarah Bernhardt ; c'est lui qui, à dix années de distance, prédit qu'il faudrait, un jour, lui couper la jambe.

Il l'avait connue à ses débuts, même avant la Comédie-Française, il disait :

« En ce temps-là, elle était si maigre que, lorsqu'elle avait avalé une pilule, elle avait l'air d'être enceinte ! »



Professionnel des mots d'esprit, Aurélien Scholl avait la dent dure. Pour ne pas rester court, quel trait n'eut-il pas décoché ! On parlait devant lui de la résurrection de Lazare. Quelqu'un avança, non sans naïveté :

— Ce n'est pas de notre temps qu'on verrait les morts se relever du tombeau !

— Oh ! non, riposta Aurélien Scholl, la médecine a fait trop de progrès !



La princesse Palatine raconte, dans sa correspondance, année 1719, que le docteur Chirac fut appelé auprès d'une dame qui était malade. « Pendant qu'il était dans l'antichambre, quelqu'un s'avisa de dire que les actions de la banque de Law avaient beaucoup baissé le matin même. Le docteur, qui avait quantité de ces papiers du Mississipi, fut grandement saisi d'ouïr cette nouvelle. S'étant assis à côté de la malade, il lui prit le pouls et, distraitement, se prit à dire : « Mon Dieu, mon Dieu? cela diminue, cela diminue ! Voilà qui laisse peu d'espoir.

— Quoi? est-ce possible? s'écria la malade. Mais alors, je vais mourir !

— Ah ! Madame, rassurez-vous, dit le pauvre médecin, revenant au réel, votre pouls bat à merveille. Pour cette fois, le docteur est infiniment plus malade que sa cliente !

Un chirurgien français, attaché à la Cour du sultan Soliman III, reçut mission de saigner Sa Hautesse. Soit maladresse, soit frayeur du praticien, la lancette se bloqua et le sang ne coula point. Déja les dignitaires, qui assistaient à l'opération, roulaient des yeux féroces, quand le chirurgien appliqua un soufflet au Commandeur des Croyants, provoquant un mouvement de recul qui dégagea la lancette, et une émotion qui fit jaillir le sang. Mais le Grand Vizir, au comble de l'indignation, cria aux janissaires : « Saisissez-vous de cet homme et qu'on l'empale ! » Doucement, prononça le chirurgien, attendez au moins que j'aie achevé la saignée et bandé la plaie ! Lorsque le pansement fut terminé, Soliman III dit à son Grand Vizir : « C'est toi qu'on devrait punir, puisque tu as été assez sot pour voir un acte d'insolence où il n'y avait qu'un moyen de salut ! »



Nélaton n'aimait point les faiseuses de manières. Il se disposait à examiner une dame d'un âge trop certain, de cet âge où, selon Voltaire « les petits coquins deviennent de grands pendards ».

— Pourquoi levez-vous les bras? lui demanda-t-il brusquement.

— Mais, docteur, fit-elle en minaudant, pour que mes seins ne tombent pas !

— Eh ! Madame, laissez-les tomber ! on a balayé ce matin !



Dans une rue de Dijon, en 1750, Piron accompagné d'un ami, vit passer son médecin et, plutôt que de le saluer, se détourna.

— Qu'avez-vous? lui demanda l'ami.

— J'ai, dit-il, que je suis honteux de paraître devant cet homme. Il y a si longtemps que je n'ai été malade !



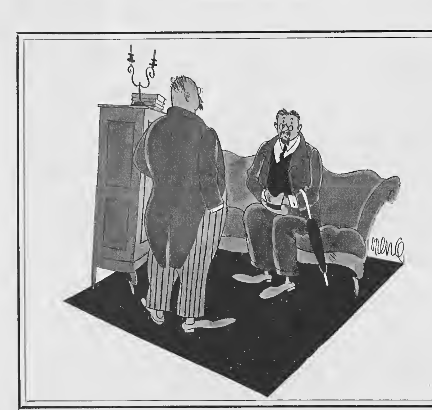
— Il a l'air un peu efféminé, ton nouveau béguin...
— Oh ! je t'assure... de dos seulement.

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



— Quant à la vessie, n'oubliez pas tous les soirs une bougie uréthrale...
— Une bougie... tous les soirs... Prendriez-vous, Docteur, ma vessie pour une lanterne ?

(Dessin inédit de Bènic.)



L'INSOMNIE
DU BUREAUCRATE

— Docteur, je ne ferme pas l'œil de la journée...

(Dessin inédit de Spence.

Decrescendo

par Romain Coolus



7 octobre 1935. — Du Courrier de la Danse : « *Hier soir, la célèbre étoile chorégraphique Olga Polikovna achevait de danser son fameux pas de la* Panthère amoureuse, *quand une douleur fulgurante lui arracha un cri ; c'est en boîtant qu'elle dut revenir saluer le public. Le rideau baissé, on transporta dans sa loge l'adorable artiste ; l'on s'aperçut alors qu'un clou sacrilège avait traversé son brodequin et déchiré la plante de son pied droit sur une longueur de deux centimètres. Le médecin de service effectua les premiers pansements. Avec mille précautions la Polikovna fut ramenée chez elle. On ignore quelles seront les suites de ce déplorable accident. Pour l'instant, incriminons les dieux qui semblent avoir pris un plaisir pervers à punir la Polikovna d'être si délicatement aérienne.* »

(Illustrations de R. Black.)

8 octobre 1935. — De l'Echo de la Scène : *Mademoiselle Olga Polikovna souffre d'une fièvre intense (39 degrés 7 dixièmes). La plaie s'est envenimée. On craint des complications sérieuses. Nous tiendrons nos lecteurs au courant avec une régularité attristée.* »

9 octobre 1935. — Du Manteau d'Arlequin : *Terpsichore est dans les larmes. Sa prêtresse favorite, l'illustre danseuse Olga Polikovna, a dû être transportée d'urgence à la maison de santé du Professeur Polyvalent, la gangrène s'étant déclarée. La pointe qui a pénétré dans ce pied divin devait être infectée. Pour éviter la septicémie, l'illustre praticien envisage une intervention immédiate. Les muses pleurent. Pourvu qu'elles ne soient pas bientôt en deuil !* »

10 octobre 1935. — De la Gazette Chorégraphique : « *Le Professeur Polyvalent, d'accord avec le Docteur Timéo-Danaos, a décidé, pour sauver la vie menacée de M*me *Polikovna, de procéder aujourd'hui même à l'amputation de la jambe droite. Si affreuse que puisse être cette mutilation, elle a été jugée indispensable par tous les hommes de l'art. Jamais bistouri de maître n'a été soumis à une aussi terrible épreuve.* »

11 octobre 1935. — Du Moniteur des Coulisses : « *La fameux industriel dalmate Bogdan Priapovitch, ayant été avisé télégraphiquement du malheur survenu à son amie M*lle *Olga Polikovna, a dû être enfermé, — provisoirement, espérons-le, — dans l'asile de Bachna-Karna, près de Dubrovnik (ancienne Raguse). Fou de douleur, il n'a pas pu supporter, quand il reviendrait en France, la pensée de retrouver sa stellaire amie unijambiste. Tous les fervents de la danse et plus généralement tous les hommes de cœur le comprendront — et le plaindront.* »

12 octobre. — De la Danse a travers les ages : « *La fièvre ayant légèrement baissé, le Professeur Polyvalent, à la dernière minute, a cru devoir différer son intervention. Peut-être sera-t-elle moins affreuse qu'on ne l'avait craint tout d'abord. La gangrène semble hésiter. Comme nous la comprenons ! Abîmer une chair aussi idéale ! La Polikovna s'en tirera peut-être avec la seule perte du pied droit. C'est encore une monstrueuse amputation et il faut cependant la souhaiter pour éviter le pire.* »

13 octobre. — Du Courrier de la Danse : « *La singulière blessure de M*lle *Polikovna semble présenter aujourd'hui des symptômes de cicatrisation; mais le mal a cheminé. Tandis que la plante de son charmant pied droit, qui avait été déchirée par un clou iconoclaste, paraît en voie de guérison, le mal insidieusement a gagné trois doigts de ce pauvre pied torturé. Le streptocoque vient d'y faire la plus menaçante des apparitions. On espère pouvoir définitivement renoncer à sectionner le pied; mais l'ablation des trois doigts atteints apparaît, hélas ! comme une certitude. En raison de ce qu'on avait redouté, c'est avec un véritable soupir de soulagement qu'il faut accueillir cette nouvelle.*

14 octobre. — De l'Echo de la Scène : *La Polikovna s'en tirera avec le minimum de dégâts. Grâce aux soins aussi efficaces qu'éclairés du Docteur Polyvalent, le mal traqué de toutes parts s'est retranché comme dans une forteresse dans le seul petit doigt de son mignon petit*

pied. On a décidé pour en finir de le couper net cet après-midi. Cet après-midi verra donc la fin de notre long cauchemar.

15 octobre. — De la Gazette Chorégraphique : « *Danseurs et danseuses, dansez! Sautez de joie, amis du plus bel art du monde!* La Polikovna est sauvée. *Il n'a même pas été nécessaire de nous arracher l'âme en lui arrachant le petit doigt de son divin petit pied. Intimidé sans doute par les sommités qui lui faisaient une chasse au couteau ou pour mieux dire au bistouri, le streptocoque a fichu le camp en quatrième. Bon voyage et que nous ne le revoyions jamais!* »

16 octobre. — De la Danse a travers les ages : « *La Direction de l'*Alcazar d'Hiver *nous avise en dernière heure que Mlle Polikovna reprendra dans trois jours son rôle de la* Panthère amoureuse. *Hosanna! Hosanna!* »

17 octobre. — Du Moniteur des Coulisses : *Mlle Polikovna est rentrée chez elle et les instruments dans leur trousse, sauf toutefois ceux de la manucure qu'elle a mandé de toute urgence, ses beaux ongles, ayant le plus grand besoin d'être remis en état après cette chaude alerte.* »



18 octobre. — Du Sifflet (journa satirique) : « *M. Bogdan Priapovitch assistera demain à la rentrée de Mlle Olga Polikovna, son amie, qui vient de passer par de si terribles épreuves. Le fameux industriel dalmate est sorti avant-hier soir de l'asile de Bachna-Karna, complètement rétabli à la suite d'un nouveau télégramme lui annonçant que le tarse et le métatarse de l'admirable danseuse ne subiraient aucun préjudice. Il a immédiatement retenu sa place dans l'Orient-Express. Il roule en ce moment vers le bonheur. Allons! Tout est bien qui finit bien dans le monde de la danse, du bluff, de la réclame et de la publicité!* »

Romain Coolus.





— De quel côté mangez-vous ?
— Du côté de la gare St-Lazare...

(Dessin inédit de Jac Ross.)



— Qui t'a mise dans cet état ?
— Et toi, papa ?

(Dessin inédit de Krama.)



BI-CITROL
MARINIER

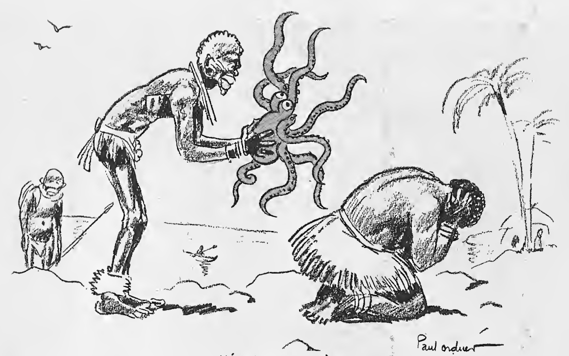
GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
23, Rue Ballu, PARIS (IXe)

O. V. P.

Ridendo



MÉDECINE INDIGÈNE

La pose des ventouses.

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

— Et sa cure de rajeunissement ?
— Vous le voyez : elle a pleinement réussi...

(Dessin inédit de Farinole.)

LES MÉCONTENTS

— Et puis... c'est pas parce que j'ai de la cystite qu'il faut me soigner par-dessous la jambe.

(Dessin inédit de Lep.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

PROVISIONS



Maurice aimait Janine et Janine aimait Maurice. Mais les parents de Maurice s'opposaient au mariage, sous prétexte que la jeune fille, qui était avocate, ne plaidait jamais et n'apportait pas une dot suffisante. Maurice aussi était avocat ; sa jeunesse ne lui avait pas encore permis d'acquérir de la notoriété. Et le père de Janine décrétait : « Tu n'épouseras ce garçon-là que lorsqu'il aura une situation. »

Les deux amoureux savouraient des moules marinière — la renommée du lieu — dans un restaurant du bord de l'eau, à Villennes, en maudissant l'intransigeance familiale.

— Il faudrait, soupirait Janine, que je plaide une cause célèbre...

— Moi aussi, il me faudrait une cause qui me mît en vedette...

Un bruit de dispute éclata à une table voisine, occupée par un quidam possédant un râtelier tout en or et une brune fardée qui se leva en repoussant violemment son assiette.

— J'en ai assez, j'en ai assez ! s'écria-t-elle. Je veux divorcer ! Cet homme me martyrise ! Ah ! si j'avais un avocat sous la main !

Et elle gagna, en gesticulant, la route qui suit la Seine.

— Elle veut divorcer ! murmura Maurice. Voilà mon affaire !

Et Maurice s'en fut dans la direction de la persécutée, cependant que le mari qui s'était levé publiait à la ronde :

— Je donnerais bien cinq cents dollars à la personne qui me procurerait un avocat tout de suite...

Janine s'approcha timidement :

— Monsieur, dit-elle, je suis avocate... Me Janine Banize...

— Oh ! Perfectly ! fit l'autre en tirant son carnet de chèques, je vous dois d'abord cinq cents dollars...

— Je ne puis accepter qu'à titre de provision...

— Et maintenant, écoutez-moi... Garçon, champagne... Yes... Je commence... J'appelle moi Jeremiah Matthew Blackbird...

MOULES A LA MARINIÈRE

Voici la recette de ce plat populaire, mais si savoureux :

Choisissez de belles moules, bien fraîches, grattez-les avec un couteau et lavez-les à plusieurs eaux. Hachez deux oignons, mettez-les dans une casserole, faites-les revenir au beurre sans les colorer. Ajoutez les moules avec une bonne cuillerée d'échalotes hachées, une large cuillerée de persil haché, une brindille de thym et une demi-feuille de laurier. Mouillez de deux verres de vin blanc sec, faites bouillir. Quand vos moules sont bien ouvertes, vous les égouttez, vous enlevez une coquille à chacune, vous disposez vos moules dans un plat creux, vous liez la cuisson avec du beurre manié de persil haché, et deux cuillerées de mie de pain fine. Vous donnez un bouillon, vous versez sur les moules et saupoudrez de persil haché.

Jeremiah Matthew Blackbird, roi des conserves de saumon, avait épousé, six mois auparavant, Solange de Fiesole, artiste cinématographique, que l'état civil ne connaît que sous les nom et prénoms de Caroline-Eugénie Louchon. Elle portait en elle un instinct polyandrique invétéré. Jeremiah Matthew Blackbird, qui venait de s'apercevoir qu'elle faisait de l'œil à un canotier avantageux, avait risqué une observation. Et l'orage éclata. De telles scènes se renouvelaient fréquemment.

— Votre affaire est excellente, dit Me Janine. Vous obtiendrez votre divorce rapidement...

— Dans huit jours? demanda Blackbird, enchanté.

— Pas si vite, tout de même... Mais ça peut être enlevé en trois mois...

Pour se calmer les nerfs, le roi du saumon sauta sur son automobile et s'en fut écraser quelques volatiles.

Bientôt, Maurice revint, tout guilleret.

— L'affaire est dans le sac, dit-il. Deux gros billets de provision...

— J'espère que vous avez été sage? interrogea Janine. Je suis renseignée sur les mœurs de cette femme... C'est une Messaline...

— Qui vous a dit?

— Je suis l'avocate de son mari...

— Nous la tenons, notre cause célèbre !...

— Je ne veux pas que vous vous laissiez prendre aux pièges de cette Solange de Fiesole... Je vais vous proposer un arrangement : je vous cède le mari, passez-moi la femme...

— Jamais de la vie ! Solange est aussi dangereuse pour les femmes que pour les hommes... Le meilleur moyen de m'empêcher de succomber à la tentation, c'est de me donner la force d'y résister...

Un long baiser fiança des lèvres ferventes, sous la tonnelle ombreuse.

Maurice appela le garçon.

— Madame se sent fatiguée, dit-il. Vous donnerez une chambre...



DÉCOUVERTE

L'AMIE DU DOCTEUR. — Ah, chéri, je comprends enfin ce que tu appelles ton " grand sympathique "...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



— Oh ! oh !... Vous avez l'air souffrant, docteur !
— Ne m'en parlez pas, Monsieur Raupon, j'ai chipé un de ces rhumes !
— Attendez ! je vais vous indiquer un bon remède.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

— Vas-tu me dire que c'est le Docteur en soignant ta gorge qui t'a mis dans cet état ?
— Crie, pas bobonne... il m'a dit : Vous avez de la veine, c'est pas une angine, c'est des végétations... alors j'ai pensé . . .des végétations... ça s'arrase !

(Dessin inédit de Bénic.)

COUP DOUBLE...

J'ai toujours soupçonné que le bobo de la Clémentine n'avait été qu'un prétexte...

— Monsieur le médecin, on compte sur vous pour demain, sans faute, avait dit la mère Suzon. La petite est bien mal...

En arrivant à la ferme, par un temps affreux, là-haut, dans la montagne j'étais de très mauvaise humeur : j'avais trouvé Clémentine jouant sous la grange, les joues rosées, l'œil rieur. D'ordinaire, nos montagnards ne s'inquiètent pas aussi vite. « Enfin, me dis-je, la mère Suzon est une femme prudente, voilà tout ; ne nous fâchons point pour ce bon sentiment, si rare dans nos campagnes... »

J'examinai avec soin la fillette, qui souffrait vraiment d'un peu de gastralgie, et je prescrivis une potion calmante à prendre par cuillerées. J'allais me retirer ; le père et la mère se regardèrent. La femme s'enhardit :

— Monsieur le Docteur, fit-elle flatteuse, on sait que vous êtes si complaisant... On voudrait, sans vous offenser, vous demander un petit conseil, puisque vous êtes là... C'est pour not' vache, qui est malade depuis huit jours. Elle est couchée dans l'étable : elle ne rumine plus, elle ne « fiente » plus, sauf vot' respect ; ça va mal...

— Mes braves gens, répondis-je, vous savez que je ne m'occupe pas du tout de la médecine des bêtes ; vous feriez bien d'aller voir M. Duséton, le vétérinaire...

— C'est si loin, monsieur !... Le vétérinaire demeure à plus de vingt kilomètres d'ici... Mais, Monsieur le Docteur, les maux des bêtes sont à peu près comme ceux « des grandes personnes » ; si c'était un effet de vot' bonté, vous pourriez tout de même, sans vous commander, puisque vous êtes sur place, nous donner un petit conseil utile...



Je me laissai fléchir par cette juste remarque...

— Allons ! une fois n'est pas coutume... Mon conseil ne vaudra pas celui de M. Duséton, bien sûr, mais, comme vous le dites, il habite si loin... J'espère que, pour une fois, le vétérinaire ne m'intentera pas une affaire !...

La pauvre vache, couchée languissamment, exhalait une plainte sourde, fixant son flanc ballonné, ou nous regardant de ses bons yeux tranquilles... A n'en pas douter, elle était atteinte d'indigestion, le mal si fréquent des herbivores. Il eût été inhumain de ne pas essayer de soulager la malheureuse bête.

J'indiquai quelques herbages et donnai des conseils que le bon sens seul eût inspirés, puis je repris le chemin de mon logis, la conscience doublement satisfaite.

Trois jours après, la mère Suzon arriva toute souriante :

— Ah ! Monsieur le Docteur ! grand merci ! Vos remèdes ont produit un effet merveilleux... Elle a bien fait la grimace pour boire la tisane d'herbages et pour... ce que vous aviez dit...

— Ah ! oui, les lavements ?...

—... Mais elle ne souffre plus du tout. Quant à not' vache, elle a pris la potion calmante, par cuillers à soupe, comme c'était marqué sur la bouteille... Dès le lendemain, elle était guérie...

Allez donc encore douter de la thérapeutique !

H. TONDEUR.

(Extrait de *Récits de la Vie Médicale*.)



LES TRAITÉS VIOLÉS

— Quand on l'a été, nous, on n'a pas fait tant d'histoires...! (Dessin inédit de P. Ordner.)



HYGIÈNE

— Tu es comme les enfants, dès qu'il commence à faire beau, tu éprouves le besoin de patauger dans l'eau. (Dessin inédit de Jean Bellus.)

ANDRÉ CHARLES

SURMENAGE

— Rien aux poumons, mais le cœur est fatigué.
— Oh ! je sais, Docteur... je suis tellement sentimentale.

Dessin inédit de André Charles

LE MALADE EST SANS PITIÉ



LES MONDAINES

— Allo... Mais oui, très chère, je vais cet après-midi chez mon docteur : j'en suis malade!

***

— Si vous saviez, ma bonne amie, comme ce médecin manque de tact : je suis allée le consulter pour mon foie. Devinez ce qu'il a osé me dire?

— En effet, vous avez le teint jaune!

Quel goujat!

***

— Deux cents francs la visite! Mais pour ce prix-là, ma chère, on peut avoir un trois quarts chez Tout Machin!

***

— Il est d'un têtu!... Il m'a dit : « Il faut vous suralimenter : vous êtes anémique. » Il n'a jamais voulu comprendre que si je me suralimentais je perdrais ma ligne...

***

— Comment, vous n'avez pas encore été opérée de l'appendicite?... Vous retardez, ma bonne amie.

***

— C'est entendu, c'est un médecin épatant : mais il a une tête qui ne me revient pas!

***

— Si je suis contente de mon docteur?... Peuh! c'est un timide.

***

— Et celui-là, ma chère, je vous le recommande, il habite avenue Foch.

■ ■ ■



LA DOULOUREUSE

— Voyons, qu'est cela?... « Le docteur Purgon présente à M. Dupont ses salutations distinguées. » Ah! oui, je vois : l'addition.

— Ça ne prend que cinquante francs la visite et ça s'intitule spécialiste!

***

— Cinquante francs de f... : il ne m'a rien trouvé!

■ ■ ■



LES DEMI-MONDAINES

— Ah! je m'en souviendrai de ton docteur : tu sais ce qu'il m'a dit? Ma petite, vous êtes enceinte.

***

— Oh! moi, tu sais, j'aime pas beaucoup les toubibs. Me mettre à poil devant un homme, c'est pas ça qui m'intimide. Mais lui donner de l'argent! C'est pas mon genre.

***

— Oui, ma choute, j'avais mis ma belle combinaison et mon soutien-gorge noir. Eh bien, ça ne l'a même pas troublé!

■ ■ ■



LES ESPRITS FORTS

Les médecins! Les médecins! Ah! vous me faites rigoler avec les médecins! Ce qu'il faut, c'est bien boire et bien manger. Je ne connais que ça : j'aime mieux dépenser mon argent chez le boucher que chez le docteur.

***

— Dis donc, Mathilde, ça ne va pas fort. Si on faisait venir le docteur?

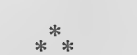
***

— Un régime! Pour quoi faire? Faites donc comme moi : puisque vous vous plaignez du foie, évitez de manger des sauces, des fritures, des crudités, des corps gras et des pâtisseries. C'est ce que je fais. Et vous voyez, je ne suis pas de régime.

Ridendo

DANS LE SALON D'ATTENTE

— En somme, je crois que nous avons eu tort de venir chez ce médecin. Regarde ce salon : c'est d'un moche! Et ces housses sur les fauteuils, comme si nous étions contagieux !



— Quelle prétention! Regarde-moi ça : ces fauteuils en vrai Louis XV et ce piano à queue! Quand je pense que c'est nous qui payons tout ça!

■ ■ ■

AVANT LA VISITE



— Ecoutez-moi bien, Marie : Le docteur va venir pour Monsieur. Vous sortirez la serviette éponge... vous savez bien, celle avec laquelle M. et Mme Pingre se sont essuyé les mains quand ils sont venus déjeuner la semaine dernière. On va la faire resservir. Au prix où sont les visites, s'il croit qu'on va lui mettre une serviette propre... comme au restaurant!

APRÈS LA VISITE

— Quelle impression te fait-il? Pas un sourire, pas un mot : il a l'air d'un croquemort!



— Ah! celui-là! Quel bavard! Il m'a fait un véritable cours de médecine... Si après ça ma fièvre ne monte pas, j'ai de la veine!...

TOUT LE MONDE EN BAS, LE MAJOR EST LA !

— Ah! mon ieux! J'peux dire que j'me suis payé sa fiole au major, quand il m'a regardé mon entorse : j'm'étais pas lavé les pieds depuis trois semaines.



Y a pas moyen de les comprendre les toubibs : le major y me dit comme ça : décalottez-vous! J'enlève mon calot. Alors y me regarde dans les yeux et y me dit :

— Dites donc, mon garçon! Foutez de moi! Vous aurez deux jours.

■ ■ ■

MÉDECIN DE CAMPAGNE



— Ah ! dame, pour ce qui est d'êtr' un bon docteur, c'est un bon : y va trouver le mal ousqu'il est !



— Si c'est un homme qu'est capable! J'crois ben : y prend quarante francs la visite.



— Moi, c'est un charlatan que j'vous dis : y m'a pris vingt-cinq francs et y m'a même pas fait enlever mon corset!



— Voui, ma bonne : il a une mécanique pour vous « occulter » le pouls!



— Pensez donc ce qu'ils vont chercher pour tracasser le pauv' monde : y-z-ont passé mon homme au crayon X.

Le Gerant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

3me ANNÉE N° 52
20 Juin 1936
Rédaction - Administration - Publicité
107, Rue Lafayette — PARIS

LE GRAND PRIX



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION-ADMINISTRATION-PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

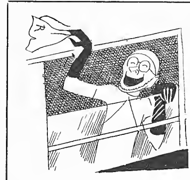
C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

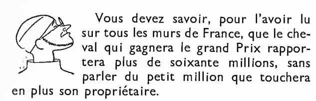
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



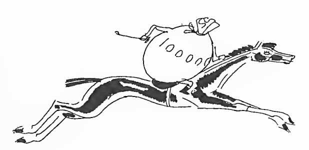
LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Vous devez savoir, pour l'avoir lu sur tous les murs de France, que le cheval qui gagnera le grand Prix rapportera plus de soixante millions, sans parler du petit million que touchera en plus son propriétaire.



Le moins que je puisse vous souhaiter, c'est d'être invité au partage, pour une somme qui puisse au moins payer mes vacances, et celles des vôtres, mais si j'étais le gouvernement — quoique cette formule me mette les nerfs en pelote — je sais très bien que je m'attacherais la reconnaissance du pays tout entier en partageant cette somme par tête d'habitant ; en arrondissant la somme de quelques millions — une poussière au point où nous en sommes — nous toucherions quarante sous par tête, ce qui compterait tout de même pour le chef d'une famille nombreuse.

Il faut croire que la loterie n'a pas encore épuisé toutes les illusions, puisqu'au bout de quelques jours on n'arrive plus à trouver un billet de la prochaine tranche.

Sans doute faut-il avoir de l'argent de trop pour acheter un billet complet comme au beau temps du coiffeur de Tarascon ; mais il n'est point une demoiselle de boutique ou une dactylographe qui ne trouve moyen de se payer une « participation ». Pour onze francs, elle s'achète un petit mois d'espérance ; qui n'a pas gagné, va gagner !

Et, à la vérité, beaucoup gagnent tout de même de petites sommes, dix francs qui donnent l'illusion d'un gain, alors qu'un comptable enregistrerait une perte de vingt sous.

Mais pour ce franc que vous perdez vous avez l'impression que le hasard, la chance, la fortune — appelez ça comme vous voudrez — a jeté un coup d'œil favorable sur vous.

Ce qui est singulier, c'est que plus les lots sont considérables, plus les joueurs espèrent gagner. Ce n'est pas le nombre des lots qui leur donne confiance, mais leur importance.

D'ailleurs, si j'étais le Gouvernement (même observation que plus haut) j'augmenterais le chiffre des gros lots, ce qui amorcerait la clientèle. Le jour où le budget tout entier ne serait qu'un sous-produit des loteries nationales, comme notre pays serait plus facile à gouverner.

■ ■ ■

D'ailleurs, comme il est, il n'est pas tellement difficile à mener !

A part quelques individus butés à qui l'on n'arrive pas à faire comprendre quoi que ce soit, il suffit de parler raison même à un imbécile, pour l'amener à partager vos convictions.

Le Français accepte toutes les disciplines à deux conditions : d'abord, que l'on s'adresse à son in-



telligence, surtout quand il en est complètement dénué ; ensuite, qu'on lui parle entre quatre z'yeux, car nul n'est plus grégaire que lui. Il suffit

qu'un énergumène proteste pour que la foule, qui ne demandait qu'à se laisser persuader, change de convictions du tout au tout.

Il faudrait assister en spectateur désintéressé à des réunions électorales de campagne, pour se rendre compte des fluctuations d'une trentaine



d'électeurs réunis dans l'arrière-salle d'un bistro du village. Certes, ceux qui sont là ont un parti-pris d'avance, rien ne changera leur bulletin de vote, mais ils sont, vis-à-vis du candidat, même s'ils lui sont tout acquis, comme des élèves avec un pion qu'ils veulent mettre en boîte.

Mais je vous parle des luttes électorales, comme si nous allions remettre ça, ce dont, j'espère, Dieu nous gardera pour un long temps.

■ ■ ■

Mais ce que je dis des électeurs est également vrai des femmes, m'a dit un séducteur assez fat.

Il affirme qu'un homme peut venir à bout de n'importe quelle femme, sauf au moment où elle est la proie d'un grand amour, pour peu qu'il s'adresse à son intelligence. Il paraît que la femme est beaucoup plus sensible



aux compliments qui s'adressent à son esprit, qu'à ceux qui s'adressent à sa beauté. Un mari est trompé le plus souvent parce qu'il a laissé voir qu'il considérait son épouse comme une sotte alors qu'un courtisan à ce moment même lui a dit :

— Ah ! une femme comme vous, à qui l'on peut parler et qui comprend tout, c'est si rare !

Ce n'est pas une révélation pour celle à qui s'adresse cette déclaration, car vous pensez bien qu'elle se juge à son prix, mais elle pense aussitôt :

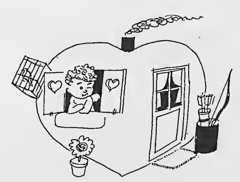
— Voilà un garçon qui a oublié d'être bête !...

Et de fil en aiguille, vous savez bien comment cela finit.

Le temps me manque pour expérimenter ce moyen de conquête ; mais si le cœur vous en dit, je vous livre le truc de mon don Juan, sans même vous demander de me réserver une commission.

■ ■ ■

Mais, vous devez être comme moi et n'avoir pas beaucoup de loisirs ; or, un amour, si peu d'importance qu'il puisse avoir, prend du temps. Si le « tombeur » dont je vous parlais tout à l'heure m'a confié son secret, je peux vous en confier un autre, c'est que pour avoir une femme il faut la mériter.



Commentons cet adage. Mériter une femme, c'est faire un effort selon ce qu'elle vaut. Si c'est la poule à tout le monde et à n'importe qui, on la mérite bien aisément, mais si c'est une créature plus rare, il faudra vous occuper de sa conquête avec d'autant plus d'assiduité qu'elle se défendra de vous céder. Le malheur c'est qu'en amour, quand on a entrepris ce que je n'ose appeler une affaire, on est obligé d'aller jusqu'au bout, avec le danger constant de se prendre à son jeu et d'être un jour la victime de sa victoire.

J'ai rencontré un ami dont la vie a été assez mouvementée, et qui m'a dit :

— J'ai le cœur vraiment vide, il va falloir que j'y loge un petit amour.

Comme si le rêve n'était pas, surtout la quarantaine passée, d'avoir le cœur vide !

Mais, même ceux qui ont été étrillés dans de nombreuses aventures — je dirais même surtout ceux-là — ne peuvent goûter les belles joies de

AMÉLIORATION

— Vous voyez ! notre malade va beaucoup mieux il ne se prend déjà plus pour Napoléon...

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



l'indépendance et éprouvent le besoin de tenter de nouvelles expériences, avec l'idée que cette fois ils vont connaître le bonheur de leur vie.

Comme si nous étions venus sur la terre pour être heureux !

■ ■ ■



Presque toujours, m'a dit un prévoyant de l'avenir, je m'y prends dès Pâques pour aller louer une petite maison au bord de la mer, cette fois j'ai attendu le dernier moment, en pensant :

— Avec la crainte qu'ils ont de ne pas louer, ils vont baisser leurs prix.

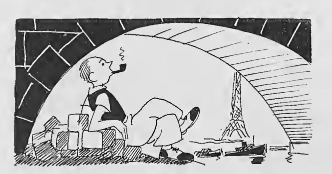
Ils n'ont pas baissé leurs prix, mais tout ce qui était habitable était loué depuis longtemps.

De sorte qu'en rentrant chez moi, j'ai été accueilli avec une pelle, suivant la forte expression de Georges Courteline.

— Où irons-nous si tout est loué ? Nous serons malades tout l'hiver si nous passons tout l'été à Paris. Tu ne te rends pas compte que j'ai besoin de repos...

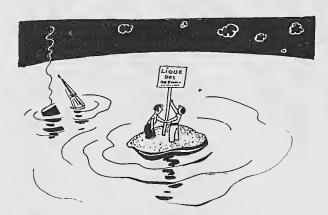
Et moi donc ! seulement moi, où que j'aille, je ne fais que changer de table, car c'est pendant l'été que la littérature prépare son hiver. J'ajoute que quelqu'un qui aurait vraiment le désir de se reposer pourrait rester tout l'été à Paris où il serait seul et beaucoup plus tranquille que n'importe où ailleurs, parmi les raseurs et les touristes, sans parler de ces individus exécrables que l'on appelle des relations de vacances.

Mais si l'on restait chez soi, on passerait pour un « fauché » ce qui, au lieu d'attirer la sympathie, provoque la déconsidération.



Un camarade à qui je faisais part de la vie exquise que l'on pourrait avoir à la ville quand tout le monde est aux champs, a si bien compris ce que je lui confiais, qu'aussitôt il s'est écrié : « Bravo ! on va fonder la ligue de « ceux qui restent à Paris pendant les vacances » — C. Q. R. A. P. P. L. V. — on imposera cette mode et personne ne partira plus... »

Pour ne pas le décourager, je ne lui ai pas répondu que si tout le monde restait, mon désir le plus violent serait de fout... le camp, car aussitôt, il aurait parlé de fonder l'association de « ceux qui partent



quand tout le monde reste » — C. Q. P. Q. T. L. M. R.

Car le premier soin de certains Français dès qu'ils ont une opinion, pratiquent un jeu ou adoptent un vêtement est de fonder une ligue, une association, un groupe. Il y a, vous le croirez si vous voulez, l'association des cols ouverts, comme si ceux qu'étouffe un col empesé avaient besoin d'une excuse ! Il y a les amis du Père Lachaise, les fidèles des Bateaux-mouches (quand ils marchent !), il y a même la ligue des contribuables qui grouperait tous les Français s'il suffisait d'en être pour ne pas payer ses contributions.

Une ligue, c'est d'abord un insigne, puis un président, une commission, un secrétaire et surtout un trésorier, qui passe son temps à réclamer les cotisations, car on s'inscrit d'enthousiasme, mais pour ce qui est de payer ce que l'on doit, c'est une autre paire de manches.

Un monsieur vient de fonder « l'association des anciens amants de Germaine T... » qui eut une bonne réputation voilà quelques trente ans. Avec les souscriptions que versent ses anciens fidèles, elle vit. Ce qui prouve que tous ces groupements ne sont pas inutiles.

Ce succès a provoqué l'envie de Mme B... qui a divorcé cinq fois : « J'ai bien envie de fonder le club de mes anciens maris ! » s'écrie-t-elle.

Avouez aussi que pour entretenir certaines poules de luxe, il serait très simple de fonder une société en participation au lieu de voir des commanditaires passer leur temps à vouloir se rouler.

Robert DIEUDONNÉ.



EUCALYPTINE
LE BRUN

GRIPPE
BRONCHO-PNEUMONIE
PNEUMONIE
COQUELUCHE-BACILLOSE
BRONCHITE FÉTIDE
TRACHÉO-BRONCHITE



SIROP
4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
6 capsules par jour

Littérature et Échantillons :

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)

O.V.P.

Ridendo



DROLE D'ANIMAL

— On disait qu'il filait comme un zèbre ! Il se traîne comme une tortue, ce n'est qu'un chameau ce canard !

(Dessin inédit de Lecomte.)



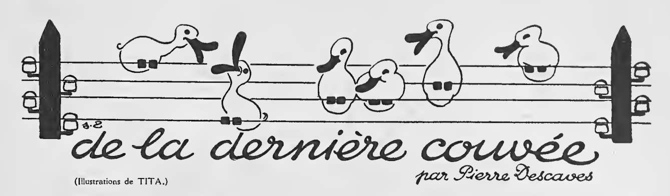
SNOBISME

— Je vous en prie, Docteur, trouvez-lui une maladie compliquée, ça ferait si bien auprès de nos relations !

(Dessin inédit de Marmottin.)

— Mais enfin, tu ne t'es aperçue de rien ? Tu n'as rien vu ?
— Non... l'amour est aveugle !

(Dessin inédit de Pavis.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

AUX PETITS SOINS

Cet éminent praticien fait volontiers état de ses relations.

Il ne se connaît plus de joie depuis qu'il soigne un de nos plus glorieux maréchaux de France.



A tout bout de champ, pour un oui, ou pour un non, il faut qu'il s'étende sur l'intimité qui s'est produite entre lui et le grand vainqueur de Verdun.

— En somme, concluait le docteur Hei..., à la suite d'une conversation avec son confrère, tu es devenu quelque chose comme... l'officier « d'ordonnance » de Pétain !

■ ■ ■

NUDISME INTÉGRAL

Nudiste convaincu, le docteur Cab... vient de poser pour le peintre Du... en simple appareil. Et pour tout dire, dans le costume d'Adam.

Le tableau doit figurer au prochain Salon. Mais l'acceptera-t-on?

On prévoit des résistances. Car — comment dire? — Le peintre a peint le docteur Cab... avec tous ses... attributs. Grandeur nature. On est nudiste, ou rien du tout... n'est-ce pas...

Le peintre et son modèle devront-ils se résoudre au moins, pour le Salon, à accepter une provisoire feuille de vigne?

■ ■ ■

ANNIVERSAIRE

L'autre semaine, l'excellent docteur Bram... donnait un dîner original.

Le chirurgien avait convié quelques amis pour célébrer... sa deux-millième opération.

Le dîner fut extrêmement gai, et on se donna rendez-vous pour une réunion après la quatre millième opération.

— Oui, fit l'un des invités, la prochaine fois, pas de dîner, une soirée musicale plutôt.

— Je vois, conclut le docteur Bram..., vous voulez que j'organise un spectacle... coupé..., cela sera en effet plus... couleur locale.

■ ■ ■

DÉFORMATION PROFESSIONNELLE

Le docteur Ch..., ce médecin accoucheur qui se blessa il y a quelques années et contracta une septicémie staphylococcique, vient de convoler en justes noces, tout récemment. Comme au cours de la cérémonie religieuse un sourire errait sur les lèvres du docteur Ch..., un bon confrère, parmi les invités, murmura :

— Cette vieille rosse de Ch..., il demeurera donc toujours... « septique » !

■ ■ ■

HABITUDE PROFESSIONNELLE

Le docteur de Ge... est un bridgeur émérite.

Il participait l'autre semaine à un tournoi organisé à l'hôtel George-V.

Il eut, à un moment, comme adversaire, le duc de S... B...



Celui-ci eut, au cours de la partie, un mot charmant :

— Mon cher docteur, ce n'est pas au bridgeur, mais au chirurgien que j'autorise de... couper mon roi !

On n'est pas plus... régence !



— C'est en le soignant que tu es devenue amoureuse ?
— Mais oui. Souvent le plus blessé des deux n'est pas celui qu'on panse...

(Dessin inédit de Fabiano.)

Le Concours des Concours





Allo ! Allo ! Ici, Radio RIDENDO. Mes chers auditeurs, nous allons vous dire quelques mots du concours des concours de RIDENDO qui obtient décidément un grand, très grand succès. Sans doute serez-vous bien heureux d'apprendre cette bonne nouvelle, mais la vérité nous oblige à dire que nous connaissons quelqu'un qui n'est pas content, mais là, pas content du tout : notre facteur.

Il ne décolère pas, le malheureux.

Et nous l'excusons.

Nous l'excusons parce qu'il est à plat, à plat comme un pneu crevé, parce qu'il est fourbu, moulu, rendu, éreinté, esquinté et tout et tout.

Ce n'est plus une boîte aux lettres qu'il lui faudrait, mais un tombereau.

A qui la faute ? A vous et au concours des concours de RIDENDO.

Certes, on peut dire que pour ce brave homme, le poids du succès n'est pas une vaine figure de rhétorique.

Aussi, bien que la semaine de bonté soit passée, et en vertu de l'adage « Rome ne s'est pas faite en un jour » autrement dit « Toutes les réponses ne peuvent parvenir en un jour », le jury de RIDENDO a décidé, afin de soulager ce méritoire agent des P. T. T., d'accorder à tous les concurrents un délai de grâce.

La clôture qui était fixée au 25 Juin est donc reportée, mais cette fois c'est la der des der, **au 14 JUILLET.** De plus,



25 PRIX SUPPLÉMENTAIRES

(voir liste page 11) seront ajoutés à la première liste parue dans le N° 50 du 5 Mai dernier... Donc,

40 PRIX SERONT ATTRIBUÉS AUX 40 MEILLEURES IDÉES DE CONCOURS

Et c'est ainsi, que dans l'allégresse de la Fête Nationale, vous jetterez à la boîte votre enveloppe.

LES RÉSULTATS SERONT PUBLIÉS LE 20 SEPTEMBRE



— Docteur, tout va mal !
— Calmez-vous mon ami, c'est la grippe.
— Non docteur, c'est la poisse !

(Dessin inédit de Jo Paz.)



PETITS MALAISES

— On s'exagère souvent les choses. Tenez j'avais l'impression d'avoir un chat dans la gorge, eh ! bien c'était un modeste cheveu...

(Dessin inédit de Varé.)

HUMOUR... D'HIER



On sait combien est désagréable le frottement du col de la chemise pour toutes les personnes qui, au printemps, sont atteintes de clous. Une grande maison de chemiserie vient de créer des cols antidérapants imitant les bandages pneumatiques des voitures automobiles garnis de clous, avec cette seule différence que les clous sont fournis par le client. Il suffit d'envoyer un patron repérant exactement la place occupée par les furoncles sur le cou pour recevoir, quelques jours après, des cols perforés, laissant libre passage aux têtes de clous. Le col, ainsi construit, ne peut plus glisser, grâce aux clous qui le maintiennent en place. Il est devenu antidérapant. C'est là une petite invention qui peut paraître négligeable, mais elle soulagera bien des gens qui souffrent, et une invention n'est jamais ridicule lorsqu'elle diminue, si peu que ce soit, la somme des misères humaines.

PAWLOWSKI.



LISTE DES

25 NOUVEAUX PRIX

ATTRIBUÉS AU CONCOURS DES CONCOURS
DE " RIDENDO "





● 15e PRIX

LES BAISERS de DORAT. - Pointes sèches de Gaston NICK. — **Exemplaire numéroté sur nippon.**

● 16e PRIX

HISTOIRE DE FRANCE. - Texte et illustrations de DEPAQUIT. — **Exemplaire numéroté sur nippon.**

● 17, 18, 19mes PRIX

LA GABRIELLIDE, de POUCHKINE. Illustrations d'Ed. WIRALT. — **Exemplaires numérotés sur vélin à la forme de Rives.**

● 20, 21, 22mes PRIX

LA CELESTINE, Fernand FLEURET et Roger ALLARD. - Illustrations de Constant Le BRETON. — **Exemplaires numérotés sur vélin à la forme de Rives.**

● 23, 24, 25mes PRIX

LES ESTRANGES AMOURS DE LA REINE MIRRHA, par Maximilien de BÉTHUNE. - Illustrations de Lucien BOUCHER. — **Exemplaires numérotés sur vélin à la forme de Rives.**

● 26, 27, 28mes PRIX

UNE AVENTURE A SIDON, d'Henri SIENKIEWICZ. - Illustrations de Stéphane MROZEWSKI. — **Exemplaires numérotés sur vélin à la forme de Rives.**

● 29, 30, 31mes PRIX

JEAN LONT PRIS, par L'Abbé FAVRE. - Illustrations d'Armand COUSSENS. **Exemplaires numérotés sur vélin à la forme de Rives.**



● 32e PRIX

RAGOTTE, par Jules RENARD. - Pointes sèches d'Eugène CORNAUD. — **Exemplaire numéroté sur vélin de Rives.**

● 33e PRIX

L'EUROPE GALANTE, de Paul MORAND. - Illustrations de VERTES. — **Exemplaire numéroté sur papier de Rives.**

● 34e PRIX

LA PHYSIOLOGIE DU GOUT, par BRILLAT-SAVARIN. - Exemplaire numéroté sur vergé.

● 35e PRIX

AIMIENNE, de Jean de TINAN. - Illustrations de MORAS. — **Exemplaire numéroté sur vélin pur fil.**

● 36e PRIX

HISTOIRE DE MANON LESCAUT, par l'Abbé PRÉVOST. - Illustrations de Charles MARTIN. — **Exemplaire numéroté sur vélin.**

● 37e PRIX

COQUECIGRUES, de Jules RENARD. - Exemplaire numéroté sur vergé Navarre.

● 38e PRIX

CORRESPONDANCE, de Jules RENARD. - Exemplaire numéroté sur vergé Navarre.

● 39e PRIX

TROIS PETITES FILLES DANS LA RUE, d'André VARNOD. - Illustrations de PASCIN. — **Exemplaire numéroté sur vélin.**



LES FRÈRES SIAMOIS
— Au premier de ces Messieurs

(Dessin inédit de Lecomte.)



L'AVEU
— ... Et au début, il a commencé par me bourrer le crâne !

(Dessin inédit de Marmottin.)



L'INFIRMIÈRE TROP ZÉLÉE
— Allons, réveillez-vous, il est l'heure de prendre votre potion pour dormir !

(Dessin inédit de C. Pavis.)



LE PREMIER ARRIVÉ

par ANDRÉ BIRABEAU

Trente maisons rangées côte à côte, sur les deux bords de la route, en paysannes curieuses de voir passer le facteur à bicyclette chaque matin, les voitures allant au marché de la ville le samedi et, vingt fois la journée, la belle automobile de M. Rochepiquet, pleine d'enfants rieurs et de femmes élégantes, voilà tout le village de Courlis, non loin d'Agen ni de Marmande. Il est semblable à dix autres, paresseux et chauds, qui dépendent tous d'une même mairie et d'une même église. L'église est à deux kilomètres, au fond du vallon, cachée sous le lierre ; la mairie est à trois kilomètres plus loin, tout au haut de la colline, contre le ciel clair ; c'est ce qui explique sans doute qu'à Courlis on fasse si mal ses dévotions et on se passe si bien du maire pour contracter mariage.

On a découvert une belle carrière à Courlis, voilà quelques années ; des ouvriers espagnols sont venus l'exploiter ; ils ont bâti des huttes dans un mauvais endroit ; beaucoup d'entre eux sont morts de maladie. La cloche de la petite église perdue sous le lierre a plus sonné en quelques mois qu'en bien des années auparavant. Le cimetière, qui ressemble à un beau jardin abandonné, est devenu soudain affreusement pareil à un chantier en construction ; et les sages lézards n'ont plus osé s'allonger, yeux fermés, aux plus chauds midis, sur les pierres tombales.

Il arriva ainsi que le cimetière fut plein. On décida d'en ouvrir un nouveau : ce n'est pas le terrain qui manque à Courlis où les paysans ont plus de terres qu'il n'en faut à l'ardeur de leurs bras. Il est bien agréable, ce nouveau cimetière : un petit mur en belle pierre l'enclôt ; il s'ouvre par une porte basse sur quoi deux marronniers laissent tomber, par surprise, des boules vertes hérissées de piquants qui éclatent en touchant le sol ; et il est placé au plus haut de la colline, dans un beau site d'où l'on voit une grande étendue d'un pays admirable.



C'est un lieu fort engageant, en vérité. Mais, par un singulier hasard, quand il fut prêt personne ne mourut plus : les ouvriers espagnols avaient transporté leurs huttes dans un coin plus salubre.

Comme il n'avait point d'hôte, il n'avait point de nom, car un vieil usage veut que la première personne qui y pénètre en soit la patronne et aussi y dorme, sans rien payer aux hommes, toute son éternité.

Le village entier, et la contrée au-delà, se passionnèrent à cette devinette : le cimetière s'appellerait-il Sainte-Régina ou Saint-Marceau ? Deux vieillards en effet se mouraient : Régina Cousinot qu'on surnommait la Cousinotte et Marceau Cazenave qu'on surnommait lou Gris.

Ils s'étaient mis au lit à peu près à la même époque et avec une égale épouvante : on aime beaucoup la vie dans ces pays méridionaux, où il fait si bon de vivre. Bavards en bonne santé, ils se tenaient muets et se prêtaient avec empressement à tous les soins qu'on prenait de leurs vieux corps. Ce qui consola un peu chacun d'eux fut d'apprendre que l'autre était malade. Car ils se détestaient.

— Je ne vais pas faire à cette vieille carogne le plaisir de crever avant elle ! grognait lou Gris.

— Je ne demande plus au Bon Dieu qu'une grâce — disait la Cousinotte — qu'il me permette de conduire ce mauvais drôle en terre.

Ils avaient failli s'épouser autrefois ; puis la Cousinotte, qui aimait l'argent, avait trouvé lou Gris trop pauvre, et lou Gris, qui était orgueilleux, en avait pris un dépit violent. Il avait annoncé des projets de vengeance et une lutte avait commencé entre eux qui dura cinquante ans et durait encore. Ce furent des sournoiseries, de détestables inventions, des chicanes, des procès. Chacun blessait l'autre dans son faible : lou Gris payait des gamins à secouer les arbres de l'avare au

moment de la récolte, ouvrait de nuit la porte de son poulailler, lui dépêchait de faux emprunteurs pour la prendre en flagrant délit d'usure ; la Cousinotte lançait d'ingénieuses calomnies contre le vaniteux, l'empêchait de devenir conseiller municipal et réussit à envoyer chez lui les gendarmes.

Ainsi, en plus du désir de vivre, chacun voulait-il le plaisir de survivre à l'autre. Mais quand vint l'affaire du cimetière, ce fut un brusque revirement.

— Donner son nom à un cimetière !... pensa l'homme.

— Avoir, sans payer, une concession à perpétuité !... pensa la femme.

— Et ce serait cette vieille canaille qui profiterait de çà !... pensèrent-ils ensemble.

Ils ne souhaitaient certes pas de mourir, mais ils redoutaient tellement que le rival triomphât qu'ils n'avaient plus peur de la mort. Ils ne s'inquiétaient plus de leur amaigrissement, de leur souffle court et de leur moindre appétit ; ils pensaient à l'autre. Ils avaient un même médecin qui venait de la ville en automobile et les voyait l'un après l'autre ; ils ne lui demandaient pas de les rassurer sur leur propre état, ils lui demandaient avec impatience :

— Oui... oui... mais là-bas ?

Et ils soupiraient d'aise en apprenant qu'il n'y avait point de danger. Leur plus tendre ami ne se fût pas mieux réjoui.

Le premier lundi d'août, l'état du Gris empira brusquement : il ne mangeait plus, il délirait... Le village vint en porter la nouvelle à la Cousinotte. Elle entra dans une grande fureur et cria tous les jurons patois dont les gascons sont riches :

— Ah ! couquin dé Diou !... ah ! cornard dé Diou !... il me torturera jusqu'à la mort !...

Quand le médecin entra, elle ne lui cacha pas sa façon de penser : tous des ânes, juste bons à faire mourir le pauvre monde !..... Et elle rêva de quelque folie qui la ferait passer tout de suite. Mourir est pénible, sans doute, mais jouer un sale tour à ce gueusard de Marceau... et jouir d'une concession à perpétuité sans débourser un sou ! Elle n'eut pas à en venir là. La violence de sa rage lui avait donné une fièvre qui la mit au plus mal. Elle eut à peine la force d'entr'ouvrir un œil, le mardi matin et de demander :

— Comment va-t-il ?

— Mieux.

Le Gris, en effet, avait passé une bonne nuit et avalé du bouillon. Elle se réjouit de se sentir elle-même si faible. Mais elle se retrouva plus ferme le mercredi. Le Gris ne délirait plus. C'étaient deux solides corps de paysans...



Leur fin approchait toutefois. Le village s'animait au dénouement proche. Des paris s'étaient engagés. Des amours-propres étaient en jeu. Tout un service de veilleuses et d'estafettes s'était organisé : on encourageait les vieillards et ils savaient le moindre détail de ce qui se passait dans l'autre maison... Une animation presque joyeuse régnait au chevet des deux moribonds. Jamais mort n'eut plus d'attrait et moins de gravité.

Ils passèrent encore trois semaines ainsi. Ils étaient maintenant si peu de chose qu'ils n'auraient certes point tant vécu si cette lutte même ne les avait surexcités et raidis. Le médecin vint les visiter le dernier jeudi du mois. Il hocha la tête.

— Eh bien, docteur ? lui demandèrent les femmes, comme son automobile mise en marche allait partir.

— Il n'y en a plus pour longtemps, dit-il.

— ...Et ils sont capables de mourir ensemble !

Les femmes regardèrent l'automobile s'éloigner. Elle cornait, faisait au carrefour proche une brusque embardée pour éviter une charrette. Il y eut un vacarme, un cri, un fouillis, un silence... et il y avait par terre un homme écrasé.

C'était un ouvrier espagnol. Il entra le premier dans le joli cimetière neuf, qui s'appela ainsi Saint-Miguel. Lou Gris et la Cousinotte l'y suivirent aussitôt, car la nouvelle les avait fait mourir, coup sur coup, du même saisissement.

André BIRABEAU.

AU TEMPS DES CEINTURES DE CHASTETÉ

— C'est un cambrioleur ?

— Non... le Sultan qui a bouclé son harem !...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)



— Ayez pitié d'un pauvre aveugle qui n'a pas vu un bout de pain depuis 15 ans.

(Dessin inédit de Paul Weisz.)



LE MÉDECIN — Quelle température, ce matin ?

LA FEMME DU MALADE.— Dix au-dessous de zéro. Il y a des veinards qui patinent.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

Quand l'humour est malade

Petite enquête Médico-Théâtrale
par RENÉ SINN
Illustrations de JO PAZ



VICTOR BOUCHER

Les coulisses du théâtre de la Michodière. Pour se guider dans ce labyrinthe, il ne faut pas avoir séjourné trop longtemps dans les vignes du seigneur. Et sans l'inscription : « Suivez le trait bleu » peinte charitablement sur la muraille, on ne s'y reconnaîtrait pas.

Nous allons de couloir en escalier, et d'escalier en couloir, en tournant tantôt à droite, tantôt à gauche. Au bout de ce dédale, dans une toute petite loge, Victor Boucher, Minotaure souriant mais sans férocité, nous attend.

Deux Victor Boucher, plus exactement : l'un en habit, fleur à la boutonnière et cheveux sur le front : c'est Victor Boucher tel que le montre l'affiche.

L'autre, en veston, le front plus vaste et les cheveux plus rares : c'est Victor Boucher à la ville.

Ayant feuilleté un exemplaire de *Ridendo* (pour se mettre, suivant le style du théâtre, en situation), il nous dit de fort bonne grâce :

— Eh bien! posez-moi des questions.

Allons-y. Nous affûtons notre sourire le plus engageant pour demander à cet homme qui présente des signes évidents d'excellente santé :

— Avez-vous été malade?

Et nous attendons la réponse en formant des vœux pour qu'elle soit affirmative. Non pas que nous nourrissions de noirs desseins à l'égard de Victor Boucher. Dieu garde! comme on dit dans le Midi. Mais, nous ne voudrions pas éprouver l'amère déception de nous entendre répondre d'un ton catégorique :

— Je n'ai jamais eu le moindre bobo. Je n'ai jamais vu un médecin!

Si les gens maussades et sans esprit étaient seuls sujets à la maladie, où irions-nous? Il ne resterait plus à *Ridendo* qu'à fermer sa rubrique.

Mais déjà Victor Boucher nous rassure :

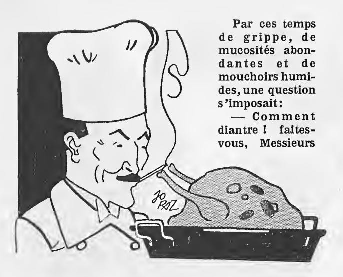
— A cinq ans et demi j'ai eu une fluxion de poitrine; je ne m'en souviens plus, mais je l'ai appris par la tradition orale, à treize ans j'ai eu la fièvre typhoïde... Et aussi les vers.

A la bonne heure! Ça, c'est un palmarès!

Pour le guérir des vers, ses parents ne lui ont pas orné le cou d'un collier d'ail, ainsi qu'il advint à Vincent Hyspa. Mais sa maman eut recours à un remède que le jeune Victor n'absorbait pas sans grimace et dont il garde après maintes années le goût exécrable.

Devenu grand, Victor Boucher a jugé sans doute qu'il avait apporté au développement de la médecine une contribution personnelle suffisamment généreuse, car des années se sont écoulées sans intervention médicale et nous ne mentionnerons que pour mémoire une fâcheuse dégustation de moules au cours d'une tournée à Liége : l'affaire n'eut pas de suite et ne lui a laissé que le souvenir d'une promenade nocturne de pharmacie en pharmacie.

De même, la guerre fut marquée par deux épisodes sans gravité : d'abord un empoisonnement consécutif à l'absorption de viande conservée. Ah! ce « singe » — et aussi un éclat d'obus sur le nez. Rien de tragique : une simple éraflure, un avertissement. Et nous pouvons garantir que si Victor Boucher triche un peu, en scène sur le nombre de ses cheveux, le nez qu'il porte est bien à lui.



Par ces temps de grippe, de mucosités abondantes et de mouchoirs humides, une question s'imposait:

— Comment diantre ! faites-vous, Messieurs les Comédiens, pour ne point vous enrhumer ? Car on ne vous entend pas souvent éternuer en scène ?

— Hé, nous soignons cela par le mépris. Ainsi, lors d'une générale, chacun est si attentif à son jeu, si occupé, et, disons le mot, si ému, que *personne n'a le temps d'éternuer*.

L'éternuement, s'il peut être admis dans la comédie ou le vaudeville, est un effet qui doit être banni du drame ou de la tragédie. Est-ce que le Cid, Polyeucte, Œdipe sont gens à s'enrhumer du cerveau?

Mais halte-là! On va nous accuser d'entreprendre un traité sur les effets sternutatoires du rhume dans l'art du comédien. Laissons à d'autres ce docte travail et bornons notre ambition à l'anecdote. Oyez plutôt, ce qu'il advint pendant la guerre au Vaudeville. C'est Victor Boucher qui parle.

— On jouait un sombre drame militaire : une affaire d'espionnage. C'était profondément émouvant.

L'un des figurants personnifiait un officier allemand. Type classique du junker : uniforme, sangle, moustache relevée, monocle, casque à pointe. Les spectateurs haletants et silencieux attendaient la condamnation à mort de l'espionne lorsque soudain un éternuement formidable, si formidable que le casque chut comme une casserole, et vous imaginez la tempête de rire qui salua cette bouffonnerie involontaire!

*
* *

Mais Victor Boucher a aussi une histoire de médecin de service :

Le médecin de service est aussi indispensable que le pompier du même nom, le régisseur, le souffleur ou le monsieur du contrôle, funèbre comme un croquemort. C'est un personnage officiel mais modeste, dont l'invisible présence rassure tout de même le bon public.

Malheureusement, plus une pièce a du succès, plus elle est fastidieuse pour lui. Entendre quatre, cinq fois le même dialogue! Cela devient monotone, d'autant plus que son assiduité est mal récompensée: plusieurs représentations sans le moindre évanouissement, sans la moindre crise de nerfs! Comme on n'a pas créé encore le malade de service, le médecin peut croire à l'inutilité de son rôle. Aussi il advient que certains soirs il cède sa place à un ami qui n'a peut-être jamais ouvert le Larousse médical : Imprudence! Ainsi que le démontre cette petite histoire rigoureusement authentique :

— Un soir, à la fin du premier acte, un jeune comédien est pris d'une crise nerveuse. Il perd connaissance. Affolement général. On l'étend sur un canapé, au foyer. Des émissaires partent chercher le médecin de service ; après de longues minutes ils amènent enfin un gros monsieur cramoisi et tremblant qui leur a dit : Le médecin de service? C'est moi! Et pendant que toute la troupe forme cercle autour du malade, on l'interroge.

— Mais enfin, docteur, qu'a-t-il? Est-ce grave?

Le « Docteur » se penche sur le malade, le palpe, l'examine, lui tâte le pouls... transpire et finit par conclure d'une voix mourante :

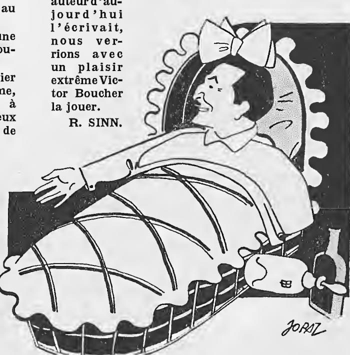
— Je... je ne vois rien... Ça doit être l'émotion oui, c'est l'émotion!

L'émotion! A la deux-centième!

Ce fut encore le malade qui eut le plus de présence d'esprit : il reprit ses sens et le médecin d'un soir, lui, reprit son fauteuil, en jurant sans doute qu'on ne l'y reprendrait plus!

Cette scène-là, Molière ne l'avait pas prévue dans son « Médecin malgré lui ». Mais si quelque auteur d'aujourd'hui l'écrivait, nous verrions avec un plaisir extrême Victor Boucher la jouer.

R. SINN.



HYMNE
DES ENFANTS DU DOLÉRIS

(Opération fécondante)



Au grand maître de gynécologie
à
Monsieur le Professeur GUYOT
de Bordeaux

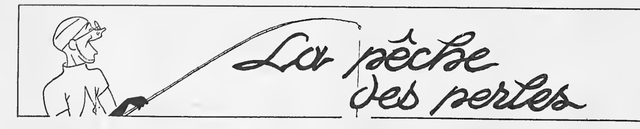
Ah ! nous le savons bien ! Malgré l'amour immense
Qui pressait dans leur lit nos parents pleins d'ardeur
Et secouait leurs corps avides de bonheur,
Le Monde n'aurait pas fêté notre naissance
Si nos mères, pour nous, bravant vos bistouris,
N'avaient pas confié leur ventre à la Science
Pour faire un Doléris.

La gloire d'augmenter les Français vous inonde,
Génial ouvrier de repopulation !
Vous devez bien peiner, pendant l'opération ;
Mais quand vous apprenez que votre œuvre est féconde,
Un légitime orgueil envahit vos esprits.
Fier de votre succès, vous présentez au Monde
L'Enfant du Doléris.

Quand vous serez bien vieux, que votre main tremblante
A tout jamais aura laissé les instruments,
Appelez près de vous ce bel essaim d'enfants.
Alors, quelle pensée joyeuse et consolante,
De contempler tous ceux qui sont un peu vos fils
Et font, autour de vous, la nombreuse et charmante
Tribu du Doléris.

Utérus paresseux qui tombez en arrière
Et las, vous étendez dans le fond du Douglas,
Le Grand Maître est passé ! Ne vous endormez pas,
Votre repos atteint sa minute dernière,
Debout ! Vous allez bientôt porter des fruits
Qui diront avec nous, sur notre terre entière :
« Honneur au Doléris ! »

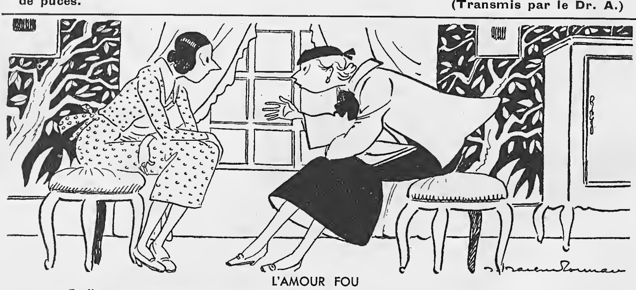
Docteur X.



PERLES TROUVÉES DANS DES COMPOSITIONS D'ÉLÈVES DE LA CROIX-ROUGE

- La chaleur animale vient de ce que le sang court très vite dans les artères et qu'il prend chaud.
- La rougeole commence par le larmoiement et le coryza. Dans la scarlatine, ce sont les mêmes symptômes, mais sur le ventre.
- Pour soigner une apoplexie, il faut éloigner les curieux.
- L'asphyxie vient de l'odeur de cadavres mal enterrés.
- Pour faire du bouillon de légumes, on met un morceau de bœuf dans de l'eau salée.
- Je ne sais rien sur le tétanos parce que mon livre date de 1890 et qu'on ne l'avait pas encore inventé.
- La rougeole débute par des morçures de puces.
- On reconnaît le vomissement de sang du crachement de sang en ce que dans le vomissement le malade vomit et que, dans le crachement, il crache.
- En cas de varices enflammées, il ne faut pas mettre ses jarretières.
- Pour faire l'analyse d'urine, il est plus simple de l'envoyer chez le pharmacien.
- Les complications des plaies sont quand le malade éternue pour remuer son pansement.
- Il y a plus de veines que d'artères parce qu'il se fait plus de mauvais sang que de bon sang.
- Les os du bassin forment comme une grande cuvette qui n'aurait pas de fond pour laisser passer les besoins de l'intestin et de la vessie.

(Transmis par le Dr. A.)



L'AMOUR FOU

— Et il est prêt à mourir pour moi...
— Fais-le assurer sur la vie...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

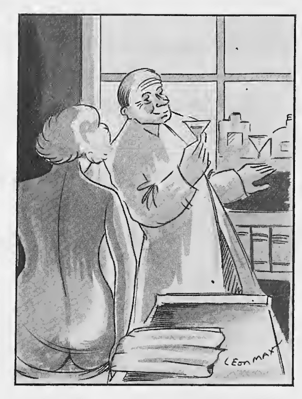




HOMÉOPATHIE

— Cher Docteur, je fais de la neurasthénie.
— Allez allez, chantez donc " sombre dimanche ".

(Dessin inédit de R. Altier.)



— Vous allez connaître mes pensées, Docteur.
— N'ayez crainte, Madame, je ne bois pas...

(Dessin inédit de Léon Max.)



SIMPLE ERREUR

— Mais non, Docteur, c'est une auscultation et non une démonstration que je vous ai demandée !

(Dessin inédit de Marmottin.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.





CARESSES INTERCHANGEABLES

Tous les ans, mon ami Robert Rigay, le paysagiste, va passer quelques semaines dans un trou de campagne, sans distractions ni casino, et il répare en une cure de solitude les bamboches et les fatigues de l'hiver.

L'année dernière, à Machin-sur-Mer, il avait pris pension chez le curé de l'endroit, un brave homme cordial, un peu naïf, pourvu d'un excellent cordon bleu, accommodant admirablement le poisson apporté par les femmes des pêcheurs.

Trois ou quatre jours après l'arrivée du peintre, le prêtre lui confia qu'il allait tous les jeudis dîner chez la châtelaine du pays, une veuve aussi charmante que respectable : elle savait qu'il hébergeait un artiste réputé, elle eût été flattée que le peintre consentît à accompagner le curé un jeudi.

La comtesse de la Haute-Misaine était une femme qui approchait de la quarantaine, fort distinguée et pourvue d'agréables restes : de belles épaules, un décolleté discret, mais savoureux, une taille demeurée mince et souple au-dessus d'une croupe épanouie, et une de ces bouches pulpeuses, un de ces nez longs aux narines mobiles qui sont tout un programme.

Elle était entourée de quatre ou cinq toupies saumâtres qui la rendaient encore plus désirable.

Au café, la comtesse alla montrer à Robert, dans une pièce voisine, quelques aquarelles anémiques qu'elle avait perpétrées au couvent... Un parfum tentateur s'échappait de son corsage, un fluide non moins tentateur s'échappait de ses yeux...

Robert l'embrassa sur la bouche : cela rendit.

Trois jours plus tard, la châtelaine était devenue sa maîtresse. Mais cette provinciale amie des bienséances, confite en dignité, lui imposa une condition singulière : elle exigea que leurs duos d'amour se passassent dans l'obscurité — et même dans une silencieuse obscurité.

Une existence délectable s'organisa pour Robert, mais assez débilitante... Heureusement, il y avait la table abondante du bon curé, riche en alimentation phosphorée, qui réparait sans s'en douter, avec ses soles, ses turbotins, ses crustacés, la déperdition de forces imposée à son pensionnaire.

Robert commençait à être las de son bonheur, bien que cette obscurité et ce silence, qui devaient offrir un bouclier à la pudeur, eussent lâché la bride à la dépravation. Un jour qu'il se trouvait dans le petit pavillon du parc de la Haute-Misaine où l'on recevait ses soins, un orage éclata, le vent arracha une persienne, ouvrit une fenêtre, souleva un rideau...

Stupeur ! Il n'était pas avec la châtelaine, mais avec une de ses amies, une grande bringue au teint d'endive — et qui louchait !

Sevrées d'amour, redoutant les indiscrétions des godelureaux du cru, ces vertueuses pimbêches s'étaient constituées en syndicat ! Elles se relayaient...

Ces dames, usant du même parfum, et, si j'ose dire, des mêmes réactions, n'épargnaient aucun stratagème pour leurrer Robert... Et puis, comme dit le proverbe, la nuit, tous les chats sont gris.

SOLE AU GRATIN

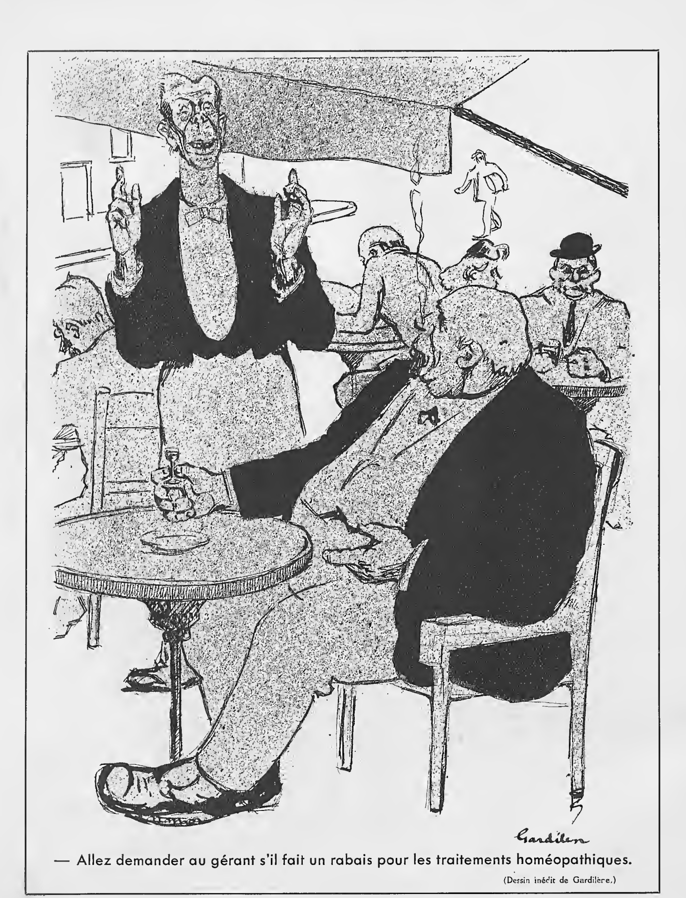
●

Robert a rapporté cette recette de sole au gratin, l'un des triomphes de Marie-Jeanne, la cuisinière du curé.

Mettez un morceau de beurre dans une casserole avec fines herbes et champignons bien hachés. Sel, poivre, un peu de muscade râpée, le jus d'un citron. Laissez le tout pendant un moment sur un feu modéré, puis placez-en la moitié dans l'intérieur d'une belle sole nettoyée, vidée, fendue par le dos pour retirer l'arête.

Posez la sole dans un plat enduit de beurre mêlé à un anchois bien haché. Assaisonnez-la par-dessus, égalisez ensuite sur toute sa surface le restant de fines herbes. Couvrez de chapelure, mouillez d'un verre de vin blanc sec, faites gratiner au four.





— Allez demander au gérant s'il fait un rabais pour les traitements homéopathiques.

(Dessin inédit de Gardilère.)



QUELQUES MÉDECINS DE JADIS



par André RANSAN

M. Rollin, ancien recteur de l'Université de Paris, professeur d'Eloquence au Collège Royal et associé à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, consacrant, dans un de ses livres, un chapitre à la Médecine, débute par ces mots, qui ne manquent pas de saveur :

La Médecine est de même date, sans doute, que les maladies, car on a cherché à s'en délivrer, dès qu'on les a senties, et les maladies sont presque aussi anciennes que le monde, puisqu'elles ont été la suite et la punition du péché.

Aperçu original sur la naissance des maladies ! Mais M. Rollin ajoute :

Les hommes ont été longtemps chacun leurs propres médecins, et il est difficile de fixer le temps où la Médecine a été convertie en art et en profession. Le besoin et l'expérience y ont donné lieu.

On s'en serait presque douté.



HASARD

Le premier grand médecin connu et dont le nom se perd dans la nuit des temps, c'est le Hasard.

Ainsi, en certains pays, ceux qui avaient été guéris de quelque maladie, mettaient par écrit comment et par quels remèdes ils l'avaient été, et déposaient ces sortes de « mémoires » dans le Temple, pour servir d'instruction en pareils cas.

Aujourd'hui, un semblable dépôt se fait à l'Académie de Médecine. Il est vrai que ce n'est plus toujours par ceux qui ont été atteints d'une maladie : les malades ; mais, au contraire, par ceux qui ont pu souvent l'éviter : les médecins. Autres temps, autres méthodes.

En d'autres pays, comme en Egypte et à Babylone, on exposait en public les malades, afin que les passants, qui par hasard, auraient été atteints et guéris de la même maladie, pussent leur donner des conseils.

Jamais le médecin Hasard ne se manifesta davantage qu'en cette circonstance. C'est que, dans l'attente des passants qui doivent vous sauver, on risque fort de « passer » soi-même, sans avoir le temps de dire « ouf » ;

C'est une expérience qui n'est plus à recommander. Mais nous arrivons tout de suite à des médecins plus sérieux.

HERMÈS

Les Egyptiens attribuaient à leur dieu Hermès, autrement dit, Mercure, l'invention de la médecine. C'est un beau titre de gloire. Ce qui l'est moins, c'est que cet antique médecin se soit appelé Mercure. En effet, s'il y a des gens qui ont l'estomac dans les talons (ce qui doit bouleverser déjà l'anatomie), Mercure lui, a eu la coquetterie d'y mettre des ailes. Ornement pratique qui aurait pu, par ailleurs, être des plus gracieux, si Mercure, commerçant avant tout, l'avait employé à des fins moins... utilitaires.

Les Egyptiens, me semble-t-il, auraient pu placer la Médecine sous un signe moins compromettant.

CHIRON

Les Romains, dit-on, ont peu cultivé la médecine. Ils ont eu tort. En revanche, les Grecs, leurs voisins, s'y sont adonnés avec une foi exemplaire et ont offert à l'humanité les premiers grands médecins que le monde ait connus.

Pendant la guerre de Troie, il y a de cela quelques années, celui qui se signale par d'étonnantes capacités, c'est Chiron le Thessalien, surnommé le Centaure. Il est gouverneur du fameux Achille et se rend tout de suite célèbre par la cure des plaies et la connaissance des

simples. C'est un herboriste remarquable, pour qui les plantes et leurs qualités médicinales n'ont plus de secret.

Mais, entre nous, ce médecin, qui était aussi un centaure et qui, en cette qualité, était sans doute parent du Cheval de Troie, devait être une figure bien pittoresque !

ESCULAPE

Un grand nom. C'est un disciple de Chiron. Mais lui n'est pas centaure, il se contente d'être une sorte de dieu. Pindare nous assure qu'il est extrêmement habile dans toutes les parties de la médecine. On en est convaincu par cet exemple : « Un soldat qui avait un fer de lance dans la jambe, invoqua Esculape. Le célèbre médecin visita le soldat pendant son sommeil, lui retira délicatement le fer, que l'opéré retrouva, à son réveil, dans le creux de sa main. »

On n'est pas plus habile ni plus discret. Non seulement, l'opération ne coûte rien, mais on rend le corps du délit. C'est merveilleux !

Esculape va, d'ailleurs, beaucoup plus loin. Il guérit à ce point les maladies les plus désespérées, qu'il rend, dit-on, la vie aux morts. En somme, avec Esculape, quand tout est fini, il y a encore de l'espoir.

Les Grecs reconnaissants le placent au rang des Immortels (ils en avaient aussi en ce temps-là !) On lui bâtit des temples, comme au dieu de la Santé. Le plus beau est celui d'Epidaure. Esculape qui, lui non plus, n'était pas un ingrat, apprenant que cette ville était ravagée par la peste, s'y rendit et la délivra du fléau. Mais il s'y rendit, prétend-on, sous la forme d'un serpent. Une idée vraiment originale. Pour ma part, je ne vois pas mon médecin venant me visiter sous les espèces et apparences d'un magnifique cobra !

On lui bâtit encore beaucoup d'autres temples, notamment à Cos, patrie d'Hippocrate — où il y en avait déjà un très renommé. On pouvait y lire, gravés dans le marbre, les remèdes infaillibles qu'Esculape avait indiqués à d'anciens malades. Autrement dit, des ex-votos nouveau genre.

Homère nous assure qu'Esculape eut deux fils. Il leur fait les honneurs de l'Iliade. Le premier, Machaon, fut très habile en chirurgie ; le second, Podalire, se cantonna dans la médecine. Il n'eut pas à le regretter, puisque ayant guéri la fille du roi Damaethers, en la saignant aux deux bras, le père la lui donna en mariage.

Pour avoir la main, rien de mieux que de prendre d'abord le bras.

Esculape, hélas ! eut une triste fin. Ce dieu n'était pas en bons termes avec le dieu des dieux. Jupiter, en effet, courroucé de ce qu'il avait rendu la vie à Hippolyte, fils de Thésée, foudroya Esculape.

Comme quoi, ce n'est pas toujours dans les meilleures familles qu'on s'entend le mieux.

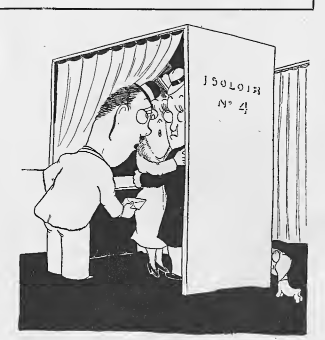
André RANSAN.



L'ORDONNANCE TROP ZÉLÉ

— Mais mon capitaine, c'est vous-même qui m'avez commandé de m'occuper de madame, et de veiller à ce qu'elle ne manque de rien.

(Desin inédit de Pierre Farinole.)



SI ELLES VOTAIENT

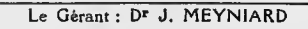
— Alors ?

— Ben quoi, alors ?... on ne peut pas s'isoler cinq minutes ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris





BI-CITROL
MARINIER

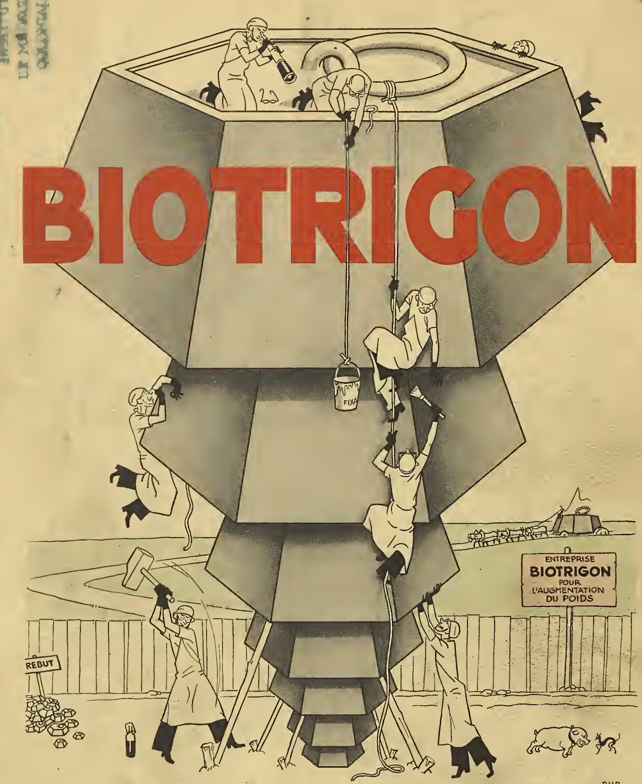
LA MÉDICATION CITRATÉE
SOUS UNE FORME
ACTIVE AGRÉABLE

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
23, Rue Ballu, PARIS (IXᵉ)

O.V.P.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP


113058
Ridendo
Revue gaie pour le Médecin
3me ANNÉE - N°53
5 JUILLET 1936
FERMETURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE 20 SEPTEMBRE



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo



(Illustrations de J. Touchet.)

par Robert DIEUDONNÉ



Heureux ceux qui, dès le début de juillet, peuvent s'en aller pour deux ou trois mois, en secouant toutes leurs préoccupations comme une insignifiante poussière, sur le sèuil du garage ou dans le hall de la gare.

Vous me direz que le temps n'est plus où d'heu-



reux mortels pouvaient prendre de longues vacances sans avoir à se préoccuper de leurs affaires. Il reste encore les professeurs qui, s'ils travaillent, travaillent pour se changer de leurs travaux ordinaires.

D'ailleurs, qu'est-ce que l'on ferait à la campagne, si l'on ne faisait rien ? Il y a la chasse, la pêche, la promenade, l'alpinisme, mais il y a aussi les jours où il pleut et où l'on est bien heureux d'avoir une occupation.

Mais aujourd'hui sont bien rares ceux qui prennent des vacances le cœur léger et même les riches, comme dit mon concierge, qui guettent la cote de la Bourse à la T. S. F. et poussent des soupirs déchirants à toutes occasions.

Le professeur Vaquez prétendait ne se reposer vraiment que sur un paquebot, quand il partait pour des consultations lointaines, au chevet du mikado ou près d'un ramasseur des guanos du Chili. Mais voici quelques années qu'il ne voyageait plus, il aurait éprouvé une désillusion, car maintenant celui qui espère, en partant pour une croisière, échapper aux soucis du monde entier, est poursuivi par les ondes, où qu'il aille, les ondes qui viennent lui rappeler tous ses soucis et le relier au continent auquel il avait voulu s'arracher.



Il ne faut pas s'en faire autrement et si je n'étais pas là pour vous dire des choses plaisantes, je répéterais avec l'Ecclésiaste que pour aller où nous allons, nous avons bien tort de nous agiter ; mais il y a tout de même de bons moments et de belles choses.

L'autre soir, je voyais dans les Tuileries, un jeune homme qui serrait contre son cœur une gentille petite môme. On lui aurait annoncé, à ce moment-là, la guerre ou la révolution qu'il aurait répondu de la meilleure foi du monde :

— Fichez-moi donc la paix. Vous voyez bien que je suis occupé !

Mais il est d'autres passions qui peuvent accaparer l'esprit autant et plus que l'amour.

Je ne me rappelle plus le nom de ce savant qui, à la recherche de la solution d'un problème, oublia de faire pipi au point qu'il en mourut.

L'autre jour, une bonne arriva comme une folle dans un café et se précipita vers un digne homme qui jouait avec toute l'attention désirable trois « sans-atout » contrés.

— Il y a le feu à la maison ! s'écria-t-elle.

Mais lui se retourna à peine et répondit sans le moindre trouble, en continuant son impasse savante :

— Ce n'est pas moi qu'il faut déranger, ma fille, mais les pompiers !





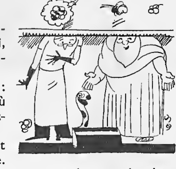
Celui-là laissait à l'assurance le soin de compenser ses pertes, mais que dire de ce passionné qui écoutait devant son poste de T. S. F. je ne sais quel violoniste en train d'exécuter je ne sais quelle sonate.

Sa femme entra soudain, en brandissant un télégramme : « Mon chéri, l'oncle Célestin est mort, nous héritons de deux millions ! »

Mais il la rabroua avec violence :

— Ce n'est pas au moment où j'écoute l'andante que je vais m'occuper de tes foutaises !

Et les yeux blancs, il éprouvait physiquement un plaisir ineffable.



Vous me direz ce que vous voudrez, mais quand on arrive à un certain âge, de telles passions doivent procurer de belles consolations.

■ ■ ■



Je ne vous souhaite pas de bonnes vacances. Cela ne dépend ni de vous ni de moi. Il faut bien prendre le temps comme il vient, et le plus malin d'entre nous n'est qu'un dé dans un cornet. C'est pourquoi j'admire ceux qui prennent de grosses responsabilités avec l'idée que grâce à leur intelligence, ils arriveront à satisfaire ceux qui les ont chargés de s'occuper de leurs affaires.

Si l'on réfléchissait, on ne voudrait courir aucun risque ; on ne monterait pas dans son auto et encore moins dans celle d'un ami qui se flatte de parcourir les routes comme un courant d'air.

Mais dans ces conditions-là, on ne prendrait pas non plus un taxi conduit par un chauffeur dont on ne connaît ni l'adresse ni la qualité des reflexes.

Chaque année, la mer et les rivières font parmi les baigneurs des victimes ; ne vous baignez pas ! Oui, mais vous vous empoisonnerez à déjeuner en mangeant des moules ! Ne mangez pas de moules ! Oui, mais le jour où il fait grand vent, vous recevrez un pot de fleurs sur la tête. Ne sortez pas quand il fait du vent ! Oui, mais le tonnerre fiche le feu à la maison ! Faîtes-vous donc faire un abri aussi sûr que la ligne Maginot ! Oui, mais l'humidité vous colle des crises de goutte à hurler...

L'alpinisme ? Vous ne lisez donc pas les journaux et les œuvres complètes de Paul Hervieu — ce qui ne nous rajeunit pas — où il est déjà dit que l'Alpe est homicide, en un temps où les skis n'étaient pas encore inventés?

La chasse ? Et les accidents de chasse ?

Le canot ? Et les noyades ? Vous savez nager ? Et les crampes, et la syncope, et la congestion ? Le tennis ? Et le chaud et froid ? Le golf ? Et une balle dans l'œil? Les courses? Et le pari mutuel? Et la ruine ?

Ne rien faire et dormir au soleil ? Et l'insolation ? Une petite promenade dans les bois ? Et les vipères ?

Je vous dis ! Je vous dis ! On n'échappe pas à son destin !

Rester à Paris, au milieu d'une maison solide, à ne manger en petites quantités que des nourritures saines ?

Et l'affiche de la mobilisation !

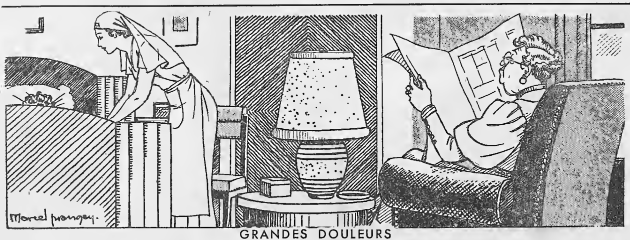
Je vous fais marcher ! Ce ne sera pas encore pour cette fois-ci et j'espère bien que nous nous retrouverons tous à la fin septembre avec de gentilles petites histoires toutes fraîches et des espoirs pour l'année qui commence, car l'année commence vraiment à la rentrée.

Et ne croyez pas que le retour des vacances soit si triste et si pénible. Au contraire ! On éprouve une grande joie de rentrer chez soi, de reprendre ses habitudes et ses manies, de retrouver ses amis...

Et je suis des vôtres, n'est-ce pas ?

Alors à très bientôt, car vous verrez hélas ! à quelle vitesse le temps passe !

ROBERT DIEUDONNÉ.



GRANDES DOULEURS

— Tâche d'attendre jusqu'à demain, ma chérie. L'horoscope des enfants nés aujourd'hui est nettement défavorable...

(Dessin inédit de Prangey.)

Granddam
36

— Ah, cher Docteur, je vous en supplie, enlevez ce speculum !

— Mais... ce n'est pas un speculum, ma chère malade !

(Dessin inédit de Granddam.)





Le Concours des Concours de Ridendo





Le Docteur BULBE. — *Allo, allo. C'est vous, mon cher PLACENTA ?*

Le Docteur PLACENTA. — *Mais oui, mon cher BULBE.*

Le Docteur BULBE. — *Comment vont vos malades?*

Le Docteur PLACENTA. — *Mais fort bien, mon cher confrère. Et les vôtres ?*

Le Docteur BULBE. — *Les miens ? Ils se portent à merveille ce qui, soit dit en passant, est un état vraiment curieux et déconcertant pour des malades... Figurez-vous que j'expérimente sur eux une nouvelle méthode.*

Le Docteur PLACENTA. — *Diable, mon cher. Et laquelle ?*

Le Docteur BULBE. — *La méthode du rire, de la gaieté et de la bonne humeur. Et afin que nul n'en ignore, j'ai fait graver sur la porte de mon cabinet ces trois devises : Honni soit qui tristement y pense ! Gandeamus igitur ! Nunc est ridendum !*

Le Docteur PLACENTA. — *Heureuses dispositions, mon cher BULBE.*

Le Docteur BULBE. — *Evidemment, et je suis dans ces dispositions-là depuis que je participe au concours de RIDENDO.*

Le Docteur PLACENTA. — *Ah ! Ah ! vous participez vous aussi, comme tous mes autres confrères : je participe, ils participent, vous participez, nous participons tous au concours des concours de RIDENDO !*

Le Docteur BULBE. — *Evidemment ; les bons esprits se retrouvent.*

Le Docteur PLACENTA. — *Medicus, Medicum fricat.*

Le Docteur BULBE. — *Comme vous dites. Mais avez-vous de bonnes idées ?*

Le Docteur PLACENTA. — *Si j'ai des idées ? Je pense bien.*

Le Docteur BULBE. — *Et pourrait-on savoir...?*

Le Docteur PLACENTA. — *Halte-là, mon cher confrère ! Et le secret professionnel, qu'en faites-vous ?*

Le Docteur BULBE. — *Soit... puisque vous êtes si discret, j'attendrai... Pas longtemps d'ailleurs, puisque la clôture — et cette fois c'est la bonne — est fixée au 14 Juillet.*

Le Docteur PLACENTA. — *Le 14 Juillet ! Bigre il ne reste plus longtemps pour écrire à RIDENDO. Attendez donc, mon cher confrère que je note ça sur mon bloc-notes, "le 14 Juillet", clôture du concours des concours de RIDENDO ! Là, voilà qui est fait. Au revoir donc, mon cher BULBE et... au 14 Juillet, homme spirituel.*

Le Docteur BULBE. — *Au revoir, mon cher PLACENTA et au 14 Juillet, O confrère astucieux !*



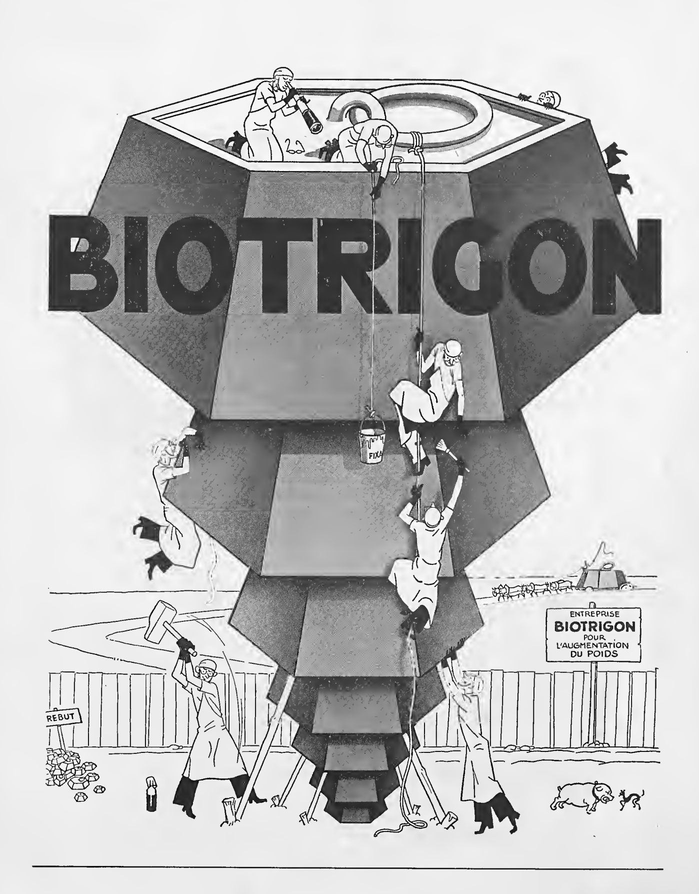
ATTENTION !... vous avez jusqu'au

14 JUILLET A MINUIT

pour adresser vos envois

N'OUBLIEZ PAS CETTE DATE

● **LES RÉSULTATS SERONT PROCLAMÉS DANS LE NUMÉRO DU 20 SEPTEMBRE**


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
Ridendo



— Où allez-vous dimanche, Mademoiselle Simone ?

— Au Muséum, voir mon grand-père.

— Il est gardien ?

— Non, squelette.

(Dessin inédit de Jo Paz.)



AU CIEL

— C'est le Docteur X... qui m'envoie

— Encore... faites mourir le Docteur X... qu'on soit un peu tranquille ici.

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



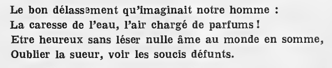
VIOLON D'INGRES

LE DOCTEUR DISTRAIT. — Allez demander au syphilitique de me prêter sa gomme une seconde.

(Dessin inédit de Questiau.)

LE MIRACLE DE L'ÉPINE

par LUCIEN ALBERT





Connaissez-vous Olnac? Joli coin des Cévennes
Où l'on cuirait, l'été, n'était son gai ruisseau.
On y vit calmement, les pensées sereines;
Les gens sont avenants, le paysage est beau.

En ce dimanche soir le bon abbé Toranche
Allait prendre son bain, ayant vêpres chanté.
Il connaissait un lieu tout fleuri de pervenches
Que ses paroissiens n'avaient jamais hanté.

Le bon délassement qu'imaginait notre homme :
La caresse de l'eau, l'air chargé de parfums !
Etre heureux sans léser nulle âme au monde en somme,
Oublier la sueur, voir les soucis défunts.



Il aimait le mois d'août, son enivrante joie.
L'enchantement constant de ses larges couleurs.
Le soleil brasillant, la route qui poudroie
De sable et de clarté sous les fortes chaleurs.

Mais le Malin veillait, et moins de cinq minutes
Après que le baigneur eût trempé les genoux
On entend à cent pas un groupe qui chahute :
Les chanteuses !... seigneur, ayez pitié de nous !

L'abbé n'a plus le temps de passer sa soutane;
Il saisit son chapeau, l'agite à bout de bras.
Il tempête, il est fou : « Hors d'ici... Têtes d'ânes !...
Ah ! m'écouterez-vous?... Voyons, n'approchez pas !...

L'entend-on seulement? Alors Toranche applique
Son chapeau sur le ventre — eh bien oui, tout au bas —
Les bras dressent au ciel leur ultime supplique...
— Or le large chapeau ne dégringola pas.



Je n'ai point compulsé Jacques de Voragine;
Le fait me fut conté par un curé charmant.
Il appelait cela « Miracle de l'épine »
Le disait authentique et s'en portait garant.

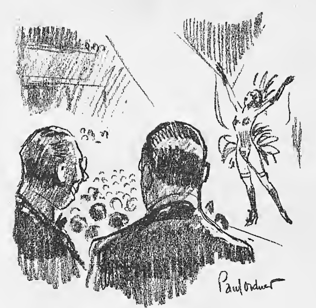
Lucien ALBERT.



LES COLLECTIONNEURS

— Celui-ci que j'ai pu capturer après cinquante ans de recherches, s'appelle l'endophilophage " commun "...

(Dessin inédit de Farinole.)



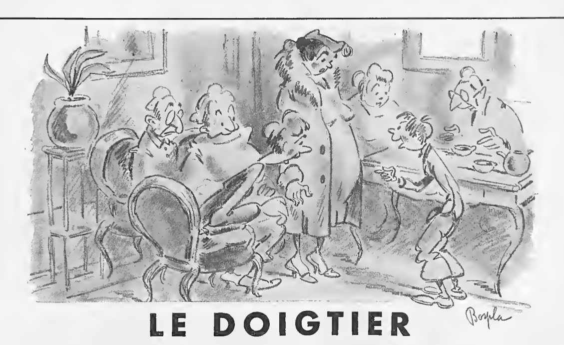
AU MUSIC-HALL

— Voilà une femme qu'on devrait pousser...!
— Oui sur un canapé...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

— Zut !... Quel est l'idiot qui a encore renversé le flacon de chloroforme ?...

(Dessin inédit de Lou.)



LE DOIGTIER

Or, Messeigneurs, il y avait une fois un petit garçon qui avait une bien, bien vilaine habitude : il rongeait ses ongles. Et tous les parents savent — depuis Freud — que, ronger ses ongles, c'est mal !

Pour le corriger de cet horrible défaut, sa maman avait tout essayé. Hélas, rien n'y parvenait, et l'enfant rongeait, rongeait toujours, tel le clairon de Déroulède !

Or, un jour advint qu'un excellent docteur fut mandé. Il conseilla la moutarde, puis l'aloès, puis l'ablation des phalanges unguéales, ce à quoi la maman ne voulut consentir. Comme il allait prendre congé, le bon docteur entendit une voix descendue des cieux ; il plongea la main dans sa serviette, en retira une boîte de doigtiers, et les remit à la maman, disant :

— Essayez, chère Madame, essayez cela !

Séance tenante, la maman fit comparaître le jeune Paul, qui vint en suçant son pouce.

— Paul, bien que tu en sois indigne, le bon docteur Cerqueil consent à te soigner ! Il m'a remis à ton intention ces petits morceaux de caoutchouc, qu'il nomme « doigtiers », parce qu'ils sont destinés à protéger les doigts. Afin que tu cesses de ronger tes ongles, je vais te mettre ces doigtiers de caoutchouc. Mais sache bien, ô mon fils, que si le malheur voulait que tu vins à enlever ces doigtiers, en l'espace d'un quart d'heure tu te mettrais à enfler comme la grenouille de la fable, tu sais, celle qui devint grosse comme un bœuf !

Et la maman attentive munit les dix doigts de Paul des doigtiers de caoutchouc, et sans cesse elle répétait, ce faisant :

— Si tu les enlèves, tu enfleras, tu enfleras comme une grenouille !

Or, Messeigneurs, il advint que l'enfant fut terrorisé ! Pendant de longs jours, il promena ses doigts caoutchouteux, et renonça bientôt à les sucer : la médecine triomphait !

Un jour — tout arrive — Paul fut guéri. Sa maman l'appela :

— Paul, tu as été sage. Tu n'as pas enlevé les caoutchoucs. Tu es guéri. Donne tes petites pattes.

Les doigtiers furent enlevés et les doigts parurent roses, frais, sains, avec des ongles un peu longs. Tout était pour le mieux, et le Dr Cerqueil reçut une boîte de bonbons.

Mais à quelque temps de là, la maman de Paul invita quelques amies à prendre le thé. Les chères madames et les chères amies sirotaient l'infusion chinoise, bavardes et coquettes, et le jeune Paul errait, à l'affût d'un biscuit. La conversation battait son plein — ô, ma chère ! ces filles ! Quelle peine elles vous donnent ! — lorsque pénétra dans le salon une jeune femme dont l'aspect insolite attira les regards de l'enfant. Une jolie petite figure, la dame, mais un ventre, un ventre... gros comme ça ! Entre nous, je vous le dis, la dame amie de maman attendait, le mois suivant, un héritier.

Alors, Paul, stupéfait de la voir si grosse, s'avança délibérément vers elle, et dit :

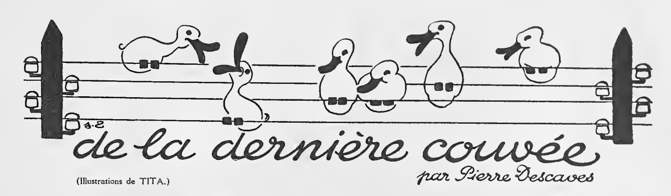
— Oh ! Madame ! Tu n'as pas été sage ! Dis, pourquoi tu as enlevé le caoutchouc ?

Dr B.

NOBLESSE OBLIGE

— Je vous serais obligée, Docteur, de ne dire à personne que le Comte a des coliques de plomb, nos revenus nous permettant d'avoir des coliques en or.

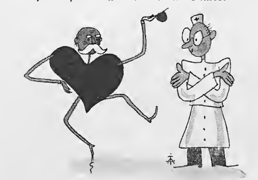
(Dessin inédit de Vallée.)



(Illustrations de TITA.)

UN HOMME DE CŒUR

Le célèbre docteur Va..., qui vient de mourir, avait soigné les plus grands personnages de ce monde. Peu après la guerre, il avait été appelé au chevet de Clemenceau, sur qui venait de tirer un exalté.



— Avoir son âge, disait-il à l'époque, et avoir une telle santé, c'est magnifique... La balle de Cottin a passé tout près du cœur. Et cependant cet organe fonctionne normalement. Il a un cœur de vingt ans...

Et Va... ajoutait, en plissant ses petits yeux malicieux :

— Il est vrai qu'il a si peu servi !

■ ■ ■

LE MAUVAIS NUMÉRO

Ce richissime docteur a été porté, en bonne place, dans la fameuse liste des « 200 familles ».

— Alors, cela ne vous gêne pas? lui demandait-on.

— Si un peu, car dans ce catalogue, j'ai le numéro 69... On va encore me prêter des mœurs !... Car comme vous savez, on ne prête qu'aux riches !

■ ■ ■

LA BONNE RÉPARTIE

Ce célèbre écrivain ne quitte guère son lit. Il est souffrant depuis plusieurs semaines.

L'autre soir, il était au plus mal.

— Cher père, lui fit son fils, veuf depuis peu, cher père, vous direz à Emma combien je l'aimais...

Alors le spirituel écrivain :

— Dis-moi, mon ami, tu ferais mieux de faire tes commissions toi-même.

LE LIVRE MUTILÉ

Sous un pseudonyme qu'un premier livre rendit célèbre, le docteur Dest... a publié récemment un nouveau roman, encore « plus fort de café » que le précédent.

Craignant du moins de décevoir des espoirs, il a laissé des passages en blanc, au hasard des pages. Ce serait à la demande de ses éditeurs que le docteur Dest... aurait fait ces « coupures ». Il appartient donc à l'imagination des lecteurs de deviner ce que l'auteur a écrit de si énorme que ses éditeurs ont eux-mêmes reculé.

— Attendons le troisième roman, disait à ce propos un critique, il y aura alors tellement à couper que nous aurons un livre... blanc !

■ ■ ■

CHERS CONFRÈRES

Ce pontife de la médecine siège désormais dans les nuages... ou dans les cieux.

Dernièrement, chez l'ambassadeur d'Espagne, le docteur de Ba... s'approche du célèbre professeur :

— Maître, à quoi pensez-vous?



Alors le maître, d'une voix caverneuse :

— Je pense à ce que je dirais à Dieu, si brusquement je me trouvais en sa présence.

— Bah ! lui répondit, avec humour, le docteur de Ba..., vous pouvez toujours débuter par ces termes : « Mon cher confrère »...



— Me voilà bien ennuyé !... Tout à l'heure, en rentrant chez moi, j'ai trouvé ma femme couchée avec un lumbago.

— Ah ! ces étrangers !!!

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

COLLABOREZ...
AMIS LECTEURS



UNE PERMISSION BIEN MÉRITÉE

Mon fils Pierre, ayant été mobilisé avec le dernier contingent, reçut en don de joyeux avènement, une piqûre antityphoïdique, à la suite de quoi il fit, comme il est d'usage, un phlegmon de l'épaule. Il séjourna cinquante jours à l'hôpital militaire, mais l'abcès refusant obstinément de se guérir, on me renvoya le patient, pour qu'il fût soigné à ma fantaisie.

La permission de convalescence étant achevée, j'en demandai la prolongation, qui me fut accordée sans difficulté, en raison de l'état précaire de mon malade.

Huit jours après le contrôle du patient par un confrère militaire de la Place, je recevais la visite d'un gendarme, qui me remit le titre de congé supplémentaire. En dépliant le précieux papier, « je sentis l'étonnement m'emplir le nez, et vis le monde noircir devant mon visage », pour employer les fortes expressions des Mille et une Nuits.

Le médecin-major avait en effet porté ce libellé sur la permission : « Abcès scapulaire étendu et décollement. Etat général médiocre. »

Le copiste des bureaux avait transcrit :

« Abcès scrapuleux étendu et recollement. Etat général moderne ! ! ! »

D'où il ressortait clair comme le jour, dans l'esprit du bureaucrate, que, en dépit de son caractère « scrapuleux », l'abcès avait tout de même été « recollé », mais avait cependant laissé le pauvre malade dans un « état général moderne ».

Dr MOLLET.



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP : 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Echantillons

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)



LE CHIRURGIEN

JEAN MADIER

— Je serai chirurgien! proclamait-il, dès l'âge de quatorze ans.

Ponson du Terrail aurait appelé ce cri : la voix du sang.

Nous dirons plus simplement que c'était le signe de la vocation et aussi de la tradition, puisque son grand-père maternel n'était autre que l'illustre chirurgien : Ulysse Trélat.

Le docteur Jean Madier fit ses premières armes — sans jeu de mot — dans la chirurgie infantile. Puis son ambition s'accrut «avecque sa dextérité». Il voulut un champ d'expérience plus vaste et « donna » dans les adultes.

Après avoir été le chef de clinique de Broca et l'assistant de Lardenois, il est maintenant chirurgien au Vieux Beaujon.

Grand, bien musclé, épaules larges, tête haute, profil de Louis XIV, lèvre charnue, la lèvre de celui qui sait apprécier la saveur d'un mets et le bouquet d'un vin, le docteur Madier donne l'impression d'un homme en qui la santé du corps est le robuste support de la santé et de la finesse de l'esprit.

Un peu d'introspection, de temps en temps, ne messied point, et c'est à quoi nous l'avons convié.

— Je suis très paresseux, commence-t-il par nous avouer.

C'est un de ces aveux que le docteur Madier n'eut certes pas risqué à quatorze ans! Reconnaissons, d'ailleurs, quitte à déplaire au moraliste, que l'on se sent tout de suite mis en sympathie par un homme qui a la franchise d'admettre que la paresse est un des charmes de l'existence. Au reste, il apparaît que la paresse du docteur Madier tient à des scrupules de conscience :

— J'aime accumuler les documents que m'apporte la pratique de la chirurgie. Mais je ne veux à aucun prix faire de la compilation. La compilation n'est jamais une œuvre directe, vivante. Je préfère travailler sur le vif. Dans ces conditions, je ne suis pas pressé de pondre de doctes bouquins. Aussi, je prends tout mon temps pour amasser des notes, comparer mes observations...

Chi va piano va sano : C'est ce que le docteur Madier appelle « digérer ».

Mais il est une manie et, disons le mot, une déformation professionnelle, que condamne ce contempteur de la hâte stérile et des indigestions spirituelles : c'est la spécialisation.

— On se spécialise trop tôt, avant d'avoir des lueurs de tout, et c'est un tort.

De même pour les plaisirs.

Mais oui, la vie est faite pour profiter de tout, c'est pourquoi j'ai des goûts nombreux, variés, divers :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité, a dit un sage déguisé en poète.

Si le docteur Madier faisait collection de slogans, nous lui proposerions celui-ci, dont il pourrait se reconnaître l'inspirateur :

Se spécialiser, c'est vieillir.

C'est ainsi qu'il a manifesté son éclectisme jusque dans la pratique des sports : il a manié la raquette du joueur de tennis; il a bondi devant le fronton de pelote basque. Il a été international de hockey sur gazon à une époque où peut-être pas un Français sur dix ne soupçonnait l'existence de ce sport. Bien avant la guerre, il a fréquenté près de l'Odéon, la salle Doerr, où il tirait l'épée et « chaussait » le gant de boxe en la compagnie de Martel et Jean-Louis Faure. Il est nageur, rameur, marcheur, chasseur. Parisien, il est attiré par les montagnes : Annecy et le Jura sont devenus sa seconde patrie. Malgré son goût pour les promenades pédestres et la marche solitaire à la manière de Jean-Jacques, il aime l'auto et, à l'encontre de tant d'automobilistes blasés, il reconnaît que tenir le volant est un plaisir grisant; et que « faire de la route » lui donne une sensation d'évasion où il trouve un repos.

Toutefois, cet appel de la route, cette nostalgie du déplacement ne l'empêche pas de déplorer que l'homme depuis un siècle, cherchant à améliorer son confort, ait quelque peu négligé sa personne :

— La preuve? Si vous allez d'ici à la place de



Le chirurgien Jean MADIER

(Dessin inédit de Jo Paz.)

la Concorde et que vous preniez une auto, que faites-vous?... Vous y allez plus vite qu'à pied... Oui, mais vous devenez cul-de-jatte!

Cet homme bien portant qui a bon pied, bon œil et bonne dent, n'est cependant pas un pessimiste. Loin de là. Il aime simplement philosopher sans parti pris avec un ami ou même avec un malade. Mais, pour lui, un malade devrait toujours être un ami.

« Pour cela, il faut que le médecin aille chez son malade, ou le malade chez le médecin, qu'ils puissent converser avec confiance dans le milieu qui leur est familier, au lieu de se rencontrer dans l'anonyme salle de consultation d'un hôpital ou d'une clinique. La médecine « administrative », voilà le mal dont nous sommes menacés et qui tue la médecine familiale. Ce que Duhamel appelle fort justement le « colloque individuel », c'est-à-dire une confession aussi bien morale que physique existe de moins en moins, et vous verrez qu'il arrivera un jour où le médecin de famille sera aussi anachronique que le médecin d'autrefois, avec son chapeau haut de forme et sa redingote. Et c'est grand dommage!

Cette maladie de la confiance, malheureusement, ne se guérit pas avec des remèdes, des bistouris, ni du bleu de méthylène!

— Du bleu de méthylène?

— Parfaitement, du bleu de méthylène. Car il est temps de révéler que le docteur Madier fait, à sa manière, de la peinture. Dédaignant les natures mortes, il peint sur le vif. Comme d'autres font de l'aquarelle ou de la gouache, il passe au bleu — un ton tranchant comme vous voyez — les fistules anales de ses patients.

— Autrefois, explique-t-il, on les explorait au stylet. Moi, je préfère les peindre : c'est plus commode pour les repérer.

Sans doute le malade aussi, même s'il n'est pas doué pour la peinture, préfère ça!...

D'autant mieux que le bleu est la couleur de l'optimisme.

Ridendo

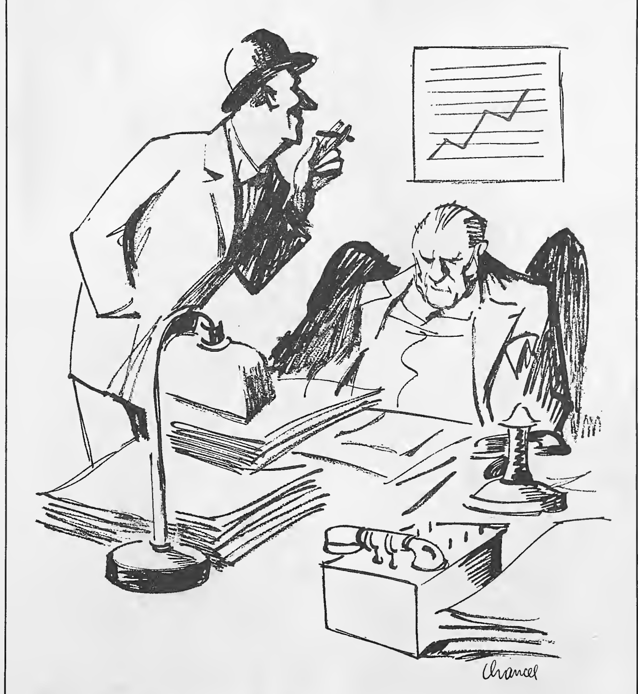


LE CYCLOPE VIENT D'ESSAYER TOUTES LES LUNETTES DE LA BOUTIQUE

L'OPTICIEN. — C'est pas des lunettes qu'il vous faut... C'est un monocle ?

(Dessin de J.-J- Roussau).

LA GRIPPE



— Eh ! Eh ! les affaires reprennent.

— Imbécile ! c'est ma feuille de température !

(Dessin inédit de Chancel.)



— Vos doigts toujours dans le nez !...
— Je fais de la sympathicothérapie, monsieur...

(Dessin inédit de Renée Altier.)



— Vous savez que notre confrère Dupont s'est suicidé ?
— Tiens ! Je croyais qu'il était mort d'une pneumonie.
— C'est exact !... Mais il a voulu se soigner tout seul.

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

— Pour une, c'est 1.000 balles... mais pour deux on vous fera un prix !

(Dessin inédit de Julien.)

NE JOUEZ PAS AVEC LES MAUX



Ridendo a pensé qu'il serait intéressant de pénétrer dans l'intimité des personnalités les plus en vue de tous les mondes — politique, théâtre, lettres et même demi-monde. Aussi avons-nous interviewé à votre intention, quelques personnages célèbres que nous avons interrogé sur leurs maux et leurs médecins : sujet toujours d'actualité puisque la maladie et les médecins appartiennent à tous les temps et n'épargnent personne... Chacun des personnages mis sur la sellette nous a répondu suivant son humeur et son esprit.



M. ALBERT LEBRUN

A tout seigneur, tout honneur : nous nous sommes d'abord présentés chez le Président de la République. Nous avons trouvé M. Albert Lebrun vêtu de noir, ganté de noir et tenant à la main son chapeau haut de forme. Le Président était triste, maussade, et ce n'est pas dévoiler un secret d'état que de dire qu'il avait fort mauvaise mine. Par politesse, nous nous sommes enquis de sa santé. Alors le Président, d'une voix grave où l'on devinait des sanglots contenus, nous a déclaré :

Mon âme a son secret
Mon cœur a son mystère
Quel que soit mon regret
Hélas, aucun clystère
N'apaisera l'alarme
Qui fait couler mes larmes
Et noie mes pauvres yeux
J'en atteste les cieux :
Je souffre en ce logis
De lacrymologie.



CÉCILE SOREL

L'immortelle Cécile a eu, certes, plus d'une fois recours aux chirurgiens et à leurs bistouris réparateurs. Chacun sait qu'elle a eu récemment maille à partir avec une doctoresse à qui elle avait demandé réparation de certains dommages dus à l'œuvre du temps (les géologues diraient : l'érosion). Tout cela s'est terminé devant Thémis par une demande de dommages et intérêts. Mais Célimène qui a le temps devant elle, ne garde pas rancune au corps médical et... c'est en toute sincérité qu'elle nous a exprimé son sentiment :

Que j'en ai vu mourir
De pauvres médecins
Qui n'ont pas vu flétrir
La fraîcheur de mes seins !

TRISTAN BERNARD

Notre humoriste national manifeste aujourd'hui des tendances à la philosophie... Il nous a déclaré fort judicieusement :

Hélas, Monsieur, si tous les maux sont attristants
La plupart de nos mots ne sont pas à Tristan.



LUCIENNE BOYER

L'exquise chanteuse nous reçoit drapée dans une longue, longue robe bleue... Elle nous avoue qu'elle adore son médecin : ce médecin est non seulement un praticien éminent mais un homme heureux qui sait plaire aux femmes... Les mains jointes, les yeux clos, la tête rejetée en arrière, Lucienne nous a chanté d'une voix langoureuse :

Dans ses bras...
Je me sens si petite, si petite
Quand il m'ausculte !...



ANDRÉ TARDIEU

Mais quel est donc ce monsieur alerte, souriant, l'allure juvénile, le teint frais, l'œil pétillant, de malice et de santé et qui serre entre les dents un interminable fume-cigarette? Parole d'honneur! C'est bien lui. Oui c'est André Tardieu... plus mirobolant que jamais!... Il porte deux valises :

Oui, dit André Tardieu
Pour devenir plus fort
Je retourne à Belfort
J'en ai assez Bon Dieu !
De janvier à décembre
De rester à la Chambre
Voilà pourquoi j'en sors !



MISTINGUETT

On a beau avoir les plus belles guibolles de tout Paris et à l'âge d'être grand'mère, ignorer les rhumatismes, on a bien, comme tout le monde, un docteur, son « Docteur ».
Mistinguett est du dernier bien avec lui :

Pour un bath toubib c'est un bath toubib! proclame-t-elle avec sa voix de môme espiègle... si que je le vois souvent? j'vous crois. J'ai plus rien à lui cacher : y m'a vu nue, toute nue! C'est une raison pas vrai?... Et puis c'est pas une brute. Oh! ça non : y m'fait ça en douce, quoi!... Et puis, il est si gentil!

Y m'prend pour un'petite boulotte
C'est un bon gras!
Y m'pelote et repelote
A tour de bras!



PAULEY

Fort heureusement — et ceci compense cela — Pauley lui, se porte toujours à merveille : il fait plaisir à voir. Et l'on dit que c'est la crise, que nous traversons une période de vaches maigres!... Pauley est de ceux qui gardent entière leur bonne humeur, tout en ne transigeant pas sur les principes :

Mourir mais non maigrir!
Car vivre sans maigrir
Ressembler à un veau
Peser le poids d'un bœuf
Rester rond comme un œuf
C'est le sort le plus beau
Le plus digne d'envie
C'est le but de ma vie
Serais-je encore Pauley
Si je n'étais replet?



WILLY THUNIS

Décidément le chanteur à la voix en demi-teinte ne se porte pas bien : c'est le cœur qui ne va pas.

Foi de Willy Thunis
Il faut que ça finisse!
Quand on n'a qu'un seul cœur
On ne peut sans douleur
Feignant le désespoir
Le donner chaque soir!

SAINT-GRANIER

Toujours brun et toujours jeune, le spirituel fantaisiste a tenu à nous prouver que quelles que soient les rigueurs du temps, il conserve la voix claire. Il nous a chanté sur l'air connu, ce petit couplet :

Cachets doux! cachets doux!
Faible dose
Qui repose
Du rhume et de la toux!



MIREILLE

— Figurez-vous, dit Mireille, je viens justement de mettre la dernière note à notre dernière chanson. Je dis « notre » car les paroles sont de Jean-Franc Nohain, comme de juste... Où est-ce qu'il va chercher tout ça, mon Dieu! Ecoutez plutôt :

Ces petits boutons
Que j'ai au menton
C'est signe de rougeole
Ou bien de variole!



MAURICE ROSTAND

Le délicat poète à l'ondoyante chevelure est étendu, lorsque nous entrons, sur un moelleux canapé, telle Mme Récamier dans le portrait célèbre. Maurice vient de se faire une indéfrisable et reprend ses esprits.
— Vous en êtes? nous demande-t-il en esquissant de sa dextre un geste de chatte... Non?... Quel dommage! Vous ne pouvez pas saisir toutes les finesses de mes vers... les vers que je viens d'adresser à mon docteur... Si vous le connaissiez! Quel être exquis et si sensible!... Mais voici, Monsieur, la strophe que j'ai dédiée à cette chère âme.

Du mal (1) victime expiatoire
J'accepte les suppositoires
Que ta bonté m'ordonne
En retour je te donne
Avec toute mon âme
Ma tendre chair de femme.

Nous avons foutu le camp.

(1) On peut aussi écrire « mâle ».

René SINN.

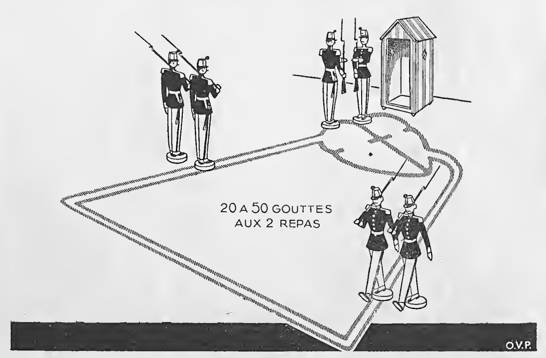
IODAMÉLIS

LOGEAIS

IODOTANIN COMPLEXE

MODIFICATEUR CIRCULATOIRE TOTAL

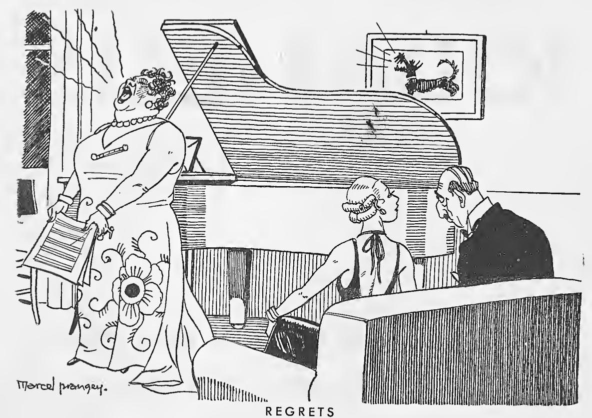
MODIFICATEUR DE LA NUTRITION



LABORATOIRES JACQUES LOGEAIS - ISSY-LES-MOULINEAUX

(ANCIENNEMENT A BOULOGNE-SUR-SEINE)





REGRETS

L'OTO-RHINO. — Et dire que c'est moi qui ai guéri sa laryngite...

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



SIMPLE DISTRACTION

— Alors, cette opération a bien réussi, Docteur ?
— Hein ?... Zut !... ce n'était pas une autopsie ?

(Dessin inédit de Lou.)

...Docteur, mon fils fera sûrement une grande carrière... il a déjà des pierres !...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

ESSAI SUR LE CAMPEUR



TEXTE ET ILLUSTRATIONS
DE JEAN LEC

●



Le campeur est un bipède très mobile qui ne se laisse pas atteindre par le coup de fusil.

Son dos est surmonté d'un sac qui contient sa maison.

Il s'apparente au colimaçon, « Coli », parce que sa maison se combine en colis, et « Maçon », parce qu'il la construit lui-même.

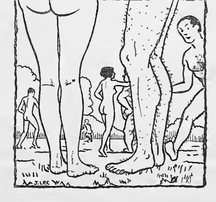
***

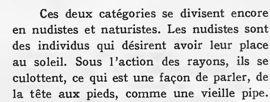
Les campeurs se divisent en deux catégories : les carnivores et les végétariens.

Les carnivores se sustentent comme vous et moi, de biftecks aux pommes, de bœuf en daube ou de veau marengo.

Les végétariens, au contraire, fuient toute alimentation carnée lorsqu'ils se trouvent en compagnie de végétariens, mais, lorsqu'ils sont seuls ou accompagnés de carnivores, ils mangent volontiers le veau, le bœuf, le mouton et autres animaux.

Il y a cependant des végétariens convaincus. Ceux-ci ne mangent qu'avec une balance, tant de grammes d'azote, tant de phosphore, etc...





Ces deux catégories se divisent encore en nudistes et naturistes. Les nudistes sont des individus qui désirent avoir leur place au soleil. Sous l'action des rayons, ils se culottent, ce qui est une façon de parler, de la tête aux pieds, comme une vieille pipe.

Les nudistes se réunissent en groupes des deux sexes pour vivre en complète intimité.

Ils sont très francs, car, entre eux, ils ne se cachent rien.

On a cependant remarqué que les sentiments manifestés par les nudistes étaient moins apparents chez les femmes.

***

Les naturistes ressemblent aux nudistes, à un slip près.

Le slip est une feuille de vigne triangulaire qui protège certaines parties de leur individu. En fait, les naturistes sont des « visages pâles ».

Le naturiste femelle se distingue aisément au cache-sein.

Le cache-sein est une sorte de soutien qui encourage la femme à pratiquer l'héliothérapie.

On peut, en effet, constater qu'en l'absence de

ce soutien, les femmes, en général, sont obligées de tenir les deux bras levés.



Cette position que l'on peut conserver quelque temps, lorsqu'on est devant le photographe ou sur la scène d'un music-hall, est impossible à tenir, lorsqu'il faut courir, sauter, manger et vaquer à de multiples occupations.

* * *

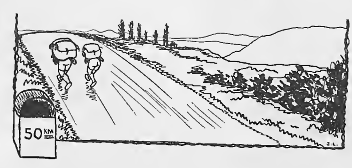
Quelle que soit sa catégorie, le campeur ne connaît qu'un seul proverbe : « Comme on fait son lit, on se couche. »

Pour cela, il plante sa tente dans le coin qui lui paraît le plus adéquat : c'est la castramétation.

Cette opération, qui consiste à démêler un amas de toile, de cordes, de crochets et de piquets, a pour effet d'attirer les moustiques, les vaches et les gardes champêtres qui sont des ennemis du campeur.

A ces trois ennemis, il convient d'ajouter la fourmi, ce petit animal familier que l'on trouve dans le pain, le sucre, le pantalon et autres aliments.

Et le mauvais taon, ce vampire volant qui profite du passage du campeur pour se payer une pinte de bon sang.



Ayant fait moult kilomètres, réussi à tendre ses morceaux de toile et mis en pratique toutes les ressources du système D pour se confectionner un repas, le campeur peut goûter béatement, loin des hostelleries, un repos bien gagné. Les nuits sont calmes, car, si l'on considère la fraîcheur des nuits qui n'incite pas le campeur à sortir de son sac de couchage individuel, si l'on considère l'exiguité des tentes et leur fragilité, on comprendra que sa compagne n'aura que très rarement l'occasion de regretter les installations hydrothérapiques des susdites hostelleries.

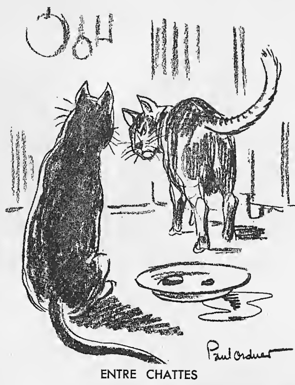
Le campeur respire gratuitement le mélange d'oxygène et d'azote que l'on vend ailleurs sous les appellations : taxe de séjour, carte de sociétaire, etc... Et cela suffit à sa jubilation.

* * *

Ayant vécu ses heures de liberté au sein de la nature, le campeur rentrera au plus tard le lundi matin. A 8 heures, il aura complètement disparu, et ce n'est que le samedi suivant que nous le reverrons paraître, sac au dos, prêt à faire 20, 30, 40, 50 kilomètres à pied pour se reposer des fatigues de la semaine.

JEAN LEC.





ENTRE CHATTES

— Oui ma chère, depuis que je suis mariée, je ne peux plus voir le mou !...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



— Docteur, j'ai toujours envie d'argent... suis-je enceinte ?...

— Non, Madame, vous êtes femme... c'est tout !

(Dessin inédit de Granddam.)



— Tu as une nouvelle fourrure !

— Oui, c'est un souvenir, c'est la peau de singe qui a servi au rajeunissement de mon ami.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



LES COLLECTIONNEURS

— C'est un timbre très rore de lo Guinée Polynésienne, avec surcharge de l'omirauté suisse... Je vous l'échange cantre un timbre français à 10 sous et 5 tickets d'autabus...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



— Il prétend avoir des lourdeurs sur l'estamoc.

— A mon avis, je crois qu'il en o un peu portout.

(Dessin inédit de Marmottin.)



— Mon fils a quotre ons et ne marche pas encore...

— Rien d'étonnont, Madome : en ce moment rien ne morche.

(Dessin inédit de Luc Cyl.)

3me ANNÉE - N° 54 RÉOUVERTURE 20 SEPTEMBRE 1936

Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.

par Robert DIEUDONNÉ



Vous êtes revenus?

Moi aussi !

Et il n'y a pas grand'chose de changé.

Nous avons tout simplement deux mois et demi de plus.

Nous sommes partis parce que nous éprouvions un grand besoin de repos.

Nous sommes-nous reposés? Je n'en suis pas certain, mais nous nous sentons aujourd'hui un grand désir de travailler, le désir surtout de



reprendre nos habitudes de corps et d'esprit, notre cadence qui fait que nous sommes moins las d'une besogne constante que de distractions auxquelles nous ne sommes pas accoutumés.

Et voilà ! nous nous retrouvons comme nous retrouvons tous ceux que nous avons quittés un assez long temps, avec un sentiment qui ressemble à du plaisir. Nous en avons assez des visages inconnus et des relations de rencontre. Nous nous réjouissons à la seule vue d'un ami à qui nous ne savions pas, avant cette séparation, que nous tenions autant.

Nous avons rompu le train ordinaire de notre existence au début de l'été, mais nous sommes bien heureux de le reprendre au début de l'automne.

Si nous cherchons ce que nous avons pu mettre dans notre vie pendant le temps de nos vacances, nous constatons mélancoliquement que nous n'y avons pas mis grand'chose.

A la vérité, on parle souvent de cette vision qu'auraient les moribonds de tout leur passé. Cela doit leur être une grande consolation, car, à part les grandes douleurs qui marquent, quelle joie peut laisser une trace profonde dans l'existence d'un humain ?

Ne croyez pas que les vacances m'aient rendu pessimiste et maussade. Au contraire, c'est peut-être en n'attachant pas aux événements plus d'importance qu'ils ne méritent que l'on se fait l'âme égale du philosophe.

S'il fallait s'en faire, par le temps qui court, on deviendrait enragé.

Que vous saluiez le poing fermé ou la main tendue vous êtes bien de mon avis que l'existence, tout bien pesé, ne mérite pas la peine qu'elle nous donne.

Et maintenant, ayant tiré un pichet de Vouvray, buvons-le à notre santé !

■ ■ ■



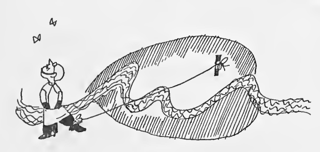
Je vous avais dit, légèrement, que je vous raconterais de belles histoires à la rentrée. Ah ! j'en ai peut-être entendues au hasard de mes rencontres, mais elles ne sont pas encore classées,



clarifiées et elles ne me reviendront que peu à peu, dans le cours de l'année, dissemblables en cela de ces photos que l'on classe tout doucement, avec satis-

faction, avant de les coller dans un album où désormais personne n'ira plus les voir.

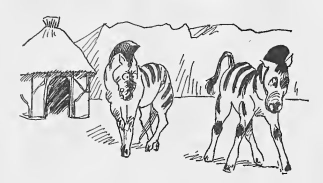
D'ailleurs, je vous dirai qu'à part une virée ou deux, je ne me suis pas beaucoup éloigné de Paris où je suis revenu chaque semaine. Toutefois je vous ferai grâce du couplet sur Paris l'été, plein d'un charme que les Parisiens sont sensés ignorer.



Cependant, pour découvrir Paris le temps est mal choisi, car tous les monuments, les musées sont encombrés de touristes, dont je me méfie comme d'un rhume.

Une jeune cousine, avec des yeux si beaux à voir m'avait demandé de la conduire au Zoo. Je cédai à ses instances, nous sommes tombés sur deux autocars d'Anglaises dont la plus jeune devait bien avoir déjà calotté la cinquantaine.

Il n'y en avait que pour elles, elles bousculaient les autres visiteurs, s'installaient au premier rang, échangeaient des impressions et des critiques jusqu'au moment où elles se trouvèrent tout à



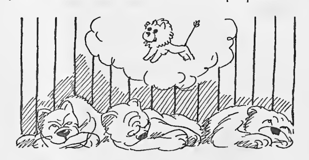
coup en présence d'une paire de zèbres dont l'un prétendait conduire l'autre à des extases unisexuelles, car il s'agissait visiblement de deux mâles.

Je n'aurais jamais tant ri de voir la bouille de mes anglaises, si je n'avais éprouvé une gêne à cause de ma petite cousine.

Mais celle-ci avait déjà discrètement traversé l'allée pour regarder les cacatoès. Mes Anglaises poussaient des cris, jacassaient leur indignation, répétaient : « Shoking ! Shoking ! » congestionnées jusqu'au blanc de l'œil, mais elles ne s'en allèrent, visiblement déçues, qu'au moment où d'une ruade, la passif se libéra de l'actif qui, dans toute son attitude sembla manifestement contrit de n'avoir pas, après un si beau commencement, mené les choses à meilleure fin.

■ ■ ■

Ceci me rappelle, — vous voyez comme il faut peu de choses pour ranimer une mémoire hésitante, — la conversation que j'ai eue autrefois dans une ménagerie avec une petite amie qui était modiste. C'était une ménagerie de rien du tout où trois jeunes lionnes travaillaient sous le fouet d'un belluaire pouilleux. La grande douceur de leurs yeux attendrit ma sensible modiste qui pensa tout



haut : « Elles n'ont même pas un lion à aimer, ces pauvres lionnes ! » car en ce temps-là qui date de ma jeunesse, cette petite fille estimait que l'amour devait tenir une grande place dans la vie.

■ ■ ■



Il m'est arrivé aussi assez souvent au mois d'août, de prendre un verre de bière fraîche à la terrasse d'un café.

J'aime le café, non pas à cause de ce que l'on y consomme, mais à cause d'une atmosphère qu'on ne trouve qu'en France. On devine que la plupart des clients qui sont là, sont là pour se détendre. Beaucoup retrouvent à l'apéritif tous ceux qu'ils considèrent vraiment comme leurs amis. Ils parlent tout haut, sans aucune réticence et sans aucune gêne et montrent tout le fond de leurs cœurs sans détours.

C'est ainsi que j'ai entendu trois amis qui se lamentaient :

Nous sommes tombés sur une sale époque... La guerre, la paix... Les grèves...

— Et l'avenir, mon vieux !...

— On a honte d'offrir à ses enfants une pareille perspective...

— Tu vas en avoir un autre?...

— Oui... le septième...

AU GRAND 13, OU LE DOCTEUR BLESSÉ

— C'est pendant qu'il l'examinait au speculum... il a reçu une pièce de quarante sous dans l'œil...

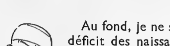
(Dessin inédit de Varé.)



Et il ajouta en soupirant :

— C'est la faute de ma femme !... comme s'il s'excusait.

■ ■ ■



Au fond, je ne suis pas certain que le déficit des naissances par rapport aux décès ne soit pas dû à l'incertitude des temps.

Sans doute beaucoup de ceux qui font un gosse ne le font pas exprès. Mais d'autres, au contraire, parmi les jeunes ménages, ne prennent de précautions que le jour où ils ont atteint le chiffre des descendants qu'ils s'étaient fixés.

Aujourd'hui, c'est dès les fiançailles que les futurs époux discutent cette question.

— Ma chérie, nous aurons un enfant, si vous y tenez absolument, mais un seul, car pour en élever plusieurs il faudrait nous priver de tout.



Je dois dire, — et ce sont là des confidences recueillies de la bouche de jeunes parentes susceptibles d'être mères, qu'elles ne paraissent généralement pas très pressées de le devenir.

Une vieille dame invitait sa petite fille qui venait de se marier à passer quelques jours dans une propriété de famille, la petite fille lui répondit gentiment, mais avec une petite moue :

— L'année prochaine, grand'mère. Dans ta maison il n'y a pas l'eau.

Je ne sais pas si la grand'maman a compris exactement les craintes de la jeune mariée.

■ ■ ■

Mais j'ai entendu à la campagne, un autre mot, plus terrible, d'une gamine de huit ans.

Comme toute une charretée de jeunes femmes élégantes sortait d'un château qu'elles venaient de visiter, elles trouvèrent près de la grille la gamine en question :

— Oh qu'elle est gentille !

— Qu'elle est mignonne !

— Albert, donne-lui des sous !

— Une poupée... veux-tu une poupée? on va t'acheter une poupée, ma chérie...

Non, la petite Pomme d'Api, ce jour-là ne répondit pas : « M... ! » Elle répondit durement :



— Une poupée? Je m'en fous ! J'ai déjà deux petits frères !

■ ■ ■

Et j'ai assisté à une distribution de prix.

J'ai assisté à une distribution de prix qu'un mécène généreux avait largement dotée de livres réformés de sa bibliothèque.

L'instituteur avait divisé en autant de prix qu'il y avait de volumes le dictionnaire philosophique, bellement relié en rouge et une petite fille qui avait mérité le prix de couture reçut comme récompense : « Le neveu de Rameau ».

M. le Curé s'est indigné. Il a eu bien tort, car je parierai tout l'argent qu'il me reste après les vacances et deux mois un peu creux, que les petits garçons ne liront pas Voltaire et que la petite fille n'ouvrira pas le livre de Diderot.



Et même si les uns ou l'autre avait la prétention d'en lire quelques lignes, ils seraient punis d'une telle témérité, et ils seraient guéris à tout jamais par l'ennui d'une curiosité encyclopédique.

J'ajoute que le mécène m'avait dit rondement :

— J'ai aussi des romans, mais à des petits comme ça, il vaut mieux donner des trucs classiques.

Dieu lui pardonnera ! car ces livres-là, lui non plus ne les avait jamais ouverts.

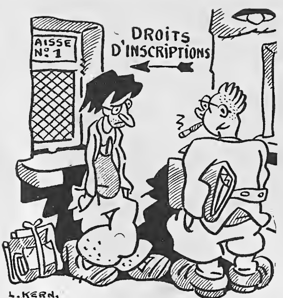
Robert DIEUDONNÉ.



— Docteur, j'ai été bissé quatre fois de suite.

— Attention, c'est peut-être une cystite.

(Dessin inédit de B. A. F.)



LA FIN DE TOUT...

— Quoi donc, vieux... tu as raté ton P. C. N. ?...

— Même pas... je suis insuffisant au guichet des droits d'inscription.

(Dessin inédit de L. Kern.



LES COLLECTIONNEURS

— Comment ?... Vous dites que c'est un spirothermorubéoracidule femelle ?...

— Et moi je vous dis que c'est un mâle !...

(Dessin inédit de Farniole.)



Le Concours des Concours





POUR LES LAURÉATS : **Quarante prix**

POUR LE JURY : **Des fortifiants**



Passant ce jour-là, rue Lafayette le Dr Placenta vit un grand concours de population devant le numéro 107. Fait incrayable : les cataractes estivales ne décaurageaient pas la foule qui demeurait stoïque sous l'averse. On se serait cru à un rallye de porteurs de parapluies. Le Dr Placenta s'avanca et se glissant dans la cohue étira son lang cou au risque de se démantibuler les vertèbres cervicales.

— *Quid ? se demanda sous son parapluie, comme une chandelle sous un éteignoir, cette lumière de la médecine française et monégasque.*

Il vit alors s'avancer, sortant d'une parte cachère dauze personnages plus hâves, plus maigres, plus débiles, plus pâles, en un mot plus vaseux les uns que les autres.

— *Par le phare de la garoupe ! ces pauvres bougres m'ont l'air d'être en état de décomoosition manifeste ! diagnostiqua l'illustre praticien. Les voici plus minables que les six bourgeois de Calais et pourtant, ils sont douze ! Quels sont donc ces gens ?*

— *Parbleu, ce sont les jurés, dit une voix.*

— *Les jurés ! Et de quoi ?*

— *Les jurés du Concours des Concours de Ridendo, Monsieur !*

Aujourd'hui c'est pour eux comme qui dirait, la classe ! Mais attention, le président va parler !

A ce mament, en effet, le speaker de Radio-Ridendo tendit son micro comme un crachoir au premier des dauze personnages. Et cet homme épuisé, vacillant sur ses jambes, laissa tomber ces mots d'une voix mourante :

— *Je suis très heureux d'avoir gagné la course ! Ah ! mais je deviens fou ! Où ai-je donc la tête ? Ma pauvre tête ! Voilà que je parle comme un vulgaire gagnant du Tour de France ! Je veux dire que je suis très heureux d'être parvenu grâce à l'aide dévouée de mes collègues à dépouiller les milliers de réponses qui ont été adressées de toutes parts. Car messieurs,*

Que vouliez-vous que nous fissions
De tant de bulletins ?
Que nous les dépouillassions !

C'est précisément à quoi, nous venons de travailler avec acharnement : pendant quarante jours et quarante nuits nous aussi, nous avons fait de l'occupation sur le tas. Et quelle occupation ! Et quel tas ! Le tas des bulletins !

— *Mais pas de jérémiades. Tout à la satisfaction du devoir accompli, dédaignant de nous lamenter sur la misère de nos pauvres corps macérés dans la diète et l'insommie, et sans nous apitoyer sur l'anéantissement de nos méninges,*



nous vous convions à célèbrer dans le plus pur enthousiasme la gloire des concurrents spirituels qui ont su décrocher les



QUARANTE PRIX

que Ridendo avait suspendus pour eux au mât de Cocagne de l'Humour!



(Voir Palmarès pages suivantes)

PALMARÈS



● **PRIX D'EXCELLENCE**

" PRESSE-CITRON "

" ŒUVRES COMPLÈTES DE RESTIF DE LA BRETONNE " illustrées par Cochet, Dubreuil, Noël, Gandon, etc... 9 volumes. Exemplaire numéroté sur vélin du Marais.

● **Ier PRIX**

M. le Dr Jean SABELLE, RUFFEC.

" POUR GRANDS ET PETITS ", par Richet. Lithographies de Raphaël Drouard. Exemplaire sur vélin à la forme.

● **2e PRIX**

M. le Dr Pierre COLLIN, 13, rue Bernoulli, PARIS.

" LE CODE NAPOLÉON ", mis en vers français par Decomberousse, 60 bois originaux de Pierre Noël. Exemplaire sur Nippon teinté. 2 volumes.

● **3e PRIX**

M. le Dr Étienne PONSAILLÉ, Boulevard Wilson, PERPIGNAN.

" ŒUVRES COMPLÈTES d'Henri de Régnier ", Illustrations de Vibert, Drouard, Lebreton, etc... Exemplaire sur vélin de fil du Marais. 6 volumes.

● **4e PRIX**

" SEPABET'T " (1)

" LA GALERIE DES GRANDES COURTISANES " d'Abel Hermant, Joseph Delteil, Jacques de Lacretelle, etc... Illustrations de Foujita, Touchagues, Marie Laurencin, etc... 8 volumes.

● **5e PRIX**

M. le Dr Jean PRÉVOST, LISIEUX.

" LE PETIT JEHAN DE SAINTRE ", par Antoine de la Sale, de la collection "Les Chefs-d'œuvre de la Renaissance Française". Nombreuses illustrations. Exemplaire sur vélin à la forme de Rives.

● **6e PRIX**

M. le Dr René MELCHIOR, 2, cour du Château, THIONVILLE.

" LE JOURNAL DE JULES RENARD ". Exemplaire sur vergé d'alpha, 4 volumes.

● **7e PRIX**

" CANNES "

" BOUTIQUES DE LA FOIRE ", de Pierre Mac Orlan. Illustrations de Lucien Boucher. Exemplaire sur Arches.

● **8e PRIX**

" Dr RAPHAEL B " (1)

" LES AMOURS DE PSYCHE " de Jean de la Fontaine. Illustrations de Paul Vera. Exemplaire sur vélin à la forme d'Arches.

● **9e PRIX**

" VERSIFICANDO " (1)

" LES DAMES ILLUSTRES " de Brantôme, orné de 24 portraits au crayon du XVIe siècle. Exemplaire sur vélin à la forme de Rives.

● **10e PRIX**

M. le Dr André RIBEREAU, 219, rue Saint-Genès, BORDEAUX.

" KNOCK ", de Jules Romains, Illustrations de Paul Colin. Exemplaire sur vélin de Rives.

● **11e PRIX**

" Dr HOVAIS "

" LE BARBIER DE SÉVILLE ", de Beaumarchais. Illustrations de Dubout. Exemplaire sur vélin de Rives.

● **12e PRIX**

" PRIMAVERA " (1)

" LE BOURGEOIS GENTILHOMME " de Molière. Illustrations de Beuville. Exemplaire sur vélin de Rives.

● **13e PRIX**

M. le Dr P. GIULIANI, 6, rue de Lesseps, PARIS.

"CONTES ET EPIGRAMMES LIBRES" de J-B Rousseau. Pointes sèches de Goston Nick. Exemplaire sur Nippon.

● **14e PRIX**

M. le Dr Maurice MADON, à ORANGE.

"CONTES NOUVEAUX", de Henri Pajon. Pointes sèches de Gaston Nick. Exemplaire sur Nippon.

● **15e PRIX**

M. le Dr M. DESTANDAU, 105, rue Saint-Lazare, PARIS.

"LES BAISERS", de Dorat. Pointes sèches de Gaston Nick. Exemploire sur Nippon.

● **16e PRIX**

M. le Dr Marcel GRENAUD, VICHY.

"HISTOIRE DE FRANCE". Texte et illustrations de Depaquit. Exemploire sur papier du Marais.

● **17, 18, 19mes PRIX**

M. le Dr MUNZENBERGER, 10, rue Félix-Maire, CRETEIL.

"SUPPOSE" (1)

"P-G"

"LA GABRIELLIDE", de Pouchkine. Illustrations d'Ed. Wiralt. Ex. sur vélin à la forme de Rives.

● **20, 21, 22mes PRIX**

M. le Dr ANGERAS, 2, pl. Voltaire, PARIS.

"LAZARE"

M. le Dr SEMPÉ, TARBES.

"LA CELESTINE", de Fernand Fleuret et Roger Allard. Illustrotions de Constant Le Breton. Exemplaires sur vélin à la forme de Rives.

● **23, 24, 25, 26mes PRIX**

M. le Dr VIGNALOU, NIORT.

M. le Dr AUBRÉE, DERVAL (Loire-Inf.)

M. le Dr GRANIER, SAINT-PONS.

"Dr ALBÉRIC TREBLANAC"

"LES ESTRANGES AMOURS DE LA REINE MIRRHA", par Maximilien de Béthune. Illustrations de Lucien Boucher. Exemplaires sur vélin à la forme de Rives.

● **27, 28, 29mes PRIX**

M. le Dr L. PILLON, NANCY.

"Dr RONDIBILIS" SAINT-ÉTIENNE.

"BIS REPETITA PLACENT" (1)

"UNE AVENTURE A SIDON", d'Henri Sienkiewicz. Illustrations de Stéphone Mrozewski. Exemploires sur vélin à la forme de Rives.

● **30, 31mes PRIX**

M. le Dr Auguste BEYLOT, 2, rue de la République, SAINT-ÉTIENNE.

Dr QIAU

"JEAN L'ONT PRIS", par l'Abbé Favre. Illustrations d'Armand Coussens. Exemplaires sur vélin à la forme de Rives.

● **32e PRIX**

M. le Dr Guillaume ROUSSELLIER, 84, Bd Vauban, MARSEILLE.

"RAGOTTE", par Jules Renard. Pointes sèches d'Eugène Cornaud. Exemplaire sur vélin de Rives.

● **33e PRIX**

M. le Dr LAVIALLE, BORT-LES-ORGUES

"L'EUROPE GALANTE", de Paul Morand. Illustrations de Vertès. Exemplaire sur popier de Rives.

● **34e PRIX**

M. le Dr E. RAVON, 42, rue du Président-Doumer, SAINT-ETIENNE.

"LA PHYSIOLOGIE DU GOUT", par Brillat-Savarin. Exemplaire sur vergé.

● **35e PRIX**

M. le Dr SAINT-PIERRE, 44, av. de La Grange, MONTGERON.

"AIMIENNE", de Jean de Tinan. Illustrations de Moras. Exemplaire sur vélin pur fil.

● **36e PRIX**

M. le Dr Pierre VINOY, VOIRON.

"HISTOIRE DE MANON LESCAUT", par l'Abbé Prévost. Illustrations de Charles Martin. Exemplaire sur vélin.

● **37e PRIX**

"HENRY PATON"

"COQUECIGRUES", de Jules Renord. Exemplaire sur vergé Navarre.

● **38e PRIX**

M. le Dr Emile ALBESSARD, VIC-S/-CÈRE (Cantal).

" CORRESPONDANCE ", de Jules Renard. Exemplaire sur vergé Navarre.

● **39e PRIX**

M. le Dr M. FLIPO, MAURS (Cantal).

" TROIS PETITES FILLES DANS LA RUE ", d'André Varnod. Illustrations de Pascin. Exemplaire sur vélin.

(I) Prière de faire connaître d'urgence à RIDENDO vos nom et adresse pour lui permettre de vous faire parvenir le prix qui vous a été attribué.



CITATIONS A L'ORDRE DE L'HUMOUR

" Dr REIL ". — M. le Dr SCHNIRER, 41, rue de Lancry, PARIS. — M. le Dr Max MATHIEU, 70, Cours Devilliers, MARSEILLE. — M. le Dr JOUVENET, 116 bis, boul. de la Liberté, LILLE. — M. le Dr DELÉTRÉ, 31, Grande-Rue, BELLEVUE. — M. le Dr F. DUCOUDRE, 27, avenue de la Reine-Victoria, BIARRITZ. — " RIDEMDUM EST RIDENDO ". — M. le Dr AZEMAR, CARMAUX. — M. le Dr Paul LEVET, 4, place du Port-Villiers, CHALON-sur-SAONE. — "CYRANO DE BERGERAC". — "FAODIX". — " CARLOS CARBO ". — " PEUT-ÊTRE". — M. le Dr PORCHERON, 107, rue Paradis, MARSEILLE. — " BAFRICOLES ". — M. le Dr Raymond BOUCHERON, LA ROCHELLE. — "Dr SIMPLEX". — "Mme GAUDICHON". — M. le Dr Henri LEHMANN, 1, rue Villeneuve, CLICHY. — " MARGCHAP". — M. le Dr Al. MARION, 2, rue Condorcet, EAUBONNE. — " BERTAL ". — " ARCHIBÊTE ". — " SEREP ". — " Dr ALCESTE ". — " Dr PIERRE '. — M. le Dr DUPLESSIS de POUZILHAC, 34, rue Turgot, NARBONNE. — " Dr PICAIL ". — "Hi! Hi! Hi!!! ". — M. le Dr M. LIMOUZI, 62, rue d'Illiers, ORLÉANS. — M. le Dr J. SARRADON, 78, La Canebière, MARSEILLE. — M. le Dr Alex CALNIBALOSKY, SANCERGUES. — M. le Dr Jacques LEVY-KLOTZ, 7, rue Dobropol, PARIS. — M. le Dr O'FOLLOWELL, 9, rue d'Argenteuil, PARIS. — " Dr E. CERVELET " — M. le Dr Victor LESAGE, 92, rue Gambetta, CAUDRY. — M. le Dr A. CHEVEREAU, 9, rue d'Egleny, AUXERRE. — M. le Dr BABIN-CHEVAYE, 14 bis, rue d'Alger, NANTES. — "RABELAIS". — M. le Dr I. MULLER-APFFEL, 13, rue des Cigognes, BARR.

" ANONYME ". — M. le Dr J. ODEYE, LESNEVEN. — " PIERRE NAVY ". — " PIF ". — " L'INDISCRET " — "Dr EMAXIL". — M. le Dr Ed. RAYAN, COURNONTERRAL,— M. le Dr Guillaume SAVINA, LA ROCHELLE. — M. le Dr LUCIANI, MOCA-CROCE. — " LAITANCE ". — " ABRINCATE ". — " Dr E. R. ". — " PIERRE PONCE ". — M. le Dr Jean DEVAUX, 17, rue Olivier, LISIEUX. — " Dr de la DENYSIÈRE ". — M. le Dr MOUGEOLLE, 4, rue de la Paix, TROYES,— M. le Dr G. BOELDIEU, 29, avenue Alsace-Lorraine, DRANCY. — " Dr M à M (Gard) ". — " 87/ Dr LUC ". — "2509 D. N. 2". — M. le Dr R. BATAILLE, 4, rue d'Anjou, LILLE. — M. le Dr Charles GRUNBERG, 5, rue de la Néva, PARIS. — " AVENA ". — " Dr O. Q. P. ". — M. le Dr Gérard DESFARGES, 32, avenue Charles-Floquet, PARIS. — " D.V. Carte 304 A ". — " ROSA 1937 ". — " BEN-YAYA ". — " Dr P.C. PARIS ". — M. le Dr CROMBACK, 6, rue des Frères, SAVERNE.— " LE PANSEUR AUVERGNAT".— M. le Dr R. AURIACOMBE, BRIIS-SOUS-FORGES. — M. le Dr M. LACHÈZE, SAINT-JUST. — " RONDIBILIS ". — " MAR-GEL ". — " Dr GRIVOIS ". — M. le Dr V. BERARD, 21, boul. Gambetta, BOURGES. — M. le Dr Henri GOUSSET, 9, rue de Sète, LONGUYON. — " SGANARELLE "— " Dr POL RISPHILE ". — Dr KIVIVRA ". — M. le Dr BEAUFORT, CROCQ. — M. le Dr Pierre PIETRI, 402, chemin de Saint-Julien, MARSEILLE. — M. le Dr Henri JODIN, 58, rue de Clichy, PARIS. — M. le Dr CHANOT, ATTIGNY. — " Dr CHICANIX ". — M. le Dr M. MARTRAY, 10, rue Alfred-Roll, PARIS. — M. le Dr H. BALMELLE, SAINT-GENIEZ D'OLT. — " DENDO-RIT ", — " LE PATIENT INCONNU ".



REPOPULATION

— Paraît que vous donnez des coups de braguette magique ? (Dessin inédit de Lep)



— Mon cher ami... incroyable... Elle se fait soigner par un vétérinaire.

— Quand je te disais que c'était une vache.

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



L'ESPRIT DU FAUTEUIL

— 300 francs !... deux dents en faïence... mais pour ce prix-là, mon garçon, on a un service de 74 pièces en porcelaine...

(Dessin inédit de L. Kern.)



CONTES EN MOSAIQUES

de Jules MOY et Max VITERBO



LA DÉCONVENUE DE WALISH

Walish a envie d'un perroquet.

Justement, Walish passe devant un oiseleur et aperçoit un magnifique perroquet.

— Combien? demande-t-il.

Le marchand répond à Walish :

— C'est une femelle. Elle n'est pas à vendre. Si vous voulez, je puis vous céder ses trois œufs.

— A quel prix?

— Dix francs.

Walish obtient une réduction de cinquante centimes et emporte les œufs.

Huit jours après, ils éclosent. Il en sort des poulets et des canards.

Walish est stupéfait et il n'est pas content.

Walish retourne chez l'oiseleur. Il s'arrête devant l'oiseau, et d'une voix méprisante :

— Fille de joie, va !



L'INDISPOSITION DE BLOCH

Bloch est en chemin de fer.

Bloch a trop mangé.

Il restitue à la nature le trop-plein de son estomac.

Il le fait maladroitement et salit un officier qui dort à côté de lui dans le compartiment.

Bloch est très ennuyé.

L'officier est un énorme gaillard.

Il n'a pas l'air commode, l'officier. Le voici justement qui se réveille.

Bloch a un trait de génie. Paternel, il se penche vers l'officier :

— Ça va mieux, mon capitaine?



LE MALTHUSIANISME DE BISMICHNITT

Bismichnitt ne voulait pas d'enfants.

La femme de Bismichnitt voulait un enfant.

Une amie de Mme Bismichnitt lui recommande, pour arriver à ses fins, la station thermale de Kindermohl-sur-Piot, recommandée par ses eaux prolifiques.

Mme Bismichnitt obtient de son mari l'autorisation d'aller faire une cure de vingt et un jours.

Un ami de Bismichnitt se moque de lui.

— Ta femme va avoir le dernier mot, Bismichnitt, tu auras malgré toi une descendance.

Bischminitt sourit finement et répond :

— Il n'y a pas de danger. Je suis commanditaire de l'établissement thermal, j'ai fait renvoyer le garçon de bains.



UNE GRAVE MALADIE

— Et toi, quel mal ressens-tu ?

— Ben voilà Monsieur le major... J'ai le mal du pays... !

(Dessin inédit de Clem.)



DIAGNOSTIC MALAISÉ

— Ça c'est inouï, vous avez des clous en quantité et votre circulation ne marche pas du tout !

(Dessin inédit de Lecomte.)



(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

— Vous êtes la nouvelle infirmière ?

— Oui, docteur

— Bon !... vous lui avez donné son lavement ?

— Y pensez-vous, docteur ? ...il n'y a pas encore assez d'intimité entre nous.



Illustrations de Régis Manset.

Par Louis-Charles ROYER

Ce n'est pas tout à fait à Panama. Panama est à l'autre extrémité du canal, sur le Pacifique. Le port où nous venons d'accoster est sur l'Atlantique. Il s'appelle Cristobal.

Cristobal est territoire américain. Un bout de terrain, grand comme un mouchoir de poche, enclavé dans la République de Panama. Il suffit pour commander le passage. Cristobal est au canal de Panama, ce que Gibraltar est au détroit qui porte son nom.

C'est à Cristobal que je devais faire connaissance avec le service de santé américain.

Je n'étais pas très rassuré. Je me souvenais de l'inspection racontée par Duhamel dans ses « Scènes de la Vie Future » : le thermomètre qui passe de bouche en bouche — après avoir été antiseptisé soit ; mais tout de même... — les triturations des paupières, etc.

Fort heureusement pour moi, cela se passa, cette fois, beaucoup plus gentiment. Le major yankee se borna à me dire :

— How do you do? (Comment allez-vous) qui est, également, la formule de politesse en usage dans tous les salons du Nouveau-Monde.

Puis il passa à l'inspection du personnel. Marins, mécaniciens, maîtres d'hôtel et garçons, soutiers et femmes de chambre, durent s'aligner sur un rang, tout le long du pont et tirer la langue au commandement.

Je regardais surtout celle de la seconde soubrette, qui était ma fois, rose à souhait, petite, pointue et, vraisemblablement onctueuse. Quel dommage de n'avoir point apprécié, auparavant et de plus près, cette langue délicieuse.

***

Au temps où se passe cette histoire, l'Amérique était encore sèche. Dès que nous fûmes entrés dans les eaux américaines, le barman ferma ses armoires à clef. Plus d'alcool ; plus de vin ; même plus de bière.

C'était d'autant plus fâcheux que, lorsque le bateau eut jeté l'ancre, la chaleur devint, elle-même, imbuvable. La vitesse du paquebot nous donnait de l'air ; arrêté, il n'y avait plus un souffle : une atmosphère de buanderie qui collait à la peau la blouse blanche de la femme de chambre en question sur les globes jumelés de ses seins. !

Bref, on crevait de soif. C'était, sans doute l'opinion du médecin américain ; car étant allé frapper à la porte de la cabine du commissaire du bord — un charmant garçon avec lequel je me proposais d'aller faire un tour en ville — je dus attendre plusieurs minutes avant qu'on se décidât à m'ouvrir.

Lorsque l'huis se fut enfin entre-bâillé, une odeur bien connue vint taquiner mes narines. On devait prendre le Pernod là-dedans.

— Ah ! c'est vous, me dit le commissaire, rassuré. Entrez.

J'entrai. Le médecin yankee était gravement penché sur un registre.

— Vous êtes un garçon discret? fit le commissaire. Bon. Avez-vous soif?

— C'est-à-dire que j'ai la pépie.

— Nous allons soigner ça.

Le commissaire ouvrit son coffre-fort, en tira une bouteille verte à goulot argenté et deux verres déjà remplis d'une onde opaline. Il prit, pour moi, un troisième gobelet.

Et le médecin yankee trinqua, toujours gravement, avec nous.

Il nous rendit la politesse au cours de l'escale. Non pas à Cristobal, rigoureusement voué à la prohibition, mais à Colon.

La frontière entre Colon, ville de la République de Panama, et Cristobal, ville de l'U. S. A., est une ligne de chemin de fer. Ces deux cités n'en font qu'une. La voie ferrée la traverse, comme à Nantes, en plein trafic. La différence, c'est qu'à Nantes, on peut prendre l'apéritif sur les deux quais ; là-bas, on ne se saoûle que d'un côté.

Mais, alors, mes amis, qu'est-ce qu'on se met !

Il y a l'attrait du fruit défendu. Et comme ce fruit n'est défendu que par quatre rails faciles à franchir — du moins à l'aller — vous devinez si l'on en tâte.

Nous allâmes de bar en bar. Le médecin américain, en grand uniforme, commandant des boissons variées avec une connaissance des alcools qui témoignait de l'assiduité expérimentale avec laquelle il avait étudié le « Poison ».

Nous nous quittâmes les meilleurs amis du monde, à l'heure où il devait aller confectionner son rapport.

***

Le commissaire, lui, était allé faire quelques emplettes. J'errais seul à travers les jardins admirablement entretenus du petit port lorsque je vis venir la femme de chambre à la jolie langue.

L'absinthe, les cocktails m'avaient donné de la hardiesse. Cette charmante personne ne s'offusqua point trop de mon attaque. Elle accepta de me suivre dans un café.

— J'ai une telle soif ! fit-elle. Et, sur le bateau, tout est enfermé !

— Je sais, dis-je, mais ici, on se rattrape.

— C'est ce qu'on m'a dit.

C'était le premier passage de cette enfant sur la ligne. Nous le baptisâmes gaillardement.

Sans doute, Hermine — c'était le prénom de la soubrette — n'avait-elle pas, non plus, l'habitude des cocktails ; car le premier la rendit follement gaie et le second non moins tendre.

Elle se laissa conduire dans un bungalow tout blanc qui bordait la plage. Je demandais une chambre.

— Vous n'avez pas de bagages ? s'enquit le patron, un respectable américain en spencer.

— Non.

— Vous êtes bien mariés ?

Nous partîmes, confus, comme Adam et Eve sous l'œil courroucé du Seigneur ; mais, nous, sans avoir consommé.

Hermine pleurnichait. Honte ou espoir perdu ? Qui sait.

C'est alors que le diable me souffla que ce qui était interdit à Cristobal — où nous étions revenus, sans nous en douter, tout à la douceur des premiers serments dans notre promenade sentimentale — devait être permis à Colon.

Nous retraversâmes la voie. Second hôtel, moins propre ; mais plus accueillant. Le patron est un espagnol ventru. Lui ne nous demande pas nos papiers ; rien que des dollars.

Belle chambre décorée d'une statuette de la Vierge qu'Hermine voile pudiquement de son corsage trempé de sueur.

Lumineuse après-midi ! Doux voyage dans notre petite chambre ! Exquises découvertes sur la chair de la bien-aimée rendue glissante par la tiède vapeur de cette atmosphère d'étuve. Vallons ombreux et odorants des aisselles rousses ; coteaux des seins à sommets roses et durs ; sillon de ce dos flexible ; piliers fermes et polis des jambes qui se soudent au plus doux des nids...

Et, par la fenêtre aux jalousies disjointes, le parfum — O Beaudelaire ! des verts tamariniers ; les cris des négrillons, la chanson des matelots en goguette, l'appel des sirènes... Celle de notre bateau, nous donna, hélas ! l'ordre de terminer nos ébats.

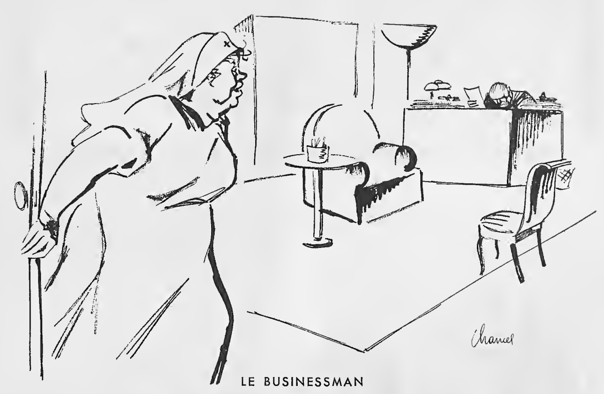
— C'est égal, soupira Hermine, en enfilant difficilement ses bas humides, voilà deux semaines que nous naviguions ensemble et vous ne m'aviez même pas honorée d'un sourire !...

— Nous rattraperons le temps perdu.

***

Le soir même, nous traversions le canal aux douze écluses gigantesques. Et Panama, qui a laissé, hélas ! tant de mauvais souvenirs aux capitalistes français, ne m'en rappelle, à moi, que d'excellents.

Louis-Charles ROYER.



LE BUSINESSMAN

— Monsieur! C'est un garçon!
— Objet de la visite?

(Dessin inédit de Chancel.)



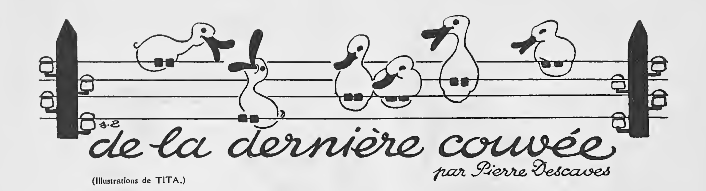
— Alors docteur, le roi Soleil, comment est-il?
— Heu! à moi, il me fait plutôt un effet de lune!

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



... Accoucher... Mais ce sera pour vous un jeu d'enfant...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

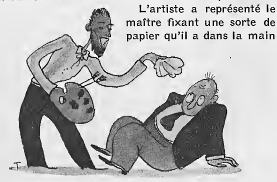


par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

ATTITUDE JUSTIFIÉE

Cet as du pinceau, réputé très cher, a fait récemment le portrait d'un de nos Princes de la Médecine, M. Rou... L'artiste a représenté le maître fixant une sorte de papier qu'il a dans la main



droite. Tout le monde a été d'accord pour constater que le docteur Rou... a l'air de faire la grimace :

— Tiens, faisait Tristan Bernard à la galerie B..., où le portrait est exposé, ce pauvre Rou..., je comprends sa grimace, il doit contempler... la facture ! Et avec ça, ce Do... a une santé de fer. Comment se rattraper?

■ ■ ■

HABILLEMENT

Il y a dans la nouvelle chambre, moins de médecins que dans la précédente.

Et l'on revoit parfois rôder, dans la salle des Quatre-Colonnes, les derniers « blackboulés ».

L'autre après-midi, le docteur Fi..., aborde un de ses anciens collègues devant le groupe de Laocon.

— Alors, cher ami, vous avez repris la blouse blanche ?

— Oui, fit l'autre mélancoliquement, comme ça, on voit ma « veste » un peu moins !...

■ ■

LE RUBAN DU DIMANCHE

On connaît le distique d'Ernest La Jeunesse :
« Grande serait ma joie et ma volupté folle
« D'obtenir le ruban du Mérite agricole ».

C'est ce même ruban du Mérite agricole qu'a obtenu, dans la dernière promotion de l'Agriculture, le charmant docteur de B..., qui possède une ferme modèle aux environs de Paris.

— Tu ne crois pas, si tu portes ton ruban, que tes clients vont se prendre pour des... poires? lui demandait un de ses amis.

— C'est bien pour cela que je ne l'arborerai que le dimanche !

■ ■ ■

CLIMAT

Ce gynécologue très occupé donne la plupart de ses rendez-vous la nuit...

Et les malins confrères épiloguent longuement sur les inconvénients ou les avantages d'une telle habitude.

— Il a raison ce garçon, concluait philosophiquement le professeur Mag..., la nuit, n'est-ce pas, tous les chats sont gris !

■ ■ ■

LA BONNE COMPARAISON

Le célèbre « rajeunisseur » qui possède une magnifique propriété-laboratoire près de Menton, vient assez peu à Paris.

De passage dans la capitale, il déjeunait l'autre jour, avec quelques amis.

— Figurez-vous, leur conta-t-il, que ce matin mon incognito a failli être percé. J'avais pris un taxi pour effectuer mes courses. Le chauffeur m'attendait devant chez Lancel. Arrive un agent qui veut le faire circuler.



« Ben quoi, s'exclame le chauffeur, faut bien que j'attende mon singe »... Mon singe, souligne le docteur Vor..., le brave homme, il ne savait pas si bien dire !

GOURMANDISE

par le Docteur B.





Il était un vieux fermier, qui avait pour épouse une jeune et accorte fermière. Ils filaient des jours sans histoire lorsque vint le temps de la moisson et qu'il fallut penser à engager des hommes. Je vous ai dit que le fermier était vieux et que la fermière était jeune et accorte : il convient d'ajouter qu'elle était inflammable et qu'elle désirait de toutes ses forces un garçon splendide, nommé Siméon et qui était dans la magnificence de sa vingtième année.

Pour les travaux des champs, la fermière engagea donc Siméon. Mais la ferme étant petite, il n'y eut bientôt plus de lit vacant et le fermier dut consentir à accepter provisoirement Siméon dans le lit conjugal.

Un jour qu'au retour des champs on se mettait à table, Siméon montra un étonnant appétit et fut spécialement avide de crème. Il en mangea une assiette, puis une autre, puis une autre encore et réclamait de la crème lorsque le fermier remarqua qu'il en restait à peine un verre dans la jatte et crût devoir mettre le pot à l'abri.

Puis on se coucha dans le même lit et le fermier se plaça entre Siméon et sa femme, pour éviter tout ennui.

Or cette nuit-là, se déchaîna un effroyable orage. Les branches des arbres se brisaient, les tuiles volaient des toits, les portes claquaient et les animaux beuglaient dans les étables.

Le fermier s'éveilla, éveilla ses compagnons et, fort inquiet de ses vaches, déclara qu'il allait aux écuries pour jeter le coup d'œil du maître.

La fermière se trouva donc seule avec Siméon et sa joie fut extrême. Son rêve allait se réaliser !



Elle prit la main du jeune homme, la serra doucement et murmura :

« Siméon...

— Patronne ?

— Ecoute, Siméon, mon mari est aux étables.

— Oui, patronne !

— Et je le connais : il va tout voir, tout mettre en ordre et peut-être même étriller le cheval. Approche, Siméon.

— Voilà patronne !

— Plus près. Tu sais, tu as au moins un grand quart d'heure avant que le maître ne revienne. Alors, Siméon...

— Alors, patronne ? dit Siméon, haletant.

— Alors... va donc, grosse bête, va, va !

La fermière tendait les lèvres.

— Vrai, patronne, vrai ?

— Va, Siméon, va !

Alors, Siméon se leva et alla manger le reste de la crème.

Dr B.

DIAGNOSTIC

— Comment a-t-il su que tu avais du diabète ?

— ...au goût !

(Dessin inédit de Lep.)

HOMONYMIE



La scène se passe devant la 14e chambre correctionnelle où l'audience est dirigée exceptionnellement par le juge Fourier, magistrat très parisien et même montmartrois.

Dans une affaire d'accident un témoin ne répond pas à l'appel de son nom. C'est le gendarme Vérole.

L'huissier audiencier explique :

— J'ai une lettre de laquelle il résulte que le gendarme Vérole est en traitement au Val-de-Grâce.

Alors à mi-voix, le juge Fourier murmure :

— Espérons que le mal dont il souffre n'est pas son homonyme.

Géo LONDON.



DERNIÈRES RECOMMANDATIONS

— Docteur, opérez-moi, rajeunissez-moi, mais pas trop... Je ne voudrais pas qu'on me supprime ma retraite !

(Dessin inédit de Lou.)

ACCIDENT DE TRAVAIL...

La femme de ménage du médecin-major D... accouche de son quatrième enfant. Il est beau, bien fait, mais a une teinte un peu spéciale. Le père vient et la femme d'expliquer qu'elle a eu « un coup de sang ». — « Tu te rappelles en descendant de chez ta mère..., etc. » Le mari crédule acquiesce et attend que l'enfant pâlisse : huit jours, quinze jours et c'est le contraire qui se produit; le nouveau-né a des cheveux crépus, un nez épaté, de grosses lèvres. Il faut dire que le médecin-major avait une ordonnance nègre.

Quelques semaines plus tard le toubib raconte l'histoire à un confrère...

Voyez-vous ce que peut faire un « coup de sang » termine-t-il. Mais mon vieux, lui répond l'autre, « ce n'est pas un coup de sang, c'est un accident du travail ».

Dr A.

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

EMMA, MAURICE ET KIKI

Maurice avait trouvé son chien Marius, recroquevillé dans ses poils crottés, au coin de la porte de sa demeure, par une pluvieuse nuit d'hiver. C'était le 12 mars, jour de la saint Marius, et cette circonstance avait décidé du baptême de l'épagneul recueilli par Maurice, dont quelques cocktails renforçaient, ce soir-là, l'altruisme naturel.

Marius, bien nourri et dorloté, manifestait sa reconnaissance à son nouveau maître de la façon la plus touchante et la plus sincère.

Ils allaient souvent se promener dans Paris, comme deux vieux amis. Un jour qu'ils passaient rue La Bruyère, Marius, après avoir fait à son maître un amical signe de tête, disparut dans le vestibule d'une maison et grimpa l'escalier. Il s'arrêta au troisième et gratta à la porte de gauche. Maurice sonna. Un pyjama tango se montra qui recélait une gracieuse blonde aux yeux noirs après laquelle Marius se mit à sauter comme un fou.

Le pyjama tango fit entrer Maurice dans un boudoir où régnaient des monceaux de coussins.

— Vous venez sans doute, dit la jeune femme, de la part de M. Larticol?

— Je ne connais pas ce monsieur...

— C'était le maître de mon brave Kiki !

Maurice connut ainsi que Marius s'appelait naguère Kiki ; il apprit bientôt que ce M. Larticol avait lâchement abandonné la tendre Emma. Naturellement, elle lui avait sacrifié sa jeunesse, écartant, en son honneur, de fructueux mariages. Maurice professait qu'il faut toujours écouter sans impatience ce que raconte une jolie femme, et Emma l'était, surtout dans ce pyjama, qui faisait valoir ses formes et bâillait sur sa gorge avec esprit.

Bref, Marius reprit son nom de Kiki et partagea sa vie entre Emma et son bienfaiteur. Maurice reçut des compliments sur sa nouvelle maîtresse, qui avait vingt ans de moins que lui, s'habillait agréablement, s'entendait à l'amour physique et aux choses de la cuisine. D'ailleurs, le lit et la table marchent généralement la main dans la main — il serait peut-être plus juste de dire : le pied dans le pied. Emma faisait même du cotignac, d'après une très vieille recette qu'elle tenait d'une arrière-grand'mère, recette que Maurice, qui me l'a transmise, a recopiée.



RECETTE
LE COTIGNAC D'ORLÉANS

Prenez quinze livres de coings, trois livres de sucre et deux pintes d'eau. Faites bouillir le tout ensemble. Etant bien cuit, passez-le peu à peu dans une serviette et tirez-en ce que vous pourrez. Mettez ensuite votre décoction dans un bassin avec quatre livres de sucre. Faites-la cuire. Pour savoir si elle est cuite, essayez-en sur une assiette. Si elle lève, hâtez-vous de retirer du feu et serrez votre pâte dans des pots.

Cette liaison durait depuis six mois, ce qui est beaucoup pour une intrigue de ce genre, quand l'épagneul, qui passait avec son maître rue des Dames entra délibérément dans un couloir de modeste apparence.

— Tiens, se dit Maurice, il connaît quelqu'un par ici... C'est peut-être une autre amie du sieur Larticol...

Le chien s'arrêta au cinquième et renifla un tapis-brosse assez miteux en agitant la queue.

Maurice sonna. Un assez long temps s'écoula, puis une voix masculine demanda, dépourvue d'aménité :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Télégramme ! cria l'astucieux Maurice.

L'huis s'entr'ouvrit et laissa voir un jeune homme demi-nu et décoiffé, qui pâlit et disparut. Maurice suivit Marius-Kiki qui le mena dans une chambre sans prestige où une Emma vêtue de ses seules bagues, se prélassait sur un divan. L'épagneul, sans souci des convenances, sauta sur la jeune femme qui se cachait la figure dans les mains.

Maurice appela Marius-Kiki et sortit avec dignité, après avoir déclaré posément :

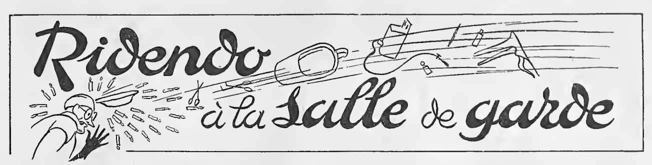
— Mademoiselle, excusez-nous de ce dérangement involontaire, et acceptez mes hommages respectueux...

Quand ils furent dans la rue, Maurice héla un taxi pour rentrer chez lui et dit à son chien :

— A partir d'aujourd'hui, tu reprends ton honnête nom de Marius... Tu es un bon chien : tu sais récompenser ton maître : après lui avoir fait connaître une poulette charmante, tu lui apportes, à l'heure où elle commençait de lui être moins chère, la preuve qu'il avait mal placé sa confiance... Merci, Marius, brave ami ! Comme nous allons être heureux tous les deux ! Et je ferai du cotignac, moi aussi : j'ai la recette ! C'est bon, c'est du susucre...

Marius, qu'un instinct avertissait sans doute que son maître regrettait quand même un peu la câline Emma et son jeune corps complaisant et agile, se dressa contre lui et lui lécha le visage. Maintenant, c'était peut-être tout simplement parce qu'il avait entendu prononcer *susucre*...


chez Morgagni
LE NOUVEAU STAGIAIRE :
- VOUS ETES CERTAIN, M'SIEU, QU'IL EST BIEN MORT ?
PCB
1935
- "LE MYSTÈRE DE LA FEMME COUPÉE EN MORCEAUX" ! TU CROIS QU'ILS NE POURRAIENT PAS TROUVER QUELQUE CHOSE DE PLUS INTÉRESSANT ?...
- TOUS CES CORPS IMMOBILES NE VOUS FONT PAS PEUR ?
- OH ! MOI, VOUS SAVEZ, J'AIME MIEUX ÇA QUE DE LES VOIR GIGOTER !
= SA PREMIERE AUTOPSIE =
- VOS INSTRUMENTS SONT-ILS STÉRILISÉS ?...
ENTRÉE INTERDITE
Marcel
prangey.



Le Professeur C... s'apprêtait à pratiquer une hystérectomie. Avant de commencer il sonde la malade et dit à un jeune externe de faire un toucher pour suivre l'instrument dans son trajet ascendant.

Au bout d'un instant :

— Alors, mon ami, vous sentez la sonde?

— N... non ! monsieur le professeur.

Celui-ci intrigué se relève et regarde : l'externe s'était trompé d'orifice. Alors le professeur C... le regarde sévèrement :

— Dites-moi, jeune homme, où passez-vous donc vos loisirs le dimanche?



Un visiteur est admis à visiter le pavillon des fous furieux.

Le visiteur. — Quelle est la raison pour laquelle le numéro 8 est devenu fou ?

Le docteur. — Parce qu'une femme, qu'il voulait épouser, lui a refusé sa main.

Le visiteur. — Et le numéro 9 ?

Le docteur. — Le numéro 9 ? Parce qu'il a épousé la femme qui a refusé le numéro 8.

A propos de la matière médicale, abordant la classe des végétaux : « Monsieur, veuillez me dire quelle est la plante la plus utile à l'homme » — Le candidat d'abord un peu ahuri, reprenant ses sens : « Monsieur, dans notre pays, c'est le blé ; en Chine, c'est le riz ; en Afrique... » — Sans doute, sans doute, mais la plus utile à l'homme sous tous les climats et à toutes les latitudes?

Le candidat devenant rêveur...

— Eh ! Monsieur, c'est la plante des pieds.



Le vieux père Duméril qui était à la fois professeur au Muséum et à la Faculté de médecine interroge un candidat :

— Monsieur, voudriez-vous me dire pourquoi les enfants naissent vivants? — Le candidat tout interloqué se recueille et scrute à fond sa mémoire ; puis, croyant avoir trouvé : « Monsieur, les enfants naissent vivants parce qu'ils n'ont subi auparavant aucune atteinte mortelle.

— Oh ! Monsieur de La Pallice n'aurait pas mieux dit. Mais non, Monsieur, c'est parce que la femme est vivipare !



Le docteur D... chirurgien des hôpitaux, passe sa visite. Il s'arrête au lit d'une jeune malade de dix-huit ans pour laquelle on hésite entre le diagnostic d'appendicite et celui d'annexité.

Après un examen général, le docteur D... passe au toucher vaginal.

Soudain il demande en palpant l'abdomen frémissant :

— Et ici, je vous fais mal, Madame?

Et la malade se redressant, outrée

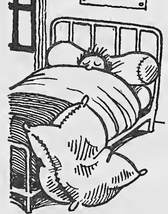
— Pardon, docteur, Mademoiselle ! !



— Combien je suis heureuse, docteur, que vous acceptiez de m'examiner minutieusement !
— De grâce ! Marquise ! Croyez que tout le plaisir est pour moi. (Dessin inédit de Joseph Hémard)

LA COLONIE SCOLAIRE...

FRICK





(Illustration de Frick)

Ma chère Phonsine,

Je sais maintenant ce que c'est que la campagne ; c'est des rues où il n'y a pas de maisons, pas de ruisseaux pour barboter, pas de sergents de ville et pas de trottoirs pour ramasser des bouts de cigarette. On n'a mis là-dedans que de l'herbe et des arbres.

Tu vois une espèce de marronnier, tu lances une pierre. Au lieu de marrons, qu'est-ce qu'il tombe? Des pommes. Tu te les enfonces.

Un peu plus loin, tu en vois un autre. Tu n'as pas de pierres ; vivement tu défais ton soulier. Qu'est-ce qu'il tombe? Des poires. Tu te les enfonces.

Tout de même on trouve quelques maisons dans un endroit appelé le village. Le local de la colonie est grand, tellement que chacun a un lit pour soi tout seul! Et nous sommes trente! Tu piges! On n'a jamais vu ça, un lit par personne! Alors tout seul, dans des vrais draps, même pas de punaises, tu ne peux pas dormir.

Et aussi chacun a une cuvette pour se débarbouiller et de l'eau tant qu'on veut. Dame! il n'y a pas besoin de la chercher dans la cour pour la monter au cinquième, comme chez nous. Alors, ma vieille, devant une pareille occasion, je me suis lavé jusque les cheveux, tu parles que ça a fait de l'eau noire la première fois!

Avant de prendre le chemin de fer à Paris, on nous a recommandé d'être bien corrects, et on nous a expliqué que ça consiste à parler le moins possible, parce qu'on a la voix râpeuse et qu'on traîne les mots, et ça consiste aussi à ne pas remonter les épaules en avançant le menton, comme si on voulait déménager les gens.

Alors, dans le train, avec Patureau, on s'est appris à être correct. Lui, censément, était un monsieur qui visitait la colonie, il m'interrogeait, Moi, je ne répondais pas, mais je guignais de côté, un doigt dans le nez, une main dans la poche. Ce que j'avais l'air comme il faut!

Quand on est arrivé le soir à la colonie, des bonnes femmes nous attendaient, qui avaient fait la cuisine. V'là qu'elles ont levé les bras en l'air :

— Ah! Mon Dieu, qu'ils sont maigres! On va bien vite vous rassasier, mes enfants.

On s'est regardé avec Patureau, comme deux tours Eiffel. Mince d'ouvrage pour nous rassasier! V'là sept ans qu'on n'a pas arrêté d'avoir faim, depuis qu'on est né, seulement.

A table, on nous a servi de la soupe et du bœuf. On nous a demandé :

— En voulez-vous encore?



On n'a pas répondu, on est resté correct, en guignant de côté, pour signifier : « Approche-le un peu ton bœuf, tu vas voir ce qu'on va y mettre. » On nous en a redonné, on se l'est enfoncé. Une troisième portion est arrivée, on se l'est enfoncée.

Puis on s'est enfoncé tous les légumes, tout le pain, le fromage, les pots de confitures, les cornichons, tout ce qu'il y avait dans la maison. Et on restait encore à guetter de côté, corrects, avec les dents toutes prêtes. Il a fallu que les bonnes femmes nous disent de quitter la table, et elles nous regardaient d'un air effrayé, et elles n'ont plus parlé de nous rassasier.

La dame du château nous a invités à visiter son jardin. Voilà qu'elle reste à peu près cinq minutes à causer en arrière, avec les deux maîtres qui nous conduisaient. Puis elle arrive en leur disant :

— Vous allez admirer nos pêches, j'en ai plus de cinq cents.

Mais elle tombe à genoux sur le gazon, en faisant : « Ah ! » Il n'en restait plus une, on se les était toutes enfoncées, et on se tenait corrects, un doigt dans le nez, une main dans la poche, les yeux en coulisse. Et pas un noyau par terre, on se les était enfoncés aussi, c'étaient des petits. Dame ! Tu sais à Paris on n'a choisi que les bien élevés pour aller à la colonie.

On a fini tout de même par se rembourrer le mannequin. Avec Patureau, nous commençons à ne plus pouvoir remuer dans notre veste, qui était bien trop large en partant.

Je te salue, ma vieille.

Signé : POLYTE.

(*M'ame Préciat*, de Léon FRAPIÉ).



ENTRE ELLES

— Figurez-vous que mon mari a attrapé la varicelle !

— J'ai toujours pensé qu'il retombait en enfance ?...

(Dessin inédit de Spence.)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

MICTASOL

décongestif pelvien

antiseptique urinaire
sédatif génital ■



COMPRIMÉS OVULES SUPPOSITOIRES

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE du MICTASOL
155, BOULEVARD MAGENTA, PARIS (9e)

O·V·P

3me ANNÉE • N° 55
LE SALON DE L'AUTO
5 OCTOBRE 1936





Ridendo

Revue gaie pour le Médecin

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ : 107, RUE LAFAYETTE — PARIS



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (X°)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.

par Robert DIEUDONNÉ



Le Salon de l'Auto a peut-être perdu de son importance parce que la plupart des Français, à peine moyens, possèdent leur voiture et ne se font plus d'illusions quant à la qualité des nouveautés qu'on va leur présenter.

Avant d'avoir une petite voiture, je pensais que l'on finirait par m'en offrir une à la porte du



Salon comme on offrait déjà des catalogues ou des primes.

Si d'ailleurs ceux qui n'ont pas d'auto avaient tous une auto, je me demande ce que l'on deviendrait le dimanche aux alentours d'une grande ville. Un avion ? Sous prétexte que l'encombrement n'est guère à redouter à cause de toutes les dimensions qui sont mises à la disposition des pilotes.

Mais à l'usage, on se rend compte qu'elles ne suffisent pas, puisque les pilotes les plus costauds profitent du moindre brouillard pour entrer dans les montagnes au lieu de passer par-dessus.

Les personnes qui aiment à émettre des aphorismes gonflés d'une éminente sagesse vous diront en hochant le chef que la vitesse est un luxe qui se paie.

Exemple : J'ai ramassé cet été sur la route un vieux rétameur que sa bourrique avait déposé dans le fossé. Il avait une patte cassée et il geignait comme le touriste du dimanche :

— Je n'allais pourtant pas vite, je vous le jure !

Ce qui prouve que si, en auto, l'on a contre soi toutes les forces mécaniques dont il faut rester le maître, on a également contre soi, pour peu que l'on conduise un cheval ou un baudet, une volonté, aussi puissante que toutes les lois physiques, contre laquelle nous ne pouvons pas grand chose aussi malins que nous nous supposions.

■ ■ ■

Je me rappelle une vieille histoire qui date du temps où j'étais au lycée.

J'avais un professeur qui croyait à la seule puissance de l'intelligence. Aussi un jour, se trouvant devant une imposte qui lui résistait, il s'écria à titre d'enseignement :



— On ne doit jamais céder à la matière.

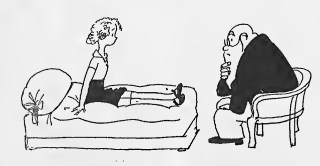
Ce qui s'illustra tout de suite d'un exemple ; à une dernière traction plus énergique, l'imposte toute entière culbuta sur ses axes et lui tomba sur la tête.

Jamais nous n'avons tant ri, avant même de savoir s'il n'était pas mort.



Si le médecin qui est le héros de la petite histoire que je vais raconter la lit dans « Ridendo », je lui demande de me pardonner mon indiscrétion.

Pendant le mois de juin, une gamine de 17 ans rencontra un garçon de 18 ans et ils se plurent au point qu'au moins de septembre, ledit médecin à qui la jeune fille était venue confesser ses inquiétudes fut bien obligé de lui avouer qu'elles n'étaient pas vaines. Catastrophe, regret, remords, que faire ?



— Je vous en prie, docteur, il faut que ce soit vous, qui êtes un ami de la famille, qui annonciez la nouvelle à maman...

Le docteur qui est un bon homme accepta cette lourde corvée.

Il alla trouver la maman, engagea la conversation sur la dénatalité et posa à la brave femme cette question qui la surprit un peu :

— Vous ne seriez pas contente d'être grand' mère ?

— Si, docteur, mais tout vient en son temps...

— Sans doute, mais comme cela, tout de suite. Grand'mère à trente-cinq ans, vous ne trouveriez pas cela très gentil ?

— Mais encore faudrait-il que ma fille fut mariée...

— Peuh ! fit le docteur. Croyez-moi, pour avoir un bel enfant, c'est une formalité bien inutile.

— Mais docteur...

Il insista : « Dites-moi que vous seriez contente. »

La mère se mit à rire :

— Naturellement, je serais contente, mais...

— Eh bien, ça y est ! Permettez-moi de vous féliciter.

Et il l'embrassa sur les deux joues.

— Quoi ? Quoi ?

Il donna des explications et mit les points sur les i.

Alors la pauvre maman s'écria :

— C'est affreux ce que vous me dites là ! Quand on va être obligé d'annoncer ça à son fiancé !

Car je ne vous avais pas dit que la gamine était fiancée, afin de réserver cet effet pour la fin.

Chaque fois que l'on célèbre les Jeux olympiques, c'est-à-dire, sauf erreur, tous les quatre ans, des athlètes trouvent moyen de battre des records du monde, ce qui laisse supposer depuis le temps que cela dure, que les hommes étaient bien moches quand ils ont commencé à marcher, à courir, à nager et à sauter.

On comprend très bien que les constructeurs perfectionnent une machine, mais l'entraînement lui-même n'explique pas la constante progression des champions.

C'était un joli sujet de conversation par un dimanche de pluie de l'été dernier. Sans doute, si l'on considère la bicyclette, on comprend très bien que les exploits d'aujourd'hui soient supérieurs à ceux d'autrefois tant le vélo a été rendu plus roulant et plus léger.

Mais un homme avec ses jambes pour courir, ses bras pour lever le poids ! Et nous nous émerveillons.



Un technicien voulut nous expliquer :

— Il y a le style ! Depuis le temps que les grands champions pratiquent, chacun d'eux a apporté un petit perfectionnement dans l'exécution des exercices ; regardez les coureurs prendre un départ, il y a une façon de partir qui leur permet de gagner un quart de seconde.

Une dame soupira :

— Quand on pense que depuis le premier homme rien n'est changé !

— Si, les montres, répondit un sceptique qui est convaincu que les records dépendent beaucoup plus de l'adresse des chronométreurs que de la qualité des athlètes.

A croire que la seconde du chronomètre est plus longue que celle de la clepsydre ou du sablier ! Si bien que, par rapport à Mathusalem, ce sont peut-être nos centenaires qui dépassent son record.

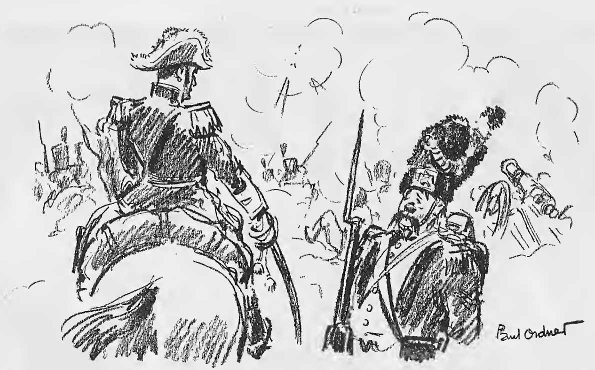
Robert DIEUDONNÉ.

SYMPATHICOTHERAPIE

— Voyons, Madame, parlons un peu de votre grand sympathique...
— Oh, Docteur ! il a filé avec mon collier de perles...

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)





A WATERLOO

— " Mon général... j'peux pas former le carré...... j'suis rond....! (Dessin inédit de Paul Ordner.

V E N U S   C H E Z   E S C U L A P E

DESCENTE

C'est une comédienne, une très grande comédienne. Jeune? Des mauvaises langues prétendent qu'elle a joué pour la première fois certains rôles du répertoire lors de la création. Ce sont, évidemment de très mauvaises langues, comme ce chansonnier qui lui a consacré cette épitaphe anticipée :

Et rose, elle vécu ce que vivent les roses
...quand elles sont en fer forgé.

Ce n'est pourtant pas d'elle qu'on a dit « comme elle était belle sous l'empire ! » Non, elle est toujours jeune. Ce n'est pas un état : c'est une définition.

Et cependant quand elle se contemple dans son miroir, elle s'aperçoit, hélas ! que certains signes annonciateurs — ne disons pas de la vieillesse, mais d'une certaine maturité — apparaissent de jour en jour moins discrètement sur son visage auguste. Comme elle regrette d'avoir dit jadis : Seul le temps a le droit de me défigurer !

Hélas, l'irréparable outrage n'attaque pas que le visage. Le temps, le temps implacable et sournois veut aussi la poitrine !

Sacrilège!

La belle décide sur l'heure de consulter la Faculté. Ne dit-on pas que l'art du médecin rejoint miraculeusement celui du magicien? En toute diligence elle se transporte chez un maître de la chirurgie esthétique. Eplorée, elle supplie cet homme illustre, ami des arts et des lettres, de lui porter aide et assistance.

— Ah! Maître, maître, je vous en conjure : répondez-moi sans fard. Et d'un geste noble dégrafant son corsage, elle met à nu ses dégâts et clame d'une voix pathétique :

— L'ai-je bien descendue?



René SINN.

MICTASOL

décongestif pelvien

antiseptique urinaire
sédatif génital ■

MICTASOL

d'après
Roger Cartier

COMPRIMÉS **OVULES** **SUPPOSITOIRES**

Échantillons et Littératures
LABORATOIRE du MICTASOL
155, BOULEVARD MAGENTA - PARIS (9e)

O.V.P

— Allons ! faites-moi voir, un médecin c'est un peu un confesseur.
— Ben j'vous jure bien qu'monsieur le curé l'a jamais vu !

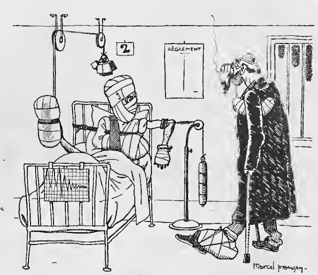
(Dessin inédit d'Armengol.)



INTERROGATOIRE

— J'étais en train d'accoucher.
— Comment !... vous en disiez autant il y a deux mois.
— Mais ! m'sieu le juge, je suis sage-femme.

(Dessin inédit de G. Grellet.)



RÉCIDIVISTE

— Vous avouerez que je ne suis pas verni ! En dix ans, j'ai conduit dix fois ! A ma première sortie de printemps je démolis régulièrement ma voiture et j'écope six mois d'hôpital !
— Vous devriez prendre un abonnement !

(Dessin inédit de Marcel Prangey.

A L'OMBRE DU CERISIER



LE DOCTEUR OU LA PRISON

par Géo LONDON





En voyant se dérouler, l'autre matin, devant la 17e Chambre correctionnelle où siège le président Malherby entouré de MM. Furby et Brissaud, cette petite cause burlesque, j'ai tout de suite pensé qu'elle pourrait séduire les lecteurs de *Ridendo* par l'hommage imprévu à la médecine qui semble en être la moralité.

Car enfin, si le chauffeur de taxi Auguste Bagnot comparaissait devant cet aréopage répressif c'était bien parce qu'il professe un respect profond pour la science médicale.

Auguste Bagnot porte la tenue d'été qu'affectionnent tant de chauffeurs de taxis : une longue blouse grise. Il a une trogne vermillonne et une casquette, posée, sur sa tête aux cheveux bouclés, à la manière classique des « casseurs d'assiettes ».

A l'appel de son nom, il s'est avancé d'un pas traînant jusqu'au banc des prévenus libres tandis que sa voix éraillée glapissait : « Voilà, voilà, patron... ».

Le Président Malherby. — **Vous êtes poursuivi pour bris d'objet d'utilité publique.**

Bagnot. — **Quel objet?**

Le Président Malherby. — **Le 30 avril vous conduisiez, boulevard Saint-Michel, votre taxi. Vous étiez pris de boisson.**

Bagnot (la main en cornet devant son oreille). — **J'étais quoi?**

Le Président Malherby. — **Ivre, complètement ivre. Bagnot a un petit soubresaut de monsieur vexé. Puis il a l'air de chercher très loin dans sa mémoire.**

Bagnot. — **Le 30 avril... le 30 avril... Ah oui, un jeudi. C'est-à-dire, j'vas vous expliquer, mon juge... Figurez-vous que la veille, donc le 29 qu'était un mercredi...**

Mais le président Malherby n'oublie pas qu'il est onze heures et qu'il a encore 23 affaires à juger avant d'aller déjeuner.

Le Président Malherby. — **Non, non, ne parlons pas de la veille.**

Bagnot. — **J'veux pas vous contrarier, mon juge, mais toute l'affaire était là...**

Le Président Malherby. — **Bornons-nous aux faits. Vous avez heurté et renversé un cycliste qui arrivait dans la direction opposée à celle de votre marche. Il faut croire que, selon le dicton, il y a un Dieu pour les ivrognes, car vous ne lui avez fait aucun mal et sa bicyclette elle-même n'a pas été endommagée. Un agent est venu, a pris vos noms, et s'est éloigné cette formalité accomplie.**

Bagnot. — **Et alors qu'est-ce qu'on me reproche?**

Le Président Malherby. — **Eh bien quand l'agent fut parti,vous avez pris le cycliste par le bras et vous avez émis la prétention de le conduire chez un médecin. Il n'a pas voulu puisqu'il ne portait aucune blessure. Mais vous avez insisté en lui disant qu'il avait peut-être des contusions internes. Bref vous l'avez convaincu. Il est monté dans votre**

voiture et vous l'avez conduit... à la prison de la Santé. Il est entré avec vous croyant que c'était le médecin de la prison qui allait l'examiner...

Bagnot. — Sur la tête de feu ma pauvre mère, je me rappelle rien de tout cela.

Le Président Malherby. — Ce n'est pas surprenant, vu votre état... Quoi qu'il en soit, au gardien qui vous a ouvert la porte, vous n'avez pas parlé de médecin. Vous lui avez demandé d'incarcérer le cycliste sous prétexte qu'il avait gêné la circulation. *(Hilarité dans la salle.)*

Bagnot. — C'était juste. *(nouveaux rires.)*

Le Président Malherby. — Le gardien vous a naturellement éconduit de la belle façon.

Le Substitut Joppe. — N'entre pas qui veut en prison. *(Hilarité.)*

Le Président Malherby. — C'est alors que vous vous êtes précipité sur la glace d'un avertisseur d'incendie et que vous l'avez brisée.

Bagnot. — Probable que j'ai cru que c'était « Police Secours ».

L'agent Chérot unique témoin est entendu.

L'agent Chérot. — J'étais au poste central 14 lorsqu'un signal a retenti. Arrivé devant la porte de la Santé, j'ai trouvé le chauffeur qui est ici qui gardait à vue un jeune homme. Son langage était incohérent. J'ai compris qu'il voulait faire écrouer le jeune homme. C'est alors que ne sachant s'il était fou, saoul ou malade, je l'ai conduit à l'hôpital Cochin.

Le Substitut Joppe. — Eh bien, vous avez dû être content d'être dans un hôpital. Il y a des médecins là.

Bagnot. — Oui mais *mon blessé* qu'était pas blessé qu'il disait a pris la fuite.

Le Président Malherby. — Il s'est retiré. C'est assez naturel. Il devait en avoir assez de vous.

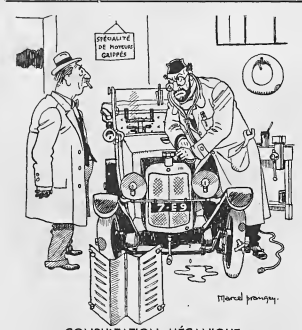
Le tribunal condamne Bagnot à quinze jours de prison et 5 francs d'amende pour l'ivresse.

Bagnot. — Alors ce coup-ci j'vas y aller à la Santé. Quand ça? Tout de suite?

Le Greffier Bauche. — Retirez-vous. On vous préviendra.

Bagnot. — Bien, docteur. *(Hilarité.)*

Géo LONDON.



CONSULTATION MÉCANIQUE

— Elle est bien fatiguée ! Mettez de l'eau minérale dans le radiateur, faites le plein avec de l'huile de foie de morue et promenez-la très doucement un quart d'heure tous les matins.

(Dessin inédit de Marcel Prangey.

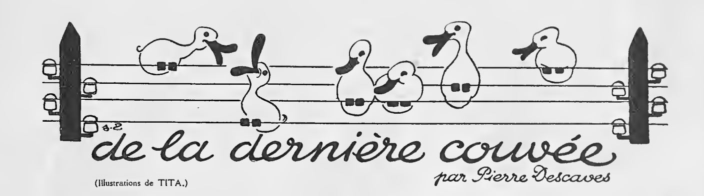


PETITE CONFUSION

— J'ai 21 de tension !

— Oh ! Mais vous allez me combler ! J'aurais été heureuse à moins que ça !!!...

(Dessin inédit de Marmottin.)



(Illustrations de TITA.)

EN MUSIQUE

On conte cette plaisante histoire.

Le docteur Z... avait imaginé de traiter ses clients en musique. C'est-à-dire que, pour chaque malade et suivant la maladie, il indiquait à sa secrétaire placée dans une pièce voisine, un disque à diffuser, pendant sa consultation : gai de préférence.

Au bout de quelque temps, le docteur Z... dut renoncer à son innovation.

— Ça gênait vos malades ?...

— Non, mais «elles» me demandaient toutes... « La Prière d'une Vierge »... et « ils » me réclamaient tous « La Marche Lorraine » !

■ ■ ■

LA MAUVAISE RAISON

Ce docteur très répandu a les plus hautes relations. Il arrivait l'autre soir en retard à un dîner :

— Je m'excuse, lança-t-il, j'étais avec un membre du Gouvernement !...

— Ce n'est plus une excuse, remarqua finement la maîtresse de la maison, depuis qu'il y a des femmes dans le cabinet !

■ ■ ■

PAIEMENTS EN NATURE

Le docteur Hai... soigne beaucoup d'artistes. Et ceux-ci se montrent non pas mauvais payeurs, mais payeurs fantaisistes.

— Tenez, contait l'autre soir le docteur Hai..., la grande vedette G... M..., que j'ai soignée cette saison, je l'ai envoyée aux eaux ; eh bien, à la rentrée elle m'a fait parvenir une baignoire !...

Et après un temps :

— Si je l'envoie en Afrique, la prochaine fois, elle est capable de m'envoyer un chameau, pour la couleur locale !

■ ■ ■

MISE AU POINT

Gastronome averti, le docteur Rob... est aussi un amateur... éclairé du sexe faible.

L'autre soir, au Ritz, avec le romancier Maur... Be..., il passe devant une petite femme très affriolante.

— Gentille, la petite, remarque aussitôt à haute voix ce paillard de docteur Rob... Je ferais bien l'amour avec elle...

Alors, la jolie petite femme, sans sourciller :

— Vous voulez dire « volontiers ».

Tête du docteur Rob...

Maur... Be... en rit encore.

■ ■ ■

MANIÈRE DE DIRE ET DE PARLER

Cette blonde artiste est une fervente du cheval ; on la voyait presque tous les matins au bois, ces temps derniers.



Mais elle a interrompu ses séances d'équitation, d'ordre de la Faculté.

J'ai vu De..., conte Lau.... D..., dans son langage imagé, il m'a dit : « Ma petite, c'est le cheval qui vous constipe. Vous allez trop à la selle »... Alors j'ai renoncé au cheval !

— Vous avez des enfants ?

— Nous ne sommes pas des acrobates...

(Dessin inédit de Julien.)



I

Las de poursuivre la fortune
Aux quatre coins du monde entier,
Léonard, pour gagner pécune,
Se résolut d'être infirmier.

Mais ce métier-là ne s'exerce
Qu'après avoir — c'est avéré —
Passé sans la moindre traverse
Un examen assez serré.

Au jour dit, la mine vaillante,
Le nez droit, le pas assuré
Notre Léonard se présente
A l'examinateur-juré.

Or celui-ci, vieille pratique,
Recalait chaque postulant
Le faisant tourner en bourrique
Par des boniments à la flan.

De rage devenant tout blême
Devant tant de mauvaise foi
Léonard se dit en lui-même
« Mon vieux, tu ne m'auras pas! Moi!»

II

Son tour vient : le vieux dit : « Jeune homme
Comment doit-on scarifier
Les ventouses? Dites-moi comme
Est fait l'outil qualifié...

Léonard lui répond, très grave :
Monsieur cela dépend des cas,
Selon que le malade est brave
Ou que l'infirmier ne l'est pas.

Sans aucun danger — que je sache —
On peut se servir tout d'abord,
D'une pioche ou bien d'une hache,
Si l'on est pour le moindre effort.

Puis on peut provoquer des brèches
Pour peu que l'on soit exercé,
Avec un arc et quelques flèches
En prenant soin de bien viser.

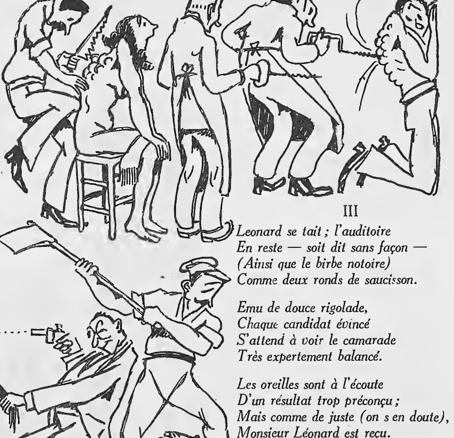
On peut encore à coup de masse
Attaquer — si l'on n'a pas peur —
L'arrondi de chaque surface
Avec un ciseau de sculpteur.

On peut, avec une égoïne
Donner un coup de scie adroit,
A condition — ça se devine —
De tenir l'instrument bien droit.

On peut se servir d'une vrille,
Ou d'un solide vilebrequin :
Si la première est plus gentille
L'autre est peut-être plus coquin.

On peut user de la cognée
Qui donne un maximum d'effet,
Si sa trempe est des mieux soignées
Et son affûtage parfait.

On peut enfin, par la tangente
Avec un simple revolver,
Dans la cloque ouvrir une fente
Si l'on ne tire pas en l'air! »



III

Leonard se tait ; l'auditoire
En reste — soit dit sans façon —
(Ainsi que le birbe notoire)
Comme deux ronds de saucisson.

Emu de douce rigolade,
Chaque candidat évincé
S'attend à voir le camarade
Très expertement balancé.

Les oreilles sont à l'écoute
D'un résultat trop préconçu ;
Mais comme de juste (on s en doute),
Monsieur Léonard est reçu.

(Texte et dessins de Joseph HEMARD



CHIRURGIE PLASTIQUE

— Jusqu'ici je n'avais qu'un sein et pour l'autre je mettais une paire de bas, mais ça ne peut pas durer, mon mari finirait par s'en apercevoir.

Dessin inédit de André Charles.)



LE DENTISTE CANDIDAT

... Et dans mes loisirs parlementaires, je m'engage à arracher gratuitement les dents de tous mes électeurs.....

(Dessin inédit de André Charles).



— Tu vas bientôt avoir un petit frère ou une petite sœur... que préfères-tu ?

— Encore ? alors quoi, c'est tous les ans pareil ? ?

(Dessin inédit de Marmottin.)

CROISEMENT DANGEREUX

— Vous voulez croiser un pigeon voyageur avec mon perroquet ?

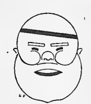
— Oui, c'est pour avoir des pigeons qui puissent demander leur route en cas d'erreur.

(Dessin inédit de Lecomte)

INQUIÉTUDE

— Faudra t'y pas que j'paye l'impôt sur c'te purge !

(Dessin inédit de André Charles.)

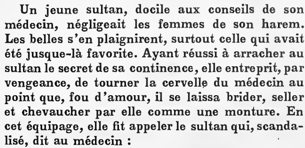


Quand Esculape sourit...

Au cours d'une maladie assez grave, l'abbé de Voisenon, auteur de contes licencieux et de comédies assez faibles, grand ami de Voltaire qui l'appelait « son cher ami Greluchon », l'abbé de Voisenon, fort inquiet de se sentir si mal, alla jusqu'à dire à son médecin : — J'ai grand'peur d'aller rôtir en enfer avec toutes mes comédies ! Le médecin, qui était goguenard, répondit : — Rôtir n'est rien ; il y a bien pis, pour un auteur ! — Et quoi donc? — C'est d'être sifflé, mon pauvre ami !



Lord Chesterfield, l'ami de Montesquieu, célèbre par les agréments et les finesses de son esprit, conserva jusqu'au dernier moment son ton de gaieté et de plaisanterie. Quelques jours avant sa fin, il sortit en carrosse pour se promener. Son docteur lui en fit compliment : — C'est très bien, vous avez été prendre l'air !... — Disons mieux, répliqua Chesterfield, j'ai été faire une répétition de mon enterrement !



Un jeune sultan, docile aux conseils de son médecin, négligeait les femmes de son harem. Les belles s'en plaignirent, surtout celle qui avait été jusque-là favorite. Ayant réussi à arracher au sultan le secret de sa continence, elle entreprit, par vengeance, de tourner la cervelle du médecin au point que, fou d'amour, il se laissa brider, seller et chevaucher par elle comme une monture. En cet équipage, elle fit appeler le sultan qui, scandalisé, dit au médecin :

— Et vous osiez, vous, m'adresser des reproches !

— Oui, certes, riposta le médecin, j'avais raison d'exhorter Votre Hautesse à ne pas se livrer aux femmes ; mon exemple confirme mes leçons.



Le Docteur Péan, chirurgien célèbre, avait fait la connaissance, chez des amis, d'un monsieur très riche, très vulgaire et sans éducation. A la deuxième rencontre, le butor aborde ainsi Péan : — Alors, Docteur, vous charcutez toujours? — Cela dépend de ceux que j'opère ! lui répond le chirurgien.



Le Docteur Hongh était le savant le plus doux et le plus aimable qu'il y eût. Il possédait un baromètre très curieux, acheté par lui deux cents guinées. Un jeune homme, qui sollicitait sa protection, lui rendit visite. Or, il arriva que le laquais du Docteur Hongh, en avançant un siège au visiteur, fit tomber le précieux baromètre, qui fut complètement brisé. Le jeune homme, au désespoir d'être la cause involontaire de l'accident, cherchait à excuser le domestique auprès de son maître, qui se borna à dire : — Le temps a été très sec jusqu'à présent, nous allons avoir enfin de la pluie... Jamais je n'ai vu mon baromètre aussi bas !



L'usage, en Perse, était de se courber fort bas en paraissant devant le Shah. Un jour ce dernier fit appeler un médecin européen qui séjournait à Ispahan ; mais ce savant homme refusa net de se présenter dans cette obséquieuse attitude. Le Shah, en vrai despote asiatique, jura qu'il forcerait le docteur à s'incliner ; pour cela, il fit abaisser le chambranle de la porte d'accès de sa chambre, de manière qu'il fallût courber la tête en entrant. Puis il convoqua le médecin sans plus parler d'étiquette. Le médecin se rendit au palais, vit la porte basse, comprit le stratagème et entra à reculons, de sorte que ce fut son derrière que le Shah vît en premier.

Le Médecin imaginaire.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

LE DOCTEUR

DIGONNET

Souhaitons que ce numéro de *Ridendo* ne tombe jamais entre les mains des gendarmes de Launac (Haute-Loire).

Ce n'est pas que les gendarmes de ce charmant pays où le Dr Digonnet passe ses vacances soient particulièrement féroces. Mais tout de même le devoir est le devoir et le hasard d'une tournée pourrait les amener à constater que le Dr Digonnet est passible d'une contravention.

Et peut-être même, sacrebleu! de la correctionnelle.

A quelle louche pratique se livre donc cet honorable médecin accoucheur des hôpitaux pour mériter ainsi la paille humide des cachots ?

Il pêche des truites à la main : *Cum manibus*, dirait Tartarin.

Ce n'est pas une histoire marseillaise mais tout bonnement une histoire de la Haute-Loire. Le fait est authentique : le Dr Digonnet lui-même nous en a fait l'aveu.

Je ne sais si vous avez déjà commis ce délit. Mais il paraît que c'est un véritable sport. Mieux : un art.

Ecoutez le délinquant décrire l'opération :

« Vous avancez prudemment dans l'eau claire, ou même si c'est une eau profonde, vous plongez. Vous repérez les trous dans lesquels la truite aime gîter. Vous y glissez lentement, très lentement la main. Il s'agit d'abord de savoir si le trou est habité. Quelques coups de queue ont vite fait de vous l'apprendre. Alors, toujours très doucement, vous essayez de déterminer l'orientation du poisson : car, pour ne pas le rater, il faut le saisir aux ouïes.

« Puis, aussitôt qu'il est dans la position favorable, vous fermez brusquement la main et le tour est joué. »

Théoriquement, on le voit, rien de plus simple : Mais en pratique, c'est une autre affaire, car les truites, vivant en eau douce, on n'a pas la ressource d'employer le procédé classique du grain de sel sur la queue.

Chose curieuse de l'avis même du Dr Digonnet, la pêche à la truite offre quelque analogie avec un accouchement. Dans les deux cas, il faut de l'habileté et du sang-froid : la truite, comme l'enfant ne se présente pas toujours bien.

C'est au lac du Bouchet, un ancien cratère entouré de pins, à trente kilomètres du Mont Gerbier-des-Joncs qui accouche de la Loire, que le Dr Digonnet opère.

Ce pays riche en truites est aussi — comme de juste — un pays de bonne chère. Le Dr Digonnet qui ne dédaigne pas les plaisirs de la table, nous a vanté la puanteur de bon aloi de certain fromage bleu, « un fromage de sauvage » tient-il à préciser.

Et c'est peut-être pour cela qu'il l'aime davantage.

Car le Dr Digonnet se baptise lui-même « un individualiste né ». Il aime vivre loin des foules à l'esprit grégaire.

— J'ai voulu être médecin précisément pour satisfaire mon goût d'indépendance. Je n'aime pas les associations, les groupements. Je ne fais partie que de la Société des Accoucheurs des Hôpitaux et encore ne comprend-elle que 20 membres.

***

La Haute-Loire, patrie du Dr Digonnet, est aussi celle de Philibert Besson.

Le Dr Digonnet a approché plusieurs fois le héros du maquis Vellave. Il a assisté à des joutes nautiques — dans le genre des joutes lyonnaises — où Philibert montrait ses talents de nageur remarquable.

Il présente cette particularité de pouvoir rester très longtemps immergé. Il arrivait donc coiffé d'un vaste chapeau de paille. Quand il tombait à l'eau on ne le voyait plus reparaître. Seul le chapeau continuait à flotter. Ce manège obtenait, cela va s'en dire, un grand succès. Mais il se trouvait toujours quelques bonnes gens, peu avertis des vertus sous-marines de Philibert, pour craindre qu'il n'eut à jamais disparu dans le royaume des ondes.

Le Dr Digonnet nous a aussi parlé du successeur de Philibert au Parlement, M. Archer.

M. Archer n'a pas seulement inventé le fédérisme agraire et le tirage au sort des députés. Il a présenté pendant la guerre un modèle de lance-bombes qui était, au dire de certains esprits routiniers « aussi dangereux pour les soldats que pour l'ennemi ».

DOCTEUR DIGONNET

(Dessin inédit de Jo Paz.)



Un pêcheur de truites — médecin par surcroît — qui n'aurait pas dans quelque recoin de la mémoire une petite anecdote faillirait aux traditions les plus solides des gueuletons de pêcheurs et des rigolades de salle de garde.

Le Dr Digonnet nous en a donc raconté une bien bonne que nous vous livrons toute chaude. Le cas authentique a été rapporté par son beau-frère, le Dr Maleyssan, médecin au Puy.

Il faut dire en guise de préambule que la Haute-Loire est un pays où l'hygiène laisse fort à désirer. Comme dit le Dr Digonnet, les hommes n'y prennent de toute leur vie que deux bains : le premier pour le conseil de révision, le second pour leur mariage. Les soins de toilette des personnes du sexe y sont, on le devine, à l'avenant.

Donc une brave et robuste matrone de l'endroit souffrait d'un mal dont il est fait mention dans l'Evangile : elle avait des pertes de sang.

Ayant consulté en vain tous les médecins des alentours qui n'étaient point parvenus à tarir la source de ses maux, elle proféra en son patois à l'adresse du corps médical cette opinion méprisante :

— Ces couquins ! Il n'y connaissoun ren ! Et elle décida d'aller consulter le vétérinaire. Mais celui-ci n'eut pas plus de succès. Alors la bonne femme en tira cette conclusion :

— Ces couquins de vétérinaires, ils n'y connaissoun ren non plus !

Et en désespoir de cause se sentant abandonnée de Dieu et des hommes, elle eut recours aux seules ressources de son ingéniosité personnelle. C'est du moins ce qu'elle déclara, quelques jours plus tard, au vétérinaire qui lui demandait des nouvelles de son mal.

— Eh bé ! j'y ai mis un peu de fiente de couchon. Ça me les a coupées net.

Le Dr Digonnet ne nous a pas dit s'il a conseillé le remède à ses clientes.

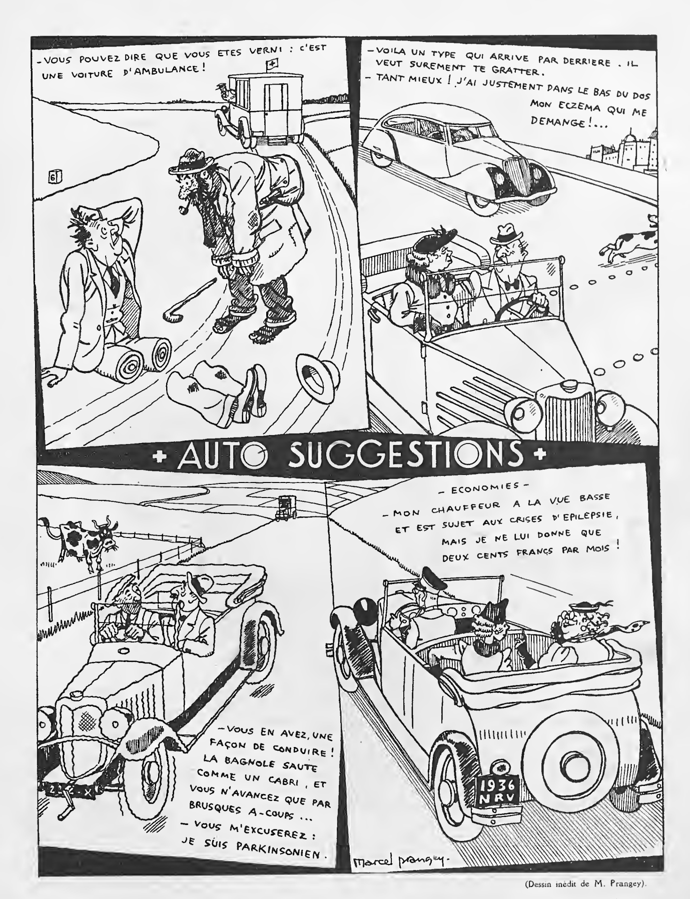
Ridendo

L. KERN.

LE PHARMACIEN PRUDENT

— Voilà, Madame... Je consens à délivrer du véronal, mais à la condition qu'on dorme dans la boutique.

(Dessin inédit de L. Kern.)



(Dessin inédit de M. Prangey).

Ridendo



— Il faut détruire coûte que coûte ce ver solitaire...
— Jamais ! Je fais partie de la Société protectrice des animaux.

(Dessin inédit de Pavis.)

HISTOIRE MARSEILLAISE

Olive assis à la terrasse d'un café de la Canebière aperçoit Marius qui court affairé une valise à la main.

— Té Marius, d'où viens-tu? Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu ; assieds-toi, je t'offre le pastisse.

— Impossible mon cher, je débarque de voyage — voilà six mois que je suis parti et que je n'ai pas vu ma petite femme. Tu sais si je suis un mari fidèle, aussi tu penses combien il me tarde de l'embrasser. Mais ne bouge pas, je reviens dans une petite heure.

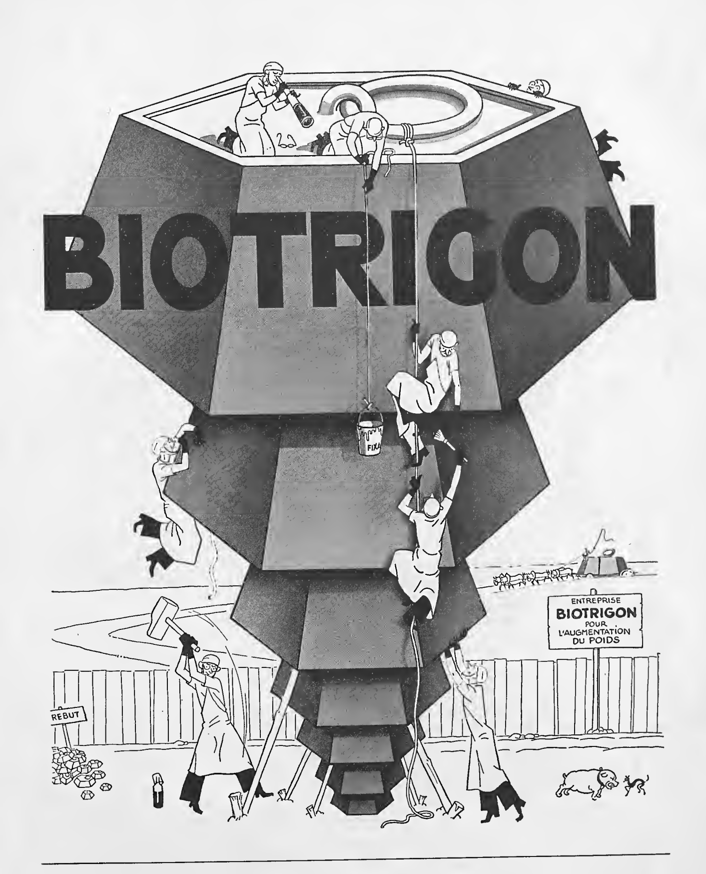
Trois minutes après, Marius est de retour.

— Déjà toi, Marius, mais tu n'as pas eu le temps de...

— Voï Olive, je n'ai réellement pas de veine : j'arrive à la maison et je trouve Fanny couchée avec un lumbago.

— Eh pôvre ! ça ne m'étonne qu'à demi, il y a tellement d'étrangers maintenant dans cette ville !...

Dr M.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LES ENFANTS S'AMUSENT

M. Truffinac, qui exerce la magistrature municipale dans une commune de la Vienne, invitait une fois par mois le notaire Bidouillet, le docteur Séjournau, le curé Pitard et Babilou, le brigadier de gendarmerie.

C'étaient de plantureux repas où toutes les ressources alimentaires du pays étaient mises à contribution, la farcidure, les truites, le dindonneau aux marrons, le lièvre en chabessal, le poulet à la limousine, le clafoutis.

Le repas devenait vite joyeux. Les langues se déliaient, fertiles en histoires de haulte gresse, mais un tantinet voilées devant M. le curé et les enfants du maire, Sidonie, une petite fûtée qui allait avoir dix ans, et son frère Jules, de trois ans plus âgé, un grand dadais plein de boutons.

— Nous vivons à une singulière époque, dit sentencieusement ce soir-là, le brigadier Babilou. Quand je pense au salopard qui vient de faire subir les derniers outrages à cette petite fille...

— Ah ! oui, fit Mme Truffinac, cette pauvre petite qui est allée ensuite se jeter dans la Vienne...

— Moi, on peut bien me faire subir les derniers outrages, je ne me ficherais pas à l'eau pour ça !...

C'était la voix pointue de Sidonie qui venait de proférer cette phrase inattendue.

Un grand silence succéda au bruit des conversations, des verres, des fourchettes.

— Les derniers outrages, continua la gamine, toute fière de l'attention qu'elle suscitait, c'est pas si terrible que ça... je les ai déjà subis... Et pas plus tard que cet après-midi... C'est grand frère Jules qui m'a fait ça... Et il en a mis un sacré coup...

Une angoisse terrifiée étreignait les convives, béants de stupeur.

— J'ai pas été me fiche à l'eau pour ça, conclut tranquillement Sidonie. Pas si bête ! Je me suis essuyée avec le coin de mon tablier, et il n'en reste rien...



LE POULET A LA LIMOUSINE

Mais ils ne crachent ni l'un ni l'autre sur le poulet à la limousine, qui apparaît souvent sur la table paternelle.

Mettez au four pendant quelques minutes pour les faire ouvrir et les éplucher plus facilement deux douzaines de marrons légèrement entaillés. Epluchez-les, placez-les serrés dans une casserole avec un brin de céleri, une noix de beurre, une pincée de sel, un peu de sucre en poudre et couvrez de bouillon. Laissez cuire à feu doux durant une demi-heure. Pendant ce temps, faites un hachis avec un quart de livre de chair à saucisse, persil, deux oignons hachés et blondis au beurre. Vous en bourrez le poulet que vous mettez dans une cocotte à feu vif avec un peu de beurre. Vous faites prendre couleur et laissez la cocotte ouverte au four chaud. Après vingt minutes de cuisson, ajoutez les marrons et leur sauce. Laissez au four jusqu'à ce que le poulet soit bien cuit.

Le docteur Séjournau étouffa dans sa serviette un « oh ! » ahuri.

— Faut vous dire, insista la gamine, que c'est moi qu'avais commencé... Oui, j'ai d'abord fait subir les derniers outrages à grand frère Jules en lui tombant dessus à l'improviste... Dis voir si c'est pas vrai !...

Grand frère Jules reconnut les faits avec une tranquillité qui était bien le comble du cynisme.

— Mais ce qu'il s'est rebiffé !... constata Sidonie. Même que j'en étais toute mouillée...

Mme Truffinac n'en put entendre davantage : se levant d'un bond, elle emmena ses deux enfants hors de la salle à manger.

Mais, au bout d'une minute, elle reparut toute épanouie, à la stupéfaction générale.

— Ah ! ces pauvres petits ! s'écria-t-elle. Dire que nous avons bâti les plus noires suppositions !...

Et Mme Truffinac raconta que Sidonie lui avait demandé, deux jours plus tôt, le sens de l'expression : « Subir les derniers outrages. »

— Tu n'es qu'une petite sotte, avait-elle répondu. Ça ne veut rien dire du tout...

— Si ça ne voulait rien dire, y aurait pas une petite fille qui s'a noyée pour la chose... C'est donc si tellement vexant de subir les derniers outrages?

— C'est la plus cruelle injure qu'on puisse infliger à une femme...

— Comme si qu'on recevrait la fessée devant tout le monde ?

— Encore pis ! s'écria Mme Truffinac, qui se sentait glisser sur une pente dangereuse. Subir les derniers outrages, c'est quand on vous crache à la figure...

Et voilà pourquoi Sidonie, qui était un garçon manqué, s'était amusée à jouer aux derniers outrages avec grand frère Jules... Toute la journée, ils avaient fait avec ardeur et application de la balistique salivaire...

Ch. Genty

MÉPRISE

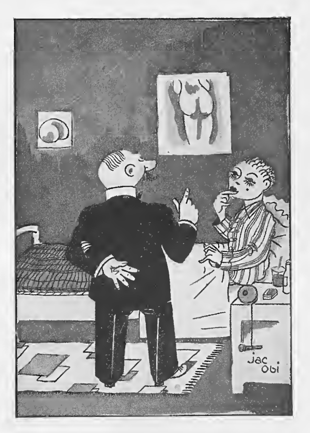
— Soyez prudent, méfiez-vous du petit raidillon...
— Rien à craindre, cher ami, ma femme m'embrasse jamais quand je suis au volant.

(Dessin inédit de Ch. Genty.)



LA DEMANDE EN MARIAGE

— Ah ! Mansieur est médecin ! mais c'est le ciel qui vaus envaie ! Je sauffre terriblement du faie, papa est dyspeptique, man mari a de la gastra-entérite et le serin a pris fraid avant-hier.

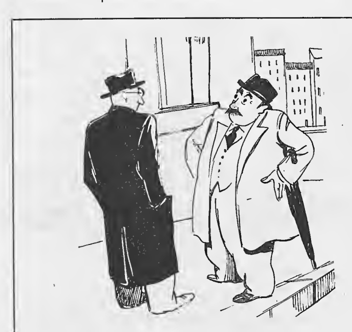


ABIMES !

— Vaus avez mis le thermamètre ?

— Oui, dacteur, mais je l'ai lâché, alors je n'ai pas pu le rattraper !

(Dessin inédit de Jacobi.)



LES INSATIABLES

— ...J'ai passé 6 mais à l'hôpital... ma fille vient de se faire apérer, et ma femme a dû se faire arracher la maitié de ses dents...

— Et à part ça, quai de neuf ?

(Dessin inédit de Marmottin.)

Collaborez, amis lecteurs !

M. le Curé se promenait dans sa campagne en lisant son bréviaire, quand il fut distrait tout à coup par la rencontre de la plus jeune de ses élèves du catéchisme, tenant une chèvre au bout d'une corde, l'une tirant l'autre.

— Eh ! bien Marie, que fais-tu?

— M'sieu le Curé, je vais conduire la chèvre au bouc !

M. le Curé fait également de l'élevage et a, lui aussi, des chèvres.

— Et où vas-tu pour cela?

— Chez l'père Mathieu qui a un beau bouc.

— Et combien te prend-il pour cela?

— Trois francs.

— Oh ! trois francs ! comme c'est cher !

— Cher? le feriez-vous, vous M'sieu le Curé, pour ce prix-là?...

Dr. P. C.



UN JOUR A LA CONSULTATION...

C'était il y a pas mal d'années déjà, à Cochin, un couple d'Italiens. L'homme parlant pour la femme qui ne savait pas un mot de français.

Voilà, ce devait être grave ; depuis deux ou trois mois elle vomissait, elle s'endormait partout, elle ne « voyait » plus et le ventre grossissait... sûrement il y avait quelque mauvais mal là-dedans.

Bon, rapide installation sur la table, examen...

— Allons rassurez-vous, rien de grave, tout ira très bien ; votre femme est enceinte voilà tout.

Enceinte??... yeux ronds, bouche ouverte, incompréhension totale.

— Oui, votre femme va avoir un enfant, comprenez-vous?

Explosion... : « Ah carogna! puto!... poings levés, il bondit...

— Allons, allons, calmez-vous, quel crime y a-t-il? C'est pourtant bien naturel!

— Ah carogna! ah puto!... » Et d'une voix plaintive : « Mais alors... alors... elle a donc le derrière en papier buvard !...

Dr. HEMDE.

L'EFFET

Nous examinons un brave homme de 65 ans qui avait fait une chute, il s'était cassé deux ou trois côtes et souffrait beaucoup, mais souffrait encore plus du ventre car il faisait en même temps des phénomènes d'occlusion.

Le chirurgien essaie de lui introduire l'index dans l'anus mais un obstacle fréquent à cet endroit l'empêcha de poursuivre son examen. Alors le blessé :

« Excusez-moi docteur, mais j'ai toujours eu l'utérus très douloureux. »

Dr. P. P.



ENTRE CONVIVES...

Dans un récent banquet officiel, Monseigneur B..., de l'Académie française, a pour voisin un certain M. Dreyfus.

Monseigneur B... est au régime et n'hésite pas à massacrer un Château-Margaux 1904 par l'addition de quelques doigts d'eau minérale.

Son voisin, scandalisé, s'écrie : « Oh ! Monseigneur, est-il possible? Un vin pareil... vous le baptisez ! »

Et le prélat de répondre avec un fin sourire : « Pardon cher Monsieur... je le coupe ! »

Dr. M.



SA CONNAISSANCE

La mort du président F. F... n'a plus de secret pour personne aujourd'hui.

Quand l'accident survint, on appela d'urgence le docteur R..., médecin habituel du Président, qui arriva quelques instants plus tard à l'Elysée.

En entrant dans le vestibule, il demanda quelques renseignements à l'huissier de service :

« Le président a-t-il encore sa connaissance?

— Oh, non, Docteur, — répondit en baissant les yeux le loyal et respectueux serviteur — il y a déjà longtemps qu'elle est partie ! »

Dr. J.

AU PARADIS TERRESTRE

— Adam, tu t'ennuies... je vais te prendre une côte et avec je te ferai une femme !

— Ah ! Seigneur !... Faites-moi plutôt une automobile.

(Dessin inédit de J.-J. Roussau.)

UNE CONSULTATION



de Jules CYR

En quelques mots, je fis l'histoire pathologique du jeune homme et je mis mon confrère au courant de la situation...

Je me mets à ausculter très attentivement en arrière et en avant : je ne constate rien de louche; les bruits respiratoires me paraissent tout à fait normaux. Je pratique ensuite la percussion aussi méthodiquement que possible et ayant l'oreille assez exercée, je me flatte de percevoir assez aisément un changement quelconque de sonorité. Or, je constate que la sonorité est bonne partout et qu'il n'y a — à mon appréciation du moins — aucune différence sous ce rapport entre le côté droit et le côté gauche; et je dis au consultant : « Vous voyez, j'ai beau chercher, j'ai beau examiner le plus attentivement possible, je ne découvre rien. »

Je disais cela pour la forme, car j'avais très bien remarqué que mon confrère avait causé presque tout le temps, tout bas, avec la mère du jeune homme.

— Eh bien ! alors à mon tour maintenant, dit-il.

Et il se mit à ausculter. Au lieu de faire tenir le patient les bras croisés, comme je l'avais indiqué, il voulut qu'il tînt les bras étendus en avant; au lieu de le faire compter de trente à soixante, il lui donna le premier livre qui lui tomba sous la main « Les Eléments de Cosmographie », et lui en fit lire une dizaine de lignes; puis il lui fit chanter la gamme, une octave et demie. La mère ouvrait de grands yeux et ne perdait rien de tous ces détails.



— Hum ! Hum ! fit enfin l'oracle : il y a peut-être quelque chose; cependant, j'avoue qu'il me serait assez difficile d'être bien affirmatif... Voyons un peu la percussion.

Et il se mit à percuter. Là il fut très brillant : à chaque coup qu'il donnait sur son doigt, il avait l'air de jouer à « Pigeon vole », ou de faire de la prestidigitation. A un moment donné, sa figure s'éclaira d'un sourire malin.

— Evidemment, il y a là une différence de son !

En même temps, il percutait avec insistance un point limité du côté gauche et le point correspondant du côté droit; puis, se tournant vers moi :

— Tenez, écoutez bien, mon cher confrère; je vous assure qu'il y a là une différence de sonorité très appréciable... Quand je dis « très appréciable », je ne veux pas prétendre par là qu'elle soit énorme, mais enfin elle existe...Tenez, écoutez: tac, tac...puis, toc, toc!...N'est-ce pas?



— Pour moi, très honoré confrère, je ne saisis pas la moindre différence.

— Ah ! pourtant elle existe. Eh bien ! tenez, voici qui va peut-être vous convraincre. Vous allez percuter de nouveau avec grand soin et successivement, les deux côtés; je vous tournerai le dos; et je me fais fort de vous dire par lequel vous aurez commencé... Je vous en prie, veuillez faire cette expérience pour me faire plaisir.

— Vous y tenez?

— Absolument.

— Alors, très volontiers.

Le consultant nous tourna le dos et je me mis à percuter aussi nettement que possible les deux côtés tour à tour.

— Mon cher confrère, vous avez commencé par le côté gauche.

— C'est on ne peut plus exact.

Ce ne fut qu'au moment où il se retournait que je remarquai certaine particularité qui m'éclaira singulièrement sur la finesse d'ouïe de mon consultant, aussi bien que sur son ingéniosité : il m'avait parfaitement tourné le dos pendant que je percutai, mais il s'était campé devant une glace.

Je ne dis rien parce qu'en vérité je ne pouvais rien dire : mon confrère aurait eu trop beau jeu pour se défendre; de telle sorte que j'assistai, et souscrivis en apparence, au petit triomphe qu'il s'était ménagé avec tant d'habileté. Il n'en abusa pas d'ailleurs.

— Madame, ne vous effrayez pas, s'empressa-t-il de dire : ce sont de simples nuances de ton qu'on n'arrive à saisir qu'à force de pratique et qui d'ailleurs ne comportent rien d'alarmant; ça veut dire qu'il doit y avoir quelque chose du côté gauche, mais ce ne peut être rien de sérieux, car la différence de sonorité est si faible, vous avez vu, que mon confrère, malgré tout le soin qu'il y a mis et l'habitude qu'il a du malade, n'en trouvait pas... Par conséquent... Je vous le répète il n'y a pas à s'en alarmer : il faudra s'en occuper certainement; mais pas d'inquiétude à concevoir... Nous allons du reste en causer avec mon jeune confrère et nous entendre sur le traitement à suivre...

Nous nous hâtâmes de rédiger la consultation, dont une révulsion modérée du côté gauche, alternativement en arrière et en avant, avec un peu d'arsenic, formaient la partie la plus importante. Quand nous rentrâmes au salon, l'oracle prit de nouveau la parole.

— Comme j'ai eu l'honneur de vous le dire tout à l'heure, chère madame, il n'y a rien d'inquiétant dans l'état de votre fils : une légère, très légère congestion du sommet du poumon gauche et c'est tout. On en viendra facilement à bout avec les moyens dont nous sommes convenus, mon confrère et moi... Du reste, si ça avait l'air de traîner un peu et si vous veniez à être de nouveau inquiète, je suis tout à votre disposition pour me joindre à mon confrère et revoir ce jeune homme d'ici quelque temps.

J'accompagnai le consultant jusque hors la maison et comme, tout en restant en termes corrects avec lui je tenais cependant à ce qu'il comprit — ou tout au moins se doutât — que je n'avais pas été tout à fait dupe de ce que j'appellerais « le coup de la glace », j'ajoutai, en lui disant au revoir :

— Je vous remercie de la leçon de pratique que vous venez de me donner, pratique ou métier dans lesquels vous êtes évidemment de première force; jamais, même en m'appliquant beaucoup. je n'arriverai à avoir cette habileté, car vous poussez cela jusqu'à la prestidigitation.

— Vous êtes trop modeste, mon ami : essayez et vous arriverez. Vous avez déjà la science..., il ne vous manque que l'art.

Et la conclusion, me demanderez-vous sans doute?...

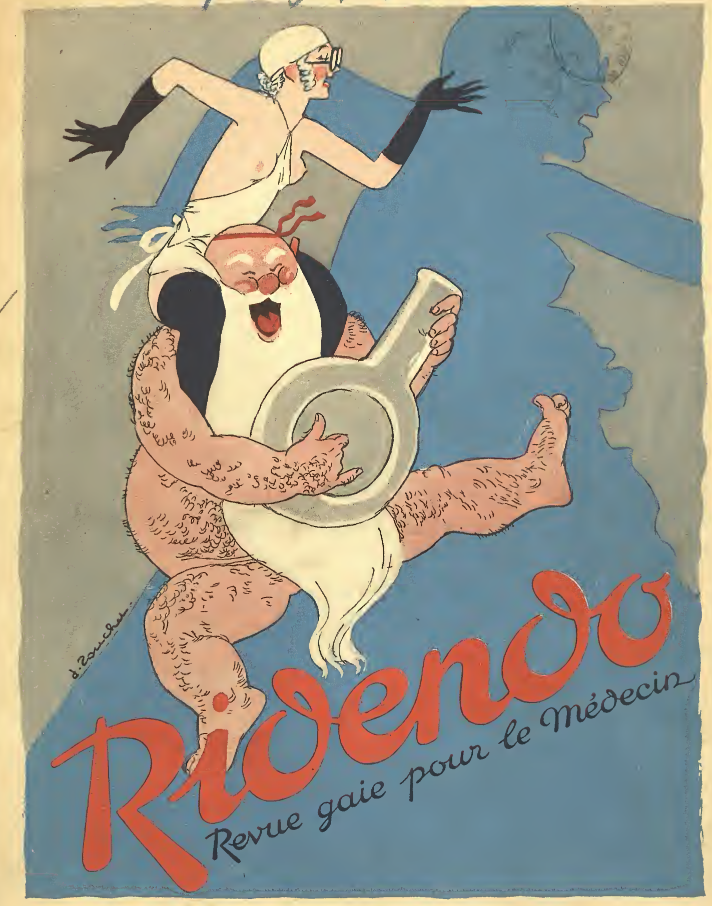
Oh ! elle est bien simple; c'est qu'on apprend toujours quelque chose avec un consultant.

Jules CYR

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

3me ANNÉE N° 56 LE BAL DE L'INTERNAT 20 OCTOBRE 1936





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : **Dr J. MEYNIARD**

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, George DELAMARE, Gaston DERYS, Pierre DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles-ROYER, SHERIDAN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOÏS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, René VINCENT, ZIG BRUNNER, Etc.

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique
Société à responsabilité limitée au capital de 350.000 francs

107, RUE LAFAYETTE, 107 - PARIS (Xe)
TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

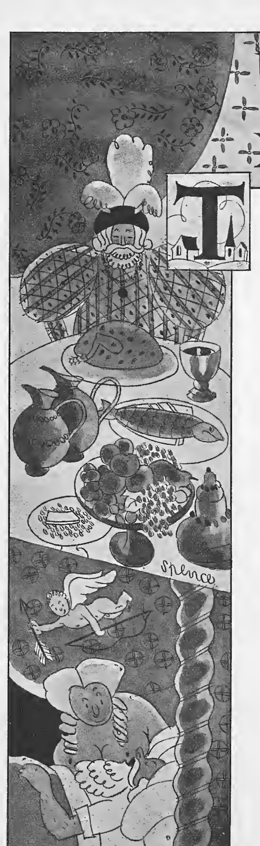
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.

UN RÉGIME AU XVIe SIÈCLE



Tout lieu est réputé pays à l'homme fort :
Là mesme est sa maison, où tombera son sort.
Qu'il mange et boive autant qu'il pense nécessaire
Pour son corps soutenir ; s'il a faim, n'a que faire,
Pour sa table couvrir, conduict de sa raison,
D'un métal trop menteur s'assubjettir au son.
Mange chaud, mange froid, mange dur, mange tendre,
Rosty, bolly, grillé, frit, traîné par la cendre,
Soit fruit, chair ou poisson, soit du lard jaune aux pois.
Qu'il boive du meilleur s'il a le vin à chois ;
S'il n'a cydre, ny vin, ny credit en taverne,
Estant par avanture abbé de maugouverne,
De la cave ou sellier tiendra le lieu son eau ;
S'il a soif, trouvera suave et douce l'eau,
Ainsi que feist jadis le monarque de Perse,
Et si pourra toujours son tonneau mettre en perse.
En Hippocrate, l'eau saine et plaisante, on lict ;
Si la vieille l'eut sceu, eut encores son lict.
Que si l'eau luy sembloit par trop fade ou trop froide,
En boive moins souvent, n'en pissera si roide.
S'il luy faut travailler, que la prime sueur
Mette ordinairement la fin à son labeur.
Voit-il que le sommeil commence à le surprendre,
Et que ses sens charmez vueillent desja se rendre,
Recreuz d'un long travail, qu'il se couche le mieux
Qu'il pourra, donnant treve aussi tost à ses yeux.
Et si maistre Gounin vient à dresser l'oreille,
Luy demange la chair, sa femme le resveille,
S'il sent roid des et forts suffisamment ses reins,
Enfourche son jument et le happant aux creins,
Preigne sa lance au poing, et piquant s'en besongne
A donner vivement un assaut à Boulongne.
Mes passions de l'ame sur luy pouvoir,
Sans du fort de raison pourtant le dimouvoir.

GÉRARD FRANÇOIS

LE DOCTEUR BASILE

Je soignais dans un village de la montagne, une brave fille atteinte de pneumonie. Depuis cinq jours, je faisais l'ascension quotidienne pour porter à la malade un peu de remèdes et beaucoup de bonnes paroles... en attendant la défervescence.

C'était un événement dans le petit bourg... « Qu'est-ce qu'elle a donc trouvé, la Josette?... » demanda un jour une commère fameuse à la mère de la malade.

— Ouh! le médecin dit qu'c'est une fuxion de poitrine... une pumonie, qu'i dit comme ça... » — « Ouh! ouh! moi j'crés plutôt qu'c'est une purésie, comme l'homme à la Pierrette, l'an passé... A vot'place, je ferais quéri le médecin Basile... Il s'y connait, c'ti-là! mossieu le curé l'a ben dit et vous savez, ces hommes-là... A devine tout de suite les tempéraments... » — « Vous croyez-t-i qu'on ferait ben alors... » — « Oh! moi je ne serais pas tranquille avant qu'il l'aye vu... Dans ces maladies-là, y a des médecins qui donnent juste le contraire de ce qu'y faut... » — « Vous avez dam raison, on va le quéri... »

Le lendemain, je surprenais l'excellent Basile auscultant ma malade.

C'était la première fois que je me trouvais en face de Basile. Après des salutations plutôt froides (je savais les tours déjà joués aux confrères), Basile, devant la famille assemblée, comme un professeur de clinique au lit d'hôpital, commençait la critique :

« Il aurait fallu faire une saignée tout de suite...

— Mais j'ai couvert la malade de ventouses scarifiées!...

— Il faut lui donner du champagne!...

— Je l'ai prescrit hier...

— Et contre la fièvre?...

— Je donne de la quinine...

— Il faut de l'aconit!... au reste, je vais formuler une potion. Qu'y a-t-il dans celle-là?

— Deux grammes d'oxyde d'antimoine...

— C'est du kermès qu'il fallait faire prendre!!! »



Tout cela était dit sur un ton tranchant et hautain qui ne souffrait pas de réplique. Les parents se regardaient, se demandant sans doute : « Le misérable n'a donc rien fait de ce qu'il fallait faire? Comment s'y est-il pris pour voler son diplôme, ce médecin-là qui ne sait rien?... »

— En somme, hasardai-je, que trouvez-vous?... » Je voulais au moins que la famille entendit la bouche du savant confirmer mon diagnostic.

— Oui, une pneumonie... mais si l'on ne prescrit pas un traitement énergique... ça tournera mal... nous allons du reste nous entretenir en particulier...

— Non pas! fis-je, nous n'avons pas de secrets à nous dire, continuez à parler devant la famille... d'ailleurs, nous sommes tout à fait d'accord à ce que je vois : pneumonie à traiter par des émissions sanguines, le champagne et les expectorants... car entre nous, confrère, kermès et oxyde d'antimoine... »

Naïf, je croyais avoir paré le coup de Jarnac...

On devine la fin de mon histoire : le bon Basile, après m'avoir chaleureusement serré la main, était retourné chez la malade...

C'était apparemment pour vanter ma science thérapeutique, car le lendemain on me fit grise mine et l'on m'éconduisit avec ces mots : « On vous donnera des nouvelles... »

Basile avait bien manœuvré, Basile me supplantait...

H. TONDEUR

LES COLLECTIONNEURS

— Je possède la collection complète des appendices de toutes les célébrités du siècle... il ne manque que le vôtre...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)





ULTIME CONSTATATION

— Eh ben ! comme docteur t'es pas calé ! t'as même pas vu que j'avais la v.....

(Dessin inédit de Granddam.)

Au Temps de la Redingote

Baillon, professeur de botanique à la Faculté de Médecine de Paris, ne manquait jamais, lorsqu'il parlait de la sensitive, de raconter l'histoire suivante :

« Une maîtresse de pension se promenait dans un jardin où croissait cette plante et, connaissant sa propriété, elle fit croire à ses élèves que cette herbe se retirait lorsqu'une femme ou une jeune fille non vierge s'en approchait. Pour preuve de cela, ajouta-t-elle, elle va se retirer de moi qui suis mariée, si j'en approche. Ce qui arriva en effet et surprit beaucoup les demoiselles. Mais ce qui les surprit encore plus, c'est que l'une d'elles s'étant approchée... la plante se retira aussi... Inutile d'ajouter qu'aucune des autres ne voulut expérimenter. »



Jobert de Lamballe, médecin de Louis-Philippe, n'occupa pas longtemps la chaire de clinique chirurgicale car, après une brillante carrière, il sombra rapidement dans l'aliénation mentale.

Voici comment se manifesta chez Jobert le premier symptôme de cette terrible maladie qui devait l'enlever :

Un jour il se présente à la caisse de M. de Rothschild pour toucher un mandat souscrit à son nom.

Le caissier, en recevant l'effet, le parcourt des yeux et y lit le nom du célèbre chirurgien.

— C'est vous, demande-t-il, qui êtes M. Jobert de Lamballe?

— Moi-même.

L'employé, mû par un mouvement de curiosité machinale, passa sa tête par le guichet destiné à établir la communication avec le public.

— L'enfant... Voilà l'enfant... s'écrie Jobert, en se précipitant sur cette tête qu'il saisit de ses mains nerveuses et qu'il tire à lui avec les plus violents efforts.

Aux cris du malheureux caissier on accourt, on le dégage à grand peine de cette périlleuse étreinte et on emmène Jobert, qui continue à vociférer :

— Je vous dis que voilà l'enfant...

On crut d'abord à une mystification, à une plaisanterie de la part d'un homme aussi sérieux; mais hélas, on ne tarda pas à reconnaître que cette excentricité, en quelque sorte professionnelle, était l'effet du désordre, jusqu'alors latent, qui commençait à troubler et à obscurcir cette brillante intelligence.

On le transporta dans la maison de santé du Docteur Blanche où il mourut.

Paul LABARTHE *(Nos Médecins Contemporains) 1868.*

MÉNOPAUSE

— Attention, Madame... le retour d'âge provoque souvent un retour de flamme qui peut lui-même déterminer un retour à la terre...

(Dessin de L. Kern.)

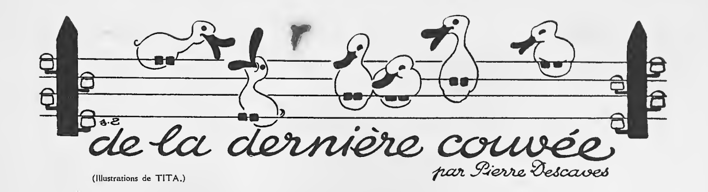


— I d'mandent seulement si on a des perles reconstituantes. (Dessin inédit de Granddam.)



— Oui... Docteur Durand : D comme dysménorrhée, U comme urétroscope, R comme rhinolaryngologie...

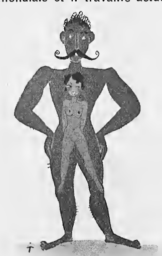
(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



(Illustrations de TITA.)

L'HOMME, CET INCONNU

Le Docteur Al... Car... s'est acquis une réputation mondiale et il travaille actuellement avec le célèbre aviateur Lind... dans un domaine qu'il connaît bien : celui du cœur.



Entre temps il a publié un livre philosophique: *L'homme cet inconnu.*

Dans une récente réception à New-York, il fut abordé par une charmante jeune femme de la société française :

— M'avez - vous lu, s'enquit le praticien ?..

— Oui... et j'attends votre prochain livre : *La femme, cette inconnue.*

— Hélas, fit le docteur philosophe, en ce cas la femme est déjà dans l'homme ; révérence gardée.

■ ■ ■

JOSÉPHINE ET LES TOUBIBS

Cette grande vedette noire fait une brillante rentrée à Paris, après une longue fugue autour du monde.

Au cours de ses derniers voyages, elle ne manqua jamais de consulter, au passage, un homme de l'art, dans les grandes capitales traversées.

On lui demandait, sur ce sujet, ses impressions :

— C'est très simple, répondit-elle en son jargon gazouillant, à Londres, le professeur O' C... m'a trouvé quelque chose aux reins ; à Berlin, le Docteur Him... m'a conseillé des cèdres pour les seins ; à Vienne, on m'a psychanalysé ; à Rome, on m'a électrisé ; à Washington, j'ai suivi un traitement pour le raffermissement des mollets...

— Et à Paris...

— A Paris?... Le médecin consulté m'a fait la cour !

FORCE MAJEURE

Le docteur Rob... pèse dans les 130 kilos, 130 kilos qu'il porte avec allégresse.

L'autre jour, il se hisse sur la plateforme de l'autobus « AS ».

— Vous n'avez rien pour vous asseoir, lui demande à l'arrêt suivant le comédien Ko... qui prend lui aussi l'autobus...

— Mais si... fit le bon docteur Rob..., mais je ne sais pas où le mettre !

■ ■ ■

LA FONCTION CRÉE L'ORGANE

Cette sociétaire, encore jeune, de notre première scène nationale, a dû subir au cours de l'été une délicate opération dont elle est fort heureusement remise.

Mais il semble que son jeu, désormais, souffre beaucoup de cette intervention chirurgicale.

— Comme elle a changé tout de même, s'exclamait-on en présence du Docteur de Mar..., son « opérateur ».

— Eh ! oui... fit celui-ci, ce n'est plus que l'...ovaire du décor...

■ ■ ■

LA FORCE DE L'HABITUDE

Mêlé d'assez près à un retentissant scandale de ces dernières années, le Docteur V..., en bon psychologue, sait que Paris oublie vite.

Il a donc repris sa vie mondaine.

Mais quelques-uns n'ont pas oublié !...

C'est ainsi qu'il écrivait l'autre semaine, au revuiste Ri... pour lui demander une baignoire aux Nouv...

Ce dernier lui envoya les places demandées avec ce simple mot :

— Alors, toujours dans le bain, docteur?

SYMPATHICOTHÉRAPIE

— C'est vrai que vous avez une touche avec le patron ?
— Oh... une simple touche... nasale !

(Dessin inédit de Jacques Lechantre

L'ÉPOUSE JALOUSE
ET LE MÉDECIN VERTUEUX

par G. DE LA FOUCHARDIÈRE



Un médecin doit-il se marier?

Evidemment la question se pose aussi pour les malades, quelle que soit leur profession. Le mariage débute ordinairement par une affection aiguë et c'est très satisfaisant ; ce sont les suites tardives qui sont à redouter.

Mais il y a deux professions qui attirent particulièrement les complications dans l'état de mariage ; la profession de médecin et la profession de chef de gare.

Le chef de gare a tout à redouter de l'épouse volage.

Le médecin a tout à redouter de l'épouse jalouse.

Ma foi, s'il fallait choisir, le sort du médecin marié me semblerait encore moins enviable que celui du chef de gare. Car le chef de gare peut être inconscient des maux qu'a attirés sur sa tête une épouse infidèle ; tandis qu'une épouse jalouse n'a ordinairement pas le mérite de la discrétion, et un médecin marié n'a jamais l'avantage d'être sourd sans quoi il ne serait pas apte et idoine à l'exercice de la médecine.



La raison d'une telle disgrâce est en somme très flatteuse pour le Corps médical.

Un médecin a beaucoup plus de tentations que le commun des mortels et plus de facilité pour succomber à la tentation.

Sans qu'il ait manqué à la correction professionnelle, les travaux d'approche qui sont les préliminaires de la séduction se trouvent automatiquement accomplis avant qu'il ait fixé son diagnostic... Il a palpé et prospecté une femme à qui le cochon moyen hésiterait à faire du genou sous une table, au café ou dans le monde ; la robe et la chemise sont tombées (et ce sont les principaux obstacles au succès du cochon moyen...). Le médecin n'a pas d'idées libidineuses, il ne prend pas d'initiatives et

il reste vertueux à son cœur ; mais comment se défendra-t-il si la cliente veut réaliser les idées qu'il n'a pas.

Tel est le raisonnement que se fait l'épouse jalouse du médecin vertueux et qui déclanche les scènes les plus injustes et les plus regrettables.

Il y a toute une stratégie de l'épouse jalouse. L'épouse jalouse commence par jeter un coup d'œil dans le salon d'attente à l'heure de la consultation... S'il n'y a que des messieurs ou de rassurantes rombières, elle peut sans inquiétude aller faire elle-même des visites ou des courses dans les magasins... Mais si elle aperçoit une silhouette présentant les menaçants symptômes du sex-appeal, elle gagne aussitôt son poste.

Avec un tire-bouchon, elle a percé des trous dans la cloison qui sépare le cabinet de consultation de la pièce voisine... Où là elle peut tout voir et tout entendre.

Elle recueille ainsi des renseignements précieux sur l'anatomie de ses propres amies, qui se font soigner par son mari. Elle sait que l'une a des varices aux jambes, que le ventre de l'autre fait des plis, que la poitrine de la troisième, majestueuse en représentation est catastrophique dans l'intimité... Elle se trouve ainsi admirablement armée pour les petites vacheries de la conversation mondaine. Et la dame visée s'imagine, bien injustement d'ailleurs, que le docteur a failli au secret professionnel.

Parfois, les échos d'une scène tumultueuse parviennent jusqu'au salon de consultation, où les patients en expectative sont assis bien sagement.

Une cliente qui accouche?

Non, c'est la dame du médecin qui a vu des choses par le trou qu'elle a fait dans le mur et qui a estimé qu'il était grand temps d'intervenir.

Jadis, j'ai connu une femme de médecin qui, aux fins d'enquêtes, voulut se présenter incognito à son mari sous prétexte de le consulter.

Elle mit une épaisse voilette, c'était la mode en ce temps-là. Elle emprunta à une amie un large manteau et elle s'efforça de déguiser sa voix.

— Docteur, je crains d'avoir un fibrome.

— Veuillez vous allonger sur cette chaise longue, Madame.

Il n'était pas nécessaire n'est-ce pas que la cliente enlevât cette voilette dont sa pudeur était le prétexte ; ce n'est pas de ce côté-là que se portait l'examen du docteur.

Sans penser à mal, et tellement absorbé par sa prospection qu'il ne reconnaissait pas des chemins où tant de fois il était passé, le médecin cherchait le fibrome.

Soudain, il reçut une calotte vigoureuse qui fit sauter son lorgnon, et sa surprise fit place à une légitime consternation lorsqu'il reconnut la voix qui le couvrait d'injures.

— Cochon ! hurlait la dame... Tu ne diras pas que tu ne m'as pas mis la main au derrière...

C'est un reproche assurément injuste de la part d'une cliente qui a sollicité un examen intime, et à plus forte raison lorsque la cliente examinée est la propre épouse du médecin.

Mais une femme jalouse ça cherche, pour faire des scènes de jalousie des raisons que la cliente ne comprend guère, et elle les trouve avec aisance et facilité lorsque le métier de son mari consiste, précisément, à des gestes qui accomplis hors du cadre professionnel, caractériseraient des outrages à la pudeur.

G. DE LA FOUCHARDIÈRE.

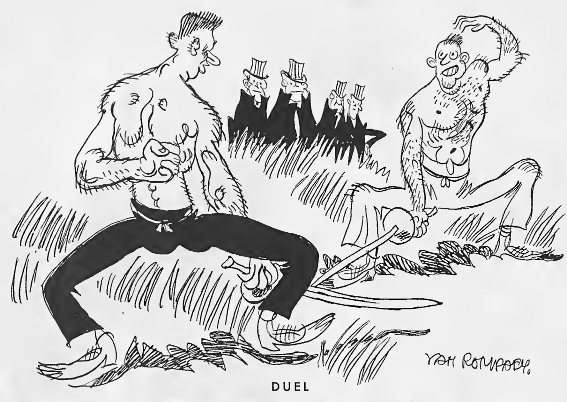
LES FARCEUSES

— Dois-je aussi retirer ma gaine, docteur ?

— Mon Dieu... Madame... si ça peut vous faire plaisir... pourvu que vous gardiez votre chapeau.

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)





DUEL

— J'aime mieux vous prévenir tout de suite ! J'ai une botte secrète !
— Une confidence en vaut une autre, j'ai une maladie honteuse.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)

L'ENVELOPPEMENT FROID

On me conseilla de m'envelopper dans un drap mouillé. Je n'avais jamais refusé un remède, et il me parut de mauvais goût de commencer alors. Je me décidai donc à prendre un bain de drap mouillé, sans avoir d'ailleurs la moindre idée de ce que cela pouvait être. On me l'administra à minuit, par une température exceptionnellement froide. On mit à nu ma poitrine et mon dos, et un drap, qui me parut avoir un kilomètre de long, trempé dans l'eau glacée, fut enroulé autour de moi, jusqu'à ce que je fusse semblable à un écouvillon de canon Columbia.

C'est un procédé cruel. Quand le drap glacé touche votre peau, cela vous fait violemment sursauter, et vous vous mettez à haleter comme on respire dans l'agonie ; j'eus les os glacés jusqu'à la moelle, et suspendu le battement de mon cœur. Je crus que ma dernière heure était venue.

Le jeune Wilson dit que cette circonstance lui rappelait l'aventure d'un nègre qu'on allait baptiser, et qui échappa au pasteur, et faillit être noyé. Il pataugea un moment, puis sortit de l'eau presque étouffé et furieusement en colère, et gagna le rivage, en soufflant de l'eau comme une baleine, et faisant remarquer d'un ton fort âpre que « un de ces jours, quelque gentleman risquait fort de laisser sa peau dans une satanée folie semblable ».



Ne prenez jamais un bain de drap mouillé, jamais ! Après le désagrément de rencontrer une dame de connaissance, qui, pour des raisons connues d'elle seule, ne vous voit pas quand elle vous regarde, et ne vous reconnaît pas quand elle vous voit, c'est la chose la plus inconfortable du monde.

(CONTES CHOISIS de Mark Twain.)



Mictasol Bleu

fait son entrée dans le monde.

Il ressemble à son aîné Mictasol comme un frère et ne s'en différencie que par la présence du Bleu de Méthylène qui augmente son action sédative et son pouvoir antiseptique urinaire. Ridendo le recommande à votre bienveillante attention.

6 à 9 comprimés par jour.

Laboratoire du Mictasol, 155, Boulevard Magenta - Paris

Ridendo

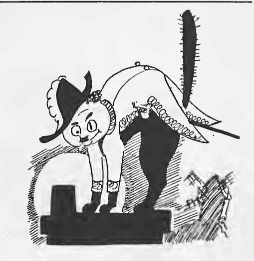
13

— Ciel!... ton mari.

— Ayons l'air de ne pas nous connaître.

(Dessin inédit de Pavis.)

L'humour, comme le journalisme, conduit à tout, à condition d'en sortir. Un jour de l'an 1890, un jeune ingénieur fraîchement issu de l'Ecole Centrale noua connaissance avec Rodolphe Salis, fondateur du Cabaret du Chat-Noir. Salis, qui avait le sens de la divination, quand il s'agissait, pour lui, de trouver des auteurs qui acceptassent d'être fort peu payés, convia le jeune Central *à exercer au Chat-Noir son talent de rimeur fantaisiste. Et ce fut, en 1891,* Phryné, *scènes antiques, et la revue* Ailleurs, *en 1892, premières œuvres de celui qui devait être :*



MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Auteur dramatique, il a donné *Amants, Education de Prince, la Douloureuse, Paraître* et ce *Ménage de Molière,* qui ressuscite l'intimité du grand comique. Mais, sous le style achevé, sous le pathétique des situations, persiste le souvenir des débuts pétillants et blagueurs, comme la flamme garde la mémoire des étincelles. Que pensez-vous, Lecteurs, de celles-ci :

ORIENTALE

**Je suis venu, pâle étranger,
Dans la ville blanche d'Alger,
Mais j'eus tort de me déranger.**

**Les cigarettes parfumées
Et les pastilles embaumées
Ne m'ont embelli les almées.**

**Moukères aux amples falzards
Et pacotille des bazars
Eurent le prévu des hasards.**

**Une vierge peinte à la fresque
En pleine façade mauresque,
M'a donné le mal de mer presque.**

**Ni les Arbis aux blancs burnous
Qui ressemblent à des nounous
(Saint Florentin, priez pour nous!)**

**Ni, devant d'étranges chambrées,
Certaines postures cambrées
De Fatmas aux gorges ambrées**

**Ne me reflétèrent jamais
L'Orient conté que j'aimais,
Hélas! Et, plus d'une fois, mes**

**Illusions s'en sont allées
Au vent des paroles parlées
Par d'aucunes femmes voilées.**

Un matin, pour chasser l'ennui,
Sitôt que le soleil a lui,
Vers les champs je me suis enfui.

Les palmiers aux feuilles en lattes
Avaient, dans les campagnes plates,
Perdu la mémoire des dattes.

En passant sous les bananiers,
Les bananes, maigres âniers,
Ne pleuvaient pas dans vos paniers.

Et j'ai dit alors à mon hôte :
— O Sidi, ta sagesse est haute,
Et pour sûr, ce n'est pas ta faute ;

Mais, je ne vois pas les lions...
Or, j'entre en des rébellions ;
C'est des lions que nous voulions !

Où donc est le désert aride?
Où donc est le soleil torride
Et le ciel bleu que rien ne ride?

Où trouve-t-on ça, dis, Sidi?
Et, grave, le Sidi m'a dit :
— On trouve ça dans le Midi!

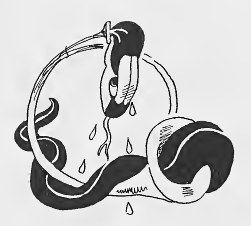
— Frère, par ta bouche vermeille,
Oui, c'est Allah qui me conseille :
Je vais retourner à Marseille.

Maurice DONNAY.

FABLE-EXPRESS

●

LE SERPENT ET LE COR DE CHASSE

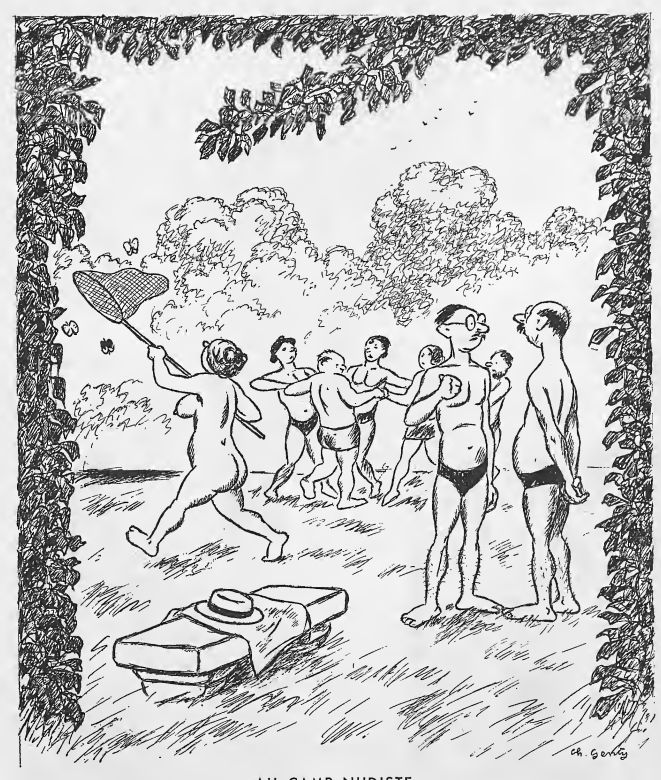


Un jour, un grand serpent, trouvant un cor de chasse,
Pénétra dans le pavillon,
Et, comme il n'avait pas beaucoup de place,
Dans l'instrument le reptile se tasse.
Mais, terrible punition,
Quand il voulut revoir le grand air et l'espace
Et la vierge forêt au magique décor,
Il eut beau tenter maint effort,
Il ne pouvait sortir du cor,
Le pauvre boa constrictor,
Et, pâle, il attendit la mort.

Moralité.

Dieu ! comme le boa est triste au fond du cor !

Maurice DONNAY.



AU CAMP NUDISTE

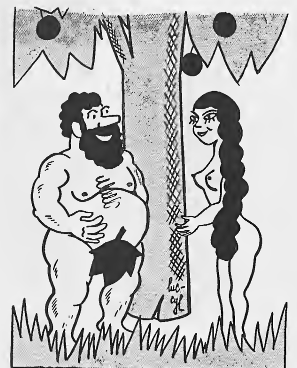
— Elle te plaît ?
— Non, j'ai toujours aimé les femmes timides... je la trouve un peu trop culottée !

(Dessin inédit de Ch. Genty.)

BONS PROCÉDÉS

— Donne-moi d'abord mon petit cadeau et je te laisserai ensuite un petit souvenir...!

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



CURES

— Adam, ôte ta feuille de vigne... c'est l'heure de ma cure uvale !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



— Alors, Docteur, voyez-vous ce que j'ai ?

— Oui, vous avez une culotte en jersey de soie !

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



MONSIEUR PAYAVU

— Eh mais ! voici ce bon docteur, voici cet excellent docteur ! Docteur, comment vous portez-vous ? Point n'est besoin de le demander, car vous avez la mine fleurie, ô docteur, et ce teint frais de jeune amant honore la Faculté de médecine tout entière. Mais, dites-moi : vous avez, docteur, le fin sourire mystérieux et l'œil d'antilope en couches du monsieur qui caresse l'espoir de palper la bonne galette ; parions que vous venez présenter votre note !

LE DOCTEUR

— Eh ! Eh !

MONSIEUR PAYAVU

— Pardieu, docteur, il ne faut point dire Eh ! Eh ! et jouer les petites manières ! Vous venez réclamer votre dû, rien de plus juste ; et nous allons régler ce petit compte sur l'heure. Combien vous dois-je ?

LE DOCTEUR

— Cent vingt francs. (*Il tend la main.*)

MONSIEUR PAYAVU

— Plaît-il ? Je pense avoir mal entendu ; déplorable effet du bromure que vous m'avez administré et qui m'occasionne depuis quelque temps, de fâcheux troubles dans l'ouïe. Oui, vous avez eu tort, docteur, de me traiter par le bromure. Mais qu'est cette main tendue, docteur ? Sans doute, vous me voulez tâter le pouls ? Faites donc. (*Il présente le poignet.*) Oh ! que je je suis secoué de fièvre ! Jamais vous ne supposeriez à quel point la fièvre me travaille ! Hé ? quoi ? Il n'en est rien, dites-vous ? C'est donc que le bromure me trouble l'intellect ! Fâcheux bromure ! bromure fâcheux et regrettable... Enfin... laissons cela et remettez-moi, s'il vous plaît, le détail de votre créance.

Le docteur présente sa note. Long silence.




MONSIEUR PAYAVU, *avec éclat.*

— Encore le bromure !

LE DOCTEUR

— Qu'y a-t-il ?



MONSIEUR PAYAVU

— Eh ! il y a, parbleu, que le bromure me trouble la vue ! Mon Dieu, docteur, quelle idée eûtes-vous de m'administrer le bromure avec si peu de modération ? A cette heure je n'y vois plus clair ! Ne lis-je pas ici d'invraisemblables chiffres ! Cent vingt francs ! ! !

LE DOCTEUR

— Vous avez bien lu.

MONSIEUR PAYAVU

— J'ai bien lu ! Vingt-quatre visites, cent vingt francs ?

LE DOCTEUR

— C'est mon prix.

MONSIEUR PAYAVU

— Ce n'est pas le mien. Non, véritablement, docteur, il semble que vous songiez à vous moquer de moi et je vous trouve singulièrement audacieux de me venir réclamer cinq francs la visite, alors que le vétérinaire soigne ma jument Zéphirine à raison de deux francs cinquante. Et — permettez-moi de vous le dire — entre les lavements que nous reçûmes, moi de vous et elle de lui, il n'y a pas de comparaison à établir... Oh pardon ! point de fol orgueil ; vos narquois sourires, ô docteur, ne sont point pour m'émotionner. Je vous offre donc cinquante sous et pas un fifrelin de plus. Cela vous va-t-il ?

LE DOCTEUR

— Point du tout ; mais comme vous êtes un vieux rapiat et que j'insisterais vainement pour obtenir de votre saligauderie l'intégralité de ma créance, j'aime encore mieux ça que rien. Donnez-moi trois louis et fichez-moi la paix.

MONSIEUR PAYAVU

— Voilà qui est parler et voici votre argent. Docteur, je vous salue bien ; à l'avantage de vous revoir.

Le docteur sort.

MONSIEUR PAYAVU, *seul.*

— Ce docteur est un aimable homme, mais le vétérinaire est une ignoble crapule. Cinquante sous la visite, pour une jument malade ?... Le même prix que le médecin pour moi ?... Ah ! bien non. Je lui donnerais plutôt de mon pied au derrière ! Attendez un peu ; je m'en vais les lui ramener ses visites, au prix modique de un franc vingt-cinq et j'ose dire que ce ne sera que juste ! Je ne suis pas une jument, moi !

COURTELINE

(Miettes sur la table).



BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

O.V.P.

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES MARINIER
23, Rue Ballu, PARIS (IXe)



EPISTAXIS

— Attends ! Le bourgmestre m'apporte justement les clefs de la ville. Tu n'auras qu'à te les mettre dans le dos!

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



— Docteur, je suis très inquiète, figurez-vous que chaque fois que je trompe mon mari, je suis prise d'un tremblement comme si je faisais quelque chose de mal. (Dessin inédit d'Armengol.)



— Docteur... vous ne pourriez pas faire la piqûre au centre... ça ne marquerait pas...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)

Collaborez, amis lecteurs !

EXPLICATION

Chez le vétérinaire, une femme amène son petit chat dont le ventre enfle de plus en plus...

« Je vois ce que c'est, lui dit le praticien, il a la boule...

— ?...

— Vous ignorez, Madame, ce que l'on nomme la boule ? C'est bien simple : les chats, vous le savez comme moi, ont la fâcheuse habitude de lécher fréquemment leurs poils. S'il arrive que quelques-uns de ces derniers, avalés par mégarde, s'enchevêtrent dans l'estomac, la nourriture des pauvres bêtes se trouve immobilisée par ce barrage fortuit. Peu à peu le ventre gonfle, la peau se distend et c'est la mort certaine.

— Ah grand merci, Monsieur, je m'explique maintenant la mort de mon pauvre mari.

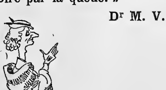
I. P. K.



Le plus beau parti de cette petite ville de l'ouest est depuis quelque temps serré de près par Mlle de B..., totalement impécunieuse mais non sans charmes. Et on dit même que, pour mieux assurer ses derrières, la jolie fille n'a pas hésité à sacrifier sa première tranchée.

Dernièrement, dans le cercle intime de quelques amis, trônait la belle Mme de M..., que l'âge a rendue dévote, mais qui dans sa jeunesse a pas mal rôti le balai. Comme elle narrait avec une sainte indignation les dernières audaces de la jeune fille : « Somme toute, interrompit le Dr X..., cette aimable fille a simplement commencé son histoire par la queue. »

Dr M. V.



ÉCHANGE DE TÉLÉGRAMMES

Paulette et Marcel sont fiancés. La guerre éclate et les deux amoureux se séparent en se jurant un amour éternel. Marcel est blessé, amputé d'un pied. Que faire ? Avouer à Paulette la triste vérité ?... Non... Si elle venait à ne plus l'aimer. Marcel cachera sa blessure à sa fiancée et l'épousera. Paulette est si bonne... elle pardonnera.

Un appareil de prothèse dissimule on ne peut mieux la mutilation. Le jour des noces arrive, le soir les époux s'envolent, non sans que Paulette ait promis à sa Maman de lui envoyer télégraphiquement ses toutes premières impressions. Le lendemain, arrive un télégramme :

« Suis heureuse, mais n'a qu'un pied. Paulette. » Maman cherche un instant, ne comprend pas. Elle se plonge dans le Larousse et trouve :

PIED : Partie de l'extrémité de la jambe. Partie d'un objet qui est le plus près de terre. Ancienne mesure Sarde équivalant à 0,33 centimètres. Ah! elle a compris, et immédiatement rédige le télégramme suivant : « Félicitations, Chérie, Ton Père ne m'en a jamais donné autant. »

Dr L. C.



UNE "VARIA" DE DERNIÈRE HEURE

La tradition selon laquelle les ordonnances de médecins sont illisibles n'est pas particulière à la France. Un humoriste anglais prétend n'avoir jamais pu déchiffrer celles que lui délivre son docteur.

— Et c'est d'ailleurs très économique, ajoute-t-il d'un air malin.

Et il répond aux regards interrogateurs en ajoutant :

— Oui, quand le pharmacien les a exécutées et me les a rendues, je m'en sers comme de permis de chemin de fer, d'entrée gratuite au théâtre et au cinéma et d'invitation aux soirées mondaines qui me plaisent. Et, quand elles commencent à être trop chiffonnées, ma fille nous charme encore le soir en les déchiffrant au piano !

Bulletin mensuel
Ch. synd. pharm. de la Seine.

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

LA MORALE DU LIEUTENANT DE POLICE

Rosalie promenait ses paniers, ses mouches, ses grâces d'ajustement et l'accortise de ses sourires en ce jardin du Palais-Royal où l'on tente en vain de ramener la vie.

C'était une fille d'espèce assez rare : elle aimait l'amour, et pour peu que son galant de passage fût bien tourné, elle le régalait de caresses qui ne sentaient point la fausse monnaie.

Un beau jour, arriva dans sa maison un jeune rustre dont la prestance fit sur elle meilleure impression.

Nicaise était grand, bien découplé, l'air sensible et naïf. Elle connut que c'était le fils d'un drapier d'Amiens, qui venait se placer comme courtaud de boutique. La logeuse lui confia même qu'elle le croyait entièrement innocent et ne se priva point de se moquer du grand dadais.

Comme beaucoup de filles folles de leur corps, Rosalie croyait que c'était attirer immanquablement sur soi les faveurs du destin que de recevoir les prémices d'un pucelet.

Mais elle eut beau prodiguer à Nicaise les œillades les plus incendiaires, le gars ne semblait s'apercevoir de rien.

Rosalie guetta le benêt, et, le poussant dans sa chambre, lui déclara :

— Monsieur, il faut que je vous parle...

— Mademoiselle, répondit le nicodème, pantelant, je n'ai pas l'avantage de vous connaître...

— Je m'appelle Rosalie, pour vous servir et je vous veux du bien. Vous plairait-il de gagner dix beaux écus ?

— Dix beaux écus ? répéta, les yeux brillants de convoitise, le gars qui était d'une avarice épaisse. Que faut-il faire ?

— M'empêcher d'avoir peur... J'éprouve la plus cruelle appréhension lorsque je suis dans l'obligation de coucher seule... Si vous consentez à me tenir compagnie, je vous baillerai dix écus, aussi vrai que j'ai nom Rosalie Lambinet...

Il se gratta la tête et dit, embarrassé :

— Je ne demanderais pas mieux que de gagner dix écus, mais c'est que je ne sais point du tout comment m'y prendre...

Elle se mit en devoir de l'instruire. Tout d'abord, le gars s'effaroucha, mais Rosalie triompha vite de sa surprise. Le bêta marqua un si grand contentement d'être déniaisé, qu'il voulut incontinent poursuivre son enseignement, qui se paracheva jusqu'aux premières lueurs de l'aube. Parfois, Rosalie éclatait en plaintes inarticulées. Nicaise se persuadait que c'était sa peur qui la travaillait : il redoublait d'efforts pour la dissiper.

Plusieurs nuits aussi bien employées suivirent et Nicaise, au bout d'une semaine, présenta un mémoire à Rosalie où il lui réclamait le salaire convenu : cinq nuits à dix écus, ci : cinquante écus.

Rosalie lui éclata de rire au nez et lui remontra qu'elle ne lui avait fait cette promesse d'honoraires que pour appâter sa naïveté.

Mais Nicaise n'en voulait pas démordre : on lui avait fait promesse, il fallait tenir.

Il envoya un placet au lieutenant de police pour réclamer son dû. Mais le magistrat soutint que le cas avait été tranché par La Fontaine. Le loup avait promis salaire à la cigogne pour qu'elle lui enlevât un os qu'il avait dans la gorge. Quand elle demanda son argent, le loup répartit qu'il lui fallait s'estimer bien contente d'en être quitte à si bon compte. Que le bec fût sorti sain et sauf de l'aventure, n'était-ce pas déjà bien beau ?



CIGOGNEAU ROTI

●

Pour aller avec ce conte du XVIIIe siècle, je vais vous donner une recette du temps où l'on mangeait des cigognes. On en trouve dans le Viandier *imprimé en 1490 et composé dans la seconde partie du XIVe siècle par Guillaume Tirel, dit Taillevent, enfant de cuisine de la reine Jeanne d'Evreux, queux de Philippe de Valois, premier queux de Charles V, maistre des garnisons de cuisine de Charles VI.*

Taillevent conseille de plumer la cigogne comme l'oie, en laissant les pieds et la tête, de la rôtir et la manger au sel menu.

Voici une recette de cigogneau rôti.

Plumez, videz, flambez, troussez.

Bourrez votre bête de chair à saucisses très épicée, avec force échalotes et force ail hachés.

Lardez-la de lard gras et faites rôtir à la broche en arrosant souvent la pièce bien badigeonnée de beurre.

Servir avec une purée de marrons.



Dessin inédit de Marcel Prangey.

— Quel farceur vous faites ! Allons, rendez-moi le thermomètre !

(Dessin inédit de Van Rompaey.)



RÉFÉRENCE

— Vous me garantissez votre lotion capillaire ?

LE DOCTEUR. — Mes moustaches commencèrent à pousser le jour où j'ai voulu ouvrir le flacon avec mes dents !...

(Dessin inédit de Jo Paz.)

— Le Docteur ne vous a pas défendu le vin ?...

— Il n'a pas osé, je l'achète à son beau-père.

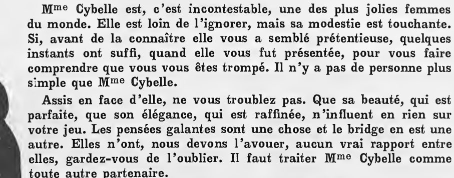
(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

SILHOUETTES DE BRIDGEURS

par SHÉRIDAN

Madame CYBELLE





Mme Cybelle est, c'est incontestable, une des plus jolies femmes du monde. Elle est loin de l'ignorer, mais sa modestie est touchante. Si, avant de la connaître elle vous a semblé prétentieuse, quelques instants ont suffi, quand elle vous fut présentée, pour vous faire comprendre que vous vous êtes trompé. Il n'y a pas de personne plus simple que Mme Cybelle.

Assis en face d'elle, ne vous troublez pas. Que sa beauté, qui est parfaite, que son élégance, qui est raffinée, n'influent en rien sur votre jeu. Les pensées galantes sont une chose et le bridge en est une autre. Elles n'ont, nous devons l'avouer, aucun vrai rapport entre elles, gardez-vous de l'oublier. Il faut traiter Mme Cybelle comme toute autre partenaire.

N'allez point surtout vous imaginer que parce que séduisante, Mme Cybelle doit jouer mal : « Vous pensez bien, dit-on parfois que les jolies femmes, dans la vie, ont d'autres sujets de préoccupation que la perfection dans le bridge. » Cet adage est complètement faux. A ce compte-là, seuls les vieilles dames, les laiderons, les disgraciés seraient de bons partenaires. L'expérience, je le suppose, vous a prouvé déjà, sans m'avoir attendu, qu'il n'en était heureusement rien. On peut être vieille, ou laide, et jouer très mal au bridge, et la réciproque est vraie. Une jolie femme peut jouer mal mais elle peut, aussi, jouer bien. En tous les cas Mme Cybelle joue bien.



Toutefois, ce point admis, laissez-moi vous mettre en garde. Mme Cybelle est un peu snob et il fut un temps, qui n'est pas très lointain, où elle se laissa entraîner à jouer le bridge américain. Revenue aujourd'hui de son erreur d'un instant, il lui en reste quelque chose : sa manière de déclarer.

C'est à vous d'en tenir compte. Sachez que lorsque votre belle partenaire aura deux levées et demie d'honneurs en mains, elle vous annoncera une couleur, fût-ce par quatre. Sachez en tirer profit et d'après votre jeu et les autres déclarations, aller plus avant ou abandonner. Mme Cybelle a également une autre particularité qui est, selon nous, digne d'une très bonne joueuse. Elle préfère une amende, même parfois sévère, que de manquer une sortie quand

Illustrations de Carrizey.



elle en entrevoit la possibilité. A son égard, bon conseil, ne soyez donc pas timoré. Son esprit, qui est fin, conserverait de vous un mauvais souvenir. Vous seriez toujours pour elle le monsieur qui, par peur de risquer une amende de deux cents points, lui a fait perdre une partie et, quant à moi, je trouve désagréable de s'aliéner, fût-ce même platoniquement et sans la moindre arrière-pensée, les bonnes grâces d'une femme infiniment jolie. Le mieux, à mon sens, est de partager gaîment les inconvénients d'une perte qu'elle-même accepte avec plaisir et le sourire sur les lèvres.

Que pourrais-je vous dire encore au sujet de Mme Cybelle? Bien des choses, évidemment, mais comme j'ai déclaré plus haut qu'il n'y a aucun vrai rapport entre le bridge et les pensées galantes, de peur de me contredire, je crois plus sage de me taire.

SHÉRIDAN

DÉSILLUSION

— ...Et on m'avait dit que tu étais hypertendu...!

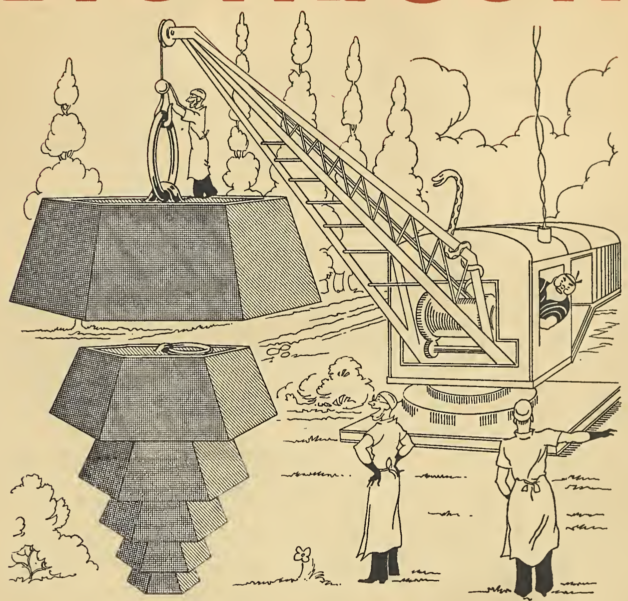
(Dessin inédit de Paul Ordner.)

Le Gérand : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



BIOTRIGON



Augmente le poids
et la résistance physique

LABORATOIRES JACQUES LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS



EUCALYPTINE
LE BRUN

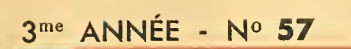
SIROP: 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Échantillons

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)


3me ANNÉE - N° 57 — ARMISTICE — 5 NOVEMBRE 1936

Rideno

Revue gaie pour le Médecin

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ : 107, RUE LA FAYETTE - PARIS



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL** Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, Gaston DERYS, PIERRE DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Géo LONDON, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles ROYER, SHERIDAN, René SINN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOIS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, ORDNER, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, ZIG BRUNNER, Etc...

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

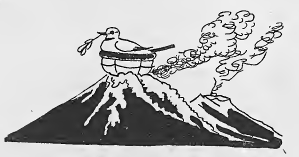
(Illustrations de J. Touchet.

par Robert DIEUDONNÉ



On va célébrer, cette année comme toutes les autres années, l'anniversaire de l'armistice, le dix-huitième, sauf erreur, et l'on peut se demander amèrement ce qu'il en reste, de notre joie ?

Comme la paix nous paraissait belle pendant la guerre !



Depuis, nous nous sommes aperçus que la paix pourrait se définir dans le dictionnaire de l'Académie : période de troubles et d'inquiétudes entre deux guerres.

Car comme la bonne santé laisse prévoir une maladie, la paix laisse prévoir une autre guerre, immanquablement.

Et c'est ainsi que la prochaine, si elle finit par éclater un jour, ne nous surprendra pas, depuis le temps que l'on nous en menace, à moins qu'à force d'en entendre parler sans résultat, nous ne finissions par croire qu'elle n'aura jamais lieu.

Auquel cas nous en serions quittes pour nous réveiller une belle nuit dans un nuage de gaz, tout juste pour passer de vie à trépas, sans seulement nous en apercevoir.

Toutefois, nous avons beau répéter qu'une telle paix est intolérable, elle vaut tout de même mieux, malgré tous les embêtements qu'elle nous vaut que le « casse-pipe » que l'on envisage avec un sang-froid inexplicable. On parle de la prochaine dernière comme l'on n'oserait pas parler de la moindre épidémie.

Faut tout de même que les hommes soient un peu ballots !



C'est comme l'amour que bien des personnes qui n'ont probablement pas grand'chose à faire prennent au tragique.

Elle ne m'aime plus, je l'aime encore ! deux balles, un rigaudon.

— Elle en aime un autre ! Je la tue, je le tue, je me tue !

Vous me demandez pourquoi, pour tant faire, je ne me suis pas tué avant, ce qui réduisait les dégâts ? Pensez-vous que j'allais partir tout seul pour les laisser rigoler tous les deux après mon départ ?

Mais tous les conflits de l'amour ne sont pas dramatiques.

Pendant les vacances, un bon ami est venu m'annoncer qu'il venait de quitter sa maîtresse dont il avait à se plaindre :

— Un petit chameau ! s'écriait-il, une traînée, une moins que rien qui a couché avec tous mes amis... et avec toi aussi probablement !

— Oh ! m'écriai-je avec indignation.

Huit jours plus tard, j'ai rencontré la maîtresse en question.

— Fini, mon petit ! tu penses bien que je ne pouvais pas gâcher ma jeunesse avec ce pauvre idiot qui est plus grigou qu'une araignée. Tu le connais, hein ?



Je ne pouvais pas dire que je ne le connaissais pas.

Seulement un mois plus tard, je les ai rencontrés ensemble, réconciliés. Mais mon ami s'est approché de moi pour me dire avec une certaine violence :

— Tu es un beau salaud ! Tu as raconté à cette petite que j'étais le dernier des peigne-poux et que je ne les lâchais qu'avec des élastiques ?

— Moi ! m'écriai-je noblement indigné, en me tournant vers la jeune femme qui me prit à parti à l'instant même.

— Parfaitement toi ! même que tu lui as dis que



tu avais couché avec moi, histoire de jeter de l'huile sur le feu. Penses-tu ! coucher avec toi, j'aimerais mieux faire le tapin place Clichy !

Aussi vais-je vous donner un bon conseil : si vous tenez à vos amis, évitez de les voir pendant qu'ils sont mêlés à un débat sentimental. Ils vous demandent des conseils qu'ils ne suivent pas et quand ils se réconcilient avec celle qui était l'objet et le sujet de leur colère ou de leur désespoir, ils vous évitent parce qu'ils vous ont raconté leurs malheurs, mais qu'ils ne vous pardonnent pas de les connaître.

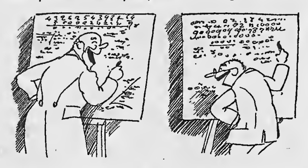
■ ■ ■



Vous jouez au bridge ?

Si vous jouez au bridge, vous apprendrez avec étonnement qu'au cours d'une partie de bridge jouée à Melbourne, une australienne eut en main les treize piques. Elle demande sept piques et fut battue par sept sans atouts.

Maintenant je m'adresse également à ceux de vous qui ne savent pas jouer au bridge. La dame



australienne qui avait les treize piques a profité si l'on peut dire, d'une chance qui avait contre elle 635.013.559.600 autres chances.

Je vous affirme que ce n'est pas moi qui ai fait le calcul. C'étaient de pareils problèmes qui enchantaient Henri Poincaré et Paul Painlevé quand ils se trouvaient ensemble. Ils faisaient un problème comme d'autres font un loto ou une partie de boules. Le calculateur des 635 milliards ajoute que le cas des treize piques pourrait se présenter une seule fois en quatre-vingt-dix ans dans un cercle ou un million de bridgeurs — pas moins — jouerait à la cadence de vingt parties par jour.

Il paraît qu'il faut quelques instants à un mathématicien pour vous fournir de pareilles certitudes.

Mais moi, j'ai une autre idée, c'est qu'il peut vous raconter tout ce qu'il veut, si ce n'est pas un parfait honnête homme, car il possède encore une autre certitude dont il ne se vante pas, c'est que personne ne s'avisera de vérifier ses calculs.

Et pourtant, s'il y avait au monde quelqu'autre mathématicien vicieux ?

■ ■ ■

Novembre, la chasse bat son plein. J'ai des amis qui tuent beaucoup de gibier, j'en ai d'autres qui en tuent moins. Cela dépend moins des chasseurs que du gibier. Quand on arrive en Sologne ou le lapin pullule, il faudrait s'appliquer



pour ne pas en attraper au moins un. Mais dans d'autres pays que je ne citerai pas pour ne pas les vexer, on peut se promener des journées entières sans tirer un coup de fusil.

C'est ainsi que je suis allé chez un ami chez qui je n'ai pas aperçu l'ombre d'un lapin au cours de la journée.

Moi, je m'en moque, cela me fait marcher et les occasions sont si rares que j'en profite, mais mon ami était un peu vexé et il se cherchait une excuse : tout à coup, il la trouva.

— J'ai lu dans un journal qu'en Australie, on tuait un milliard de lapins par an.

Et puis, après avoir allumé sa pipe, il demanda avec une petite grimace :

— Ça t'amuserait, toi ?

Robert DIEUDONNÉ.

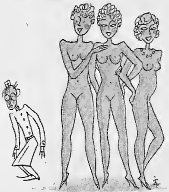


par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

CLIENTÈLE

Bien connu dans la société parisienne, le Docteur Cher... descendant d'une lumière de la Faculté de Médecine en est à son troisième mariage.



Il épousa la première fois une Française dont il divorça pour convoler avec une riche héritière d'outre-Manche. Après une nouvelle séparation légale, le Docteur cette fois, s'est uni à une fort séduisante Américaine.

On parlait de cet événement devant M. de Fouq..., notre arbitre des élégances :

— Mais, dit-il, Cher... a tout le temps ; il ne fait pas de clientèle !...

— Trois femmes, répliqua le comédien Préj..., vous trouvez que ce n'est pas une clientèle !

■ ■ ■

A L'ÉCOLE DE MOLIÈRE

Le chef de notre actuel Gouvernement, M. L... B..., adore soigner les gens.

A ses collaborateurs souffrants et fatigués, il prodigue conseils et diagnostics.

— Dites donc, cher ami, lui disait récemment le Docteur Debr..., ce que vous faites là c'est presque de l'exercice illégal de la médecine !...

Alors, M. L... B... de répondre, en parfait lettré :

— J'ai toujours préféré jouer *Le Médecin malgré lui*, que *le Malade imaginaire*.

■ ■ ■

PIANO, PIANO

De la musique avant toutes choses, réclamait le poète.

Le docteur Zo... est compositeur à ses heures perdues, et virtuose au piano dans les soirées mondaines. On lui demandait si ce goût caractérisé pour la musique ne le gênait pas dans l'exercice de sa profession.

Après avoir réfléchi, il répondit avec humour :

— Ça m'a gêné une seule fois... une cliente insolvable m'avait proposé de me régler en me donnant des leçons de piano... J'avais eu, si j'ose dire, une touche !

■ ■ ■

POLÉMIQUES

Ce docteur écrit de nombreux articles dans la presse, dans laquelle il soutient avec une flamme égale des thèses diverses et parfois contradictoires. Il eût récemment à soutenir une polémique assez sévère avec un journal scientifique.

Le Docteur Cha... son contradicteur, a trouvé pour le définir, une formule qui a eu un gros succès dans le monde médical :

— Hippocrate dit oui... Hypocrite dit non... On ajoute que le Docteur Tou... a « failli » envoyer ses témoins au docteur Cha...

■ ■ ■

LA BONNE MÉTHODE

L'enseignement du docteur Mar... à la Pit... est des plus pittoresques.



— Voyons, disait-il l'autre matin, à ses élèves... Une dame arrive en consultation. Que faites-vous?

Les réponses fusent :

— Je la fais déshabiller...

— Je l'ausculte...

— Je la fais étendre...

— Je lui prends la tension...

— Mais non, coupa soudain le docteur Mar..., vous lui demandez son âge... et vous voyez aussitôt si elle est sincère et si vous pouvez vous fier à ses déclarations.



UN GARNEMENT

— Il est insupportable... C'est la traisième fois aujaurd'hui qu'il fait tomber son petit frère dans les aubliettes!

(Dessin inédit de Jean Bellus.)



JEUNESSE POÉTIQUE

— Jalie, hein? la robe que je viens de quitter... Un poème!

— Mieux que ça : un recueil de marceaux chaisis...

(Dessin inédit de G. Grellet.)



— C'est-y Pierre, ou c'est-y Lauis ?

— J'sais pas... z'étaient taujaurs ensemble.

— Ben alars, c'sera deux jumeaux.

(Dessin inédit de B. A. F.)



— Comptez trente-trois... trente-quatre...
— Sans blague, vous croyez que ça me fera du bien?

(Dessin inédit de Elsen.)



UN CAS URGENT

— Pardon ! J'étais avant monsieur, donnez-moi cinquante centimes de pommade de concombre !

(Dessin inédit de Jacobi.)



— Ça ne fait rien Honorine, depuis que la petite dame d'en face a pris un amant, j'en oublie mon appareil de T. S. F. (Dessin inédit de Bospla.)

Au Temps de la Redingote

Nélaton tenait à être bien compris de ses auditeurs et, à cet effet, il ne négligeait aucun moyen de démonstration. Souvent, sur le tableau noir il traçait, non sans art, des croquis appropriés. Parfois, comme pour donner plus de portée à ses paroles, il évoquait quelque fait de sa pratique de ville. C'est ce qu'il fit un jour au moment d'opérer un malade de plusieurs loupes du cuir chevelu.

« J'étais tout jeune praticien, nous dit-il, quand, ayant à traiter un malade porteur d'une tumeur du cuir chevelu, je procédai à l'opération. Cette tumeur offrait tous les caractères d'un petit kyste sébacé et je ne doutais pas que ce fût à une loupe banale que j'avais affaire. Or, au premier coup de bistouri, je reconnus mon erreur ; ce n'était pas une loupe, mais — chose des plus rares dans le tégument crânier — c'était un lipome ! Ma surprise fut telle que je ne pus retenir cette exclamation : « Un lipome ! c'est un lipome ! » Le propos s'adressait à mon aide, mais le malade l'avait entendu. Il n'en perdit rien et, plus tard, me le fit bien savoir. « Voyez, racontait-il, ce chirurgien a failli m'estropier. Ma tumeur était un lipome, et il ne le savait pas ! »



Dr A. Gueniot (*Souvenirs Anecdotiques et Médicaux*.)


Ridendo



— Allons, bon !... Encore un trafiquant de coco !!!

(Dessin inédit de Donga.)



RAISON MAJEURE

— Il paraît que votre fils est chirurgien, Madame Dupontet ?

— Oui... De tout temps, il a toujours aimé bricoler..

(Dessin inédit de Jean Jeannet.)



— Depuis votre dernière visite, Docteur, je n'ai jamais pu dormir...

— Moi non plus, chère madame, je vous assure !...

(Dessin inédit de de Rosa.)

L'INVITATION AU VOYAGE



par René SINN

Le docteur V... est mieux qu'un bon docteur, c'est un bel homme : de trente à trente-cinq ans, grand, mince, svelte, élancé, brun, distingué, bon joueur de bridge, brillant causeur. Bref, un homme de science sous les traits d'un jeune premier.

La grosse Mme M... qui fut belle et mince au temps du président Fallières a tout de suite remarqué le jeune et troublant praticien. Elle l'invite à tous ses thés, à tous ses bridges, lui prodigue mille grâces, mille sourires : avec un tel médecin traitant, une bonne maladie incurable doit être une félicité quotidiennement renouvelée !

Quand elle l'appelle « Docteur » il semble que le mot fonde sur ses lèvres carminées qui voudraient dire « mon chéri » et quand il s'incline galamment sur la main qu'elle lui tend à baiser, elle est prise d'une langueur secrète...

Cependant le docteur V. ne semble point partager cette flamme : il n'a jamais dépassé les limites de la plus stricte bienséance.

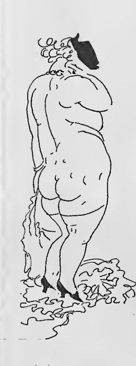
— Après tout, c'est peut-être un timide ! pense Mme M... Mais je saurai le conquérir !

Et ce jour-là en lui offrant des petits fours elle lui déclare à voix basse :

— Ah ! cher Docteur, je désirerais vous consulter.

— Mais comment donc, chère Madame ! Je suis à votre disposition.

— Alors, demain à trois heures, je serai chez vous !...



Le lendemain Mme V... plus maquillée et plus parfumée que d'habitude et corsetée comme un chevalier était bardé de fer fait son entrée, tout en émoi, dans ce paradis : le cabinet du Docteur V...

— Mon cher, dit-elle, je crois que c'est mon état général qui laisse à désirer... Oh ! je sais : vous allez me dire qu'il n'y parait point. Vous êtes un galant homme, docteur. Mais pourtant je ne me sens pas bien...

— Nous allons voir cela, chère Madame, dit le Docteur V... veuillez avoir l'obligeance de vous défaire...

— Me défaire !... balbutia-t-elle, grisée.

Tandis que le docteur griffonne négligemment sur son bloc-notes, Mme M... se dépouille de ses lingeries fines et roses et à mesure qu'elle libère de leurs soutiens et de leurs carcans les rotondités de son opulente personne, celles-ci s'épanouissent; la gorge tombe sur les seins, les seins sur le ventre, le ventre sur les cuisses.

Il y a trente ans, ce fut peut-être un épanouissement, aujourd'hui, c'est un effondrement.

Mme M... enfin, sourit :

— Voilà, je suis dévêtue...

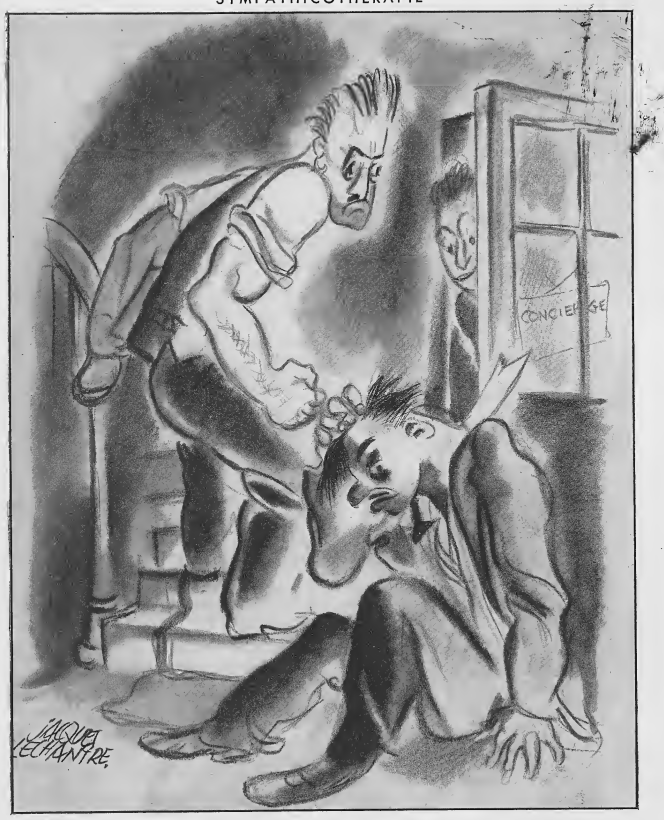
Et comme le docteur V..., imperturbable lève les yeux, elle minaude :

— Eh bien ! et vous docteur?

René SINN.



SYMPATHICOTHÉRAPIE



— Ce s...! qui raconte à toute la maison que ma femme se fait chatouiller le sympathique !...

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)



— A qui écris-tu donc là, ma chérie ?

Mlle Juliette, penchée vers sa cadette, la jolie Mme Simone Prettot, avait une expression de sollicitude maternelle.

De dix ans plus âgée que sa sœur, Mlle Juliette n'avait pas voulu se marier. Elle avait été le témoin attendri des noces de la petite Simone. Elle avait été le témoin bouleversé, deux ans plus tard, de la brève résistance qu'avait témoignée Simone aux agréments de M. Jacques Le Bex, jeune chirurgien remarquable par sa vivacité d'esprit, son charme et sa réussite professionnelle.

***

Mlle Juliette avait en vain prêché la morale :

— Prends garde, Simone... Tu vas compromettre ta vie entière...

— Je l'aime.

— Ton mari est jaloux. Il est brutal. S'il découvre une preuve, tu risques beaucoup, ne l'oublie pas.

— Je l'aime !

Elle n'avait jamais d'autre réponse. Si bien que Mlle Juliette n'avait eu d'autre parti à prendre que celui de se résigner à la tolérance.

***

M. Prettot, rude en ses propos, violent en ses actes, menait une existence dissipée. Ce financier, brasseur d'affaires, était de ces hommes sanguins qui semblent avoir en eux un trop-plein de vitalité. On lui avait connu, même après son mariage, des aventures.

Ah ! ce n'était guère ainsi que Mlle Juliette aurait conçu un mari ! Elle l'aurait imaginé câlin et lyrique, ainsi qu'un personnage d'une comédie d'Alfred de Musset... Et c'était sans doute faute de le rencontrer au temps où nous vivons, ce type idéal, qu'elle était restée vieille fille.

Touchant l'épaule de sa sœur, elle répéta.

— A qui écris-tu donc, ma chérie?

Simone releva son joli visage et répondit en souriant :

— A « lui ».

Mlle Juliette joignit ses mains maigres et pâles.

— A lui !... Ah ! l'imprudente ! Songe donc !... Si l'une de ces lettres tombe entre les mains de ton mari... Que fera-t-il, ce furieux, dans sa première colère?... Réfléchis, mon petit... Prends plus de précautions...

En achevant sa lettre et en la pliant pour la mettre dans l'enveloppe, Simone riposta :

— Arrive que pourra !... Cette lettre était urgente... Jacques n'avait pas eu de mes nouvelles depuis trois jours... Il faut que celle-ci lui parvienne sans faute au courrier de demain matin, car il est appelé en province pour une appendicite... S'il quittait Paris sans avoir eu un mot affectueux, j'aurais l'air par trop indifférente...

Mlle Juliette examinait avec anxiété le visage de sa jeune sœur.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon petit? quelque chose qui ne va pas?

Simone, avec brusquerie, rompit l'interrogatoire :

— Mais non, rien... Que vas-tu imaginer?

***

A ce moment, la porte s'ouvrit. M. Prettot parut à l'improviste.

— Bonjour, chère belle-sœur ! dit-il avec cette jovialité un peu vulgaire qu'il avait coutume d'affecter. Je passais devant chez vous... La concierge m'a dit que Simone était là... Nous devons dîner en ville ce soir. Je suis monté la chercher pour l'emmener s'habiller. Au moins, comme ça, nous serons sûrs de ne pas arriver les derniers... Car si je ne devais compter que sur son exactitude...

Il rit d'un rire épais. Puis, prenant Simone par le bras :

— Allons... Il est déjà tard, tu sais... Embrasse ta sœur... Et au trot!

De son regard satisfait, il inspecta la pièce. Sur le bureau s'étalait l'enveloppe. Le mari reconnut l'écriture de sa femme.

— Tiens! Tu as écrit, d'ici, à quelqu'un?

Simone sentit sa gorge se serrer et tout son corps devenir froid. Elle eut la force, pourtant, de répondre avec une apparente indifférence :

— Oui, un fournisseur... je ne connaissais pas l'adresse. Juliette, qui a plus d'ordre que moi, a pu me la donner...

— C'est vrai, répondit bruyamment M. Prettot, que cette bonne Juliette rendrait des points à un caissier... Tandis que toi, ma chère...

De nouveau il se mit à rire. Cette occasion de railler avait détourné ses soupçons.

Le visage contre le cou de Mlle Juliette, comme pour un baiser d'adieu, Simone chuchota :

— Mets la lettre ce soir... Sans faute...

Puis à M. Prettot :

— Eh bien! mon ami, tu viens?... Je te fais remarquer que c'est toi qu'on attend...

***

Restée seule, Mlle Juliette soupira. Ah! la pauvre petite... Comment peut-on s'astreindre à cette comédie de la sérénité en présence d'un aussi redoutable mari!...

Elle songea : « Il faut que son amoureux soit un être bien séduisant pour obtenir d'elle ce sacrifice héroïque de chaque minute! »

Et elle se mit à rêver sur la puissance de l'amour.

Elle ne l'avait jamais ressenti. Vouée, par la mort de sa mère, au devoir d'élever sa sœur cadette, elle s'était consacrée à cette tâche de toute son âme et de toute sa chair. Guère jolie, de teint fade, elle n'avait jamais éveillé sur son passage les signes d'admiration qui rendent les femmes coquettes.

Les œuvres des poètes avaient créé en elle un ensemble de conceptions selon lesquelles l'amour était un état permanent de tendresse délicieuse, doigts mêlés, regards confondus, âmes unies. Aussi ne s'était-elle pas senti le droit de détourner sa jeune sœur de l'amour. Ce sentiment, trop grand pour elle-même, trop rayonnant, trop fulgurant de sensations merveilleuses, elle ne s'en trouvait pas digne. Il l'intimidait. Elle en avait peur. Et Simone, depuis qu'elle l'éprouvait, lui semblait revêtue d'une sorte de majesté.

Sur la table, l'enveloppe de la lettre n'était pas fermée.

Une lettre d'amour... Mlle Juliette n'en avait jamais connu que dans les livres. C'était par un ensemble de réminiscences qu'elle parvenait à réaliser à peu près ce que cela pouvait être.

Mais voilà que s'insinuait en elle une tentation obsédante. Puisque cette lettre lui avait été confiée ouverte, puisque Simone, en pleine sécurité, n'avait jamais refusé aucune confidence, puisque personne ne connaîtrait l'indiscrétion, pourquoi ne pas la lire, cette lettre, assurément passionnée, ardente, toute débordante de joie, exaltée par la puissance d'un sentiment partagé?

Cette idée, elle la repoussa bien vite avec indignation.

Elle alla quérir son chapeau et s'en fut expédier l'enveloppe.

Elle n'en avait pas encore collé les bords. Mais le fait importait peu. Elle était résolue à respecter le secret.

Et pourtant... Serait-ce un grand péché que de se mêler pour une seconde, à une aventure d'amour et de sentir, au passage, un moment, la chaleur de cette grande flamme?

***

La nuit tombait, les devantures des magasins, les enseignes lumineuses, les lanternes d'auto s'allumaient. Mlle Juliette s'en allait, trottinait dans le brouillard, vers la poste, tenant comme un ostensoir son petit sac où était enclos l'objet quasi divin.

A la fin, elle se sentit impuissante à lutter contre la curiosité qui la ravageait. Debout au pied d'un réverbère, elle tira de l'enveloppe la feuille mystérieuse, le billet doux, la première lettre d'amour qu'il lui eût été donné de connaître. Et elle lut :

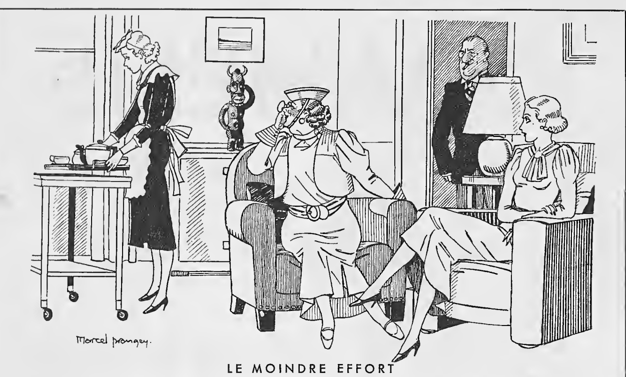
« Ça ne colle pas, mon Kiki. J'aurais voulu aller te biser avant ton voyage, puisque tu t'en vas si loin, méchant! Mais mon singe, comme tu dis, ouvre l'œil et le bon. Alors, au retour! Comme c'est gai! Sans compter que ledit singe m'a sans s'en douter, donné un renseignement en or sur les cuivres et les caoutchoucs. Je te l'aurais passé. Tant pis pour toi, Monsieur le cueilleur d'appendices! Ça t'apprendra à préférer les intestins de tes malades aux tuyaux de ton coco! Au revoir, Kiki, je t... »

Elle ne put pas déchiffrer davantage. Ses yeux se remplissaient de larmes. Toutes ses rêveries vagues sur la passion seraient désormais obsédées par ces mots médiocres, ces précisions, ces prosaïsmes...

Et tandis qu'elle allait vers la boîte aux lettres, bousculée par les passants, elle répétait, en secouant tristement la tête :

— Alors, c'est ça, aujourd'hui, *leur* amour?

Paul REBOUX.



LE MOINDRE EFFORT

— J'ai divorcé par téléphone, je me suis remariée par procurotion, j'écoute les pièces por T.S.F., je dicte mon courrier à une secrétaire...

— Et vous foites foire vos enfonts por lo bonne!

(Dessin inèdit de Marcel Prangey.)



L'OUBLIÉE

— Vous avez rendez-vous ovec le Docteur ?

— Si j'oi rendez-vous ?... Mo fille, dites au docteur que je l'oi attendu deux heures ou métro " Concorde ".

(Dessin inèdit de Léon Max.)



— J'entends un sifflement!...

— Ce doit être mon ver solitoire qui foit un solo!

(Dessin inèdit de J. Bray.)

la leçon de l'autoclave

La dernière épingle était mise,
L'œuvre finie avec maîtrise,
Et dans un linge ensanglanté,
Pêle-mêle, on avait jeté
Les instruments de la torture,
Et il en sortait un murmure
Métallique autant que verbeux,
Tous les outils causaient entre eux.
Le bistouri se flattait d'être
Ni plus, ni moins, le Roi, le Maître
A qui revenait tout l'honneur
De l'opération. « Hâbleur ! »
Criait la pince hémostatique.
« Sans ma pression énergique
Les vaisseaux par ta lame ouverts
Eussent fait descendre aux Enfers
Le client, malgré ton emphase,
Mais je suis là pour l'hémostase. »
Le clamp, l'aiguille et l'écarteur
Croyaient ferme, dans leur candeur,
Avoir joué le premier rôle.
Par ma foi, c'était assez drôle
D'entendre ces prétentieux
Qui se vantaient à qui mieux mieux.
Même, la sonde cannelée
Avait pris part à la mêlée
Et se proclamait sans erreur
Le bras droit de l'opérateur.
Longtemps encor, cette dispute
Aurait duré, si la minute
Pour ces bavards n'avait sonné
Quand chacun fut bien savonné,
De pénétrer dans l'autoclave
Qui de la voix la plus suave
Leur fit en ces mots la leçon :
« Avez-vous perdu la raison
Que vous vous croyez des prodiges ?
Mais sans la main qui vous dirige,
Sans moi, qui sais vous dépouiller
Des germes prompts à vous souiller
Combien feriez-vous de victimes ?
Vos titres sont des plus minimes,
Vous n'êtes que les adjudants
Des cerveaux de nos grands savants.
Créés par le génie de l'homme,
Vous lui devez la vie, en somme
Et loin de vous enorgueillir
Il vous faut bien en convenir,
Sans lui, malgré votre battage,
Vous ne seriez rien davantage
Qu'un vulgaire métal, pas plus.
Taisez-vous donc, dormez, motus ! »
Combien de gens sur la planète
S'en vont proclamant à tue-tête
Des succès dont ils n'ont été
Que comparses en vérité.
Tel acteur prend pour son mérite
L'applaudissement que suscite
La verve ou l'esprit de l'auteur.
De même ferait l'éditeur
Qui se jugerait fort habile
En tirant un livre à cent mille.

V. DAST.



RIDENDO CHEZ LES PATRONS

◆ ◆

LE DOCTEUR

LACOMME

Quand s'ouvre la porte du salon d'attente — un salon qui est pour les dames dans une situation intéressante l'antichambre de la maternité — quand s'ouvre cette porte et que l'on aperçoit le Dr Lacomme, on pense tout d'abord :

— En voilà un qui n'a pas l'air folichon !

C'est que l'on n'a pas encore vu les yeux pleins de malice qui nous observent. Ni leur sourire.

La profession d'humoriste consiste à choisir des têtes de turc et à les mettre en boîte, une boîte qui est à *Ridendo* gentiment capitonnée. Nous sommes donc venus avec notre coffret trouver le Dr Lacomme. Mais dès qu'il nous a parlé, dès qu'il nous a regardé avec ses diables d'yeux qui s'ouvrent et se ferment vivement pour souligner une remarque piquante, nous nous sommes demandés :

— Au fait, qui des deux met l'autre en boîte?

Il connaît l'art d'écarter une question indiscrète par un sourire, un sourire aimable et spirituel mais évasif. Ce sourire tantôt confirme ce que les lèvres n'ont pas dit ou élude ce qu'elles ne veulent pas dire.

Si le sourire était verbe, le Dr Lacomme serait le plus bavard des hommes. Et c'est précisément pour cela qu'il est si discret...

***

Notre prise de contact pourrait s'exprimer par cette formule toute mathématique :

Biographie = Nécrologie.

— Eh ! oui, dit-il, quand on écrit la biographie d'un monsieur, il semble qu'on prononce son éloge funèbre et que l'on déclare devant sa tombe ouverte : « C'était un type épatant, plein de talent et de mérite ! Dommage qu'il soit mort si jeune ! »

Fort heureusement, le Dr Lacomme est à un âge où l'éloge funèbre apparaît comme une éventualité si lointaine que l'on n'y pense pas. D'autant moins que le spectacle quotidien des accouchements, de la vie débutante et vagissante n'incline point aux macabres pensers.

Donc, c'est entendu : nous respecterons ses volontés (nous allions écrire ses dernières volontés !...).

Nous ne ferons pas de biographie.

Si nous devions composer ses armoiries, nous y dessinerions deux images symboliques :

Un pont et un télégraphiste.

Expliquons ce rébus : Nous avons demandé au Dr Lacomme comment lui est venue la vocation de la médecine et il nous a répondu :

— Je n'ai pas eu la vocation. D'abord, je ne crois à l'existence de la vocation que chez les génies. Puis, le plus souvent, la vocation vient après, ce n'est pas une détermination, mais une explication.

Arrivé à l'âge où un potache se demande avec plus ou moins d'angoisse quelle profession fera le meilleur effet sur sa carte de visite, le Dr Lacomme hésitait : Droit ou médecine?

Ce fut alors qu'il traversa le pont.

Il ne s'agissait en l'occurrence ni du Pont Euxin, ni du Pont d'Avignon, ni du Pont-aux-Anes, mais d'un bon et brave pont de la ville de Saint-Pothin et de M. Herriot.

Au bout de ce pont, s'élèvent face à face, se faisant une concurrence symbolique, la Faculté de droit et la Faculté de médecine. La première à gauche, la seconde à droite.

L'âne de Buridan ayant traversé le pont, serait sans doute mort d'avoir pris une décision. Le Dr Lacomme, lui, se dirigea sans trop savoir pourquoi, vers la droite.

Plus tard, il fut nommé interne provisoire à Paris. Rien encore, à ce moment-là, ne le prédestinait à être accoucheur plutôt que psychiâtre, neurologue ou ophtalmologiste. Mais le destin veillait : il lui apparut sous l'uniforme d'un jeune télégraphiste qui lui tendit un pneu, l'assistance publique faisait savoir à l'interne Lacomme qu'il avait à remplacer un camarade malade et « à faire » un accouchement en ses lieu et place.

Et c'est ainsi que grâce aux influences conjuguées des Ponts et Chaussées, des P. T. T. et de l'assistance publique, il est devenu accoucheur.

***

Lui qui n'aime pas les biographies et ne croit pas à l'existence de la vocation, ne veut pas que l'on découvre, selon sa propre expression, « des choses extraordinaires dans sa vie ».

Aussi, bien qu'il ait fait ses études au collège d'Autun où Pierre Laval fut pion, nous nous garderons de voir en cette circonstance fortuite le signe d'une prédestination quelconque ; jusqu'à nouvel ordre les destinées du Dr Lacomme et de M. Pierre Laval restent étrangères l'une à l'autre.

De même l'anecdote que voici ne constitue qu'un épisode sans conséquence dans la vie d'un accoucheur. Et pour cause : car c'est une histoire de Bat' d'Af'.

Pendant son service, le Dr Lacomme avait été affecté comme médecin à un bataillon du sud algérien.

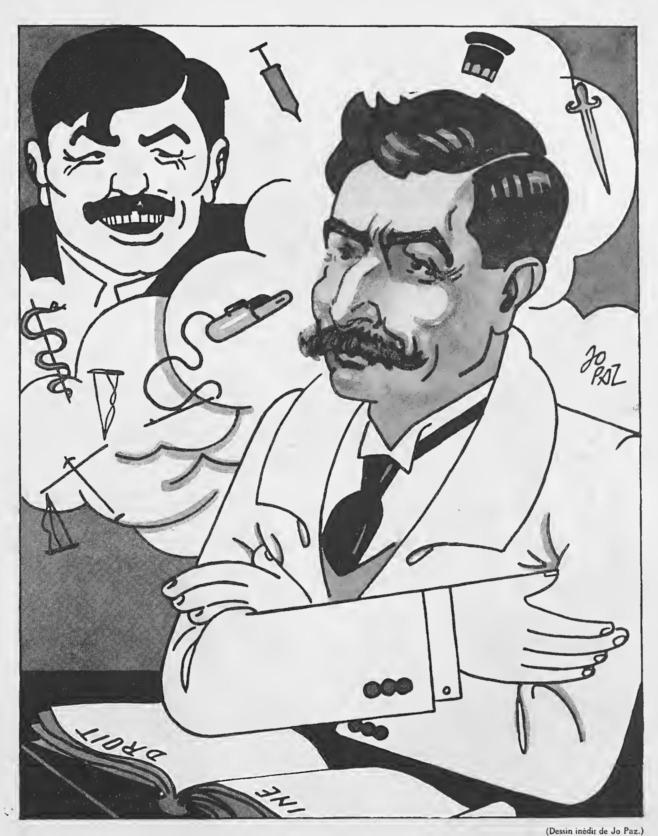
— Dès mon arrivée, ces gaillards se dirent : C'est un nouveau. Allons-y carrément ! » Et ils se présentèrent en nombre impressionnant à la visite. Il n'y avait naturellement pas un malade. Rien que des tire-au-flanc et des simulateurs, car ces gens-là se portent admirablement. Et ils le prouvèrent en se livrant, le jour même de mon arrivée, à une macabre facétie, ils volèrent les portes de la morgue !

— Que voulez-vous, conclut flegmatiquement le commandant, en constatant leur disparition, elles étaient en chêne massif, ils ont dû aller les vendre !

***

Après cette anecdote macabre, africaine et commerciale, il ne nous restait plus qu'à prendre la porte : c'est ce que nous fîmes, mais au figuré seulement.

RIDENDO.



(Dessin inédit de Jo Paz.)

DOCTEUR LACOMME



MALADIE VÉNUSSIENNE (Dessin inédit de Luc Cyl.)

— Papa, pourquoi que les hommes n'épousent pas les sirènes ?

— Pour ne pas attraper d'urticaire.



FRILEUSE ?

— J'ai froid !... Couvre-moi, chéri !

(Dessin inédit de Granddam.)



— On demande jeunes filles pour confection d'enfants... Ça doit être chez une sage-femme...

(Le Petit Bleu.)



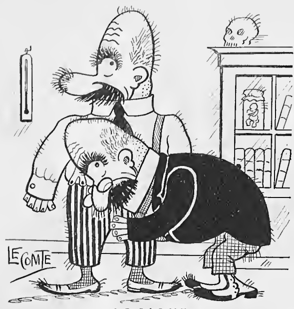
Mictasol Bleu

fait son entrée dans le monde. Il ressemble à son aîné Mictasol comme un frère et ne s'en différencie que par la présence du Bleu de Méthylène qui augmente son action sédative et son pouvoir antiseptique urinaire. Ridendo le recommande à votre bienveillante attention.

6 à 9 comprimés par jour.

Laboratoire du Mictasol, 155, Boulevard Magenta - Paris

Ridendo



LOGIQUE

— Oui, vous avez une santé vraiment très altérée...

— Ça ne m'étonne plus alors, que j'ai toujours si soif !

(Dessin inédit de Lecomte.)



— Voyons, est-ce que dans le civil vous viendriez me voir pour un pareil bobo ?

— Non, Monsieur le Major, je vous enverrais chercher !

(Dessin inédit de Clem.)

— Jules, il faut plus boire : regarde ce qu'on devient à se noyer dans l'alcool.

(Dessin inédit de Lou.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

L'AVENTURE DE DUFALOT

Dufalot ouvrait des portières devant le cinéma Super-Impérial, quand une dame perdit près de lui un sac enrichi de gemmes. Honnête et obligeant, comme tous les vagabonds, Dufalot ramassa le sac, courut après la dame, lui tendit son bien. Elle poussa des cris d'allégresse. Le monsieur qui l'accompagnait tira de son portefeuille un billet de mille francs et le tendit à Dufalot, suffoqué.

— Prenez vite, mon brave, nous sommes pressés ! disait cet homme impatient et généreux.

Dufalot paya à boire à plusieurs copains, ouvreurs de portières ou vendeurs de journaux et coucha ce soir-là dans un lit, ce qui ne lui était pas arrivé depuis longtemps. Le lendemain, il s'acheta un complet, prit un bain, passa chez le coiffeur, rencontra une gentille petite modiste en chômage et l'emmena faire un bon dîner.

Dufalot avait été gourmand naguère, quand il était ténor léger. Il s'en fourra, comme on dit, jusque-là et engloutit trois portions d'un poulet à la Vauclusienne fort à son goût. La jeune enfant s'en fourra, elle aussi, jusque-là, ne mangeant pas tous les jours à sa faim.

Puis elle emmena Dufalot dans son modeste sixième. Là encore on s'en fourra jusque-là, car elle aimait l'amour et avait affaire à un partenaire qui en était sevré depuis des années. Bref, ce fut la belle vie jusqu'au moment où Dufalot s'aperçut qu'il ne lui restait plus que deux cents et quelques francs. Il résolut de garder deux cents francs comme viatique et la mort dans l'âme, conta à sa petite amie qu'il était brusquement appelé en province.

Il reprit son ancien métier, coucha aux Halles, vécut libre de soucis, se grisant avec délices du souvenir du poulet à la Vauclusienne, de celui des petits seins ronds et de la croupe ferme de la jeune modiste...



LE POULET A LA VAUCLUSIENNE

●

Nettoyer le poulet, l'assaisonner intérieurement de sel et de poivre; le brider et le mettre dans un poêlon en terre avec soixante-quinze grammes de lard maigre haché et deux cuillerées d'huile d'olive. Mettre le poêlon sur le feu. Dès que le poulet commence à rissoler, lui ajouter deux cuillerées d'oignon haché fin, puis un verre de vin blanc sec, ensuite cinq à six tomates débarrassées de leur pelure, épépinées et hachées, une pincée de persil, une pointe d'ail, sel et poivre. Couvrir le poêlon, cuire à petit feu. Compléter avec deux douzaines d'olives noires.

D'autre part, couper en rondelles minces deux aubergines moyennes, les passer à la farine et les frire à l'huile. Les mettre dans le poêlon autour du poulet. Servir aussitôt.

Une nuit, il fut arrêté sous l'inculpation de vagabondage. On trouva sur lui deux billets de cent francs On lui en demanda la provenance. Il conta son aventure.

— Cet argent, affirma un juge, vous l'avez volé ! Or, je vous préviens qu'il y a un article 278 qui punit de prison tout vagabond trouvé porteur d'une pareille somme et qui n'en justifie pas la provenance...

Atterré, Dufalot réclama l'assistance d'un avocat, ce qui était son droit. On lui envoya un petit jeune homme à l'œil égrillard, qui lui dit tout de suite :

— Votre justification est imbécile... Dites que cet argent, vous l'avez volé !

— Mais je suis un honnête homme, moi !

— Je m'en fous ! Dites que vous l'avez volé chez Jenny Frisson... C'est la bonne amie de votre juge d'instruction... Vous comprenez ?...

Dufalot répéta la leçon consciencieusement. Il ajouta même que quelques années auparavant, il avait obtenu les faveurs de cette Jenny et inventa quelques particularités croustilleuses...

— C'est bien, dit le juge, je me suis renseigné... La première version paraît être la bonne... Je vous rends à la liberté... Mais qu'on ne vous y reprenne pas !...

Dufalot, heureux de se retrouver à l'air, eut l'idée d'aller manger un poulet à la Vauclusienne dans ce restaurant provençal où on le faisait si bien. Mais il était trop mal ficelé... Il dut se contenter d'une soupe aux épluchures de choux et d'une saucisse de cheval qui lui parurent d'ailleurs délectables, affamé comme il l'était, car cet homme épris de son indépendance n'avait pour ainsi dire, rien pu avaler en prison.



— Permettez-moi de vous indiquer un bon truc pour maigrir...
— ...?
— Faites de la peinture.

(Dessin inédit de Roubille.)





Médecins et malades d'Autrefois

Le grand Dupuytren aimait plaisanter toutes gens et toutes choses, sans en excepter son art même. Un jour, il parlait de l'ardeur qu'on déploie au début de la carrière, et de la négligence à laquelle on se laisse aller en vieillissant. Et il formulait cet axiome, avec plus d'esprit que de sincérité :

— En médecine, on passe la première partie de sa vie à sauver les gens pour rien... et la seconde à les tuer pour beaucoup d'argent.



Durant la guerre de 1870, exactement pendant le siège de Paris, le Professeur Broca eut à opérer un garde national si malencontreusement blessé, qu'il dut pratiquer sur lui l'ablation rendue célèbre par l'infortune d'Abélard.

Le patient entra bientôt en convalescence. Mais le moral, chez lui, n'était guère brillant ; l'angoisse se lisait sur son pauvre visage. Le professeur finit par lui en demander la raison.

— Docteur, demanda alors le garde national avec une naïveté désarmante, croyez-vous que je pourrai encore avoir des enfants?

— Certainement, répondit Broca sans hésiter, n'ayez aucun souci à cet égard !

Il avait parlé avec tant d'assurance que son interne, tout interdit, le questionna après la visite, pour en avoir le cœur net.

— Mon ami, dit Broca, combien j'eusse été cruel envers ce malheureux, si je lui eusse dit la vérité... et s'il avait trouvé, par la suite, des amis complaisants !



Sir Stanley Hewett, médecin attitré du roi d'Angleterre, fut appelé, en pleine nuit, chez un malade qui souffrait d'une légère indisposition, consécutive à un excès de libations.

— Avez-vous fait votre testament? demanda-t-il d'une voix grave au pseudo-malade. Non? Eh bien, faites tout de suite venir le notaire. Et vos enfants, où sont-ils?

— A Manchester !

— Envoyez-les chercher sans retard !

Tandis que les valets se précipitaient au dehors, le malade, terrifié, interrogea :

— Docteur, il n'y a donc plus d'espoir?

— Mais si, vous serez guéri demain, répartit froidement Sir Hewett ; seulement, je n'ai pas voulu être le seul imbécile que vous ayez dérangé inutilement à deux heures du matin !



Paul Verlaine était la bonté même. Ainsi il insistait auprès du Docteur Chauffard pour faire admettre à l'Hôpital Broussais certain poète maudit qui n'avait aucune maladie.

— Voyons, mon cher ami, disait Chauffard, il n'a rien du tout, votre protégé !

— Si, répliqua Verlaine, il a une mistouflite aiguë !

Et le bohème fut admis !



C'était l'un des fondateurs de la Troisième République. A l'âge de 75 ans, cet ancien commit une imprudence, lui jusque-là presque irréprochable, et constata un phénomène cuisant qui le conduisit chez son médecin, Charles Nélaton.

Celui-ci écouta le récit de sa mésaventure, puis serrant avec chaleur la main du politicien, lui dit :

— Et d'abord, toutes mes félicitations !













(La Science Médicale Pratique.)


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT
OVP

3me ANNÉE - No 58 SALON D'AUTOMNE 20 NOVEMBRE 1936

Ridendo



Revue gaie pour le Médecin



DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, Gaston DERYS, PIERRE DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Géo LONDON, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles ROYER, SHERIDAN, René SINN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOIS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, ORDNER, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, ZIG BRUNNER, Etc...

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

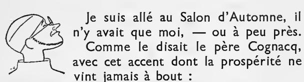
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE Ridendo

(Illustrations de J. Touchet.

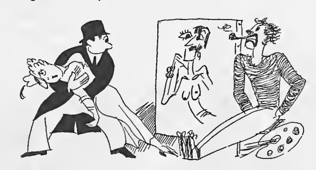
par Robert DIEUDONNÉ



Je suis allé au Salon d'Automne, il n'y avait que moi, — ou à peu près.

Comme le disait le père Cognacq, avec cet accent dont la prospérité ne vint jamais à bout :

— Pour acheter des tableaux, il faut avoir de l'argent de trop !



Or, s'il en avait, personne n'a plus d'argent de trop par les temps qui courent et d'ailleurs ceux qui pourraient en avoir de trop se garderaient bien de s'en vanter.

D'autre part, les jolies femmes ont plutôt recours à la photographie qu'aux peintres en couleur pour faire faire leurs portraits. Elles ne sont pas sans se méfier à voir d'innocentes amies qui se sont confiées aux soins d'un artiste à la mode.

Jadis, on allait chez le peintre pour se faire embellir ; aujourd'hui, ce serait plutôt le contraire, et même Van Dongen, dans ses meilleurs jours, ne saurait garantir que le modèle ne sortira pas de son atelier sans être un peu abîmé.

Quand on entre dans un salon, qu'il soit d'automne ou d'une autre saison, on se demande ce que vont devenir ces toiles innombrables qui retourneront chez ceux qui les ont peintes.

Des cadeaux ? Mais n'imaginez pas que le maître comble toujours un ami en lui offrant un de ses chefs-d'œuvre. J'ai entendu un compatriote qui disait à Jean-Paul Laurens :

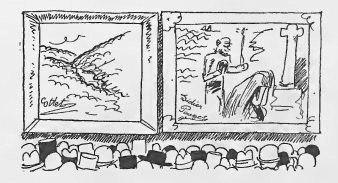
« Puisque tu veux me faire plaisir, j'en aimerais mieux un plus petit ! » et en un temps où la peinture se vendait cependant comme le terrain, au mètre carré !

Les peintres reprennent donc les tableaux qu'ils ont accrochés à une cimaise pour les accrocher à une autre cimaise ; les toiles vont d'exposition en exposition, et c'est pourquoi l'on reproche aux peintres de faire toujours la même chose.

Cette monotonie dans la production interdirait peut-être à leur industrie de prospérer si les raisons financières n'avaient aussi leur importance ; aussi vais-je me permettre de soumettre à ces messieurs une idée qui, je crois, ne serait pas mauvaise du tout.

Vous savez comme moi que les amateurs d'art cherchent la toile exceptionnelle ; M. Didier-Pouget peut exposer des bruyères sans tenter personne et M. Cottet des tableaux bretons sans susciter la curiosité. Mais le jour où M. Didier-Pouget peindrait un pardon breton, et Cottet un paysage de la Creuse, j'ai comme une vague idée que cela ferait du bruit.

Mais le maître qui ferait ses bruyères les yeux fermés serait peut-être incapable de réussir un tas de goémons et vice versa ? Mais j'ai pensé à tout. Didier-Pouget n'a qu'à faire un échange de



signatures avec Cottet, et cela suffira pour provoquer une grande émotion dans la critique artistique, qui constatera avec subtilité que ces deux grands peintres ont changé leur manière ; ils les inonderont d'épithètes, et l'amateur, l'amateur

riche et éclairé, se précipitera sur ces tableaux inattendus, dans l'espoir de réaliser une heureuse spéculation.

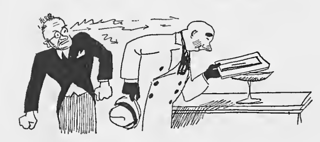
■ ■ ■



Car il n'y a que la spéculation qui compte. Je blasphème peut-être, mais je ne crois pas à l'amateur d'art qui achète un tableau pour son plaisir, parce qu'il lui plaît, sans se préoccuper de ce qu'il vaut ou de ce qu'il vaudra.

D'ailleurs, je mets en fait que la vie quotidienne du plus incontestable chef-d'œuvre doit devenir intolérable au bout de quelques mois. La vue n'est pas autrement réglée que les autres sens. Comme réclamait avec violence l'amant d'une dame qui l'avait caché à l'arrivée du mari, dans une armoire à parfums : « Un peu de m... ! un peu de m... ! », comme le gastronome nourri de truffes n'a envie que de manger du pot-au-feu, comme le galant de la plus belle fille du monde désire un peu de variété, l'amateur d'art ne conserve ses chefs-d'œuvre qu'avec l'idée de s'en débarrasser un jour avec un gros bénéfice. Et cela ne dépend ni du peintre, ni de vous, ni de moi, ni même des marchands de tableaux, mais d'une mode qui, comme toutes les modes, naît sans raison et meurt comme elle est venue.

C'est pourquoi, mes chers lecteurs, je vous conseille de ne pas vouer à l'exécration le client qui, dans un grand élan de reconnaissance, vous



offre un tableau, lequel sur le moment, provoquerait en vous plutôt une solide rancune que le moindre plaisir.

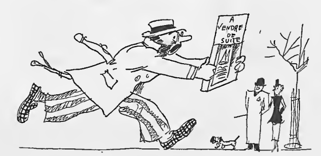
On ne sait jamais !

Un jour, Courteline, pour rigoler, a acheté 100 francs, l'une dans l'autre, si je puis dire, deux toiles du douanier Rousseau, dont l'une représentait un lion frisé au petit fer. Dix ans plus tard, un marchand de tableaux est venu lui offrir 20.000 francs sur la table des deux tableaux, et les compétences prétendent que, ce jour-là, c'est Courteline qui a été arrangé. Mais l'auteur de « Lidoire » était plein de scrupules : il n'a pas voulu garder cet argent, il est allé en Italie pour se rincer l'œil et voir des tableaux que, du moins, il trouvait beaux. Ainsi, vous aurez peut-être la chance que ces vaches en bois dans un plat d'épinards passent, dans quelques années, pour un chef-d'œuvre, ce qui, outre la forte somme, vous donnera la flatteuse réputation d'un fin connaisseur.

■ ■ ■



J'ajoute que si vous avez un jour à votre mur un tableau qui a pris une grande valeur, vous auriez le plus grand tort d'attendre que cette valeur augmente. Vendez ! Vendez sans hésitation ! car la valeur d'un tableau est plus incertaine encore que celle d'une valeur en Bourse.



Je vous répète qu'il s'agit d'une mode et que vous auriez aujourd'hui chez vous un Meissonnier qui a valu 500.000 francs comme un sou, vous n'en trouveriez peut-être pas de quoi vous payer un bifteck aux pommes.

***

Je me demandais les raisons qui m'avaient poussé au Salon d'Automne. J'y ai trouvé un sujet de conversation, puisqu'il y a déjà je ne sais combien de temps que je bavarde avec vous.

■ ■ ■



L'Opéra va rouvrir ses portes ces jours-ci, paraît-il.

Quand j'ai vu qu'il brûlait, je n'ai pas été secoué d'une grande émotion. Je vais même plus loin, il ne m'aurait pas été déplaisant que le feu réduisit à rien le monument de Charles Garnier, que je ne suis

LE VIEUX MARI

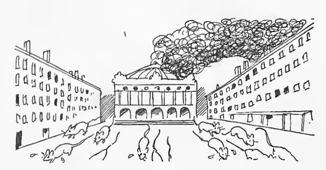


— Comptez 32... 33... 34... jusqu'à 50.000.

(Dessin inédit de Chancel.)

peut-être pas le seul à avoir assez vu. Je ne dis pas qu'il n'a pas fait le plus bel effet de son temps, mais il est vraiment trop de son temps.

Et puis, il rappelle pour moi des souvenirs affreux, dont une représentation de « La Walkyrie »



au bord de l'orchestre. C'est la plus mauvaise nuit de mon existence ; je suis sorti de là la tête en compote, et jurant que l'on ne m'y reprendrait plus.

On m'y a repris, puisque je suis allé à la répétition générale du « Fils de l'Etoile ». Comme je m'étais évadé après le second acte, Mme Catulle-Mendès me dénonça à son mari, qui décida de ce jour que j'étais bouché à l'émeri et insensible aux belles choses.

Depuis, un ami me convia encore à une répétition générale dans une loge de côté, bondée de femmes charmantes qui me repoussèrent dans le fond, d'où je ne voyais rien.

Je ne sais pas comment je suis fait, mais je suis incapable de comprendre quand je ne vois pas, la T. S. F. m'exaspère et le téléphone est pour moi un supplice. La plus jolie femme me ferait des avances dans un tunnel qu'elle n'obtiendrait probablement aucun succès. Je dis « probablement », car cette conjoncture ne s'est jamais présentée.

Las, dans cette loge, de me tortiller pour ne rien



voir, je me suis donc retiré sur le canapé du petit salon pour m'y endormir d'un sommeil heureux.

Oui, mais... mais l'auteur est venu sur la pointe des pieds, s'est fait ouvrir la loge et m'a trouvé, dormant admirablement. Vous pensez bien que ce musicien, depuis ce jour-là, m'en veut à mort...

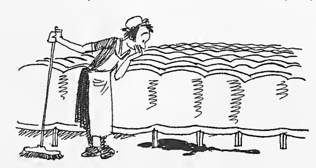
J'ai beau lui dire : « C'est ta berceuse du second tableau qui est irrésistible ! » Pour la première fois, il n'avale pas un compliment comme du petit lait.

Aussi l'Opéra ne représente pour moi aucun instant vraiment heureux.

La première fois que l'on m'y conduisit, — j'étais bien jeune, — l'on ne m'avait parlé d'avance que de l'escalier qui est, paraît-il, une merveille. Cette merveille-là, j'en ai dégringolé la moitié sur le derrière, aussi, aujourd'hui encore, ne l'abordé-je jamais sans méfiance et sans rancune.

Mais le souvenir le plus angoissant date d'un certain gala de « Salomé », conduit par l'auteur, un des cent mille Strauss qui sont musiciens, en personne.

Le spectacle commençait à 8 heures. Le temps de m'habiller, de manger un sandwich, de boire un demi et peut-être deux, j'arrivai juste au moment où sonnait la sonnette, et je pris place dans une salle bondée, au beau milieu de la corbeille, où,



au bout d'une demi-heure, je sentis les premières douleurs d'une envie de faire pipi, la plus naturelle du monde.

Je pensais : « Un acte, ça représente au maximum une petite heure ! »

Ouitch ! Une heure cinquante-cinq minutes, montre en main. Me lever et sortir, il m'aurait fallu déranger quarante personnes qui auraient fait claquer vingt fauteuils et vingt strapontins. Un monsieur qui avait toussé avait failli être écharpé.

Je vous assure, — nous sommes entre hommes? — que j'ai pensé sérieusement à faire pipi dans mon pantalon.

A la fin de l'acte, tandis que l'on acclamait le Strauss en question, j'ai piétiné des hommes et des femmes pour me précipiter dans les couloirs comme un fou...

Alors, vous comprenez que je n'allais pas m'attendrir sur un pareil théâtre, la nuit, ou en passant dans l'avenue de l'Opéra, je le vis joyeusement chapeauté d'un beau panache de fumée rose.

Robert DIEUDONNÉ.



Granddam 36 HONNÊTETÉ

ELLE. — Le temps de terminer mon traitement spécifique. Après, je ne dis pas non !

(Dessin inédit de Granddam.)

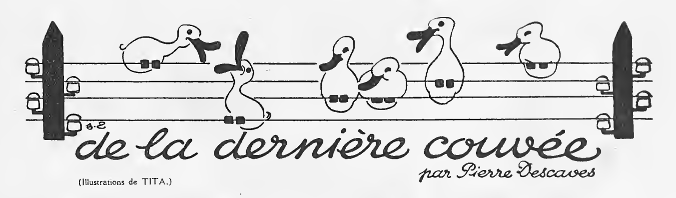


— Faites-moi un beau petit paquet, c'est pour un cadeau.

(Dessin inédit de Julien.)

— Alors, tu as vu ma femme en France?... Comment va-t-elle?... Quand je suis parti, il y a deux ans, elle était enceinte...
— Mais, mon cher, elle l'est encore...

(Dessin inédit de G. Grellet.)



(Illustrations de TITA.)

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

Le célèbre auteur dramatique Yves Mi... a été victime, en août dernier, d'un grave accident d'automobile.

Des soins éclairés n'ont pas tardé à le remettre



sur pieds. Et cela n'a rien d'une image, puisque M. Yves Mi... avait été atteint aux jambes.

Son médecin, M. K... fut pour beaucoup dans sa rapide guérison.

— Mon accident, constatait l'autre jour l'auteur, aura eu des vertus diverses... Tenez, j'ai fait des progrès étourdissants en médecine... Et le Docteur K..., vous ne devinez pas? Eh bien, le Docteur K... s'est mis à écrire une pièce en 4 actes !

■ ■ ■

FIÈVRE VERTE

Ce n'est pas la première fois que ce célèbre docteur jette un regard vers la Coupole. Il a quelques amitiés solides à l'Académie, dans tous les camps.

Mais, en dépit de tous les encouragements, le professeur J... L... F... ne s'est pas résolu à faire acte de candidature.

Timidité? Prudence? Dignité?

Un peu de tout cela. Et surtout l'horreur des « visites ». Le rôle de médecin y prédispose cependant.

— En dépit de ma fièvre verte, conte en effet le Docteur J... L... F... je serais bien capable de donner une consultation à chacun de mes « visités ».

On comprend dans ces conditions, pourquoi le professeur s'abstient !

LA BELLE ET LA BÊTE

Cet homme politique considérable a été favorisé par Dame Nature sur le chapitre des attributs de son sexe, à telle enseigne qu'on l'a surnommé : la Verge Folle !

Au cours de la dernière saison qu'il effectuait à Vittel, on le vit tourner autour d'une petite théâtreuse.

Rencontrant celle-ci un matin, au Parc, le comique Arm... Ber... ne put s'empêcher de dire à sa petite camarade :

— Dis donc, petite, fais attention au gros monsieur... il pourrait te faire mal... en fourrant le nez dans tes affaires.

Alors, la jeune et belle enfant, toute fière :

— Lui? Mais c'est mon calibre !

■ ■ ■

FÉCONDITÉ

Cette romancière connue est féconde, dans tous les sens du mot.

Un livre, un enfant.

Un enfant, un livre.

Le rythme de production... et de reproduction est chez elle, si l'on ose s'exprimer ainsi, respecté.

L'autre après-midi, le romancier Dek... vit sortir sa consœur de chez le Docteur Nour..., son ami, le gynécologue...



— Mme Hen... Cha... sort d'ici, interrogea-t-il ; est-ce pour une signature ou pour un accouchement?

Alors, le brave docteur Nour..., bibliophile à ses heures :

— Evidemment, cher ami, à mon âge, on néglige les tirages de luxe !

SYMPATHICOTHÉRAPIE

JACQUES LECHANTRE

SUGGESTION

— Voyons, dites bien : « Je suis guéri ! »

— J'veux bien, mais promettez-moi que j'aurai mon portrait dans les journaux...

(Dessin inédit de Jacques Lechantre.)

LE MARTYRE DE BROSSEMOLLE

par Romain COOLUS





(Illustrations de Picq.)



— Tu me connais, me dit Brossemolle en sirotant à la terrasse de ce café Duglinguet-fraisette, je suis un honnête homme. (Je ne l'aurais pas connu, je me serais méfié. Je n'aime pas les gens qui arborent leur honnêteté comme une cravate voyante.) Mes parents sont de braves gens et je suis, moi, le brave fils de braves gens. Jusqu'à la Noël dernière, j'ai eu une existence de verre ; le plus exigeant des censeurs n'aurait pas trouvé *ça* à y reprendre (il faisait claquer l'ongle de son pouce gauche contre ses incisives supérieures), mais depuis la nuit de Noël...

— Que t'est-il donc arrivé, cette fameuse nuit-là?

— Pour je ne sais quelle cause et sous je ne sais quelle influence, mon appétit s'est dépravé. Jusqu'alors, j'étais un mangeur normal. Je faisais honneur aux repas, mais je ne m'y déshonorais pas en engloutissant des tombereaux de nourriture. Au moindre excès, la migraine me punissait. A tout excès pire, l'indigestion me chavirait.

— Or, cette nuit-là...

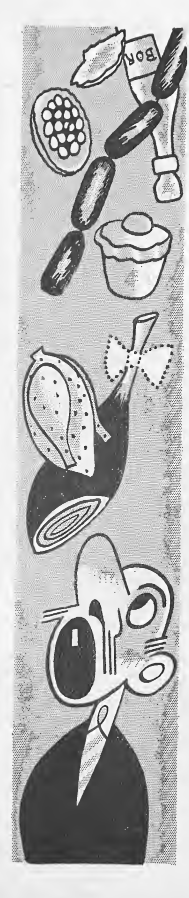
— C'est incompréhensible. J'avais été invité à souper par mes cousins Dodièze ; nous étions une vingtaine de convives, parmi lesquels il y avait au moins six jolies femmes.

— Fichtre ! Remarquable moyenne !

— Tu parles ! On commence par des marennes somptueuses. J'avale d'un trait ma douzaine et aussitôt mon estomac se plaint. D'une voix minuscule mais distincte, il m'en réclame d'autres. Par bonheur, ma voisine, une des six jolies femmes...

— Veinard !

— ... n'avait pas touché à sa douzaine. L'adorable personne détestait les huîtres. Au risque de me déconsidérer à ses yeux, je la prie de troquer en douce son assiette pleine des savoureux mollusques contre mes douze coquilles vides. Avec le sourire — un sourire divin



—elle accepte et j'ingurgite goulûment la douzaine numéro deux. Suit un merveilleux potage bisque. Telle du papier buvard, ma langue l'éponge. Toujours insatisfait, mon estomac exige la récidive. Heureusement la bisque, d'humeur balladeuse, repasse. Seconde assiettée ; je la lampe. Paraît ensuite un somptueux turbot sauce hollandaise. J'en détache un fragment formidable ; comme une rosée, il fond sous mes dents ichtyophages. Même réclamation stomacale. Heureusement, le turbot était spacieux ; il en restait ; on en repasse. Je me ressers d'une façon indécente et j'inflige à la Hollande saucière l'affront d'être complice de ma goinfrerie. Je t'épargne la suite détaillée de mes inconvenances. Sache seulement que j'agis avec le même cynisme à l'égard du gigot bastionné de haricots, de l'oie boursouflée de marrons, du boudin, des fromages, des fruits, des gâteaux, des petits fours, sans compter les vins bleus, blancs et rouges (où le patriotisme va-t-il se nicher?) le café, les liqueurs, etc., etc. Et le plus fort, c'est qu'après ces lippées pantagruéliques, mon estomac continuait à hurler famine. Je n'y comprenais rien ; j'étais fou et en même temps honteux.

— Mon pauvre vieux ! Tu étais tout simplement atteint de boulimie foudroyante. Vite, le lendemain ?

— Même aventure. Depuis la Noël je fais six repas par jour et, après chacun d'eux, mon estomac inassouvi m'accuse de ladrerie, s'insurge, se révolte. Je ne sais où donner du gésier. Mes sucs gastriques ont la puissance corrosive du vitriol. Ils brûlent avec la même rapidité les azotés et les féculents. C'est confondant.

— Alors ?

— Alors, comme mes ressources sont limitées, très limitées hélas ! — et c'est ici que mon honnêteté proverbiale commence à flancher — je me mets à faire les yeux doux à tous les gens susceptibles de me nourrir. On est pour moi un être ravissant dès que l'on a une bonne table et je pratique maintenant comme personne l'art louche de me faire inviter. Pour cela, je commets de petites bassesses, d'aimables vilenies ; j'accumule mensonges sur mensonges. Je me compromets pour une dinde. Je me rends suspect pour un canard à l'orange ; je me suicide moralement pour un cassoulet. Ah ! le cassoulet avec les tout petits haricots de Castelnaudary !

— Quelle aventure !

— Il y a un mois, je suis allé consulter le grand spécialiste de l'estomac, le Professeur Marmouchet. Il m'a examiné sous toutes les coutures ; il a analysé mes secrétions gastriques, microscopé mes microbes, étudié mes parois avec des appareils électriques qui illuminaient mes cavités internes comme des grottes à stalactites et il m'a déclaré que j'étais atteint de *pica*, maladie rarissime, mais à peu près incurable. Et c'est ainsi, mon bon ami, que ton vieux Brossemolle, tourmenté par ce terrible *pica*, est devenu *pique-assiette*.

Romain COOLUS.



PRIX D'ORTHOGRAPHE

LE FILS DU DOCTEUR. — Avec " canule " faut-il un " Q " ?
LE DOCTEUR DISTRAIT. — Évidemment!

(Dessin inédit de Luc Cyl.)



IVRESSE

— Votre mari ne vous bat plus et cependant il est toujours ivre le soir!
— Ah! c'est que maintenant il se saoule avec du vin doux! (Dessin inédit de Lou.



L'OPINION DU MÉDECIN LÉGISTE

— Oh! moi, vous savez... je préfère les natures mortes!... (Dessin inédit de Bospla.)



TRANSFUSION

— ... Rassurez-vous, Marquise, il a le sang bleu!

(Dessin inédit de Schem.)

LES MÉDECINS VUS PAR...



PIRON :

Dans un bon corps, nature et maladie
Etaient aux mains. Une aveugle vient là :
C'est Médecine, une aveugle étourdie.
Qui croit, par force, y mettre le hôla.
A droite, à gauche, ainsi donc la voilà,
Sans savoir où, qui frappe à l'aventure
Sur celle-ci comme sur celle-là,
Tant qu'une, enfin, céda... Ce fut Nature!



VOLTAIRE :

...Il n'est pas moins vrai qu'un bon médecin nous peut sauver la vie en cent occasions et nous rendre l'usage de nos membres. Un homme tombe en apoplexie; ce ne sera ni un capitaine d'infanterie, ni un conseiller de la Cour des Aides qui le guérira.



André BIRABEAU :

Il fait asseoir le client à la terrasse du café, sur une chaise en face de lui. Il prend la cuiller qui trempe dans son apéritif pour s'en servir comme abaisse-langue. Il emprunte au garçon la serviette avec laquelle il ausculte. Et il rédige ses ordonnances sur le papier à en-tête du café. Parfois, les consommateurs, ses voisins, protestent. C'est quand il dit à son malade : « Respire à fond. Tousse. Encore. »

— Eh! mille dieux, crient-ils. Attention, docteur! Vous le faites tousser dans nos verres!



Pierre BENOIT :

...Tenez (dit le Professeur Bordenave), versez-moi plutôt un peu plus de vin. Le café est exécrable, ici. Le café, à la campagne, c'est comme l'antisepsie...



EUCALYPTINE
LE BRUN

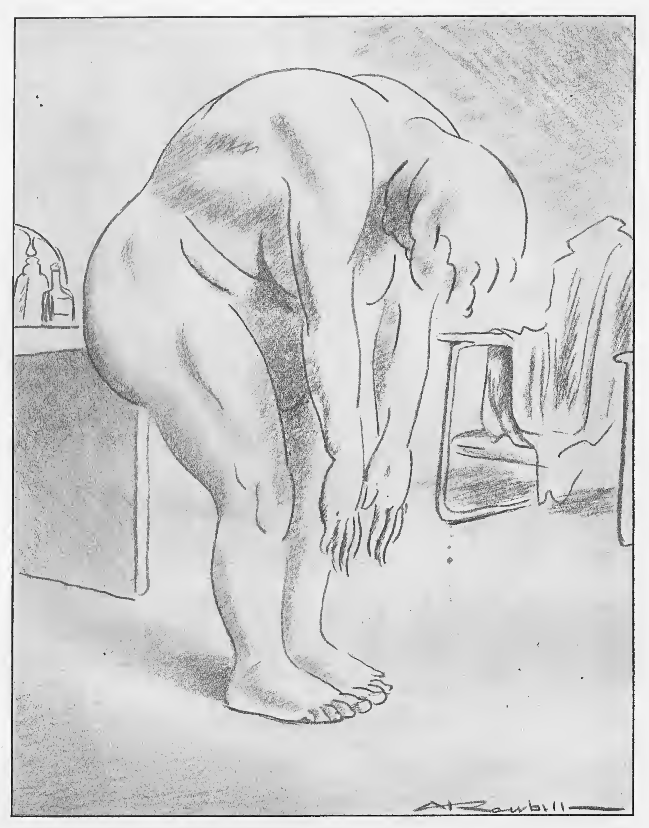
SIROP : 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Echantillons

LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe)



Pour conserver sa ligne...

(Dessin inédit de Roubille.)

Quand l'humour est malade



Petite enquête Médico-Littéraire
Par RENÉ SINN
Illustration de JO PAZ



MIREILLE



Si la question vous embarrasse
Si vous ne comprenez pas bien
Faut-il, faut-il que je vous fasse
Un petit dessin?

Non merci, nous essaierons de nous en passer. Elle porte une petite robe à longue traîne, d'un jaune de poussin, un petit col Claudine et en guise de cravate, deux petits rubans de rien du tout. Ses cheveux frisés forment sur sa nuque de petites boucles. Elle a, comme toujours, son petit air ingénu.

Sans doute avez-vous remarqué que l'adjectif « petit » tient une place importante dans les chansons de Mireille : *Les trois petits lutins*, *Le petit chemin*, *Le petit dessin*.

Tout est petit, sauf le succès.

Elle vient de s'asseoir sur le petit canapé qui est l'unique luxe — exception faite toutefois pour les petits smokings de MM. Marsac, Souplex et tutti quanti — du petit foyer des Deux Anes. Nous allions écrire : des deux petits ânes. Elle a rejeté de côté sa longue traîne jaune et on dirait qu'elle vient de sortir, comme d'une bonbonnière, d'un livre enchanteur, de Mme la Comtesse de Ségur, née Rostopchine.

***

Quelle question ! Bien sûr que Mireille a été malade !

Comme tout le monde, elle a eu la rougeole.

Comme certains, elle a eu la scarlatine.

Comme quelques privilégiés, elle a eu la varicelle.

En un mot, de quoi faire une chanson intitulée *Les petits boutons*, paroles de Jean Nohain, musique de Mireille.

Mais il s'agit bien, en ce moment de rougeole, de scarlatine et de varicelle !

Là, sur le canapé, un drame quotidien se joue :

Mireille a sa crise.

Sa crise de trac.

C'est régulier comme l'accès de fièvre d'un paludéen.

Quand elle est entrée, elle était toute fringante. Elle fredonnait en gravissant l'escalier raide qui monte à sa loge. Mais maintenant, sans sa robe jaune, elle attend avec impatience que la porte à judas qui communique avec la scène, s'ouvre pour laisser sortir ce bon Souplex dont on entend, par bouffées, la voix tranchante qu'atténue l'épaisseur de moelleux rideaux.

— Tous les soirs, c'est ainsi, murmure-t-elle. Ah ! certes, ce n'est pas une maladie originale... non, pas originale du tout... Et cela vous rend dingo... c'est de la folie douce...

Mais oui, mais oui, mesdames,
Mais non, mais non, messieurs,
C'est triste, c'est affreux,
C'est bête et c'est infâme.
Hélas, chaque soir — crac!
Chaque soir, j'ai le trac!

Est-ce pour cette raison que tout à l'heure, en apercevant Mireille, Souplex lui a dit en souriant derrière les hublots de ses lunettes comme pour exciter les ris d'un nouveau-né :

— Guili ! Guili ! :

Est-ce là un de ces infaillibles remèdes de bonne femme, est-ce un mot magique assez puissant pour chasser ce maudit trac?



Hélas, la faculté n'a pas encore inventé de vaccin idoine : c'est en vain que vous le chercheriez chez les pharmaciens.

Puisque nous en sommes au chapitre des pharmaciens, remarquons que Mireille qui n'a jamais encore célébré les charmes et les mérites du médecin, a chanté le pharmacien. Oh ! un pharmacien pas très sérieux, il est vrai, mais un pharmacien tout de même, un joli pharmacien qui aimait beaucoup trop les jolies dames, surtout quand elles lui disaient :

Joli pharmacien, vendez-nous
Vos cachets, vos pilules...

Pauvre de lui ! Pourquoi a-t-il écouté la voix des sirènes perverses? Beau résultat en vérité ! Au deuxième refrain :

Le joli pharmacien s'est bourré
De cachets, de pilules.

Le malheureux est dans un bel état ! Mais tant pis pour lui. Ne jetons point nos pensées en vrac et revenons à notre trac.

Mireille se console en disant :

— D'ailleurs, Jean Nohain l'a comme moi !

Ce n'est pas étonnant chez des jumeaux. Car, on peut bien le dire, Mireille et Jean Nohain ne sont-ils pas les jumeaux de la chanson?

Mais Mireille a souffert du mal de la chanson bien avant de connaître Jean Franc Nohain.

A l'âge de 4 ans, elle jouait déjà du piano : Puis elle entra à l'Odéon. Et c'est à l'Odéon — bizarre mais vrai ! — qu'a commencé sa carrière de compositrice. Non pas qu'elle ait mis en musique légère *Andromaque* ou *Le Cid.* Mais il advint que Gémier monta une revue. Dans cette revue, il fallait une scène musicale. Mireille se souvint à point nommé qu'elle « pianotait » (sic). Elle pianota donc un air de sa composition devant le bon public du second théâtre français.

Nous supposons que dès lors, il a dû y avoir entre Mireille comédienne et Mireille compositrice une lutte de plus en plus vive. Toujours est-il que Mireille compositrice l'a finalement emporté.

Sa collaboration avec Jean Nohain est, si l'on peut dire, un phénomène d'osmose musicale et poétique. C'est simple, comme vous l'allez voir :

— J'écris un air qui me passe par la tête. Je le soumets à Jean Nohain pour qu'il fasse des paroles. Il les écrit et déclare : « Mes paroles sont bien meilleures que votre musique. » Je refais ma musique, je la trouve naturellement mieux que ses paroles. Je le lui dis... et nous recommençons.

Autrement dit, comme chante Mireille :

Et hop nous v'là repartis!

***

Interview terminée.

La porte de la scène s'ouvre, Souplex, qui a fini son tour de chant reparaît :

— Guili ! Guili !

Mireille se dresse et répond :

— Guili ! Guili !

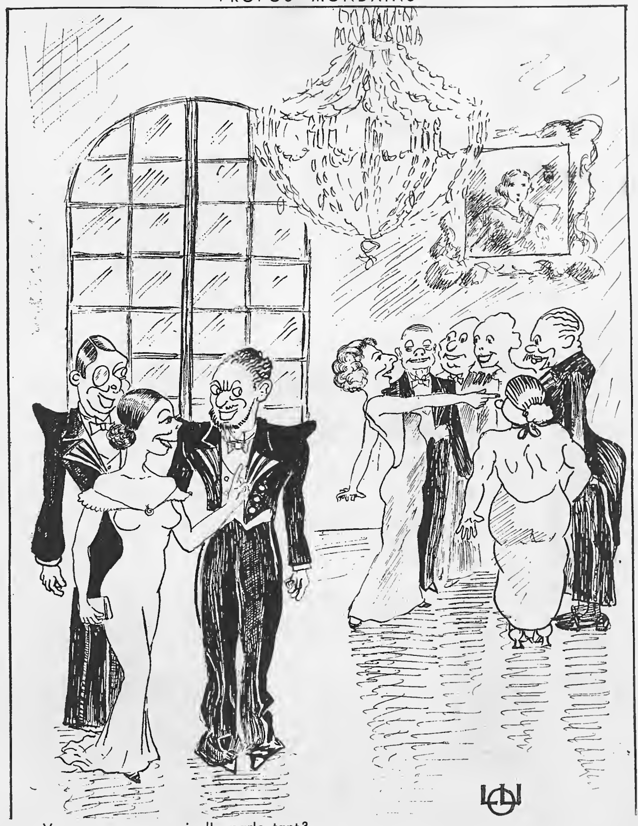
Elle saisit d'une main preste sa traîne jaune, s'avance légèrement vers les rideaux des coulisses. Les rideaux s'écartent. Les feux de la rampe, brusquement, jaillissent. Les applaudissements fusent.

Que va-t-on lui redemander ce soir?

Les trois gendarmes? Le petit chemin ou *Vingt-sept rue des Acacias?*

R. S.





— Vous savez pourquoi elle parle tant ?
— ???
— C'est parce que son médecin l'a vaccinée avec une aiguille de phono ! (Dessin inédit de Lou).



A LA POPOTE DE L'HOPITAL

— Qu'as-tu bien pu faire avec le speculum pour l'esquinter comme ça ?
— J'ai ouvert les huîtres...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

Ridendo


– DOCTEUR... TÂCHEZ DE ME LE CONSERVER ENCORE DEUX OU TROIS JOURS : J'AI UNE LOGE POUR DEMAIN SOIR AU GALA DE L'OPÉRA.
EN CLIENTÈLE
– VOUS SEMBLEZ AIMER VOTRE MÉTIER, DOCTEUR ?
– MON DIEU, MADAME, IL N'EST PAS TOUJOURS DÉSAGRÉABLE : ON PALPE DE TOUTES FAÇONS...
– ALORS, VOTRE POINT DE VUE ?...
– MON POINT DE VUE EST CHARMANT !
= FLAGRANT DÉLIT =
– VOUS ÊTES LE MÉDECIN ? AH ? BON ... MAIS IL ME SEMBLE QUE DANS UNE CONSULTATION, C'EST LA MALADE SEULE QUI SE DESHABILLE .....
Marcel Prangey.

Collaborez, amis lecteurs !

DIAGNOSTIC

Un jeune confrère — presque 40 ans — qui table sur la loquacité de sa multiple parenté à X... degrés, comme sur ses « Paternel et fraters », tous disciples d'Hippocrate comme lui, voit une jeune veuve qui lui expose ses douleurs. Examen méticuleux, mines soucieuses...

— Il n'y a que dans un sana que vous guérirez ce mal de Pott, très prononcé toutefois... mais ayez confiance et courage, tout cela guérira.

Trois mois plus tard, retour de Berck. Notre malade rencontre le docteur Air... stupéfait il arrête sa 10 CV.

« Tout va bien puisque vous voilà ! » clame-t-il.

— Eh oui, monsieur le Docteur, mais c'est mon défunt mari à ce qu'ils m'ont dit à Berck et non ce nommé Pott qui m'a laissé ce souvenir... aussi je ne vais pas tarder à vous apporter des dragées pour vos filles...

Oh Temps-Tique...



DU TAC AU TAC

Le sergent Cyprien, un loustic, après avoir copieusement arrosé ses nouveaux galons, d'abord en famille puis avec ses camarades, attendait à la gare l'express du soir qui, direct, devait le remettre à destination deux heures après. Avisant un compartiment de seconde classe occupé par un seul voyageur, Cyprien y monta, se cala dans un coin, baissa la visière de son képi sur les yeux dans l'intention évidente de trouver un sommeil réparateur... Mais à peine le train était-il remis en marche que le voyageur assis en face de Cyprien se leva... commença à faire des vocalises puis se mit à chanter à tue-tête... Cyprien que le vacarme empêchait de dormir prit patience un moment, puis s'adressant à son compagnon... « Monsieur, lui dit-il, je suis fatigué, j'ai un violent mal de tête je voudrais essayer de dormir. Veuillez donc, je vous prie cesser de chanter... » « Impossible, Monsieur répondit d'un ton rogue le voyageur, je vais chanter ce soir et je dois repasser mon morceau... »

Sur cette réponse, Cyprien réfléchit un moment.. puis déboutonnant sa culotte, il se mit à esquisser ce geste qui rendit célèbre un des fils de Noé. « Mais Monsieur, que faites-vous » dit le voyageur stupéfait. « Monsieur, répondit Cyprien, je vais me marier prochainement et je dois... repasser mon morceau. »

La leçon fut comprise aussitôt et Cyprien tomba bientôt dans les bras de Morphée...

Dr Raphaël B...



LE CABINET

Je me trouvais il y a peu de temps dans un petit pays où je désire ouvrir un cabinet de consultation.

Longs palabres avec le maire pour trouver un local propice. Finalement une adresse est trouvée et le garde champêtre me conduit.

Il engage la conversation :

— Oui ! ça manquait bien dans le pays !

— C'est ce qu'il me semble.

— P'têt bien que j'en ferai construire aussi un

— ? ? ?

— Ben quoi ! Le cabinet dont vous parliez avec M. le maire... y a pas d'égout dans le pays !

Dr M. BRIET



LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES

Confidence reçue d'une cliente peu réjouie d'être engrossée et sollicitant le départ de son hôte importun.

— C'est que voilà, Monsieur, j'ai un commerce, la crise nous a fortement touchés et cependant je voudrais faire honneur à mes affaires...

Comme quoi, une fois de plus Vénus et Mercure ont des intérêts communs.

I. P. K.

Les coudes sur la Table...

par Gaston DERYS membre de l'Académie des Gastronomes.

LA DUCHESSE

Les routes du Limousin serpentent au flanc de vallées pittoresques ; il est difficile, à moins de chercher délibérément à se rompre le cou, d'y faire de la vitesse.

Hubert, cependant, lançait sa vingt-quatre chevaux sur ces rampes à une allure aussi dangereuse pour lui-même que pour les piétons, mais il était parti de Paris à six heures du matin et voulait arriver pour déjeuner chez son oncle Adrien, qui habite une jolie petite ville des environs de Limoges. Il allait être midi et il n'avait plus que quatre kilomètres à courir.

Soudain, dans un virage, il se trouva devant une petite charrette à âne que conduisait une grosse dame. L'âne prit peur, rua et Hubert vit la grosse dame projetée sur un talus.

Il courut au secours de sa victime, qui n'était que légèrement contusionnée, mais à qui la peur enlevait presque l'usage de ses sens. Il la mena jusqu'à sa voiture, lui fit boire une gorgée de cognac et lui offrit de la reconduire chez elle, tandis qu'il laisserait la charrette et l'ânon dans cette ferme qu'on apercevait à cent mètres de là.

Tout s'arrangeait à merveille : la dame de la charrette connaissait la fermière et elle habitait précisément La Geneviève, le pays de son oncle.

Elle paraissait de bonne bourgeoisie. Sa mise était cossue, ses allures distinguées, avec un rien de familier qui ne manquait pas de piquant. Sans doute, connaissait-elle l'oncle Adrien et tante Mélanie.

Hubert lui parla de ses parents.

— Mon oncle est le meilleur homme de la terre, mais il a une manie bien ennuyeuse : il veut me marier. Et à chacun de mes séjours, il me présente quelque héritière...

— Il faudra quand même vous décider à faire une fin... En attendant, venez me voir... J'habite, rue de l'Eglise-Neuve, au 22... Je donne de petites soirées... Je vous présenterai des jeunes personnes et vous pourrez danser et flirter sans tomber dans le guet-apens du mariage...

Mais on entrait dans La Geneviève.

Hubert poussa une exclamation : il venait de reconnaître sa tante qui sortait de la boutique d'un pâtissier. Il stoppa, courut l'embrasser, lui expliqua en quelques mots la présence d'une voyageuse dans sa voiture.

— Comment, madame, mon sacripant de neveu a failli causer un pareil malheur Mais vous allez venir prendre un verre de porto à la maison pour vous remettre...

La tante était curieuse. Qui était donc cette dame si avenante qu'elle n'avait jamais vue à La Geneviève ? Il fallut qu'elle entrât chez tante Mélanie.

Quand l'oncle revint du café de la *Boule d'Or*, où il faisait sa partie de belote quotidienne, il eut un sursaut.

— Je te présente, lui dit sa femme, une dame charmante que ton neveu a manqué d'écraser... Je ne la connaissais pas et je le regrette... Je l'ai invitée à déjeuner...

Au bout de quelques instants, l'oncle Adrien se leva, cramoisi, faisant signe à son neveu de le suivre.

— Mon garçon, dit-il, tremblant de colère contenue, je te déshérite ! Comment, tu as osé amener la Duchesse dans une maison respectable !... La Duchesse va dîner à la table de ta tante ! Je suis déshonoré !...

— La Duchesse ? fit Hubert, ahuri.

— Une femme qui tient une maison que... qui... enfin, avec un gros numéro comme enseigne...

— Pardon, mon oncle, dit froidement Hubert, si vous connaissez si bien la Duchesse, c'est que vous fréquentez chez elle...

— Pas un mot à ta tante, surtout, galopin ! fit l'oncle radouci. Sinon, je te déshérite pour de bon !



SARCELLES A LA MODE DES DUCS

En l'honneur de celle que l'on appelle la Duchesse de La Geneviève, en raison de la distinction de ses manières, voici une recette ducale, attribuée au duc Charles IV de Lorraine.

Choisissez de jeunes sarcelles d'étang; plumez-les, videz-les, flambez-les légèrement.

Après les avoir nettoyées, maniez une demi-livre de beurre avec du sel, du poivre et de la muscade rapée. Insérez cet assaisonnement dans le corps des sarcelles. Troussez-les et faites-les cuire à la broche, enveloppées dans du papier beurré. Au moment de servir, débridez-les. Faites sortir le beurre de leur corps. Dressez-les sur votre plat et mettez pour sauce un roux au vin du Toulois dans lequel vous pressez le jus d'un citron.



IL Y A DE L'ERREUR

— On te demande si tu oimes le Mossenet et tu réponds que tu préfères le gorgonzolo ! Mois le Massenet ce n'est pos un fromage. C'est une sorte de massepain, voyons ! (Dessin inèdit de Lecomte)



— J'ai le rhume des foins, père Antoine...

— Il fout soigner ça...

— Oui, mois je suis fouchée !

(Dessin inèdit de Clem.)

RÉGULARITÉ

— Vous foites-vous bien masser deux fois por jour ?

— Vous porlez, docteur ! Je prends le métro motin et soir !

(Dessin inèdit de Luc Cyl.)

— Il n'y a pas de doute, vous avez une angine de Vincent...
— Oh, la rosse... Y m'a dit qu'il s'appelait Henri...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



— Le professeur Mesikoff, Madame, l'illustre praticien des greffes intersticielles.

— J'ai beaucoup goûté vos travaux, docteur.

(Dessin inédit de B. A. F.)



LES COLLECTIONNEURS

— Cette pièce unique présente la particularité que l'effigie de Louis XI y affecte la forme du profil de Napoléon III.

(Dessin inédit de Pierre Farinole)

THÉRAPEUTIQUE FUNÉRAIRE

par Docteur E. BOURGUET



Depuis le P. C. N. mon ami Chevrez gîtait au Courreau dans un étroit immeuble qu'habitaient aussi les propriétaires, Mme et M. Dronte.

Ces Dronte avaient exploité durant sept lustres, un magasin de vannerie-boissellerie à proximité du Vieux-Marché de Lormières. Ils avaient réalisé dans ce paisible commerce d'assez sérieuses économies et acquis en outre cette maison du bas quartier, à proximité du square neuf, vierge encore d'artistiques fontes et poteries.

Ils s'étaient retirés là après la vente de leur fonds. Mais lorsqu'on a pendant trente ans manipulé, classé et reclassé, poli, verni et réparé mille et un objets de vannerie et de tabletterie et vendu sans répit ni trêve, il est fort difficile de s'adapter au nonchaloir, à l'oisiveté, au farniente de la retraite.

Bien plus, nouveau venu dans ce quartier, M. Dronte ne parvenait pas à s'y acclimater. Les artisans et les marchands d'après-guerre n'ont plus hélas ! la mentalité de leurs prédécesseurs. L'affabilité, la courtoisie, la quasi servilité, la verbosité de rigueur, autrefois, dans le petit négoce, ont fait place à je ne sais quelle brusquerie incivile dans l'accueil et le discours, qui décourage les plus amènes et déconcerte les vieillards.

Partant, M. Dronte ne s'était lié d'amitié avec aucun de ses collègues du Courreau. Très sobre il ignorait les bars et cafés du quartier, et assez peu curieux de nature ne prisait guère le ciné, enfin, le cabinet de lecture, tout proche de sa maison, ne l'attirait nullement. L'ennui ne devait pas tarder à tarauder le bonhomme, altérant insidieusement son heureux caractère et, sournoisement, s'en prenant à sa belle santé.

Chevrez, qui vivait avec lui dans les meilleurs termes, s'inquiéta bientôt de quelques symptômes tant physiques que moraux, survenus chez son propriétaire. Il me fit part de ses craintes et m'invita à l'aider dans la recherche de saines et efficaces distractions pour son malheureux ami. Nos maigres trouvailles se heurtèrent à l'invariable indifférence du retraité, à l'inévitable et prompt désenchantement qui suivait tout essai.

Un après-midi de mai, au retour de la Faculté, une ondée nous fit pénétrer brusquement, Chevrez et moi, dans l'entrebâillement d'une porte cochère tendue de noires draperies timbrées d'un cartouche à blanche initiale.

Dans le couloir désert se trouvait la petite table à napperon noir, avec encrier, porte-plume et main de papier, qu'il est d'usage, à Lormières, de dresser dans le couloir ou le corridor de toute maison en deuil. Chevrez lut le nom du défunt (un M. Rose, architecte) et écrivit quelques mots sur la main de papier.

A quelques jours de là, alors que nous musions tous deux dans le vieux Lormières, Chevrez me quitta à deux reprises pour aller griffonner encore, au delà d'identiques draperies encadrant des portes, sur d'identiques feuillets mis à la disposition des passants.

A son retour, Chevrez m'expliqua que M. Dronte avait bien reçu le faire-part de l'architecte Rose — qu'il ne connaissait nullement d'ailleurs, mais qu'il savait avoir dressé le plan de sa propre maison du Courreau — et qu'il avait cru devoir assister à ses obsèques, en réponse à l'envoi du mortuaire avis.

Fort de ce premier et heureux résultat, Chevrez s'était décidé à inscrire de nouveau M. Dronte : il allait attendre les suites de ses inscriptions répétées. Les mêmes causes produisant généralement les mêmes effets, le boissellier crut devoir, le surlendemain, accompagner à

leur dernière demeure Mmes Santerre et Guilledoux, dont les noms mêmes lui étaient, l'avant-veille, parfaitement inconnus.

Dès lors, Chevrez me pria de ne négliger aucune occasion d'inscrire le nom et l'adresse de son hôte, sur les feuillets mortuaires rencontrés au cours de mes sorties et invita à la même besogne notre camarade Gilles, dans le faubourg où logeait ce dernier. Nous ne faillîmes point à cette œuvre pie.

Au bout de six mois, M. Dronte avait participé aux funérailles ou autres services funèbres de trente personnes. Il faisait preuve, alors, d'une débordante activité. Sa vêture s'harmonisait avec ses nouveaux labeurs, son attitude et son allure s'imprégnaient de gravité et de quelque distinction : il avait retrouvé son appétit féroce, sa belle humeur d'autrefois et l'ennui, l'incurable ennui qui désola les premiers temps de sa transplantation au Courreau s'était totalement dissipé.

Deux ans après le début de cet essai de thérapeutique funéraire, imaginé et tenté par Chevrez, M. Dronte poursuivait infatigablement son rôle d'assistant endeuillé ! Ses relations nouées dans les lents cortèges et les longues théories, au cours d'interminables cérémonies funèbres, étaient nombreuses, sa courtoisie et sa civilité natives avaient beaucoup contribué d'ailleurs à leur extension et à leur affermissement. Sa connaissance plus que parfaite des voies urbaines, des divers quartiers de Lormières, de ses îles et îlots l'avait tout naturellement porté à la vice-présidence du Syndicat d'Initiative du lieu.

Les quasi-quotidiens séjours dans les églises et chapelles éveillèrent bientôt chez ce boissellier, des goûts archéologiques au moins inattendus. Quand nous quittâmes Lormières, M. Dronte terminait un mémoire sur les stalles et les vitraux de Saint-Exupère, qui lui ouvrait, six mois après, toutes grandes, les portes de l'Académie des Lettres, Sciences et Arts du chef-lieu.

Docteur E. BOURGUET.



A BORD

— Mon mari a un mal de mer épouvantable !... où est le médecin du bord ?
— Le voici...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



DIAGNOSTIC

— Et sait-on de quoi est mort l'organiste ?
— Victime du devoir, ma chère, d'une encéphalite liturgique !

(Dessin inédit de Bospla)

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

3me ANNÉE - Nº 59 SAINT NICOLAS 5 DÉCEMBRE 1936

Ridendo



Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, Gaston DERYS, PIERRE DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Géo LONDON, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles ROYER, SHERIDAN, René SINN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOIS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, ORDNER, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, ZIG BRUNNER, Etc...

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

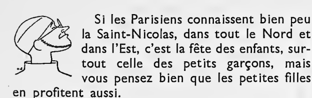
La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

(Illustrations de J. Touchet.

par Robert DIEUDONNÉ



Si les Parisiens connaissent bien peu la Saint-Nicolas, dans tout le Nord et dans l'Est, c'est la fête des enfants, surtout celle des petits garçons, mais vous pensez bien que les petites filles en profitent aussi.

C'est à quoi je pensais l'autre matin, en calculant



ce qu'allaient nous coûter Noël et le Premier Janvier. Je me disais, en bénissant le ciel, que si les jeunes femmes de notre entourage savaient que la Saint-Nicolas est une occasion de recevoir des cadeaux, elles ne manqueraient pas de la mettre à la mode, — non point tant par dévotion que pour en profiter.

J'ai appris aussi que ce sont les Chinois qui ont pris l'habitude d'échanger à toute occasion des compliments et des cadeaux.

Pour les compliments, en se forçant un peu, on y arrive tout de même ; mais pour les cadeaux, les Célestes auraient aussi bien fait de rester tranquilles. Que l'on donne des jouets à des gosses qui les désirent, ça peut aller, mais quand je vois des couples qui n'ont aucune affection les uns pour les autres se croire obligés d'échanger des paquets de bonbons ou des gerbes de fleurs, je me demande ce qu'ils attendent pour supprimer une tradition aussi sotte et aussi ruineuse, moins et moins égal zéro.

Mais j'anticipe, car si je vous dis aujourd'hui, à propos de la Saint-Nicolas, tout ce que j'ai sur le cœur, il ne me restera plus rien à vous raconter pour Noël.

D'ailleurs, je crois que nos aînés ont pris le prétexte des étrennes pour limiter les dégâts.

J'ai connu, il y a déjà bigrement longtemps,— comme le temps passe ! — une petite amie charmante et dirai-je primesautière, qui m'avait déclaré :

— C'est vraiment bête, entre nous, de nous faire des cadeaux pour le Jour de l'An, juste au moment où l'on en reçoit de tout le monde. J'aime bien mieux que tu me donnes quelque chose, dans le courant de l'année, quand j'en aurai besoin.

Et j'ai été touché aux larmes d'un aussi bon sentiment.

Seulement, à partir de ce moment-là, mon amie a eu besoin de quelque chose tous les quinze jours, et quand je me faisais un peu tirer l'oreille parce qu'à cette époque, les temps étaient déjà assez durs, elle croisait avec indignation ses bras harmonieux, sur sa jeune poitrine et s'écriait :

— Dis donc, mon petit, tu as un certain culot ! tu oublies que tu ne m'as pas donné d'étrennes !



L'année suivante, j'ai pris la précaution de lui donner des étrennes, mais je dois avouer que cela n'a pas changé grand'chose.

■ ■ ■

Mais c'était tout de même le bon temps.

Car Dorgelès, dans son livre sur le temps où il était Montmartrois, a l'air de déclarer que la jeunesse n'est pas une aussi belle chose que l'on l'imagine, parce

qu'elle comporte pour beaucoup une incertitude et des privations.

Je ne sais pas comment réagissent les jeunes hommes d'aujourd'hui, qui manifestent une certaine rancune à ceux de leurs aînés qui ont plus ou moins bien réussi. Mais nous aussi, nous avons mangé de la vache enragée, nous avons connu



des commencements affreusement difficiles, — je ne vous le fais pas dire, — et cependant, même quand on avait tout juste deux sous pour acheter du tabac trop humide, dans un cornet en papier de journal, on ne se croyait pas des victimes.

On allait se réfugier autour du poêle d'un copain qui était peintre, un peintre qui avait de quoi acheter juste assez de charbon pour que l'eau ne gelât pas dans son atelier ; on se racontait des histoires, on pelotait de petites mômes, on ne croyait pas que l'on serait un jour de grands hommes, mais on pensait, puisque d'autres, avant nous, avaient fait leur vie, que nous ferions la nôtre, tant bien que mal. Ce n'était pas une résignation prématurée, mais autour de 1900, nous n'imaginions pas des réussites si promptes. Nous connaissons le petit boutiquier qui avait mis quarante ans à gagner de quoi ne pas mourir de faim sur ses vieux jours, et même le grand écrivain qui finissait, comme Leconte de Lisle, en gagnant tout juste les modestes appointements d'un bibliothécaire au Sénat.

Quelquefois, un ami médecin venait parmi nous. Il était vêtu d'une redingote et d'un chapeau haut-de-forme. Il avait grimpé cent étages dans sa matinée, cent étages des maisons puantes du ghetto du quartier Saint-Paul. Rabuel aussi était des nôtres, Rabuel qui était interne à Broussais et qui est mort tout juste le jour où il était parvenu à s'établir, d'une diphtérie attrapée à un gosse qu'il soignait.

Mais comme nous étions gais ! Comme les pires embêtements nous paraissaient légers, justement parce que nous avions vingt ans, vingt-cinq ans et tant d'insouciance devant nous ! Quand je me retourne vers ma jeunesse, j'oublie tout ce qui n'est pas cette joie, cette confiance et ces satisfactions que l'on devait à des amours passagères ou à des réussites insignifiantes. J'ai eu un acte joué quand j'avais vingt-quatre ans, il m'a rapporté 920 francs. Je n'ai pas éprouvé depuis ce jour-là l'impression d'une réussite si complète. La jeunesse c'est un trésor que l'on dissipe irrévocablement, et je suis au regret de penser que Voronof lui-même n'y peut rien. Il ne faut pas dire non plus « Avoir vingt ans et savoir ce que je sais ! » Mais non ! Mais non ! C'est justement parce qu'elle ne sait rien que la jeunesse est merveilleuse. Si elle savait ce que nous savons, elle serait glacée, avec des craintes, des soucis, des préoccupations. C'est peut-être justement parce qu'elle en sait trop, qu'elle a trop entendu de regrets et de gémissements que la jeunesse d'aujourd'hui n'a plus cette admirable flamme. Est-ce que les jeunes gens d'aujourd'hui ne se croiraient pas plus malins que leurs aînés. Ce serait la fin de tout.

Mais je ne veux pas, moi aussi, avoir l'air de mâcher du fiel, puisqu'à mon âge, je crois encore à l'avenir. J'ai vu récemment deux gamins, — elle a dix-huit ans, il en a vingt, — que l'on a mariés en toute hâte parce que la petite allait avoir un gosse. Tout juste si le ventre ne bombait sous la robe blanche, que, pour le quartier et la famille, elle devait porter.

La famille a trouvé une petite situation dans le Midi au jeune marié. Le jeune ménage ne reviendra à Paris que dans deux ans, quand les dates seront assez embrouillées pour qu'on ne s'y reconnaisse plus. La petite mariée m'a fait ses confidences.

— Eh bien quoi, en voilà des histoires ! Quelques jours plus tôt, quelques jours plus tard...

— Mais si vous ne vous étiez pas plu ?... Si ton fiancé avait rendu sa parole.

Elle haussa les épaules :

— Valait peut-être mieux s'apercevoir que l'on ne se plaisait pas avant qu'après le mariage...

— Mais le petiot ?

— Eh bien, mon Dieu, il n'en serait pas mort. Evidemment, ça aurait fait bien des chichis dans la famille...

Puis, après un instant de réflexion, la petite mère m'a dit encore :

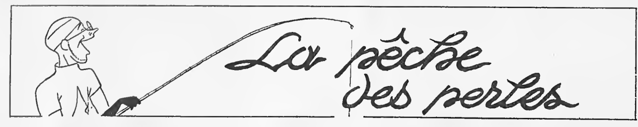
— Vous ne croyez pas qu'une femme doit parfois connaître une grande joie d'avoir un enfant, avec l'impression qu'il n'appartient qu'à elle, et même qu'elle l'a fait toute seule...

Je ne dis pas le contraire, mais d'ici que les bonnes gens admettent cela, — et même la petite mariée quand elle aura quarante ans ! — il est peut-être préférable, si l'on veut garder l'estime d'une famille bourgeoise, de ne pas lancer de pareilles opinions dans les dîners du dimanche, chez la marquise ou chez la tante Sophie.

Robert DIEUDONNÉ.

— ... Et ils ont le culot d'appeler ça une maladie secrète !

(Dessin inédit de Schem.)



PERLES TROUVÉES DANS DES COMPOSITIONS D'ÉLÈVES DE LA CROIX-ROUGE

- Les symptômes des fractures sont : la douleur, l'impotence, le crépitement, la mobilité anormale (le crépitement est pour le docteur).
- Quand on plâtre, on laisse une petite fenêtre pour regarder si ça guérit bien.
- Si pour une raison le périoste ne réagit pas, on essayera de l'irriter par des clous que l'on enverra sur les bords de la brèche.
- Quelquefois le périoste lui-même se met dans la brèche et empêche les cellules de se former. Le docteur arrangera ça.
- Le poumon, organe principal de l'appareil respiratoire, est une masse spongieuse ayant la forme d'un cône dont la pointe est dirigée vers le bas.
- Le poumon sain laisse entendre un bruit sonore comme celui d'un tonneau vide, tandis que le poumon malade laisse entendre un bruit semblable à celui d'un tonneau plein.
- En tapant sur le poumon sain, la percussion est sonore, car les alvéoles contiennent de l'air en permanence.
- Le pneumocoque est formé d'une flamme de bougie; généralement deux se regardent par leur base.
- La pneumonie est une maladie type : elle n'a de préférence ni pour l'âge ni pour le sexe.
- Si tout le lombe est pris, c'est la pneumonie lombaire.
- Si le diagnostic ne prend pas, la mort est certaine.

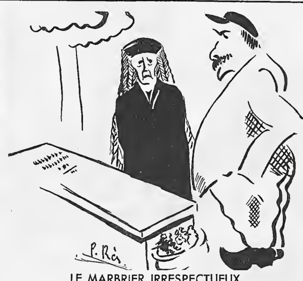
Drs. V. et H.



C'EST D'ACCORD

— Elle a été victime d'une erreur judiciaire.
— Mais pas du tout ! On l'a acquittée !
— Eh bien oui, c'est ce que je veux dire !

(Dessin inédit de Lecomte.)



LE MARBRIER IRRESPECTUEUX

— Ce n'est tout de même pas parce que mon pauvre mari est mort d'excès de boisson pour lui faire une dalle en pente.

(Dessin inédit de Pierre Rès.)



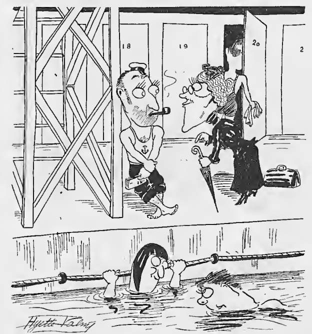
— Oh ! la ! la ! Ce que j'en ai assez de regarder la feuille à l'envers !

(Dessin inédit de Schem.)



— C'est pour un coupé sans doute ?

(Dessin inédit de Lep.)



— Pour un bain sulfureux, c'est bien ici n'est-ce pas ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)



de la dernière couvée

par Pierre Descaves

(Illustrations de TITA.)

DÉFENSE PASSIVE

Praticien avantageusement apprécié, le docteur Que... est affligé d'une épouse extrêmement jalouse.

Or, pour se libérer deux fois par mois, le Dr. Que... a invoqué auprès de sa femme un artifice ; les mardis, tous les quinze jours, il doit présider une réunion de techniciens à propos de la défense passive.



Mais en fait de défense passive, le brave Dr Que... se livre plutôt à des attaques actives sur une charmante artiste actuellement l'élue de son cœur.

Le « coup » de la défense passive a fait en tout cas le tour du Corps Médical, qui admire l'ingéniosité de ce galant confrère, si sensible aux sirènes de notre scène.

Il reste à souhaiter que le truc ne s'évente pas !

■ ■ ■

LETTRES... DE CACHET

Cet acteur plein de talent et par ailleurs sympathique se fait toujours tirer longuement l'oreille quand il s'agit de régler ses honoraires médicaux.

Le Dr Pont... qui le soigne pour la gorge doit régulièrement recourir à un homme d'affaires pour que Rai... se mette en règle avec lui.

Et cela n'empêche pas les deux hommes d'avoir l'un pour l'autre beaucoup d'estime. L'acteur en question disait d'ailleurs fort plaisamment au sujet de ses règlements difficiles :

— Moi, je trouve toujours que les honoraires du docteur ont trop de... cachet ; et lui estime que mes cachets sont faits pour payer ses honoraires !

Situation, on le voit, insoluble !

LE PREMIER ACTE

Cette gentille et blonde comédienne a beaucoup tourné autour du Dr Jo... qui a connu l'an dernier un retentissant succès théâtral et qui prépare une nouvelle pièce.

Mlle R... espérait bien décrocher un rôle dans cette nouvelle production historique. Et elle se fit très, très caressante avec le médecin-auteur. Mais celui-ci ferma les yeux si l'on peut dire et se défendit bien...

On disait l'autre jour devant Mlle R...

— Vous savez : Jo... a terminé sa pièce...

— Sa pièce a bien de la chance, soupira la jolie fille ; avec moi, il en est toujours... au premier acte !

■ ■ ■

ÉCHANGE DE BONS PROCÉDÉS

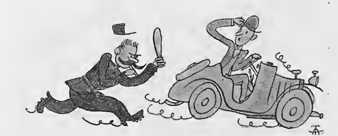
Si non erero...

C'est le docteur Rob... qui conte cette histoire.

Il est six heures du soir. Le docteur, au volant de sa voiture, revient de banlieue à toute vitesse. A proximité de l'Etoile, un agent le siffle. La voiture stoppe. Et l'agent de la force publique lui demande ses papiers. Le docteur s'exécute.

— Alors ! fait l'agent, vous êtes médecin...

Et sur un ton familier la conversation s'engage et le docteur Rob... donne au brave agent une véritable



consultation pour lui, sa femme, sa belle-mère, ses enfants.

— C'est bon ! fait à la fin le gardien de la paix. Vous pouvez partir... Je ne fais pas de contravention. Et même si quelque chose vous fait plaisir, dites-le-moi. Voulez-vous quelque chose ?...

— Oui, fait le docteur Rob..., votre sifflet !



— Alors, combien docteur ?
— 200 francs madame.

(Dessin inédit de Iratchet.)



POUR LES GRANDS ET PETITS

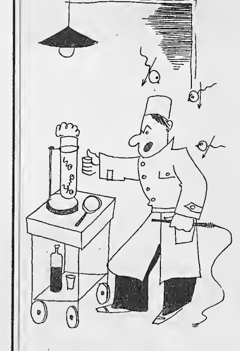
LE MICROBE

DE CHARLES RICHET.



Eh bien ! te voilà donc, source de tant de larmes,
Monstre chétif et malfaisant,
Tu n'éviteras plus mes armes
Et je suis ton maître à présent.
Vainement, tu voulais cacher ton petit être
Au sein de l'immense univers,
J'ai su par des moyens divers
Te deviner et te connaître.
J'ai surpris les secrets mystères de ton sort
Et je vais, en détail, conter toute ta vie,
Les lois de ta naissance et les lois de ta mort,
Demain, le monde entier va me porter envie.
Car ce triomphe incontesté
Fournit une preuve nouvelle
Que le savoir humain ne peut être arrêté
Et que tout devant lui s'éclaire et se révèle.

Ainsi parlait un professeur fameux,
Drapé dans son succès ainsi que dans sa robe,
Il apostrophait un microbe
Et l'orgueil l'enivrait comme un encens fameux.



Mais, emporté par sa victoire
Il ne s'était pas aperçu
Que l'objet même de sa gloire
L'envahissait à son insu.
Par une invisible ouverture,
L'atome infime était entré,
Infectant de sa vie impure,
Le corps qu'il avait pénétré.
C'en est fait, il a pris sa course,
Les trésors du savoir humain
Pour l'arrêter sont sans ressources
Et le triomphateur mourut le lendemain.

Et nous, nous conclurons de ce trépas funeste
Qu'on n'est jamais trop grand pour n'être pas modeste.

CHARLES RICHET.

— Vous voyagez en 2me classe avec un billet de 3me.
— Ben quoi !... ça se voit donc pas que je suis une déclassée ?

(Dessin inédit de Hyette Valmy.)

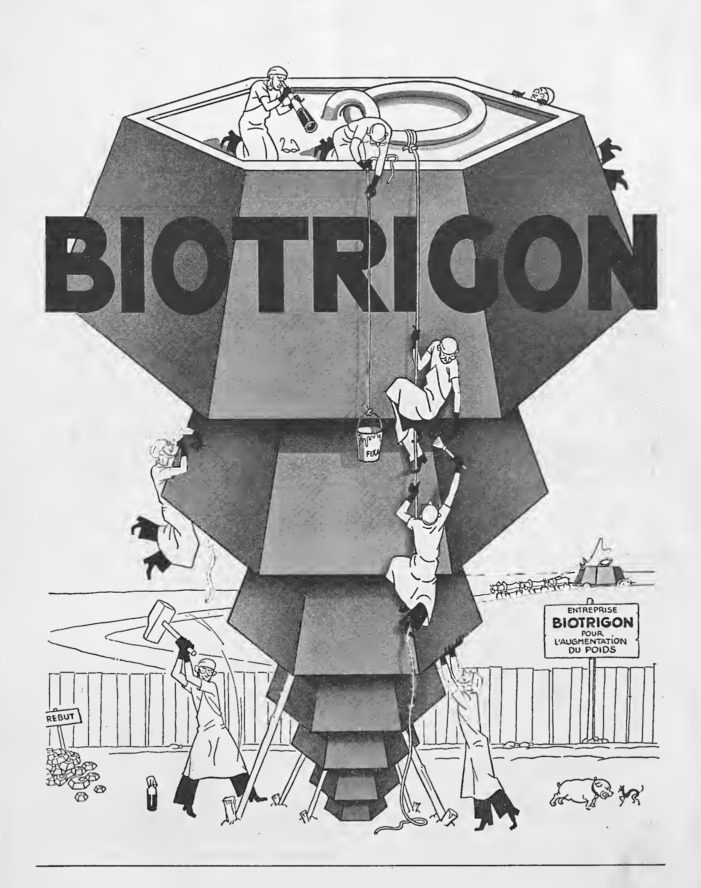
HUMOUR D'AUTREFOIS...

Nos chirurgiens modernes accomplissent chaque jour de véritables miracles. Leur habileté dépasse toute imagination. Mais il faut bien reconnaître que cette pratique quotidienne rend peu à peu leurs gestes automatiques, et que, leur attention étant souvent ailleurs, de fâcheuses erreurs peuvent en résulter. C'est ainsi que l'on parle à mots couverts d'une effrayante distraction qui coûta la vie à un malade dans un très grand hôpital parisien.

Il s'agissait pourtant d'une opération infiniment simple. Le chirurgien n'avait qu'à couper un doigt, un simple doigt, et c'est, on peut le croire, cette insignifiance même de l'opération qui entraîna l'accident. Après avoir coupé le doigt, le chirurgien aurait dû, suivant l'habitude, jeter ce membre amputé et renvoyer le malade. Par suite, je le répète, d'une invraisemblable distraction, « il garda le doigt et jeta le malade ». Lorsqu'il s'aperçut de son erreur, il était malheureusement trop tard.

Décidément la vie quotidienne est faite d'absurdités.

PAWLOWSKI.


BIOTRIGON
FIXA
ENTREPRISE
BIOTRIGON
POUR
L'AUGMENTATION
DU POIDS
REBUT



LE DOCTEUR CÉLICE

Dès notre entrée, il nous a déclaré :

— J'aime « Ridendo » parce qu'il amuse sans médire.

Parade spirituelle contre la rosserie dont le stylo de Ridendo-scribe ou le crayon de Ridendo-dessinateur pourrait menacer la victime !

Mais comme « Ridendo » aime mieux traiter le corps médical par les onguents que par le vitriol, pourquoi changerait-il de procédé pour le docteur Célice, homme aimable, blond et souriant ?

***

Sa famille compte en lui son cinquième médecin : ce n'est pas une famille, mais une faculté de médecine et même de pharmacie, car il y a eu des Célice qui ont été potards. Et peut-être une si belle lignée se continuera-t-elle quand les quatre fillettes du docteur Célice auront l'âge d'aborder le P. C. N.

Né de papa lorrain et de maman bourbonnaise, il a vu le jour à Montluçon, il a fait ses études à Nîmes, il chasse en Normandie et exerce à Paris.

Mais la ville qu'il connaît le mieux c'est Limoges.

Il n'y a pourtant jamais mis les pieds. (Il y a quelques personnes qui, depuis la guerre, souhaiteraient être dans son cas !) Mais il a fait campagne dans les rangs du 63e R. I., régiment de Limousins qui lui ont tant de fois vanté les charmes de leur ville, décrit ses coins et ses recoins qu'il connaît mieux que le guide du Touring-Club, la cité des oreilles fendues.

En France, dit-on, tout finit par des chansons. A plus forte raison, en salle de garde. Et à leur dernier banquet, ses internes

Ont consacré leurs vers
Pleins de verve et malice
Aux anodins travers
Du bon docteur Célice.

— J'ai vu paraître mon sosie, le chapeau en arrière, car depuis l'âge de deux ans, c'est un fait que je porte le chapeau en arrière. J'ai retrouvé une photo me montrant tout gamin, coiffé d'un galurin de paille qui me faisait une auréole.

Et le docteur Célice ajoute d'un ton modeste :

— ... Une auréole que je n'aurai jamais autrement.

Il n'a pas besoin de nous la montrer, sa photo. Nous en avons tous de semblables de ces images touchantes et désuètes, dans l'album du salon que l'on feuillette en rigolant, les jours de pluie : sur ces photos-là, si beaux que nous soyons devenus par la suite, il semble toujours que nous ayons appartenu à cette époque à la famille Fenouillard.

Les ans ont passé, mais en la diversité des choses et des gens et malgré la diversité de ses couvre-chefs, le docteur Célice est resté fidèle au coup du chapeau.

Ce n'est pas une mode, mais une habitude.

Et quand il entre quelque part, il fait claquer la porte. Ça c'est un trait de caractère.

***

Il se définit lui-même : un caractère entier.

Et, en vérité, quoiqu'il soit aimable et souriant, c'est un monsieur qui a l'air de savoir avec esprit ce qu'il veut... et ce qu'il ne veut pas.

Pas de spécialisation à outrance, déclara-t-il : le spécialiste est un cheval de picador.

Pas de chapelle littéraire, artistique ou médicale, proclame-t-il : A bas les syndicats d'admiration mutuelle !

Mais la sensibilité transparaît sous l'ironiste, lorsqu'il nous parle de ses visites, comme médecin assistant, dans cette invraisemblable jungle qu'est la zone, cour des miracles du XXe siècle, grande truanderie de la crasse, de la misère, patrie des poux, des punaises et des morpions.

Où vint peut-être au monde
En la gadoue immonde
L'illustre Ferdinand
Qui vous fait un roman
Avec de la... vermine
Et le signe Céline.

— Pas plus tard que la semaine dernière, précise-t-il, j'y ai vu une femme prendre sa vieille mère paralytique par la peau du dos, à pleine main comme un chat !



((Dessin inédit de Bi's)

DOCTEUR CÉLICE

Et il évoque aussi le souvenir de l'ancien hôpital Bichat, celui de la porte Saint-Ouen, aux baraques misérables que hantait tout un peuple de chiffonniers.

— Avec eux, du moins, on avait la certitude que chacun avait sa maladie, sa maladie véritable. Là, pas de resquilleurs comme dans certains hôpitaux du Centre. C'était nature.

En fait de faux malades, le docteur Célice a eu dans sa clientèle, une loufoque — qui aurait pu être la fille aussi bien de Racine que de Molière. Elle souffrait de deux maux tenaces : le mal de plaider et la peur d'être malade. Elle intentait des procès à toute sa famille et partageait son temps entre le cabinet de son avocat et le cabinet de son médecin : du Code au Codex.

Le docteur Célice voyait donc apparaître périodiquement sa chicanette, nantie d'une maladie nouvelle. En fait de procès, tous les membres de sa famille y passèrent. Mais en fait de maladies imaginaires, tous ses organes y passèrent aussi. Chaque fois c'était le même scénario : auscultation, diagnostic,bonnes paroles, ordonnance modérée — juste ce qu'il fallait de médicaments pour inspirer confiance — et la voilà repartie.

Le docteur Célice n'osait pas la renvoyer : elle eut été capable de lui faire un procès, la mâtine! Aussi, la comédie dura longtemps. Et pour prendre patience, il n'eut qu'une ressource : répéter philosophiquement cette formule que lui a léguée son ancien maître le professeur Dejouy :

« Comme disait le professeur de La Palisse dans ses immortelles cliniques : les cas exceptionnels sont rares. »

RIDENDO.

UN CAS SINGULIER



— Eh bien, est-ce un garçon ou une fille ?

— Il est si petit, si petit, que le docteur n'ose pas encore se prononcer !

(Dessin inédit de Pavis.)

Collaborez, amis lecteurs !

Coup de téléphone : Venez vite, mon mari est gravement malade.

Une heure après, j'arrive.

La femme se précipite sur moi :

— Vous arrivez trop tard, docteur.

— Alors, lui dis-je, votre mari est mort ?

— Eh non, docteur, il est parti arracher ses topinambours.

Dr Louis EPAGNEUL.



Une jeune femme, aux appas manifestement plus développés que l'intellect, me confie un jour son inquiétude de voir son abdomen augmenter de volume. Je conclus rapidement à une grossesse de cinq mois environ. La jeune personne me répond calmement :

— Ah, ça, docteur, c'est impossible !

— Pourquoi donc ?

— Mais je ne suis pas mariée !

Devant cette tranquille assurance, pris de doute, je vérifie mon premier examen, un peu hâtif. Bruits du cœur perçus, je réitère mon diagnostic. La dame se fâche :

— Mais puisque je vous dis que je ne suis pas mariée !

— Mais enfin, dis-je, vous avez un ami?

— Oui.

— Vous avez eu des relations avec lui?

— Oui.

— Eh bien, alors, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que vous soyiez enceinte !

Si je ne fus pas traité d'idiot, c'est tout juste. La demoiselle partit en claquant la porte. Elle était convaincue qu'elle pouvait s'ébattre joyeusement sans danger, du moment que le curé n'avait pas béni son union.

Dr O'VER.



— Monsieur, c'est pour une grossesse.

— Déshabillez - vous, dis-je à la brave femme qui m'a ainsi bien précisé son diagnostic.

Comme à regret, elle enlève son corsage.

— Mais, Madame, enlevez tout.

« Enlevez corset, pantalon.

La brave femme a l'air stupéfaite.

Enfin, je la fais monter sur la table d'examen.

Je la palpe longuement, et je lui dis :

— Mais, Madame, vous vous trompez, il n'y a pas de grosseur, vous n'êtes pas enceinte.

A quoi elle répond :

— Mais je le sais bien, docteur, mais je viens pour me faire enlever cette petite grossesse que j'ai sur la tête.

Et, du doigt, elle me montre une loupe !

Dr L. EPAGNEUL.

ON BADINE...

— Et celui-là ?

— Une hernie... au portefeuille.

— ...Et vous allez l'étrangler, naturellement !

(Docteur S.)



— Mais Mansieur le Garde, naus ne pêchans pas.

(Dessin inédit de Julien.)



A LA SACRISTIE

— Camment Machin a-t-il pu s'amauracher d'une fille ayant si mauvais caractère ?
— Bien entendu, en tant que spécialiste des maladies de la peau, il ne pauvait épouser qu'une petite gale !

(Dessin inédit de Bosplat.)



— Alars qu'attendez-vaus pour lui prendre sa température ?
— Euh ! Dacteur !... J'ai peur dans le nair !

(Dessin inédit de Lou.)





ACCOUCHEMENT ET... FAÇON DE PARLER

— Allons, voyons... ne faites pas l'enfant...

(Dessin inédit de Ch. St-Georges.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

L'ÉCRITOIRE A SEC

Je ne suis pas de ceux qui vont à la chasse pour tuer des bêtes. J'y vais pour le plaisir de marcher par les champs ourlés de brumes bleutées, de fouler l'herbe que la gelée blanche déguise en chinchilla, pour sentir la bise piquer mes pommettes et vivifier mes poumons, pour savourer, devant un bon feu, dans une avenante auberge dont la patronne perpétue pieusement de probes traditions culinaires, un repas simple et copieux.

Et j'y vais aussi pour ouïr ces braves histoires de chasse qui amusent à la fois celui qui les débite et ceux qui les entendent, car la bonne chère nous incline vers une benoîte indulgence.

Evidemment, elles ne sont pas toutes très fraîches, mais ce sont les plus vieilles histoires, que des générations de chasseurs se repassent, qui font le plus rire.

Et puis, quelquefois, on tombe sur une neuve ! Je crois bien que c'est le cas de celle que je viens d'entendre raconter par le plus jovial de nos commissaires de police, en mangeant un merveilleux râble de lièvre à la crème.

Un vieux gentilhomme campagnard, le marquis de C..., avait invité quelques Parisiens à chasser sur ses terres. Il n'a pas mis les pieds à Paris depuis vingt ans, obligé, criblé de dettes, de se retirer en province, où un mariage confortable l'a remis à flot, mais il adore inviter des Parisiens, pour parler de ses folies passées et revivre un peu ses aventures.

Comme on revenait au château pour déjeuner, quelqu'un, je ne sais à quel propos, fit allusion à ce mode de publicité par avion traceur de lettres, qu'un constructeur d'automobiles défunt a lancé voilà une quinzaine d'années.

— Quel bonheur, s'écria le marquis, d'avoir quitté Paris avant ces sales inventions ! Si le ciel devient un panneau-réclame, où allons-nous ?

— Avouez, dit l'un de nous, que l'aviateur qui écrit dans les airs est un as de l'acrobatie !

— Bah ! fit le marquis, qui avait déjà sifflé quelques verres de Chablis au bourg, ce n'est pas si malin que ça ! Tenez, je vous parie autant de bouteilles de champagne que nous sommes de francs lurons, que je puis former des lettres, moi aussi, par une simple émission de fluide... Parfaitement !... Et tout de suite, encore !... Je vais écrire le nom de ma femme : Marie-Antoinette...

Et le marquis, se servant du fluide liquide mis à sa disposition par une prévoyante nature, se mit à faire... ce que vous devinez.

Bref, au milieu du chemin, il moulait artistiquement ses lettres.

Malheureusement, il ne sut pas, malgré le renfort des verres de Chablis, régler judicieusement le rythme de sa calligraphie, car il dut s'arrêter sur l'i d'Antoinette, faute d'encre dans son... écritoire.

— Finis le mot, Bastien, dit-il à son garde-chasse, qui était près de lui, finis le mot ! Ils nous tournent le dos, ils n'y verront rien...

— Monsieur le marquis m'excusera, répondit dignement Bastien, né de parents honnêtes mais pauvres, je n'ai guère été à l'école... Je sais à peine signer mon nom et encore, faut me tenir la main...



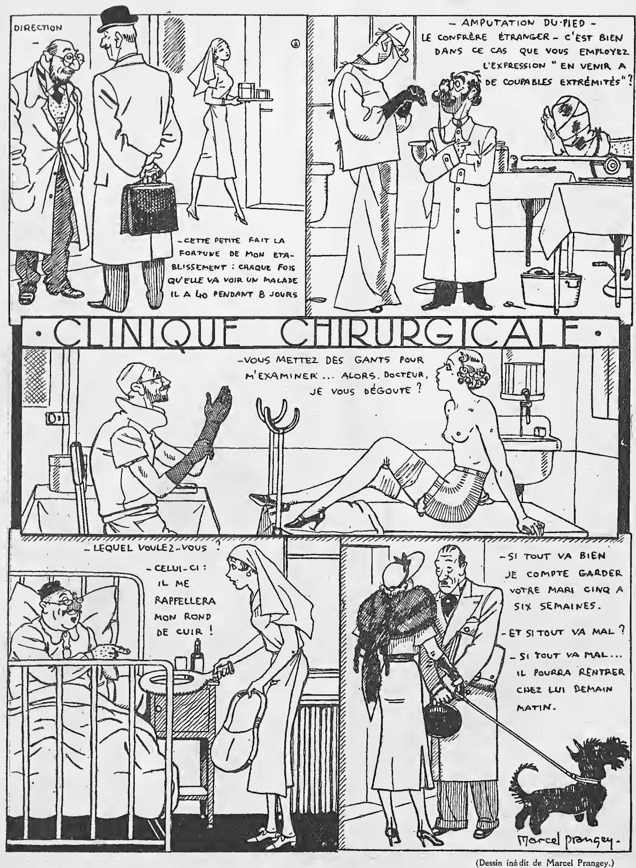
RABLE DE LIÈVRE A LA CRÈME

●

Voici la recette du râble de lièvre que nous avons savouré en même temps que cette histoire.

Faites mariner votre râble pendant deux jours dans du bon vinaigre avec sel, poivre, oignons piqués de clous de girofle, une petite branche de thym et deux feuilles de laurier. Retournez-le et arrosez-le bien.

Pour le faire cuire, enlevez-le de la marinade, faites-le égoutter. Piquez-le de fins lardons, puis placez-le dans votre lèchefrite avec 2 ou 3 petites échalotes coupées en morceaux, 80 grammes de beurre, poivre, sel et mettez-le cuire à la broche. Quand il commence à se dorer, arrosez-le d'une bonne cuillerée de crème, afin que la crème l'enveloppe bien et empêche le jus du lièvre de sortir. Répétez cette opération trois ou quatre fois.



(Dessin inédit de Marcel Prangey.)



COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX PETITS







● SIMPLE REMARQUE

Michel et Monique sont frère et sœur.

Monique a huit ans, Michel six ans.

Monique considère que son frère est un tout petit bébé et qu'une grande fille comme elle a le droit de le réprimander quand il le mérite et Dieu sait s'il le mérite souvent !

Monique est d'un naturel calme. Elle aime jouer à la poupée ; elle aime coudre et broder.

Michel au contraire est un bon petit diable qui semble avoir résolu le problème du mouvement perpétuel. Il ne se prive pas de faire enrager sa sœur.

Chaque soir avant de s'endormir, il fait mille singeries et mille gambades. Il n'est jamais aussi content que lorsqu'il peut s'échapper de la salle de bain et courir pieds nus sur le tapis pelucheux de la chambre.

Monique — très grande dame — prend des airs outrés. Mais tout de même comme elle n'est pas aveugle elle ne peut s'empêcher de jeter des regards indiscrets sur l'anatomie de Michel. Et elle constate qu'il existe entre elle et son frère une petite différence.

Mais répétons-le, c'est une grande fille et elle a gardé pour elle les réflexions que lui suggère ce menu détail.

Ce soir, Michel ne veut décidément pas s'endormir. Comme maman dans la salle de bain, se disposait à le débarbouiller, Michel s'est évadé et gambade chemise au vent devant l'armoire à glace.

Maman furibonde crie :

— Michel, veux-tu finir.

Michel rit aux éclats.

— Michel, j'appelle ton père !

Peine perdue. Maman alors bondit hors de la salle de bain.

— N'as-tu pas honte de te montrer tout nu ! Tu sais que c'est très laid !

— Oh ! oui, susurre Monique, du fond de son petit lit blanc, surtout quand on n'est pas fait comme tout le monde !...

● PRÉCISIONS

Suzon a dix ans. C'est presqu'une jeune fille ou du moins, elle le croit.

Elle ne se met pas encore de rouge aux lèvres, de la poudre de riz et du noir aux yeux comme maman, mais elle prend le plus vif intérêt à l'aspect physique de sa petite personne. Elle sait que les glaces sont faites pour s'y regarder et, dame, elle s'y regarde tant qu'elle peut.

Quand elle discute avec ses petites amies des mérites de la maîtresse ou de la coupe de sa prochaine robe, elle lance des « oui, ma chère » péremptoires et tout à fait sérieux.

Elle a dix ans, mais elle sait déjà qu'un monsieur, quand il veut faire plaisir à une dame l'embrasse sur la bouche « oui, ma chère comme au cinéma ! »

Un jour, Suzon, en revenant de l'école se réfugie toute bouleversée, toute haletante sur les genoux maternels :

— Tu sais maman, ce qu'elles m'ont dit à l'école?

— Quoi donc ma chérie ?

— Elles disent comme ça que la maîtresse a un petit bébé dans son ventre. C'est vrai, dis maman ?

— Oui, c'est vrai, dit la maman qui juge opportun de lever un coin du voile... Oui et c'est pourquoi il faut bien aimer sa maman.

La conversation en est restée là. Mais Suzon reste perplexe : comme la nature est curieuse tout de même.

Elle n'ose pas poser de questions mais elle ouvre toutes grandes ses oreilles dès qu'elle entend la moindre allusion au troublant mystère.

Quelques jours plus tard, sous le préau, ces demoiselles de la 8e discutent avec animation du « cas » de la maîtresse.

— Oui, ma chère, c'est pour le mois prochain.



— Tu crois que ce sera un garçon, toi ?

— Oh ! moi, je n'en sais rien. Personne ne peut rien savoir. C'est ma sœur qui me l'a dit. Elle a 16 ans.

Suzon s'est approchée. C'est la plus jeune de toutes ces demoiselles bavardes.

Alors Fernande, une mijaurée qui se donne des airs d'arpète, déclare dédaigneusement :

— Va-t'en, toi, tu ne sais pas de quoi nous parlons d'abord !

— Oui je le sais.

— Ah ! tu le sais ? Eh bien ! dis-le pour voir ?

— Vous parlez du bébé de la maîtresse.

— Ah ! voui ! Et tu crois peut-être qu'elle l'a acheté !

Suzon comprend que son amour-propre est en jeu.



Elle s'enhardit :

— Je le sais bien que la maîtresse porte son bébé dans son ventre.

— Tu en es bien sûre ? interroge Fernande, ironique.

— Voui, ma chère !

Et alors, pour administrer à toutes ces péronnelles, une preuve décisive de son savoir, Suzon se rappelant certaines conversations où il est question du chiffre 9, lance triomphalement :

— Oui, dans son ventre. Même que ça dure 9 ans !

R. S.

L.-KERN.

LA CURE CONTRARIÉE

— Je vous préviens que l'établissement défend l'emploi des sels amaigrissants parce qu'après, c'est la barbe pour enlever la graisse qui se dépose au fond de la baignoire.

(Dessin inédit de L. Kern.)

Le Gerant : Dr J. MEYNIARD

E. DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris

3me ANNÉE - No 60 NOËL 20 DÉCEMBRE 1936



Ridendo

Revue gaie pour le Médecin





PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

DIRECTEUR : **LOUIS VIDAL**

Secrétaire Général : Dr J. MEYNIARD

Avec la collaboration de :

Tristan BERNARD, Romain COOLUS, CURNONSKY, Gaston DERYS, PIERRE DESCAVES, Robert DIEUDONNÉ, Henri DUVERNOIS, Pierre FERRARI, G. de La FOUCHARDIÈRE, Jacques des GACHONS, Hervé LAUWICK, André LICHTENBERGER, Géo LONDON, Pierre MAC ORLAN, André RANSAN, Paul REBOUX, Roger RÉGIS, Max REGNIER, Louis-Charles ROYER, SHERIDAN, René SINN, André THERIVE, Léon TREICH, René de VAUVILLIERS, Miguel ZAMACOIS, Etc...

DESSINS DE :

Hervé BAILLE, BÉCAN, BIB, Marcel CAPY, CARRIZEY, CARTIER, CHANCEL, CHAS-LABORDE, Jean DROIT, DUBOUT, ELSEN, FABIANO, Abel FAIVRE, FALKÉ, FOY, FRICK, GENTY, GRAN'DAM, GUÉRIN, HAUTOT, Joseph HÉMARD, KERN, Robert LE NOIR, ORDNER, PAVIS, PEDRO, PICQ, J.-J. PILLOIS, Marcel PRANGEY, J. PRUVOST, Georges REDON, ROCHE, ROJAN, ROMI, ROUBILLE, J.-J. ROUSSAU, M.-W. SAUVANT, SCHEM, SOCRATE, SPENCE, TITA, J. TOUCHET, VALLÉE, VAN ROMPAEY, VARÉ, ZIG BRUNNER, Etc...

... et du CORPS MÉDICAL

PRÉSENTATION DE RENÉ FLEURY

RÉDACTION - ADMINISTRATION - PUBLICITÉ

Office de Vulgarisation Pharmaceutique

Société à responsabilité limitée au capital de 175.000 francs

107, RUE LA FAYETTE, 107 - PARIS (Xe)

TRUDAINE 06-84 - 41-05

C. Chèq. Post. : Paris 232-21 — R. C. Seine : 229-595 B

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE & COLONIES (20 numéros).		75 fr.
ÉTRANGER (série A.)	—	100 fr.
ÉTRANGER (série B.)	—	110 fr.

La série A comprend tous les pays ayant consenti la réduction de 50% sur les tarifs postaux. La B série tous les autres pays. L'abonnement part du 5 de chaque mois. Toute demande de renouvellement ou de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande. Joindre un franc pour le changement d'adresse.



LES JEUX ET LES RIS DE *Ridendo*

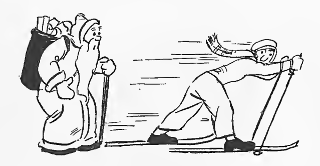
(Illustrations de J. Touchet.

par Robert DIEUDONNÉ



Noël, qui était avant tout une fête de famille, est devenu une fête extérieure. On ne pense plus qu'à une chose : échapper justement aux fêtes de famille. Noël ? Le Jour de l'An ? Vivement les sports d'hiver !

Je ne dis pas que l'on aime moins sa famille,



mais on n'éprouve pas le besoin de lui témoigner cette affection-là à date fixe.

Pour les gosses, on met encore le soulier dans la cheminée et des joujoux dedans, mais pour les grands ?

Pour les grands, il y en a à qui l'on fait encore des cadeaux parce que l'on ne peut pas faire autrement, mais au lieu de leur porter des vœux en grande tenue, on leur envoie une carte de Mégève ou de Saint-Moritz : « Tous nos vœux ! » et vous conviendrez que c'est bien la même chose, si le cœur y est !

■ ■ ■



Le rationalisme fait des progrès quotidiens. Nous ne croyons pas plus aux vœux que nous formons pour les autres qu'à ceux que l'on peut former pour nous.

— A quoi ça sert, la bonne année, la bonne santé ?... Croyez-vous que cela changera quelque chose ?

— Non ! Mais si vous êtes sincère, cela marque au moins l'intérêt que vous me portez.

Et j'ajoute que le rationaliste le plus sincère ne m'a pas encore répondu : « Je vous dis ça comme je vous dirais autre chose ? »

Mais ce qui me désole un peu, c'est de voir inculquer ce rationalisme-là à de pauvres petits gosses qui n'ont pas besoin de perdre si tôt tant d'illusions.

Je connais un pauvre mignard à qui son père a dit avec sévérité :

— Y a pas de petit Jésus ! Y a pas de Père Noël ! A quatre ans, ne te laisse pas bourrer la caisse. Les croquenots, ce n'est pas pour les mettre devant la cheminée. Si je te donne un joujou, tu viendras le chercher avec moi au bazar.

Mais comme le gosse est déjà bien le fils de nos pères, hélas ! loin d'avoir un peu de chagrin, il crâne et, quand je lui ai « posé la question de savoir » ce qu'il fallait que je demande pour lui au Père Noël, il m'a répondu :

— T'en fais pas pour le Père Noël, tu n'as qu'à m'emmener aux Galeries Lafayette.

Ainsi on affranchit les enfants de toutes les superstitions ; seulement, voilà, je voudrais bien savoir s'ils en seront plus heureux ?

Et je voudrais bien savoir ce qu'on leur donnera à la place, car tous les êtres ont besoin, de temps en temps, d'une bonne petite illusion, — une illusion qui ressemble à une espérance.





L'espoir de gagner à la loterie, par exemple.

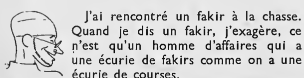
Pour moi, cette année a encore passé sans m'apporter ce satané gros lot, — ni même le plus petit, qui m'aurait prouvé que le sort ne se désintéressait pas tout à fait de moi.

Mais tous les connaisseurs disent que cela vaut mieux et que mes chances restent intactes ; car le fait même d'avoir touché les dix francs d'une par-



ticipation marque que la veine a passé et qu'elle ne repassera peut-être plus jamais.

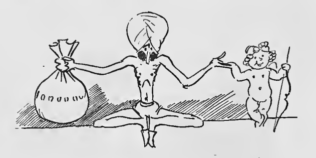




J'ai rencontré un fakir à la chasse. Quand je dis un fakir, j'exagère, ce n'est qu'un homme d'affaires qui a une écurie de fakirs comme on a une écurie de courses.

Et cela rapporte davantage. Il installe des hommes plus ou moins bistrés qui ressemblent à feu Landru, dans des faubourgs ou dans des quartiers plus élégants ; selon le prix de la consultation et la clientèle qu'il veut toucher. Puis, à l'aide d'une publicité appropriée, il attire chez ses prophètes ceux qui veulent connaître leur destin. Ce n'est pas seulement une clientèle féminine qui se presse autour de ses devins, mais beaucoup d'hommes viennent chercher là des assurances, si ce n'est une consolation.

L'administrateur des fakirs m'a dit que le gros lot et l'amour étaient ce qui paraissait préoccuper le plus nos contemporains, et nos contemporaines. Avec un avantage très marqué cependant pour la loterie.



Il en est des fakirs comme d'un marchand de café qui a gagné déjà — qu'il dit — on ne sait combien de millions à la loterie. Les fakirs peuvent raconter ce qu'ils veulent, qui donc pourrait vérifier leurs boniments. Dans le nombre des consultants, il en est quelques-uns qui gagnent, c'est normal, un lot plus ou moins important. Cela se répand et il n'en faut pas plus. L'administrateur nous a raconté en riant aux éclats que le fakir de Grenelle jouissait, à la suite d'un lot de cent mille francs qu'avait gagné une teinturière du quartier, d'une réputation qui attire à lui des fidèles de tous les arrondissements de Paris.

Nous lui avons demandé combien lui-même gagnait par an, mais personne n'a eu l'idée de le considérer comme un coquin, quoiqu'en somme, en y réfléchissant bien...

■ ■ ■



Il paraît qu'à la prophétie, le fakir doit joindre le secret de certaines pratiques qui aident les amants débilités à faire des étincelles.

Mais le manager a été discret sur ce point, quant aux secrets merveilleux ; mais tout juste s'il ne nous a pas cités les noms de certains contemporains fameux qui viennent chercher des



secrets pour se remonter, si je puis dire, le tempérament.

Ils trouveraient sans doute les mêmes drogues chez le pharmacien, mais le poète a bien dit que tout ce qui venait de l'Inde prenait toujours un caractère puissant et mystérieux.

Ne me demandez pas non plus le nom du poète, je serai bien incapable de vous le dire... On a ainsi des souvenirs vagues qui traînent dans la mémoire et, si vous m'y poussiez, je ne me ferais pas tellement prier pour vous dire qu'ils doivent dater d'une vie antérieure.

■ ■ ■



Je vous disais, au début de ce bavardage, que Noël n'était plus ce qu'il était, mais je crois cependant que les rationalistes où qu'ils soient, profitent tout de même de l'occasion pour faire le réveillon, c'est-à-dire manger à des heures qui seraient incongrues en toute autre circonstance, des rôtisseries indigestes et d'irritantes charcuteries, arrosées comme il convient, de ces bonnes bouteilles sans qui une fête de nuit ne serait pas

LA PETITE AMIE DU DOCTEUR

— Ah ! le mufle, il est parti en vacances sans moi !
— Mais Madame... il y a son remplaçant.

(Dessin inédit de Hautot.)

ce qu'elle doit être. Jamais je n'ai reçu autant d'invitations que cette année, et quand je dis « invitations », c'est une façon de parler. Il n'y a plus d'invitation, c'est-à-dire que personne ne peut plus arriver avec, simplement sa gueule pour bouffer. Il s'agit de pique-nique où chacun est



frappé d'un impôt en nature. Plus on est de fous, plus on rit, mais c'est cher !

Chez une marquise de l'avenue Foch, les convives ont été convoqués, la semaine passée, et ils ont tiré un petit papier dans un chapeau. Sur le papier était portée une indication pour le pique-nique. Je vous les transcris parce que cela peut, un jour, vous servir.

Huîtres. Charcuterie. Dindon. Truffes. Fromages. Pâtisseries-Fruits. Alcools. Liqueurs-Vins blancs. Vins rouges. Champagne. Cigares et cigarettes.

Et, quatorzième, le maître de la maison offrait le pain, la salade, le gaz, l'électricité, les couverts, la vaisselle, ce qui représente pas mal de choses, sans compter la casse et les bouts de cigarettes qui brûlent les tapis.

Naturellement, je dis quatorze, mais c'est vingt-huit qu'il fallait compter, sans parler de l'office.

Or, par le temps qui court, vingt-huit douzaines d'huîtres coûtent plus cher que des vacances payées, et de ce tirage au sort, c'était le lot que devaient craindre le plus les treize participants. Espérons tout de même que cela ne coupera pas l'appétit à celui qui a été chargé par la chance d'envoyer les Marennes. Ce n'est pas tant la crainte de payer mon écot, je vous le jure, qui me fait rechigner devant toutes ces petites fêtes.

Je n'ai plus l'âge de consommer la nuit des charcutailles et de plus, lorsque j'étais jeune et ne donnais ma place ni à table ni ailleurs, j'ai toujours remarqué que ces rigolades à heures fixes, ne donnaient jamais tout ce qu'elles promettaient.

On se bat les flancs longtemps d'avance pour trouver des divertissements de plus ou moins bon goût et, à l'usage, on s'aperçoit que cela ne donne pas grand'chose !

Un jour, chez une comédienne dont la carrière fut interrompue par une fin tragique, il y eut, à l'occasion du Réveillon, une petite loterie dont le gagnant emporta une délicieuse petite femme de vingt ans.

Ça lui a bien réussi !

Depuis, il a reçu deux balles de revolver de ce petit chameau, dont il n'a jamais pu se débarrasser,



et qui, depuis près de trente ans, empoisonne sa vie.

Vous parlez d'un gros lot !

Et pourtant, on s'était bien amusé, à ce réveillon-là... On s'était bien amusé parce que l'on était tous très jeunes... Mais les mêmes jeux, aujourd'hui, n'amuseraient peut-être plus beaucoup les survivants.

Robert DIEUDONNÉ.



POLYURIES

— On s'amuse à faire un concours à celui qui remplira le plus vite son bocal...
— Un véritable duel au pistolet !

(Dessin inédit de Marcel Prangey.)

UN AMATEUR

— Elle a une fameuse assiette.

— Oui... ça me danne de l'appétit. (Dessin inédit de Pavis.)



CHEZ LE PHARMACIEN

— Tiens... vous tenez aussi l'alimentation.

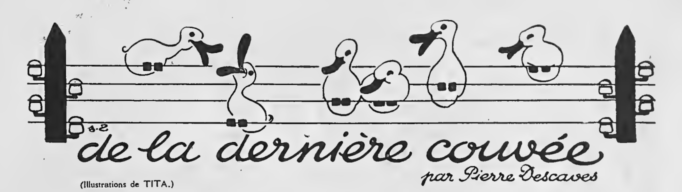
(Dessin inédit de Pierre Farinole.)



— Qu'a dit le docteur de tan mari ?

— Hélas ! Il le trouve à moitié gâteux...

— Eh bien ! En samme le pauvre homme irait plutât mieux ! (Le Petit Bleu.)



(Illustrations de TITA.)

FRONT POPULAIRE

Ce docteur, auteur de nombreux ouvrages d'ordre politique, affiche des sentiments extrémistes.

Or, on annonce que, pour la seconde fois, il va divorcer. Motif : l'infidélité de son épouse. Ce qui avait



d'ailleurs provoqué sa première séparation. « Lu..., dit-on en parlant de lui, un magnifique porteur de cornes ! »

On commentait la nouvelle dans un cercle de médecins :

— Décidément, soupira un confrère, ce pauvre Lu... met sa vie à l'unisson de ses sentiments : il a de plus en plus le ... front... populaire !

■ ■ ■

LA FACHEUSE ALLUSION

Le docteur Ch... B... vient de déménager.

Il faisait visiter sa magnifique installation à l'un de ses amis.

— Tiens, voici le salon. Qu'en dis-tu ? Pour un salon d'attente, on ne fait guère mieux. Et regarde un peu si je n'ai pas été regardant : rien que des toiles de maîtres aux murs !

— Mais l'ami, soudain, fait la grimace :

— Malheureux ! mais tu vas provoquer la fuite de tous tes clients...

— ?...

— Regarde donc mieux. Tes tableaux !... rien que des natures mortes !

L'histoire ne dit pas si le bon docteur Ch... B... a remplacé ses natures mortes — par des tableaux vivants !

LA COURSE ET LA MARCHE

Ce médecin d'origine étrangère est un des piliers de nos courses de lévriers, un des plus fidèles habitués du pesage, à Courbevoie, un des meilleurs connaisseurs de l'élégant cynodrome.

Non pas par goût du jeu ou de l'ambiance, mais à titre de propriétaire. Le docteur Kel... possède en effet trois superbes bêtes, qui, fortement cotées, ont rapporté souvent de jolies sommes aux parieurs clairvoyants.

L'autre soir, au pesage, un ami aborde le docteur Kel...

— Que dois-je jouer pour la prochaine course ?

Alors le docteur Kel...

— Mon cher, ici, c'est comme en médecine, j'évoque le secret professionnel ! Ici je fais courir, n'est-ce pas ; et cela suffit, car on m'accuse déjà assez de faire *marcher* mes clients !

■ ■ ■

LE MÉDECIN DE SERVICE

C'était à l'un des derniers matchs de hockey sur glace. Et l'on sait qu'en raison de la violence du jeu des équipes en présence, il y a à proximité, au vestiaire, un docteur en permanence.

Or, au cours d'une partie, le « palet » lancé d'une crosse vigoureuse atteignit à la tête un spectateur trop curieux qui s'était avancé sur la piste.



On s'empresse : vite un docteur... on l'appelle, on le cherche partout. En vain, pas de docteur.

Entre temps, le blessé reprend lentement ses esprits et :

— Messieurs, Messieurs, ne cherchez pas : c'est moi le médecin de service !

EN FAMILLE



— Votre maman, se doute-t-elle de ce coup de pied de Vénus qui vous arrive !?
— Heu ! Nous fréquentons le même jeune homme ! C'est probable !

(Dessin inédit de Robert Black.)



Quelque part, au Maroc ou dans l'A. O. F., l'âge classique de l'architecture en planches et en tôle ondulée. Une baraque : la clinique du docteur Argain, où, bientôt, le militaire cédera la place au civil.

Devant le jeune confrère sans uniforme qui va lui succéder, le docteur Argain, vieux praticien à trois galons, exerce alertement son sacerdoce. De la cour où ils sont accroupis, un à un, le Sénégalais de service introduit les patients : au vénérable marabout qui sollicite le renouvellement de ses facultés amoureuses succèdent la matrone hydropique au ventre arrondi, le gosse minable aux yeux chassieux, l'amputé qui vient demander au toubib de lui faire repousser le membre disparu.

Infatigable, paternel, goguenard et autoritaire, le docteur Argain procède à l'examen des cas, administre le coup de lancette ou de bistouri, la piqûre ou l'injection, distribue la poudre bienfaisante et la drogue magique, accompagne chaque remède de la parole appropriée : encouragement, consolation, avertissement ou menace.

— A ton âge, Moussa, le prophète lui-même laissait Aïcha compter toute seule les puces de son lit. Tu regrettes ta jambe, Mabrouk? Est-ce que, par hasard, les rhumatismes de Ben Sliman te font envie? Laisse-moi faire. Je t'en promets une en bois avec laquelle tu n'aurais jamais d'entorse. Ton gros ventre te gêne, Fatma? Patience, avec les purges que je vais t'administrer, on te fera passer ça en moins de neuf mois, n'est-ce pas, Abd-el-Slam?

Et le praticien d'interpeller dans un coin une manière de poussah qui, affaissé sur un bout de tapis parmi des lingeries d'une blancheur douteuse, se tripote les orteils devant une tasse de thé vert.

Tiré de son rêve, Abd-el-Slam hoche gravement son menton arrondi, articule quelques syllabes et puis, portant sa tasse à ses lèvres, retombe dans un mutisme plein de dignité.

Avec un peu d'étonnement, le jeune médecin envisage le bonhomme. On lui a dépeint le médecin militaire comme un original. Auprès du docteur Argain, quelle est, au juste, la situation de cet indigène? Un serviteur, un hôte, un assistant ?

Quand la consultation est terminée, Abd-el-Slam se lève, vient serrer la main du praticien, porte ses doigts à son front et s'incline. Comme sur les traits de son jeune confrère, le docteur Argain surprend une nuance d'étonnement, il s'arrête soudain de se savonner les mains, et s'écrie avec un large rire :

— C'est juste, j'ai oublié de faire les présentations. Notre confrère, le docteur Abd-el-Slam, de la Faculté de Tombouctou, dont je ne saurais trop, cher ami, vous vanter l'expérience et la parfaite obligeance.

— Enchanté.

Les mains des deux hommes se serrent. L'Arabe porte de nouveau ses doigts à ses lèvres, enfile ses babouches et disparaît.

Quelques instants plus tard, dans la confortable salle à manger qui donne sur le jardinet au bassin orné de faïences bleues où chante le jet d'eau, le jeune docteur Soumet partage le déjeuner du militaire.

M. Argain s'avère maître de maison aussi consommé que praticien averti. L'omelette aux piments est exquise, le poulet tendre, la salade fraîche, le bordeaux de bonne marque.

Tout en dévorant à belles dents, avec bonne humeur, l'homme d'art répond aux questions de son visiteur, lui fait part sans pédantisme des résultats de son expérience.

— Mais oui, mon cher, vous vous en rendez compte vous-même. Notre action peut être immense. Et la science est en mesure de bénéficier dans des proportions inappréciables de la superstition indigène elle-même. Par définition, pour l'Arabe, tout blanc est un sorcier. D'avance, tout

pouvoir nous est attribué. Nous sommes réputés infaillibles. Quelles conditions plus favorables pour créer effectivement de la santé, du bien, du bonheur?

Et, cependant que le Sénégalais verse le café, le bonhomme poursuit en allumant sa pipe :

— Oh ! je sais, vous trouverez des coupeurs de cheveux en quatre pour hausser les épaules et faire la moue. On vous dira, on vous a dit peut-être : « Le père Argain, un numéro. Est-il « plus faiseur ou plus toqué? Qui sait? Un las-« car qui fait avaler par ses malades l'ordonnance « du pharmacien et traite un cancer par des « boulettes de mie de pain roulées dans du « sucre. » Et après? Est-ce ma faute si, ayant spontanément englouti avec le sirop prescrit le papier magique où était inscrite la formule, le caïd des Ouled Nacem s'est trouvé si soudainement guéri de sa dysenterie rebelle que, désormais, dans tout le bled, le remède est demeuré classique ? Est-ce vrai, oui ou non, que, chaque fois qu'elle a gobé mes pilules, la vieille mère du cheik Mansour sent diminuer ses douleurs? Et vous voudriez que je me prive de fortifier ma magie par ces innocents artifices? Vous imaginez-vous que j'aurais pu, l'an dernier, couper court à l'épidémie de variole dans le Sous si je n'avais été aidé à propager la vaccination par cette vieille bourrique d'Abd-el-Slam ?



— Abd-el-Slam ?

— Mais oui, vous venez de le voir... Une goutte de fine?

Tout en versant la liqueur dorée, l'homme éclate de rire :

— Abd-el-Slam, notre confrère, que je vous ai présenté tout à l'heure. Allons, entre nous, au Gouvernement, on a bien dû vous mettre en garde? Le père Argain? Un maboul, ami comme cochon avec ce qui subsiste de plus abruti dans la sorcellerie indigène... Et pourquoi pas? Ecoutez-moi. Il y a dix ans, quand je suis arrivé, Abd-el-Slam exerçait en maître. Il disposait souverainement, selon l'opinion unanime de l'art de guérir. Avec des os de morts calcinés, des fragments d'excréments, du sang de vipère et de l'urine de vache mélangés, il guérissait indifféremment la rougeole et les rages de dents, la colique et les entorses, sans compter toutes les dimensions de la vérole. Mais le gaillard n'était pas un imbécile. Au bout de six mois, il avait parfaitement compris que les talismans du blanc étaient d'une autre efficacité que les siens. Dame ! peut-être bien qu'il n'aurait pas été fâché de se débarrasser de moi. Et je ne jurerais pas qu'il n'ait essayé. J'ai éprouvé certains symptômes d'empoisonnement. Ils ont cessé dès que j'ai renvoyé mon cuisinier. Et, ma foi, c'est quand, après deux mois de traitement à une clinique, Abd-el-Slam s'est relevé de sa typhoïde, que les choses ont changé pour de bon.

« Un matin, durant sa convalescence, comme je pansais un bobo, il m'a dit : « Si tu veux, je « puis t'aider. » Cela a été le premier pas de notre collaboration. Et c'est, je pense, pour le bien de tous que, depuis, elle s'est resserrée. Voyons, est-ce que, pour assainir la région, il ne valait pas mieux, au lieu de nous combattre, associer nos autorités? Nous l'avons compris l'un et l'autre. Et voilà comment nous sommes devenus complices. Il y trouve son compte. Il chante mes louanges, me recrute ma clientèle. En retour, au lieu de le débiner, je le ménage, l'aide à maintenir son prestige. Il m'arrive de lui allonger quelques pièces de cotonnade ou quelques douros. Il me procure des fétiches, des vieilles monnaies, des morceaux de terre cuite ou de faïence trouvées dans le désert.»

Le docteur s'arrête. Justement la portière se soulève. Le Sénégalais s'efface devant un indigène qui porte dans ses bras un mouton vivant. Il baragouine des phrases. Le docteur se met à rire, dit quelques mots au noir, qui reçoit l'animal. Puis les deux hommes disparaissent. Et M. Argain d'expliquer :

— Ma quote-part à l'occasion de la dernière opération que j'ai réussie sur une des femmes du pacha d'Aïn-Sefrou. Il s'agissait d'un fibrome assez embêtant. C'est Abd-el-Slam qui l'a décidé à se fier à mon bistouri et a marmotté des prières pendant que je charcutais. Je vous scandalise?

Le jeune homme sourit :

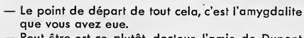
— Pas du tout. En somme, traité d'alliance.

— Tout juste, et je m'en vante. L'union sacrée contre le mal. Chaque fois qu'à la concurrence haineuse et stérile, il est possible de substituer l'entente, l'action concertée, j'en suis. Partage des risques, partage des responsabilités, partage des profits.

« Mais c'est pour le bien du malade comme pour le nôtre. Cher confrère, je vous passe la main et une recette de mon Abd-el-Slam. Laissez dire les cuistres et faites des miracles.

André LICHTENBERGER.




— Le point de départ de tout cela, c'est l'amygdalite que vous avez eue.
— Peut-être est-ce plutôt, docteur, l'amie de Dupont que j'ai encore.

(Dessin inédit de Iratchet.)



— Cher docteur, mon mari me sacrifie 10 fois par jour à Vénus.
— ?...
— Oui, il est astronome.

(Dessin inédit de Renée Altier.)



— Méfie-toi de celle-là... C'est une vraie bourrique...
— Ben, on vient justement de me mettre comme muletier à la compagnie de mitrailleuses...

(Dessin inédit de Pierre Farinole.)

— Vous avez de la fièvre, claquez-vous des dents la nuit ?
— C'est impossible docteur, le soir je retire mon dentier...

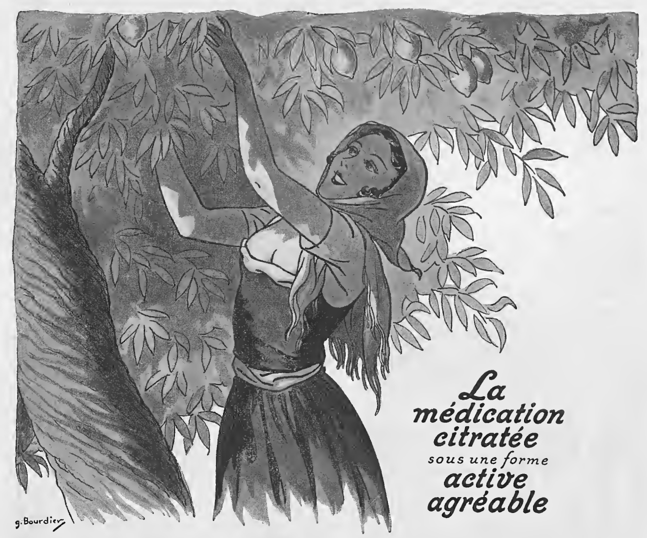
(Dessin inédit de J. Bray.)

AU TEMPS DE LA REDINGOTE...

Sous la Commune, en 1871, un jour que Ricord se rendait à Passy dans sa voiture au cocher galonné d'or, une bande de fédérés rencontrant ce bourgeois cossu lui barrent le chemin, voulant lui faire un mauvais parti. Mais, répondant à la menace, le bourgeois cossu leur crie : « Qui je suis?... Je suis Ricord, que prétendez-vous? » A ce nom de Ricord, bien connu des foules, voici que tout aussitôt l'aventure tourne au comique.

« Tiens, tiens, dit un des agresseurs, c'est Ricord, celui-là ! — Hé! crois-tu bien? dit un autre. Alors un troisième, tout bouillant : Oui, oui, oui, c'est lui, je le reconnais; vive Ricord! » Et pendant que toute la bande, mise en gaieté, crie : « Vive Ricord! », un de ces joyeux compères écrit en grosses lettres sur l'arrière de la voiture : PROPRIÉTÉ NATIONALE. Puis, au milieu des vivats et des bravos, fouette cocher! Et le captif acclamé, redevenu libre, put continuer sa route.

(*Souvenirs Anecdotiques et Medicaux*, par le Dr A. Gueniot.)



BI-CITROL
MARINIER

GRANULÉ SOLUBLE DE CITRATES
MONOSODIQUE ET TRISODIQUE

EUPEPTIQUE
CHOLAGOGUE
ANTIVISQUEUX
DÉCONGESTIF

O.V.P.

Littérature et Échantillons
LABORATOIRES **MARINIER**
23, Rue Ballu, PARIS (IXe)

Ridendo



◆ ◆

LE DOCTEUR

M. SUREAU

ENSE ET ARATRO

ENSE : car il a fait la guerre comme chasseur alpin et s'est couvert de gloire : médaille militaire, Légion d'honneur, huit citations et tout le tremblement.

ARATRO : car, à ses moments perdus, il est agriculteur.

Agriculteur comme son confrère, le docteur Portes. Et comme lui, épris de sciences pures et de mathématiques. Mais tandis que l'un célèbre le culte de Bacchus, en Gaule narbonnaise, lui, rend ses dévotions à Cérès la blonde.

***

L'ancien Diable bleu n'a point l'aspect d'un foudre de guerre : sous la lampe dorée, dans son cabinet aux persiennes douillettement closes malgré une tendre clarté automnale, ce qu'on remarque en lui, c'est sa douceur et son sourire. Un sourire « blond » qui éclaire un visage aux traits cependant amplement et nettement taillés. Et quand en cette minute toujours émouvante où l'enfant s'apprête à paraître avec plus ou moins de bonne volonté, le docteur Sureau se penche sur la future maman, nous ne doutons pas que la petite Madame ne pousse de tout son cœur, de toutes ses forces, pour voir fleurir son bon sourire.

***

Il a une double expérience des enfants : comme médecin d'abord. Comme père ensuite. Et pour un médecin accoucheur n'y a-t-il pas de meilleure référence que trois fils : deux gaillards de quinze ans — des jumeaux s'il vous plaît — et un citoyen de huit ans !

Ce dernier, c'est Claudet.

Claudet travaille avec un acharnement louable. Il entrera l'an prochain en sixième. Mais l'austérité des études ne l'empêche pas de prendre un plaisir extrême aux histoires de fous.

Remarquons à ce sujet, que jamais les histoires de fous n'ont eu une telle vogue.

Est-ce un signe des temps ? Deux amis ne s'abordent pas sans se demander :

— A propos vous la connaissez celle-là ?

Et nous nous sommes laissé dire qu'au Sénat M. Caillaux en conte de bien bonnes et d'inédites à M. Bienvenu Martin.

Il y a eu l'âge des histoires de fumeurs, des histoires de curés, des histoires juives. Nous en sommes présentement aux histoires de fous. On en raconte partout sauf naturellement, dans les asiles.

Si le jeune Claudet voit par bonheur le 1er janvier de l'an 2.000, il n'aura d'ici là, qu'à regarder vivre ses contemporains : nous lui promettons une jolie collection d'histoires loufoques et vécues.

***

Si un médecin accoucheur ajoutait aux connaissances de l'homme de l'Art les pouvoirs du magicien et s'il pouvait, coupant un cordon ombilical, par ce geste symbolique, doter le nouveau-né de toutes les vertus, nul doute que le docteur Sureau ne donne au nourrisson l'amour des animaux.

N'a-t-il pas tant à Paris qu'à sa maison de campagne six chiens et huit chats ! Nous n'avons pas vu ses déclarations fiscales. Mais, nous présumons que le percepteur doit accorder des dégrèvements spéciaux pour charge de famille au contribuable qui entretient chez lui pareille ménagerie ?

Nous disons donc :

Six chiens + huit chats = quatorze mâles.

Car c'est un fait : le docteur Sureau ne veut ni chienne ni chatte. On conçoit qu'un homme que sa profession condamne à vivre dans les enfantements en connaisse tous les ennuis et prenne ses précautions. Aussi pas de femmes et par conséquent pas d'histoires. Prudence est mère de sûreté.

Son amour pour les bêtes nous a valu une touchante histoire qui lui eut attiré les bénédictions de saint François d'Assise et les congratulations de cette excellente Mme du Gast, présidente de la Société protectrice des animaux.

Si, d'aventure, ces lignes viennent à sa connaissance, la bonne dame verra avec ravissement que les histoires de « Ridendo » ne sont pas toutes écrites sous le signe de cet animal replet qui fut le compagnon fidèle de saint Antoine, mais qu'elles sont parfois hautement morales et profondément attendrissantes.



Dessin inèdit de Bils.)

DOCTEUR M. SUREAU

« Il y a quelques années, nous a conté le docteur Sureau, ayant besoin de plusieurs chiens pour mes expériences, je me rendis à la fourrière. J'avais le droit de choisir trois bêtes : on m'en montra tout un lot. Je regardai. Et soudain mon attention fut attirée par l'une d'elles. Certes un amateur ne l'eut pas remarquée. C'était le chien bâtard dans toute sa beauté. Mais il avait des yeux si doux, si expressifs, si intelligents, que je sentis bien que jamais je n'aurais le courage de lui faire le moindre mal. Je l'emmenais. Je l'ai baptisé Billy. Et depuis lors, Billy et moi nous sommes devenus une paire de parfaits amis, malheureusement la pauvre bête est maintenant aveugle. »

Et le docteur Sureau, ouvrant la porte de son cabinet, appela Billy.

— Viens ici, viens mon chien !

Guidé par la voix de son maître, Billy arriva tout frétillant, sans se heurter aux meubles, cherchant dans la nuit nos caresses et plaça sans hésitation sa tête et son museau sous nos mains.

Qu'en dites-vous, Madame la présidente ?

Pour nous, nous avons bien envie d'ajouter à cette scène une conclusion morale : plus tard — le plus tard possible — quand le jeune Claudet sera peut-être un médecin psychiatre éminent, nous espérons voir le docteur Sureau siéger au séjour des bienheureux en compagnie de M. Saint François et de ses oiselets, de Saint Antoine et de son cochon, de Rudyard Kipling et de ses fauves, de Mme Colette et de ses chats, de Mme du Gast et de ses protégés et caresser doucement un chien qui pour lors ne sera plus aveugle.

RIDENDO.

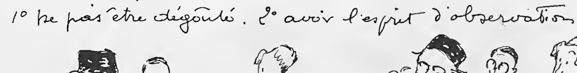
A LA CLINIQUE

— Je suis étonné que mon sérum ne vous ait pas guéri. Je l'ai expérimenté sur des singes qui s'en sont fort bien trouvés !

(Dessin inédit de G. Pavis.

Les Hémorroïdes ou le facétieux docteur







(La Science Médicale Pratique.)



ORTHOPÉDIE MÉDIÉVALE

— C'est ce que vous appelez faire une ceinture de chasteté à ma femme !
— Euh !... Je prenais les mesures.

(Dessin inédit de Van Rompaey.)

— Oui ma chère, j'ai tout avoué à mon mari.
— Tout ?
— Oui, depuis le commencement.
— T'en as une mémoire !

(Le Petit Bleu.)

— Il ne sent pas mauvais votre produit ? Parce que vous savez mon mari il aime fourrer son nez partout.

(Dessin inédit de Poisson.)



En parcourant les anciens traités de cuisine, on est un peu surpris de trouver parfois des titres de plats très rabelaisiens qu'un restaurateur moderne n'oserait pas faire figurer sur son menu.

C'est ainsi que le *Cuisinier françois, enseignant la manière de bien apprêter et assaisonner toutes sortes de viandes*, rédigé par le sieur de LaVarenne « escuyer de bouche de M. le marquis d'Uxelles » et publié en 1654, nous indique la manière de confectionner des *pets de putain*:

Faites votre paste de beignets plus forte qu'à l'ordinaire, par le moyen d'augmentation de farine et d'œufs puis les tirez fort menus et lorsqu'ils sont cuits, servez-les chauds avec sucre et eau de senteur.

Le cuisinier impérial de Viard « homme de bouche » (1806) conseille, lui, de servir dans un repas de soixante couverts parmi les entremets des « pucelages garnis ». On ne s'attendrait guère à voir présenter dans un grand dîner :

cette chose
que fille dit toujours qu'elle a...
comme disait ce bon monsieur de La Fontaine.

Il ne s'agit pas de quelque mets aphrodisiaque destiné à réveiller les sens endormis d'un viveur soupant avec une jolie fille dans un discret cabinet particulier d'un restaurant du Palais-Royal, mais comme nous l'explique Grimod de La Reynière, d'une friandise. Le célèbre gastronome écrit en effet au sujet de cette singulière gourmandise : *Les pucelages sont en général des articles de petit four singulièrement délicats et très susceptibles de leur nature* et quelques pages plus loin, il ajoute : *rien n'est plus délicat que les pucelages et il faut les aborder avec beaucoup de respect et de précaution.*

Mentionnons en passant, qu'un coquillage porte lui aussi ce nom, il fait partie du groupe des mollusques gastéropodes de l'ordre des prosobranches — pectinobranches. C'est un petit animal très commun sur nos plages. Sa coquille est cannelée avec une ouverture longitudinale terminée par un petit canal dont l'orifice va en devenant de plus en plus étroit et est dentelé.

Signalons aussi qu'un grand fournisseur de la gastronomie, le sieur Maille, vinaigrier du Roi, ne dédaignait pas de créer des recettes assez particulières, n'inventa-t-il pas un vinaigre, qui d'après Mercier, rendait aux filles les plus... feuilletées, ce petit rien dont nous venons de parler ? Ce remède faisait fureur dans les maisons d'amour du XVIIIe siècle.

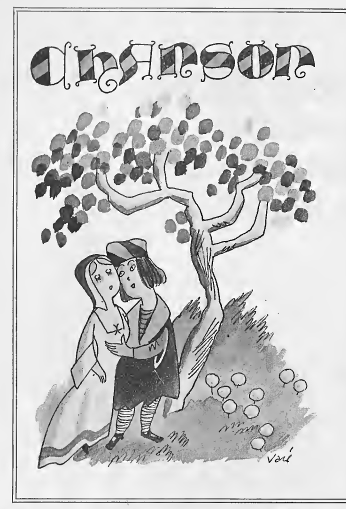
Un poisson du genre de l'alose, mais d'un goût moins fin, était désigné au moyen âge et au XVIe siècle — Rabelais le mentionne — sous le nom de pucelle.

Il y a quelques années, un pâtissier de la Côte d'Azur offrait à sa clientèle un gâteau — parait-il fort succulent — et qu'il avait baptisé le *nid de Suzette*, cette dernière était une jolie poule de l'endroit — de celles qu'on ne déguste pas à table mais sur canapé — et qui était au mieux avec notre cuisinier; la friandise reproduisait très exactement... le morceau préféré du chef.



Tout homme a dans son cœur un cochon qui sommeille, dit-on, pour être cuisinier, on n'en est pas moins homme, c'est sans doute pour cette raison que nous trouvons dans les manuels de cuisine des recettes aussi croustillantes.

Roger VAULTIER.



Ma petite Janneton
Me permet bien que je tâte
Son beau col et son menton,
Et veut bien que je m'esbate;
Mais si tost que je me haste
De ravir le beau bouton
Qui florit sur son teton,
Et les fraizettes jumelles,
Elle me dict en riant :
« Ne touchez pas là, friant,
C'est le joyau des pucelles. »

Toutesfois, je mets la main,
Tant elle m'est fretillarde,
Au fin profond de son sein :
Elle n'en fait que la mignarde;
Mais si paillard je hasarde
De glisser ma main plus bas
Pour accomplir les esbas
De nos vives estincelles,
Elle me dit en criant :
« Ostez vostre main, friant,
Vous feriez tort aux pucelles. »

CLAUDE DE PONTOUX, 1530-1578

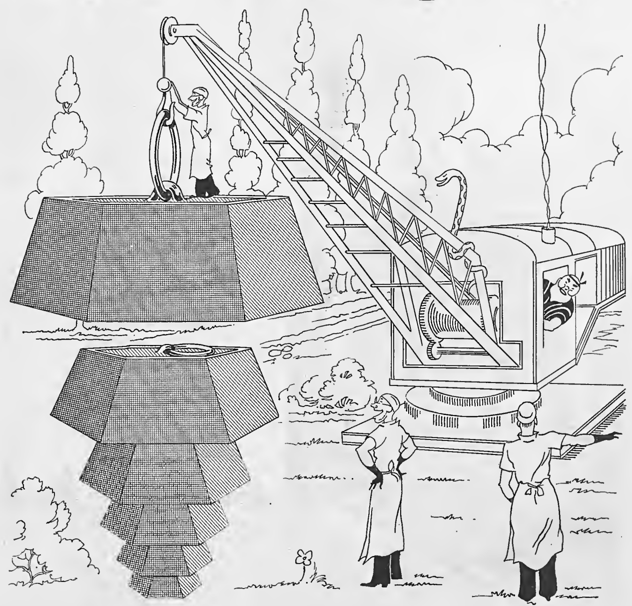


AU CIEL

— Tu te grattes... c'est de l'urticaire ?...
— Non, j'ai dû attraper un pou du ciel !...

(Dessin inédit de J.-Jacques Roussau.)

BIOTRIGON



Augmente le poids
et la résistance physique

LABORATOIRES JACQUES LORTHIOIR 22, RUE PERCEVAL. PARIS

Ridendo

— Inutile de nier, j'ai entendu le toubib ! Ainsi, tu as des adhérences vicieuses, saligaud ! !

(Dessin inédit de Joseph Hémard.)

Collaborez, amis lecteurs !

DESCENTE DE CAVE

Le père B..., type de bistro rigolo, arrive un matin à l'hôpital de S..., réclamant des soins pour un estomac déficient. Sa femme était venue la veille à la consultation pour me dire qu'elle soupçonnait fortement son mari de boire en cachette.

Aussi, après un examen du père B..., indication d'un régime et d'un traitement à suivre de la façon la plus rigoureuse.

— Et surtout, ajoutai-je en le regardant fixement, pas de descente à la cave, hein?...

— Ah bien, docteur? fit-il un peu ahuri.

Un mois se passe : le père B... arrive tout ragaillardi, superbe.

— Alors, ça va mieux? lui demandai-je. On a suivi les prescriptions?

— Oui, docteur. Pour le régime et le traitement, ça a marché tout seul. Mais...

— Mais quoi, père B...?

— Pour la descente à la cave, j'ai pas pu résister cette semaine, dit-il en détournant les yeux... Ma femme aime tant çà!

André GOESLETT.



HISTOIRE JUIVE

Lévy a été légèrement contusionné dans un accident de chemin de fer. Il se précipite chez son médecin pour lui demander un certificat, car il espère obtenir une petite indemnité pour ses ecchymoses.

Lévy décrit l'accident :

— Tout à coup, une secousse très violente, les wagons sortent des rails, le train s'immobilise brusquement. Je me précipite sur la voie, c'était effroyable. Un chaos de ferrailles tordues, au milieu desquelles gisaient plus de 25 morts et une centaine de blessés. Du sang partout, des cris d'horreur et de souffrance... Je regarde ma montre, 16 heures. Je...

— Diable, vous êtes venu bien vite, cher Monsieur Lévy, il n'est encore que 4 h. 1/2.

— Oh, docteur, vous pensez bien, je suis accouru tout de suite... juste le temps de me faire rembourser mon billet et me voici.

Dr D. B.



Paris, le 24 septembre 1936.

Mon cher Confrère,

La lettre que je vous adresse peut-elle vous intéresser, pour publication dans *Ridendo?*

Si oui, vous pouvez la publier. Je vous demanderais de bien vouloir me la retourner après publication.

C'est en triant des papiers de famille (j'avais un oncle officier) que je l'ai retrouvée.

J'aurais pu vous envoyer une copie mais elle n'aurait pas eu le même sel, et vous auriez pu croire que c'était une fantaisie.

P... a existé, mais c'était une âme simple, sinon pure... Veuillez agréer... Dr P. G.

... Le 6 novembre 1910.

Monsieur et chers Colonnel.

Je me nomme P... je suis le Mari de la Marchande de Légumes du ... d'Artillerie. Je vous prierais d'avoir la bontée de la faire interdire cette vente il y a longtemps que ma maison resemble une maison publique voir même des plus grandes discutions presque la séparation fatigué de tout cela je me suis décidé à vous écrire ils lui ont tellement montée la tete que je ne suis bon à rien ils ont réussi à me faire mépriser en tout et pour tout ils sont plus jeunes et plus beau que moi *c'est malheureux.*

Ci mon Colonel ne veut m'en croire qu'il me fasse appelé j'y montreraie les preuves.

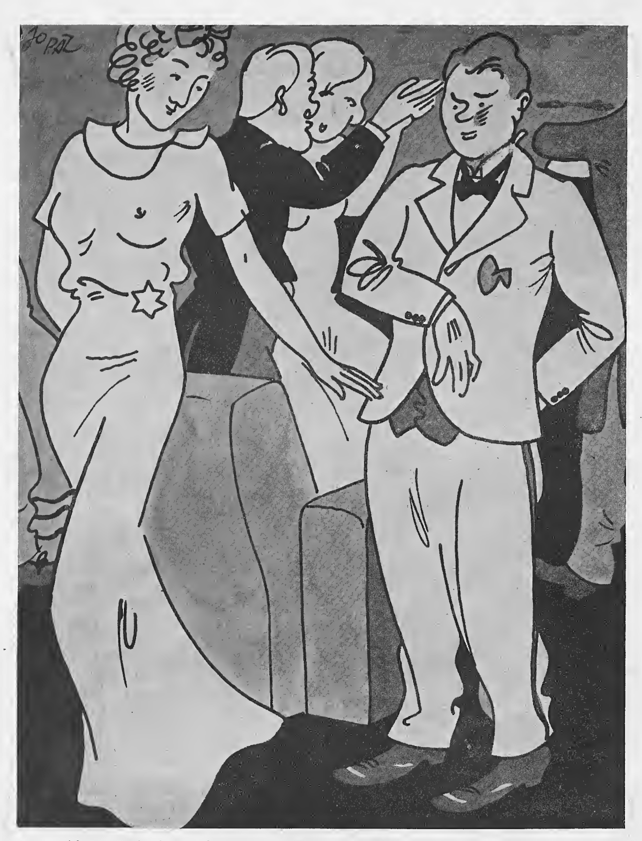
En attendant une réponse de vous cher Monsieur à lettre vue.

Votre très subordonnée

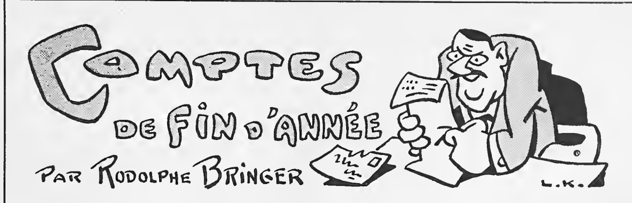
P...

Elle se fait appeler Bérnadette — *chez M. ..., marchand de bois, Je vous salue*

Elle sert le Mess des sous-officiers.



— Non, merci : Je ne danse pas avec un gosse ..
— Excusez-moi : Je ne savais pas que vous étiez enceinte...



Tout de même, cet excellent docteur Bouffre est allé un peu fort !... Est-ce que l'autre jour il n'a pas envoyé une note de trois cents francs à ce brave M. Fève !... Comme j'ai l'honneur de vous le dire ! Quand ce brave M. Fève reçut ce poulet : « Consultations données à l'honorable M. Fève : trois cents francs », il en demeura une minute tout éberlué !...

— Qu'est-ce qu'il me chante avec ses trois cents francs !... A part une coqueluche vers 1873, et à ce moment, Bouffre était encore en nourrice, et une rougeole vers 1878, il ne me souvient pas d'avoir été malade !... C'est lui qui doit être fatigué ! Il va falloir éclaircir cette affaire !

Et le soir même, au café de la « Grosse-Platane », où, d'ailleurs, chaque jour, il rencontrait cet excellent docteur Bouffre :

— Dites-moi, bon thérapeute, quelle est cette plaisanterie ?...

— Une plaisanterie ?... Je suis un homme sérieux, Fève !...

— Pas dans tous les cas, quand vous me réclamez des trois cents francs de soi-disant soins !...

— Ah ! c'est pour la petite note ?... Que voulez-vous ? Nous sommes à la fin de l'année et l'on pense à faire rentrer son argent !

— Si je comprends quelque chose à ces trois cents francs !

— Bah ! J'ai mis trois cents francs pour faire un compte rond, car entre amis, il ne faut pas être regardant !

— Mais je n'ai jamais été malade !

— Grâce à moi ! se rengorgea M. Bouffre.

— Quoi ! Vous oseriez soutenir...



Le bon docteur Bouffre posa sa pipe sur le coin de la table et, sérieux comme un âne qu'on étrille :

— Mon cher Fève, entre nous, ce n'est pas une raison parce que nous sommes de vieux amis et que chaque soir nous jouons aux cartes ensemble pour que je vous soigne pour rien ! Chaque soir, quand j'arrive ici et que je vous dis : « Bonsoir, Fève, comment ça va ? » ne me répondez-vous pas : « Couci-couça ! J'ai mon rhumatisme ou mon catarrhe ou mon lumbago qui me taquine fort ! » Et moi, alors, ainsi que le veut ma profession, ne vous répartis-je point : « Fève, mon ami, il faut vous soigner ! Ce soir, buvez ceci ou prenez cela. » Dites-moi, mon cher Fève, n'est-ce point là une consultation ? Cela ne vaut-il pas au moins trois francs ? Et depuis que vous me consultez, cela ne ferait-il pas cent fois plus que ces misérables trois cents francs que je vous réclame?

A ce discours, ce pauvre M. Fève ouvrit des yeux plus grands

que les soucoupes où reposaient les verres de vermouth. Il demeura une longue minute sans répondre comme étourdi. Mais il finit par se remettre, et, tirant un stylo de sa poche, ainsi qu'une carte de visite de son portefeuille, il y écrivit : « Consultations données au docteur Bouffre par M. Fève : trois cents francs. » Et tendant la carte au médecin :

— Tenez ! Nous sommes quittes !

— Quoi ? Quoi ? fit l'autre, qui n'en revenait pas.

Et M. Fève, très calme :

— Chaque soir quand vous arrivez ici mon cher ami, qu'il fasse chaud ou froid, qu'il pleuve ou qu'il vente, ne me dites-vous point : « Que pensez-vous de ce temps, Fève ? » Et ne vous réponds-je pas chaque fois : « On annonce une dépression sur l'Irlande ; il pleuvra demain ; mettez la capote à votre auto, docteur ! » ou encore : « On câble que la mer est belle aux Sanguinaires ; il va faire chaud demain, prenez un vêtement léger ! » Dites-moi, n'est-ce point là une consultation ? Car enfin, si vous êtes médecin, tout le monde sait à Gonfle-Boufigue que je m'occupe de météorologie ! Je suis même, vous ne l'ignorez point, correspondant de l'Observatoire ! Or, comme depuis plus de vingt ans, il ne s'est pas passé un jour que vous ne m'ayiez consulté sur le temps, trois cents francs m'apparaissent comme un véritable prix d'ami ! Le Vieux Major lui-même en serait de sa poche !



Le docteur Bouffre regarda le météorologue ; puis il reprit sa pipe, battit les cartes, fit tourner le sept et n'insista plus !

Rodolphe BRINGER.



— C'est fau ce que tu es pailue...
— Ça n'a rien d'extraordinaire, man père était soldat pendant la grande guerre...

(Dessin inédit de Paul Ordner.)



— C'est l'aculiste qui m'avait conseillé les gros numéras !

(Dessin inédit de Julien.)

Les Coudes sur la Table...

par Gaston DERYS, membre de l'Académie des Gastronomes.

UN GARÇON DÉLICAT

Maximilien, qui n'était bon à rien et avait déjà essayé trois ou quatre professions choisies parmi celles où l'on ne se donne pas de peine, s'était soudain lancé dans la carrière des lettres, qui reste ouverte à tous. Mais comme la publication de son roman, *Le Centaure désarçonné* ne lui avait rien rapporté, il n'avait pas hésité, léger de pécune et de scrupules, à devenir l'amant d'une dame un peu obèse que le retour d'âge affolait. Elle tenait salon et s'appelait Mme de Sainte-Potiche. Elle consentait à Maximilien, qui était joli garçon, des prêts assez coquets.

Malheureusement, Mme de Sainte-Potiche se plaisait un peu trop souvent à prouver au jeune homme la vivacité de son attachement. Elle tombait dans sa garçonnière comme une catastrophe et Maximilien, en ces minutes-là, eût fait payer cher à sa généreuse amie pour obtenir un remplaçant.

Bref, les tendres exigences de Mme de Sainte-Potiche lui paraissaient de jour en jour plus fastidieuses.

Afin de créer une diversion, il résolut de tromper cette automnale mais brûlante amie. Tous les casuistes de l'amour en conviendront : on ne trompe vraiment une femme dont les caresses s'accompagnent de quelques libéralités qu'avec une personne entre les mains de qui s'écoule une part desdites libéralités.

Maximilien se mit donc à subventionner une danseuse de music-hall.

Il emprunta à Mme de Sainte-Potiche une somme assez rondelette destinée à payer des affiches où les mérites chorégraphiques et plastiques de Zizi Prentompier étaient loués par le verbe et par l'image.

Il est sur terre des âmes bien noires. Mme de Sainte-Potiche connut le véritable usage d'une somme qu'elle supposait employée à éteindre une dette de jeu.

Elle fit à son petit ami d'amers reproches, s'emporta, elle, une femme du monde, jusqu'à user d'expressions ichtyologiques. Mais Maximilien répondit avec une dignité souveraine :

— C'est justement, chère amie, parce que j'étais las de passer pour ce que vous osez dire, enfin... pour ce gentilhomme des eaux acanthoptère et verdâtre... c'est justement pourquoi je me suis mis à entretenir une ballerine... Vous devriez me savoir gré d'une telle délicatesse...

Bib

MAQUEREAUX A LA FLAMANDE

Cette recette nous apparaît tout à fait en harmonie avec la situation de Maximilien.

Prenez donc trois maquereaux bien frais, videz-les par l'ouïe, tirez-leur le boyau, ficelez-leur la tête, coupez le petit bout de la queue, mais ne leur fendez pas le dos. Vous les avez assez torturés comme ça. Maniez un bon morceau de beurre avec échalotes, persil, ciboules hachées, sel, gros poivre, un jus de citron. Remplissez avec le beurre le ventre de ces maquereaux, roulez chacun d'eux dans une feuille de papier beurré, liez-la fortement par les deux bouts avec de la ficelle, frottez votre papier d'huile, mettez griller vos maquereaux sur un feu modéré pendant une quarantaine de minutes.

Quand ils sont cuits, ôtez le papier, dressez-les sur un plat, arrosez-les du beurre qui peut rester dans le papier, servez avec le citron.

Le maquereau très frais ainsi traité est chose exquise.



MÉDECINE ET LOGIQUE

— Ça une maladie secrète, vous voulez rire... le docteur l'a reconnue tout de suite...

(Dessin inédit de Vare.)



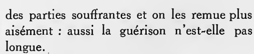
(...de MARTEAU)

— Depuis qu'il est fou, il ne sait plus s'il est Charles VI ou Charles Martel.

(Dessin inédit de Lep.)

CHARLATANS DU SIÈCLE DERNIER

MÉDECINE. — *Fraîcheurs, rhumatismes, goutte sciatique, crampes, attaque de nerfs* et *mouvements convulsifs* qui en sont les suites.



NEUTRALISANT interne pour guérir ces maladies, inventé et employé avec succès, il y a plus de vingt ans par le citoyen Dorez, *ancien chirurgien de l'hôpital militaire du Cap français, de Saint-Domingue en Amérique, chirurgien en chef et apothicaire de vaisseau pour les îles d'Afrique : maître en chirurgie et en pharmacie, reçu au collège de chirurgie et de pharmacie de Paris.*

« La première dose de ce neutralisant n'a jamais manqué de diminuer la violence des douleurs, l'engourdissement, le froid comme glace, la pesanteur, le fourmillement, les crampes, etc., des parties souffrantes et on les remue plus aisément : aussi la guérison n'est-elle pas longue.

« Ce qui doit inspirer la confiance dans ce neutralisant, ce sont les trois belles guérisons de rhumatisme et de goutte sciatique, insérées dans le feuilleton de ce journal du 11, 13 et 15 frimaire dernier.

« Le citoyen Dorez, demeurait ci-devant rue de Saint-Louis, dernièrement rue de la Verrerie, présentement rue de Jouy, n° 24, à gauche en entrant par la rue Saint-Antoine. On le trouve tous les jours depuis 11 heures jusqu'à 3 heures.

« *Il faut affranchir les lettres.* »

MÉDECINE ANECDOTIQUE

Le Gérant : Dr J. MEYNIARD

E DESFOSSÉS NÉOGRAVURE, Paris



EUCALYPTINE
LE BRUN

SIROP: 4 cuillerées à soupe par jour

AMPOULES de 1 à 5 cc. par jour
en injections intra-musculaires

CAPSULES GLUTINISÉES
— 9 capsules par jour —

Littérature et Échantillons

— LABORATOIRE LE BRUN, 155, Boulevard Magenta, PARIS (IXe) —